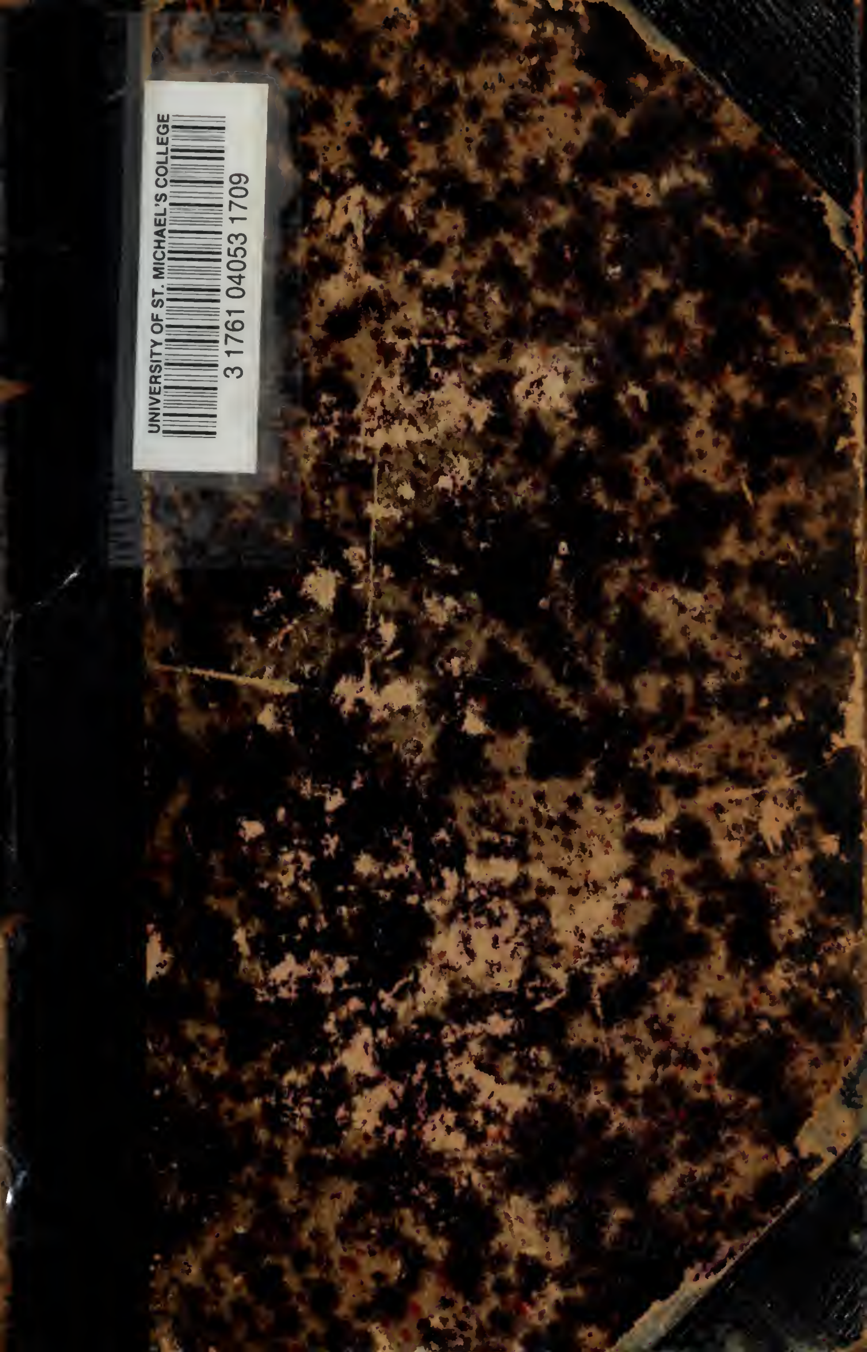

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 1709


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



VIE

DE SAINT CAMILLE DE LELLIS

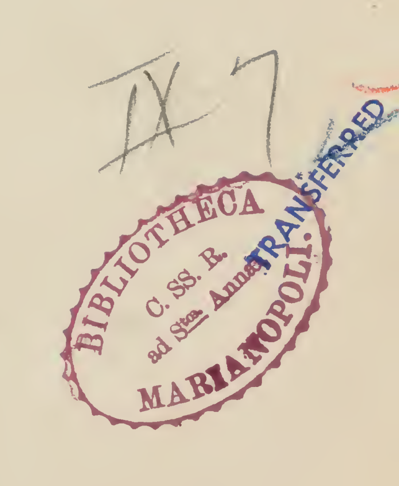


APPROBATION

On nous a présenté sur la *Vie de saint Camille de Lellis* un rapport avantageux. Sage dans sa critique, édifiant dans ses récits, pieux dans les réflexions qu'il y mêle, ce livre peut être mis utilement entre les mains des fidèles. Il sera précieux surtout pour les personnes qui se consacrent par vœu ou par un libre dévouement au service des malades. Dans l'espérance qu'il portera les fruits qu'on annonce, nous lui donnons volontiers notre Approbation, et nous permettons qu'on le fasse imprimer.

† Henri, Evêque de Nîmes.

Nîmes, 2 juin 1857.


BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED



S. Camille de Lellis.

VIE

DE

S. CAMILLE DE LELLIS

Fondateur de l'Ordre des Clercs-Réguliers, Ministres des Infirmes

COMPOSÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES, LES NOMBREUSES BIOGRAPHIES DU SAINT ÉCRITES EN ITALIEN, EN ESPAGNOL ET EN ANGLAIS

PAR L'ABBÉ TH. BLANC

CURÉ DE DOMAZAN, AUTEUR DES LETTRES A M. DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée et augmentée par un Religieux Camillien.



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1893

A MONSEIGNEUR

CLAUDE-HENRI-AUGUSTIN PLANTIER

ÉVÊQUE DE NIMES

Hommage de respect filial et de vive gratitude.

TH. BLANC.

AVANT-PROPOS

L'Église a toujours recommandé à ses enfants la lecture des *Vies des Saints*, qui sont nos Pères dans la foi : *Filii Sanctorum sumus* (Tob. II, 18.) Leurs mérites et leurs vertus sont nos titres de famille, titres de noblesse mille fois plus solides et plus vrais que ceux des grands du monde, si fiers de la gloire de leurs aïeux. En suivant ces immortels soldats de Jésus-Christ dans leurs luttes et leurs victoires, nous sommes naturellement portés à marcher sur leurs traces, et à imiter leur magnanime intrépidité.

L'histoire du célèbre Fondateur de l'Ordre des Clercs-Réguliers Ministres des Infirmes est remplie de traits si édifiants et respire un si grand amour de Dieu et du prochain, qu'elle ne peut manquer d'être pleine de charmes pour le lecteur chrétien, je dirai même simplement philanthrope. On aime à voir ce rude soldat, vaincu par la grâce, quitter la vie aventureuse des camps, et ne pas rougir de s'initier, à un âge déjà mûr, comme Ignace de Loyola, aux élé-

ments de la science, pour se préparer aux épreuves d'une nouvelle milice. Il quitte le glaive et le drapeau de César, pour s'enrôler sous la bannière de Jésus-Christ, et combattre avec les armes pacifiques de la religion. Il ambitionne d'autres lauriers que ceux qui ont ceint les fronts de ses glorieux ancêtres : les conquêtes qu'il rêve, ce sont celles des âmes qui ont coûté le sang d'un Dieu. La mollesse, l'indifférence, l'égoïsme, en un mot, toutes les passions abjectes, voilà les ennemis qu'il s'apprête à vaincre. Il choisit pour champ de bataille les hôpitaux, et il grave sur son drapeau pour devise cette parole, qui résume à elle seule tout l'Évangile : Charité ! Tous les instants de sa vie sont consacrés à l'amour des pauvres, les représentants de Jésus-Christ, dont il aperçoit la noblesse et les titres à notre sympathie sous les dehors repoussants des haillons qui les couvrent ; et c'est en face de la mort, dans leurs derniers combats, qu'il retrempe leur courage. La fin unique de ses travaux et de ses fatigues, c'est le soulagement spirituel et corporel de toutes les misères et de toutes les infirmités humaines.

En présence de l'égoïsme, fruit amer de la philosophie matérialiste du siècle, en présence de cette lèpre hideuse qui ronge nos sociétés modernes, on contemplera avec bonheur ce type parfait de l'abnégation, du véritable amour de

l'humanité, qui ne se rencontre qu'au sein du catholicisme et à l'ombre de la croix, que Camille porte gravée sur ses vêtements, et qu'il choisit pour son glorieux blason.

Ce grand apôtre de la charité est presque inconnu chez nous; aucune plume française n'a reproduit les traits de cette vie sublime de dévouement; mais son souvenir est encore vivace dans un grand nombre de contrées, et surtout dans la Péninsule italique, qui fut le théâtre de ses modestes et héroïques vertus. Saint Camille de Lellis est le saint Vincent de Paul de l'Italie, qu'il surpassa peut-être par ses travaux et son zèle ardent pour le salut des âmes.

Parmi les nombreuses biographies de notre Saint, écrites en langues étrangères, la plus estimée est sans contredit celle qu'a composée en italien le Père Sanzio Cicatelli, son disciple et son compagnon, quatrième Général de l'Ordre, témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte. Tous les biographes que nous avons consultés ont, à peu de choses près, reproduit son travail. Nous les avons imités, et nous avons profité des documents nouveaux et de quelques additions que nous avons trouvés dans la *Vie espagnole* de notre Saint, par le Père Munoz, dans les biographies récemment publiées par le Père Ignazio Porro, en italien, et en anglais par les Révérends Pères de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri, de Londres.

Notre livre paraît sous les plus heureux auspices : Mgr Plantier, le savant Évêque de Nîmes, a daigné le revêtir de son Approbation.

Puisse le Seigneur bénir notre modeste travail! Puisse la lecture de ce livre faire du bien à quelques âmes, et nous serons amplement dédommagé de nos fatigues et de nos veilles!

L'Abbé Th. Blanc.

VIE

DE

SAINT CAMILLE DE LELLIS

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Origine, patrie, parents et naissance de Camille.

La famille de Lellis, à laquelle appartient le serviteur de Dieu dont nous écrivons l'histoire, est très illustre et très ancienne. Selon de graves auteurs, elle tire son origine des Lélius, patriciens romains, et fut une des plus remarquables parmi celles que Totila relégua dans le royaume de Naples, quand Rome fut, pour la seconde fois, vaincue et subjuguée par ce roi barbare. Elle a produit une longue suite d'hommes célèbres, qui ne se distinguèrent pas moins dans les lettres que dans le armes, et furent revêtus des charges les plus honorables : elle compte des poètes, des écrivains remarquables, des ambassadeurs, des légats du Saint Siège, des légistes, de vaillants guerriers. Onufre

de Lellis, par la brillante valeur qu'il déploya dans la guerre entre les Français et les Espagnols, ajouta un nouvel éclat à la gloire de ses ancêtres. De celui-ci naquit le père de notre saint Fondateur, Jean de Lellis, qui prit part à toutes les guerres qui ensanglantèrent l'Italie, à cette époque, et fut regardé comme un des plus intrépides capitaines de Charles-Quint. Il épousa Camille Compellio, issue d'une des principales et honorables familles de Laureto, terre seigneuriale de l'Abruzze. Après leur union, ils passèrent à Bocchianico, ville du diocèse de Chieti, dont elle n'est éloignée que d'environ une demi-lieue, pour jouir de quelques biens qu'ils possédaient en cet endroit.

De ce mariage naquirent deux fils : le premier fut Joseph, qui mourut au berceau; le second, Camille. Entre la naissance de l'un et de l'autre, il s'écoula un si grand nombre d'années, que Camille Compellio touchait presque à la vieillesse. Elle avait près de soixante ans; ses cheveux avaient blanchi ; son visage était ridé, et généralement on la regardait comme incapable d'avoir des enfants. C'est pourquoi le peuple, étonné de la voir devenir mère, l'appelait sainte Elisabeth.

Peu de jours avant la naissance de Camille, la vieille dame rêva qu'elle avait enfanté un fils avec une croix rouge sur la poitrine, et qu'un grand nombre d'autres enfants le suivaient avec les mêmes emblèmes. Ce songe l'effraya et elle le regarda comme le présage de quelque grand malheur; mais l'événement fit comprendre plus tard ce que le Ciel voulait annoncer par cette vision.

Camille naquit un dimanche, le 25 mai de l'an 1550 : c'était l'année sainte, la première du pontificat de Jules III. On célébrait ce jour-là, à Bocchianico, la fête de saint Urbain, pape et martyr, patron de cette ville. On voyait partout des processions, des chars de triomphe, des croix, des étendars : la foule se livrait à de saintes réjouissances. Il semble que Dieu voulût manifester la joie qu'apportait au monde la naissance de cet enfant, qui devait procurer tant de gloire à sa patrie et à la chrétienté tout entière.

Camille s'était rendue de grand matin à l'église du martyr, pour y entendre la messe; — c'était une dame très pieuse; — elle était à genoux, plongée dans un profond recueillement; au moment de l'élévation de la sainte hostie, l'enfant, comme saint Jean-Baptiste, tressaillit en présence de son Créateur, et elle fut aussitôt saisie par les douleurs de l'enfantement, qui la forcèrent de se retirer chez elle. Elles furent si violentes, que l'on comprit aisément que l'accouchement serait heureux : on la plaça sur une chaise. Les souffrances redoublèrent, et Camille, étant comme hors d'elle-même et cédant à un violent entraînement, se fit descendre dans l'étable, et là, s'étant jetée sur la paille, elle accoucha sans difficulté. Camille, en venant au monde, n'eut d'autre demeure et d'autre couche que celle qu'avait eue son Dieu et son Seigneur. Deux jours après, il fut baptisé par l'archiprêtre Corrado, et fut tenu sur les fonts sacrés par Gentile, baron de Torricella, et Simona d'Ugni, son épouse.

CHAPITRE II

Premières années de Camille. Mort de son père. Il fait vœu de se faire Franciscain.

L'éducation de Camille fut celle du fils de soldat. Quand il eut atteint un certain âge, il fut envoyé à l'école, où il apprit à peine à lire et à écrire. Dès ses premières années se manifestèrent ses funestes inclinations pour les jeux de carte et de dé. Il s'amusait à déclamer des poésies pastorales, ce qu'il faisait avec une grâce charmante. Parvenu à l'âge de dix-neuf ans, il résolut, avec deux de ses cousins, de suivre son père, d'entrer comme lui dans la carrière militaire, dans laquelle s'étaient distingués quelques-uns de ses ancêtres. Dans leur premier voyage, ils arrivèrent à Ancône, où ils étaient sur le point de s'embarquer, pour servir sous les drapeaux vénitiens contre les Turcs. Le père et le fils tombèrent dangereusement malades dans cette ville, et, se voyant incapables de supporter les fatigues de la guerre, ils résolurent de retourner à Bocchianico. Arrivés à San-Lupidio, lieu peu éloigné de la *santa casa* de Lorette, le mal de Jean de Lellis empira, et quelques jours après, il mourut dans la maison d'un autre capitaine, son ami, fortifié par le secours des derniers sacrements qu'il reçut avec les plus heureuses dispositions. Rare bonheur pour un soldat de ne pas mourir sur un champ de bataile dans la fureur du

combat, peu préoccupé des réflexions graves et sérieuses qu'il importe de faire à cette heure suprême : son corps fut inhumé dans l'église du glorieux saint François.

Camille fut plongé dans l'affliction la plus profonde par la mort de son père. Il se trouvait sans ressources. Depuis six ans, sa mère avait également cessé de vivre. Dieu lui envoya en même temps une autre épreuve très pénible : il lui survint au cou-de-pied droit une plaie, occasionnée par une égratignure très légère. Le Seigneur se servit de ce faible accident, afin de retirer ce jeune homme de la perdition, l'attirer à lui, le contraindre à savoir par expérience ce que sont les hôpitaux, à connaître les peines et les privations qu'on y endure, et donner ainsi naissance à son Ordre. Nous regardons souvent comme des disgrâces les épreuves par lesquelles la Providence nous fait passer, et qui sont ordinairement des moyens pour nous faire arriver au bonheur.

Camille, ayant rempli les devoirs d'un bon fils et accompagné, les yeux baignés de larmes, les dépouilles mortelles de son père à sa dernière demeure, continua son voyage de l'Abruzze. En passant par la ville de Fermo, où il se reposait, tourmenté par une fièvre dont il éprouvait tous les jours les accès, il aperçut deux Pères Franciscains de l'Observance, qui passaient dans la rue et marchaient les yeux baissés. Comme Camille était très impressionnable, il fut tellement frappé de leur maintien dévot et de leur rare modestie, que, repentant de ses désordres, il se proposa de

changer de vie, et ce désir fut si ardent qu'au même instant il fit vœu de se faire religieux de l'ordre de Saint-François. Il partit, dans ce dessein, pour la ville d'Aquila, se rendit au couvent de Saint-Bernardin, où se trouvait gardien le Père Paul Lauretano, son oncle, homme célèbre à cette époque par la sainteté de sa vie et l'étendue de ses connaissances, et qui avait été commissaire de tout son Ordre en Espagne. Il lui fit part de son intention et du vœu qu'il avait fait, le suppliant de lui donner l'habit. Le Père gardien n'aquiesça pas à sa demande, soit parce qu'il le vit malade, soit parce qu'il ne regarda pas comme solide une vocation si subite, ou peut-être, parce qu'il connaissait son inconduite. Camille prit occasion de ce refus, pour abandonner alors cette sainte résolution.

CHAPITRE III

Camille se rend à Rome, se place dans l'hôpital de Saint-Jacques ; il se fait ensuite soldat, et passe par beaucoup d'épreuves pénibles.

Camille s'arrêta quelques jours à Aquila, et souffrant dans son amour-propre de soldat, de voir qu'il boîtait et traînait disgracieusement la jambe enveloppée de bandes, il résolut d'aller à Rome pour s'y faire soigner. Il apprit, en arrivant, que l'hôpital des Incurables de Saint-Jacques était desservi par les meilleurs chirurgiens. Il traita avec eux et se plaça dans l'hôpital en qualité de servant,

espérant que sa plaie serait bientôt parfaitement guérie.

Après avoir rempli, un peu plus d'un mois, cette charge, il fut renvoyé par l'administrateur de l'hôpital comme un homme fantasque, d'un caractère emporté, et cherchant dispute, sur le moindre prétexte, aux autres employés de la Maison. Ce qui contribua encore à son expulsion, ce fut sa passion pour les cartes. Il abandonnait ordinairement le service des pauvres et s'en allait jouer, se mettant fort peu en peine que les malades eussent à souffrir de son absence. L'administrateur l'admonesta plusieurs fois, et, voyant qu'il ne s'amendait point, il le chassa de l'hôpital, un jour qu'il avait trouvé sous le chevet de son lit un jeu de cartes, après une querelle violente.

Camille, se voyant hors de l'hôpital, quoique non entièrement guéri de sa plaie, entraîné par son inclination naturelle pour les armes, s'enrôla, l'an 1569, à Rome, où l'on faisait une levée de soldats pour la guerre que Sélim, sultan des Turcs, avait déclarée aux Vénitiens, dans l'espoir de faire la conquête de Chypre. Il resta l'espace de trois ans dans divers lieux soumis à la République de Venise, fit quelque temps partie des garnisons de Corfou, de Zara et de l'armée de mer. Il courut partout de très grands dangers ; en particulier l'an 1571, à Corfou, où il était en garnison, il eut cruellement à souffrir des rigueurs excessives de la faim et du froid. Il fut attaqué d'une fièvre violente accompagnée de dysenterie, qui le mit à deux doigts de sa perte. Camille a plusieurs fois

affirmé que, lorsqu'il eut purifié son âme par le sacrement de Pénitence, qu'il reçut avec une grande contrition et en répandant des larmes abondantes, Notre-Seigneur lui rendit les forces et la santé ; prodige d'autant plus étonnant qu'il désespérait de ses jours, qu'il n'avait pour habitation qu'une misérable chaumière, ouverte à tous les vents, si étroite qu'il pouvait à peine s'y renfermer ; qu'il était abandonné de tout le monde et n'avait pas de médecin pour lui administrer des remèdes : merveille qu'il attribuait à la vertu du sacrement. A cause de cette maladie, il ne put assister à la célèbre bataille navale des armées chrétiennes coalisées, ni prendre part à la glorieuse victoire qu'ils remportèrent sur les Turcs, le 7 octobre, dans le golfe de Lépante, sous le commandement du vaillant général Juan d'Autriche.

L'année suivante, il faisait partie de la seconde armée de la Ligue, qui se dissipa sans en venir aux mains. Camille continua à servir sous le commandement de Soranzo, qui fit voile, avec trente galères, pour prendre la forteresse de Varbegno, en Dalmatie, qui avait été construite par les Turcs, pour bloquer la ville de Cattaro. L'armée ayant passé, de nuit, près de Castel-Nuovo, place forte de l'ennemi, on déchargea contre elle un grand nombre de couleuvrines, et beaucoup de boulets passèrent près de la galère qu'il montait. En cette occasion, il se vit exposé à de grands périls. Enfin le fort se rendit, mais non sans effusion du sang chrétien. Il s'aperçut quelquefois, pendant le siège, que beaucoup de soldats, en proie au dé-

sespoir, ou poussés par la faim, arrachaient les foies des corps des Turcs qui étaient morts, et, — ce qui fait frissonner ! — les faisaient frire dans la poêle et les dévoraient, comme si c'était le mets le plus délicieux du monde. Camille conçut une invincible horreur pour une telle barbarie, et ne put se décider à se nourrir de pareils aliments. Il vivait d'herbes crues et de chairs de cheval, morceaux friands dans de semblables circonstances, comme l'ont éprouvé bien des soldats réduits à cette extrémité.

A Zara, le jeu, des paroles piquantes et des cartels faillirent lui faire perdre tout à la fois et le corps et l'âme. Il eut un duel avec un soldat nommé Vangelista di Rocca di papa ; ils en étaient déjà venus aux mains, quand le sergent vint leur intimer l'ordre de cesser le combat et de se retirer.

Les différends des Vénitiens avec les Turcs étant arrangés, Camille passa à la solde de la couronne d'Espagne, et courut constamment les plus grands dangers. La galère qu'il montait, — une de celles de Naples, — fut sur le point d'être engloutie par une horrible tempête. Sans doute, la bonté divine veillait sur lui dans ces graves périls, parce qu'elle l'avait destiné à faire de grandes choses pour sa gloire et le salut des âmes.

L'an 1574, il prit du service à Naples, où l'on faisait une levée de soldats, pour la défense de Tunis ; il voulut être incorporé dans une compagnie, où il savait que se trouvaient de fameux joueurs, qu'il cherchait par terre et par mer. Cette fois, il devait rester sur les galères avec quatre compagnies d'in-

fanterie pour la défense de la Goulette, qui attendait d'heure en heure d'être attaquée par les Turcs. Mais, à cause de je ne sais quel accident, elles ne parurent pas devant la forteresse et retournèrent à Palerme. Dans cette occasion, éclata encore d'une manière sensible la bonté de Dieu pour ce soldat, alors si indifférent sur son salut, car quelques jours après, la Goulette et Tunis furent occupés par les Turcs.

En retournant de Palerme à Naples, pendant trois jours et trois nuits, ils coururent les plus grands dangers; ils se regardèrent tous comme perdus, n'attendant plus que la mort. Dans cette circonstance critique, Camille renouvela le vœu qu'il avait fait d'entrer dans l'Ordre de Saint-François : c'était le 28 octobre de l'an 1574, fête des glorieux apôtres saint Simon et saint Jude.

CHAPITRE IV

Camille, réduit à la misère par le jeu, se met à demander l'aumône et travaille dans un couvent de Capucins.

Échappées comme par miracle, à la fureur des vents et des flots, les galères arrivèrent à Naples dans le plus triste état. Les compagnies furent licenciées; Camille se vit libéré du service, mais faible, et si dépourvu de linge et d'argent qu'il avait pour tout bien les habits qu'il portait. Il avait joué tout ce qu'il possédait à Palerme, où il séjourna un mois entier, et Dieu permit que les chances du jeu

lui fussent toujours contraires. A Naples, il se livra avec la même fureur à cette passion, de sorte qu'un jour il en vint jusqu'à jouer sa propre chemise qu'il quitta sur-le-champ dans le corps-de-garde. Enfin, entraîné par cette folie, il vendit, pour jouer, tout ce qui lui était resté, l'épée, l'arquebuse, la boîte à poudre, une capote de campagne, et ayant tout perdu, grâce aux cartes, il se vit réduit à la mendicité.

Notre-Seigneur le frappait de ces coups terribles pour le faire changer de vie et l'éloigner des habitudes du siècle, en lui faisant goûter les fruits amers d'un vice qui châtie si promptement ceux qui s'y livrent. Il est probable que l'ardeur avec laquelle il se livra à ce vice funeste le préserva d'un autre auquel les soldats ne sont pas moins exposés. La licence ne quitte guère les camps. On a su d'une manière certaine que, quoiqu'il jouât le jour et la nuit, et qu'il perdît le plus souvent, il ne sortit jamais de sa bouche ni blasphème, ni malédiction, ni imprécation contre le ciel et les créatures, et qu'il ne fit jamais rien dans le jeu qui fût contraire à la délicatesse et à la loyauté. Il aima mieux quitter sa chemise et la donner, que de chercher à gagner de l'argent par des moyens peu honorables.

Camille, réduit à cet état misérable, et rougissant de paraître, avec des habits déchirés, aux yeux de ceux qui le connaissaient, résolut de courir le monde pour y chercher fortune. Il partit donc avec Tibère Sanèse, autre soldat, son ami, se dirigea vers la Pouille, et prit la route de Man-

fredonia, avec la pensée de passer une seconde fois en Esclavonie, sur les terres des Vénitiens, ou en Afrique, si la guerre se rallumait.

Arrivé à Manfredonia, contraint par l'extrême besoin et la misère, la rougeur sur le front, le chapeau à la main, il se mit à demander l'aumône, — comme ont coutume de faire les soldats estropiés, — à la porte de la grande église, le jour de saint André apôtre, la même année 1574.

En ce moment, vint à passer par hasard Antoine Nicostrate, chargé de la direction des travaux entrepris pour l'érection d'un couvent que faisaient construire les Pères Capucins à Manfredonia. Voyant Camille jeune et de bonne apparence, il lui dit que, s'il voulait travailler, il lui donnerait de l'emploi. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait se décider, sans consulter un camarade qu'il avait quitté depuis peu. Nicostrate lui indiqua sa maison, peu éloignée de l'endroit où ils étaient, et où il viendrait lui faire part de leur décision. Tibère ne fut pas de cet avis, et, sans donner de réponse, ils partirent le même jour de Manfredonia, prenant la route de Barletta. En sortant de la ville, il se rappela le vœu qu'il avait fait d'être Frère, et il se dit en lui-même : « Qui sait si Dieu ne me présente pas cette occasion de la construction du couvent des Capucins pour mon bien, et pour me faciliter l'accomplissement de ma promesse? » Néanmoins pour ne pas quitter la compagnie de son ami, il continua sa route. Ils firent ce jour-là quatre lieues. Ayant rencontré en chemin quelques hommes du pays, ils leur demandèrent s'ils trou-

veraient à Barletta quelque moyen d'existence : ils leur répondirent que non, ce qui donna beaucoup à penser à Camille. Pendant les divers entretiens qu'ils eurent ensemble, se sentant, pour ainsi dire, pressé par la force secrète d'une voix divine, il résolut de retourner à Manfredonia et de se mettre à travailler au couvent. Il manifesta sa détermination à Tibère, qui ne voulut pas l'accompagner; mais, quoiqu'il eût le cœur navré d'être contraint de se séparer de son ami, Camille, puissamment attiré par l'inspiration divine, quitta celui qu'il aimait tendrement. Ce mouvement intérieur de la grâce fut tel, que Camille assurait qu'il avait parcouru ces quatre lieues avec une très grande vitesse, et qu'il était arrivé de très bonne heure à Manfredonia. Il parla à Antoine Nicostrate, qui le conduisit au couvent des Capucins, son unique ressource. Il fut reçu par le Frère gardien, François de Modica, qui le chargea de charrier, avec deux ânes, les pierres, l'eau et la chaux nécessaires. Notre-Seigneur le contraignit, comme l'enfant prodigue, à soigner ces animaux, afin de l'attirer, par ce moyen, à son service. Il éprouva, surtout au commencement, beaucoup de dégoût et de répugnance pour ce genre de vie, si différent de son glorieux passé, ne pouvant se plier à un travail si rude et si humiliant. Les jours de décembre lui paraissaient bien longs. Plusieurs fois son amour-propre en fut indigné, et il résolut de l'abandonner, en particulier, le jour de sainte Lucie, où il pensait se reposer de ses fatigues, croyant que c'était un jour de fête; mais il

apprit qu'elle n'était pas chômée à Manfredonia. Quand on l'appela le matin, afin qu'il se livrât à son occupation ordinaire, il en éprouva un dépit extrême, et sa patience fut poussée à bout. Il ne voulait plus rester; mais les bons religieux, animés pour lui de l'amour le plus tendre, de peur qu'il n'achevât de se perdre, calmèrent ses transports par la douceur de leurs paroles, et le décidèrent à continuer à travailler.

Dans le même temps, le démon ne laissa pas de faire tous ses efforts et de le tenter de diverses manières, afin de lui faire quitter cette sainte maison. Il le fit passer par deux fortes épreuves. L'une à l'occasion du retour de Tibère, qui consentit à partager ses travaux, persévéra quelques jours, mais, ennuyé du travail, se retira, cherchant à entraîner Camille après lui. Il lui reprocha une occupation si vile pour un homme qui avait ceint l'épée et suivi la glorieuse carrière des armes, lui dit qu'il valait mieux mourir honoré que de vivre en se dégradant ainsi. Il lui rappela le souvenir de la vie libre et licencieuse des camps, les gais entretiens des hôtelleries, les joyeux moments passés avec les camarades; il lui livra de terribles assauts. La seconde fut plus importune et dura plus longtemps; et voici quelle en fut l'occasion. Les enfants, voyant un jeune homme à la taille élancée suivre les deux ânes avec cet habit de soldat estropié — il portait un ceinturon auquel pendait jadis son épée, — se moquaient de lui, l'accablant de plaisanteries et de sobriquets. Il supportait tout avec patience, à cause de la misère

extrême à laquelle il était réduit, et les exhortations et les sages conseils des bons Pères soutenaient son courage parmi tant d'attaques sans cesse renouvelées.

CHAPITRE V

Camille revient à Dieu, et commence à faire pénitence.

L'intention de Camille était de rester encore quelque temps au couvent des Capucins, d'y gagner quelque argent, et de passer, comme il pourrait, cet hiver, ensuite de retourner aussitôt à son vomissement, c'est-à-dire au jeu, à la guerre, à la vie de plaisir. Mais les vues de la Providence étaient bien différentes : Dieu devait le frapper d'un coup si terrible, qu'il en conserverait le souvenir toute sa vie, et en garderait les traces ineffaçables profondément gravées dans son cœur. Le temps approchait où le Seigneur devait faire éclater sa miséricorde, l'attirer à lui, et accomplir par son intermédiaire une œuvre glorieuse et admirable.

Il arriva donc que les Pères l'envoyèrent à Castello di San Giovanni, distant de quatre lieues de Manfredonia, pour porter une charge de vin qu'on leur avait donné à titre d'aumône. Son affaire étant terminée, il s'entretint ce soir-là avec les Pères Capucins du couvent de Castello, où fut envoyé le Père gardien, Frère Ange. Celui-ci eut avec lui un entretien qui dura quelque temps; il

lui parla de Notre-Seigneur, l'instruisit sur l'énormité et la malice du péché, lui enseigna comment il devait le détester et le fuir, et faire pénitence de ceux qu'il avait commis ; il lui représenta l'incertitude et la brièveté de la vie, les suites terribles de la mort, la solidité des biens célestes, le néant et la vanité de ceux de la terre. Camille écouta très attentivement les avis du Père gardien, et s'achemina le jour suivant, de grand matin, vers Manfredonia.

Il suivait son chemin tout pensif, monté sur son âne, au milieu des outres, réfléchissant sur les pieux conseils qu'il avait reçus du Frère Ange. Il fut frappé comme Saul, et environné d'une lumière céleste, qui pénétra son intérieur, illumina son entendement, et lui fit clairement apercevoir l'immense bonté de Dieu, la beauté de la vertu, la vanité du monde, la laideur du péché, les illusions et les dangers au milieu desquels il avait vécu ; ce qui lui fit concevoir un regret si vif de ses égarements, qu'il lui sembla que son cœur était comme déchiré et brisé par la violence de la douleur. Il se sentit tellement frappé, et comme ravi par cette lumière, que, ne pouvant comprimer son émotion, il sauta à terre au milieu du chemin, tomba à genoux sur une pierre, et commença à répandre un torrent de larmes, déplorant amèrement les désordres de sa vie, répétant ces paroles entrecoupées de gémissements et de sanglots : « Ah ! malheureux, comment n'ai-je pas plus tôt connu mon Seigneur ? Pourquoi suis-je resté si longtemps endurci et sourd à sa voix ? Comment ai-je pu of-

fenser un Dieu si miséricordieux et si bon? Ah! n'eût-il pas mieux valu pour moi n'avoir jamais vu la lumière du jour? Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez à un grand pécheur qui tombe à vos pieds, et accordez-moi le temps de faire une sincère pénitence. »

C'est en prononçant ces paroles et d'autres semblables, qu'il pleurait inconsolable sur les égarements de sa vie, ne cessant de se frapper rudement la poitrine, n'osant lever les yeux au ciel, tant étaient grandes sa honte et sa confusion. Il donnait un libre cours à ses larmes, restait toujours à genoux, remerciant la bonté divine de ce qu'elle l'avait si patiemment attendu jusqu'à cette heure. Il prit la ferme résolution de ne l'offenser jamais plus, de faire une rigoureuse pénitence, et surtout d'entrer le plus tôt qu'il pourrait dans l'Ordre des Pères Capucins. Il dit et répéta plusieurs fois ces paroles : « Adieu, monde, adieu pour toujours! »

Cet événement mémorable eut lieu le 2 février de l'an 1575, fête de la Purification de la sainte Vierge. Il avait alors vingt-cinq ans. Depuis ce jour jusqu'au dernier de sa vie, jamais sa conscience ne lui reprocha d'avoir commis un péché grave, du moins qu'il reconnût pour tel. Il avait une telle haine pour l'offense de Dieu, qu'il avait coutume de dire qu'il se laisserait mettre en pièces plutôt que de commettre un péché, non seulement mortel, mais même véniel, sciemment et volontairement.

Ce jour fut pour Camille, durant sa vie entière, un jour de fête; il s'y livrait aux doux épanche-

ments de la dévotion la plus tendre, conservant profondément gravé dans son cœur le souvenir de ce rare bienfait de la miséricorde divine, et il l'appelait le jour de sa conversion. Camille vint au monde pendant l'année sainte, et sa naissance combla de joie ses parents ; et ce fut encore dans une autre année sainte, qu'en renaissant à la vie de la grâce, il combla de joie les anges qui célèbrent par des chants de réjouissance, dans le ciel, la conversion d'un pécheur. Il devint tout autre, purifié par ses larmes, et reconnut qu'il devait ce bonheur à l'intercession de la sainte Vierge, le jour de sa Purification.

Camille remonta sur sa bête de somme, et s'achemina vers Manfredonia, bien différent de ce qu'il était avant son départ, tellement décidé à prendre l'habit de Capucin qu'il affirmait que, s'il en avait trouvé un sur sa route, il s'en serait revêtu sans la permission des Pères.

Arrivé à Manfredonia, il rendit compte au Père gardien de tout ce qui lui était arrivé, et tombant à genoux, répandant d'abondantes larmes, il lui demanda l'habit avec les plus vives instances. Le Père gardien resta surpris d'une dévotion si rare et des sentiments affectueux qu'il exprimait en lui faisant cette prière ; et reconnaissant clairement que ce changement venait du Ciel, il le consola et lui promit de le faire recevoir au plus tôt dans l'Ordre. Camille fut satisfait de cette réponse ; il commença, dès ce jour, à fréquenter les sacrements et à se livrer à des actes d'une austère pénitence, déplorant amèrement ses écarts. Il renouvelait à tout

moment les bonnes résolutions qu'il avait prises, absorbé dans de profondes méditations, considérant combien Notre-Seigneur avait été bon et miséricordieux à son égard, en lui conservant la vie au milieu de tant de dangers qu'il avait courus, quand il pensait si peu à lui. Embrasé du feu sacré du saint amour, il s'agitait, se tourmentait, remplissant l'air de soupirs et de sanglots, et rendait à Dieu mille actions de grâces pour cet inappréciable bienfait.

C'est par de semblables réflexions qu'il fournissait chaque jour un aliment nouveau au feu de ses ardents désirs, ne cessant jamais de s'acquitter — outre son travail ordinaire — des emplois les plus bas et les plus vils du couvent. Il nettoyait, balayait dans la cuisine, bêchait longtemps dans le jardin, se levait avec les Frères pour Matines, méditait tout le temps qu'ils passaient à faire l'oraison mentale, prenait la discipline avec les religieux. Il jeûna tout le Carême, ce qu'il n'avait pas fait de sa vie, sachant à peine ce que c'était que jeûner. Le Père gardien avait compassion de lui en le voyant, après les fatigues continuelles de la journée, les augmenter encore, la nuit, par tant de pénitences et de disciplines; il lui répondait que : « ce qu'il faisait n'était rien, qu'il devrait, pour expier ses péchés, pratiquer bien d'autres macérations, ajoutant : « Si vous, mes Révérends Pères, « qui êtes vieux et infirmes, et des hommes si par« faits, faites tant de pénitences, pourquoi moi, qui « suis si jeune, bien portant, robuste, et si grand pé« cheur, n'en ferais-je pas de plus grandes encore ? »

CHAPITRE VI

Il prend deux fois l'habit de Capucin, et à cause de la plaie qu'il avait à la jambe, on le fait sortir du couvent.

Tandis que Camille se livrait avec ardeur et persévérance aux travaux continuels du couvent, menant toujours un genre de vie très austère, arriva à Manfredonia le Père Montefiore qui, s'étant exactement informé de sa conduite, le reçut dans l'Ordre, et le destinant à la prêtrise, l'envoya à Trivento pour qu'il y prît l'habit, et commençât son noviciat. Il paraît que dans ce voyage, comme autrefois le jeune Tobie, il fut accompagné et protégé par un ange.

S'acheminant libre et joyeux de se voir bientôt revêtu de cet habit de pénitent, il arriva sur le soir près d'une rivière, et, sans connaître le passage ni le danger, il y entra par un endroit qu'il crut être le gué. A peine fut-il arrivé au milieu de la rivière, que, sur le point d'être entraîné par le courant, il entendit une voix descendant du sommet des montagnes, qui lui dit par trois fois : « Arrête, arrête, ne passe pas outre, retourne au rivage, sinon tu périras. » Épouvanté par cet avis, il rebroussa chemin, sans avoir pu reconnaître qui avait proféré ces paroles. Comme il était déjà tard, il fut contraint de passer la nuit dans ce lieu, sous un arbre, trempé jusqu'aux os, sans souper, et n'ayant d'autre lit que la terre nue.

Le lendemain matin, il fut rejoint par quelques Pères Capucins qui allaient aussi à Trivento, où se tenait leur Chapitre. Ils lui assurèrent que c'était l'endroit le plus dangereux de cette rivière; que, s'il eût fait quelques pas de plus, il aurait été englouti par le courant, comme cela était arrivé à beaucoup d'autres. Il rendit à Dieu mille actions de grâces, et reconnut que, s'il avait échappé à un danger si imminent, c'était un bienfait dont il était redevable à son Ange gardien.

Arrivé à Trivento, on le revêtit du saint habit; mais désirant se consacrer sincèrement au service de Dieu, il renonça à la dignité de prêtre, content d'être Frère lai. Il persévéra quelques mois, donnant un si rare exemple de toutes les vertus, en particulier, de l'obéissance et de l'humilité, qu'on l'appelait le Frère Humble; mais Dieu permit que l'habit, battant continuellement sur le cou-de-pied, renouvelât son ancienne plaie, qui s'élargit de manière qu'elle le forçait de boîter. Quand il fut admis à prendre l'habit, il ne crut pas devoir trop s'en préoccuper, et même en ayant donné avis au Père Montefiore, celui-ci l'encouragea et lui dit qu'il n'avait rien à craindre, que lui-même, avant d'entrer en religion, il avait les deux jambes malades, et que, lorsqu'il eut revêtu l'habit sacré, il se trouva guéri. Enfin la plaie le tourmentant au point que les remèdes n'apportaient aucun adoucissement à son mal, et que l'on désespérait de sa guérison, il fut contraint, à son grand regret et à celui des Pères, de sortir de l'Institut. La première fois, le Père Provincial, Jean de

Thusa, le voyant si triste et si affligé, exprimant sa douleur profonde par des torrents de larmes, lui promit de lui faire reprendre l'habit, quand il serait guéri de sa plaie.

Encouragé par cette prudente promesse, son âme en reçut quelque consolation; il accepta cette épreuve, comme venant de la main de Dieu, toujours fermement résolu d'accomplir le dessein qu'il avait formé de marcher en tout temps, en tout lieu, malgré tous les obstacles, sur les traces de l'unique objet de son amour, son Jésus crucifié.

Ensuite, désirant ardemment rentrer le plus tôt possible en religion, il s'achemina une seconde fois vers Rome, non seulement pour obtenir la guérison de sa plaie, mais aussi pour gagner le Jubilé de l'année sainte, promulgué cette année 1575, par le pape Grégoire XIII.

Comme il s'était si bien trouvé, la première fois qu'il fut à Rome, dans l'hôpital de Saint-Jacques, où sa plaie avait été guérie, il se mit de nouveau à servir les pauvres. Là, avec un genre de vie, grâce au ciel, bien différent de celui qu'il avait mené la première fois, il servit environ quatre ans, montant de grade en grade, en passant par tous les emplois de la maison. Il assista les pauvres avec une ardente charité, leur prodiguant ses soins et la nuit et le jour, et marchant à grands pas vers la perfection.

Il choisit dans ce temps-là pour son père spirituel l'illustre saint Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, florissante alors à

Rome, et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Il se confessait à lui, les dimanches et les fêtes, dans l'église de Saint-Jérôme de la Charité, où saint Philippe célébrait les saints mystères, et recevait de sa main le pain de vie.

Camille, se voyant entièrement guéri de sa plaie, jouissant depuis plus de sept mois d'une bonne santé, embrasé du désir ardent d'une plus grande perfection, se crut obligé d'accomplir son vœu. Il résolut donc de retourner chez les Capucins, avec l'intention de revêtir de nouveau leur habit, et de vivre parmi eux sous le joug de l'obéissance, libre des dangers du siècle, suivant un genre de vie austère et pénitent, si conforme à ses premiers désirs. Il communiqua sa détermination à saint Philippe de Néri, qui lui conseilla de n'en rien faire, parce qu'il serait encore tourmenté par son ancienne plaie, et qu'il ne persévérerait pas. Mais Notre-Seigneur, pour le délivrer du scrupule du vœu qui l'inquiétait beaucoup, permit qu'il ne se conformât pas sur ce point à l'avis de son confesseur, ce qu'il aurait dû faire.

Il fut agréé une seconde fois pour la prise d'habit de Capucin par le Père Jean-Marie de Thusa, Procureur de son ordre à Rome, le même qui le congédia la première fois, lequel n'avait pas oublié la promesse qu'il lui avait faite, promesse qui l'obligeait, puisque la condition imposée de la guérison de la plaie était remplie. Il l'envoya recevoir l'habit au couvent de la ville de Penne, et voulut qu'il fît son noviciat à Tagliacozzo, dans l'Abruzze.

Camille resta dans l'Institut cette seconde fois, environ quatre mois, édifiant singulièrement les bons Pères qui l'aimaient tendrement, voyant qu'il égalait non seulement le reste des novices dans la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la pénitence, mais même les anciens qui marchaient à grands pas vers la perfection. Cette fois les religieux, à cause de sa haute stature, l'appelèrent Frère Christophe.

Mais Dieu dont les décrets sont éternels et immuables, et qui avait destiné Camille à de plus grandes choses, permit que le frottement de l'habit sur le cou-de-pied renouvelât son ancienne plaie, ce qui le contraignit, à son grand regret, à sortir de nouveau de l'Ordre.

CHAPITRE VII

Camille retourne à Rome, rentre dans l'hôpital de Saint-Jacques; il est encore tourmenté par le scrupule d'être Capucin.

Ces événements persuadèrent à Camille que Dieu ne voulait pas qu'il fît profession dans un Ordre religieux, et qu'il menât une vie solitaire et retirée, enfermé dans une cellule. Il résolut de s'appliquer tout entier à soigner les malades, et à rendre ainsi de grands services à la religion, sans s'opposer plus longtemps aux vues de la Providence. Il se rendit dans cette intention à Rome; il trouva la place d'économe vacante dans l'hôpi-

tal de Saint-Jacques. Les administrateurs, qui connaissaient sa vertu et son zèle, se décidèrent sans peine à lui confier cet emploi.

Camille s'acquitta de sa charge avec tant de sollicitude, de vigilance et de piété chrétienne que, dans peu de temps, cette maison ressembla à un monastère, non seulement par les soins et les attentions délicates dont les malades furent entourés, mais aussi par la vie exemplaire des employés de l'hôpital. Il inspira à ceux-ci la crainte de Dieu, leur persuada de fréquenter les sacrements, les exhortant à les recevoir une fois par mois, et s'efforça de communiquer à tous les infirmes quelques étincelles de cette charité ardente qui consumait son âme.

C'est à cette époque qu'il introduisit la pieuse coutume de laver les pieds aux pauvres, avant qu'on les plaçât dans leurs lits. Il voulut que l'on fît une lecture spirituelle, pendant que l'on donnait à manger aux malades. Telle était son ardeur, sa persévérance dans ces louables exercices, que les derniers jour de carnaval qui se célèbrent à Rome par des mascarades et autres divertissements, il ne franchissait jamais les portes de l'hôpital, pour aller voir courir les personnes déguisées, comme faisaient les autres employés de la maison. Il redoublait même, dans ces occasions, de soins et de vigilance auprès des infirmes, — ses délices et son unique délassement. Il poussait si loin l'amour qu'il leur portait, qu'il lavait de ses propres mains leurs vêtements pleins de saleté et de pourriture, malgré l'extrême répu-

gnance qu'il éprouvait. Son administration était douce, sa bonté extraordinaire ; il ne commandait pas par des paroles sévères, mais par l'exemple, et en mettant le premier la main à l'œuvre.

Quand il prenait ses repas, il avait ordinairement une tête de mort sur la table, afin que sa vue lui inspirât du mépris pour la sensualité dans le manger et pour les plaisirs de la vie.

Il continuait alors à se confesser à saint Philippe de Néri qui, le voyant de retour de chez les Pères Capucins, lui dit : « O bon Camille, ne vous avais-je pas dit de ne pas rentrer en religion, que votre plaie se rouvrirait, et que vous ne pourriez persévérer ? » Mais comme le saint vieillard reconnut qu'il n'avait eu d'autre motif que le désir d'une plus grande perfection, il continua à le recevoir au nombre de ses enfants spirituels.

Malgré des marques si nombreuses de la volonté divine, il sentit se réveiller encore dans son âme le désir de rentrer dans le même Ordre, pour faire pénitence et accomplir son vœu. Étant donc occupé de l'administration de l'hôpital Saint-Jacques, il tenta pour la troisième fois de se faire Capucin. Il renouvela ses instances auprès du même Père Jean-Marie de Thusa qui, sachant qu'il l'avait revêtu deux fois de l'habit, ne voulut pas l'admettre une troisième, mais, pour le tranquilliser sur ses scrupules, lui donna, écrit de sa propre main, le certificat suivant : « Moi, Jean-Marie Thusa, procureur en Cour romaine des Pères Capucins, certifie par le présent que Camille de Lellis de Bocchianico n'est pas apte à entrer dans notre Insti-

tut, à cause d'une infirmité incurable qu'il a à la jambe, car nos Constitutions défendent de recevoir, dans ce cas, qui que ce soit dans notre ordre ; et pour mieux nous assurer que son mal ne pouvait être guéri, nous ne nous sommes pas contenté de son propre témoignage, nous avons voulu en être convaincu par l'expérience ; il a pris deux fois l'habit, et deux fois il a été contraint de le quitter et de sortir de l'Ordre. En foi de ce, je délivre le présent certificat, signé de ma propre main. »

« Fait à Rome, le 26 novembre 1580.

« P. Jean-Marie. »

Camille néanmoins ne fut pas tranquillisé par les raisons du certificat ; il remarquait que, dans son vœu, il ne s'était pas borné à la congrégation des Pères Capucins, mais plutôt à être Frère Franciscain de l'Observance. C'est pourquoi il essaya de demander l'habit dans le couvent d'*Ara-cœli*, où il ne fut pas admis par le même motif. Le procureur général, Daniel de Solduna, lui donna un autre certificat, à Rome, le 19 décembre, l'an 1581.

Ces refus lui rendirent une tranquillité parfaite, et il ne désira plus être Frère Franciscain.

CHAPITRE VIII

De la première pensée qu'eut Camille de fonder la Congrégation.

Camille, continuant à remplir, comme nous avons dit, la charge d'économe général de l'hôpital de Saint-Jacques, délivré enfin du scrupule occasionné par son vœu, au milieu de la paix profonde dont il jouissait, ne songeait qu'aux moyens à prendre pour arriver au plus haut degré de la charité. Il veillait les nuits entières auprès des malades en danger, pour les aider au dernier moment de la vie, et leur procurer le bonheur du ciel; et s'il était par hasard pressé par le sommeil, il inclinait la tête sur le lit du malade. Il portait la plus grande attention à ce qu'aucun ne mourût sans le secours des sacrements. Il n'était pas moins empressé à leur faire accorder tout ce qui était nécessaire pour le soulagement du corps.

Quoiqu'il mît toute la diligence possible à servir les malades, en tenant un grand nombre de serviteurs à gage, il ne pouvait ni subvenir aux besoins des pauvres, ni satisfaire l'ardeur de ses désirs. Il remarquait que ces domestiques, qu'il fallait changer chaque jour et qui travaillaient, non par amour pour Dieu, mais en vue de leur intérêt personnel, manquaient continuellement à leurs obligations. Il éprouvait une affliction très grande, quand il en voyait quelques-uns montrer tant de

froideur et d'indifférence à prévenir les besoins des infirmes, à leur donner la nourriture nécessaire, à faire leurs lits, à leur administrer les remèdes prescrits, à remplir d'autres ministères indispensables, et, quand les personnes souffrantes les appelaient, ne pas accourir promptement pour adoucir leurs maux et les secourir.

Mais ce qui affligeait surtout son âme d'une douleur vive et profonde, c'était de voir ceux qui mouraient, abandonnés dans ce moment terrible, sans avoir un prêtre, qui leur donnât les consolations spirituelles que réclamait leur triste état.

C'était à ses yeux, et avec juste raison, le plus grand mal que l'on pût imaginer, et qu'il fallait à tout prix faire disparaître de la chrétienté. Enflammé donc du désir ardent de remédier à de si grands malheurs, chassant bien souvent le sommeil qui l'accablait, il veillait les nuits entières au milieu des malades dans le plus grand danger; et quelquefois, caché dans le coin des salles, il examinait si ceux qui étaient de garde s'endormaient, ou s'ils accouraient promptement à la voix de ceux qui les appelaient; et, s'il était témoin de quelque négligence, il paraissait soudain au milieu de la salle, blâmant vivement celui qui s'en rendait coupable, le congédiait quelquefois, ou lui infligeait une rude pénitence.

Mais, voyant que ses forces et ses soins étaient insuffisants, et que tous les remèdes employés ne pouvaient faire disparaitre tant de maux et tant d'abus, il ne cessait de représenter au Seigneur les misères et les besoins des pauvres. Enfin, Notre-

Seigneur, si riche en miséricorde, écouta les prières de son serviteur bien-aimé. Il n'était pas éloigné, ce temps heureux où la bonté divine devait apporter un remède efficace à tant de douleurs et de souffrances, sensible aux clameurs des pauvres des hôpitaux, et de ceux qui mouraient hors de ces asiles dans le plus grand abandon.

Se trouvant donc un jour au milieu de la salle de l'hôpital, réfléchissant sérieusement sur les maux nombreux qu'endurent les pauvres par la faute des infirmiers, il lui vint à la pensée que tant d'abus et de souffrances ne pouvaient avoir d'autre remède que l'établissement d'une Congrégation d'hommes de bien et de piété, qui soigneraient les malades, non comme des mercenaires dans la vue d'un intérêt personnel, mais volontairement et pour plaire à Dieu, avec cet amour et cette tendresse qu'ont coutume de montrer les mères pour guérir leurs enfants malades. Dans cette première inspiration, il eut encore la pensée de faire placer la croix sur l'habit de ces hommes de dévouement, afin que tous reconnussent, à ce signe sacré, qu'ils étaient destinés à ce noble ministère.

Revenu à lui après cette inspiration céleste ou cette extase, quoiqu'il se vît pauvre, sans lettres, laïque, et ayant passé la plus grande partie de sa vie dans les camps, ou entre les quatre murs d'un hôpital, sans appui, sans protection, il se proposa de tenter cette aventure avec le secours d'en haut, et d'employer toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il l'eût menée à bonne fin. Cette pensée se

présenta à l'esprit de Camille, en 1582, aux approches de la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge.

Dans ce premier dessein, qui fut comme une ébauche d'où la Providence fit naître cet Institut, Camille n'eut d'autre pensée que de former une Congrégation de laïques, destinée seulement au service des pauvres de l'hôpital de Saint-Jacques et des autres de la ville de Rome. Mais Dieu, qui veille avec tant de soin au salut des âmes, donna de l'accroissement à cette petite semence, qui devint un arbre immense dont les branches servirent d'abri à une foule de saints religieux, et dont l'ombre bienfaisante protégea des milliers d'âmes contre la rigueur des flammes éternelles.

Ce divin Sauveur fait éclater sa puissance, quand il se sert d'hommes en apparence incapables des grandes actions, qu'il leur fait entreprendre pour sa plus grande gloire. Il donne à un pêcheur, à Pierre, le commandement de son Église; il choisit Moïse, simple berger, pour être le Dieu de Pharaon et le libérateur de son peuple; à l'humble et pauvre Camille, il confia le soin difficile de fonder un nouvel Institut, sans se mettre en peine de son ignorance et de son incapacité pour une œuvre si héroïque : mais qui peut résister à la volonté divine?

CHAPITRE IX

Des premiers compagnons qui suivirent Camille, et de la première persécution que le démon suscita pour détruire la Congrégation.

Comme le Prophète royal, Camille n'accordait ni sommeil, ni repos à ses yeux, ni trêve à ses affectueux désirs, continuellement occupé de ce pieux dessein. Il adressait à Dieu de ferventes prières accompagnées de larmes, de jeûnes, de disciplines et autres afflictions corporelles, afin que, si telle était sa volonté, il se plût à perfectionner en lui ce qu'il avait commencé. On lui a entendu plusieurs fois répéter que, pour faire croître cette nouvelle plante, il lui en avait coûté bien des pleurs, et qu'il avait passé les nuits entières en oraison à genoux sur la terre nue. Dans ce temps-là, il portait sur son corps un cilice rude et noueux, formé de poils de chameau, et entourait ses reins, en guise de ceinture, d'une plaque de fer blanc, armée de pointes aiguës.

Il mit donc la main à l'œuvre, et communiqua son projet à quelques employés de l'hôpital, hommes d'une grande piété, bien dignes de cette confidence. Il en choisit cinq parmi eux, Bernardin Norcino, de Matrice, Curzio Lodi, d'Aquila, François Profeta, de Randazzo, Louis Altobelli, et un autre appelé Benigne qui, en hommes de cœur, répondirent tous qu'ils étaient prêts à le

suivre sur-le-champ, à la vie ou à la mort, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il fut convenu avec ses compagnons qu'ils se réuniraient, tous les jours, dans une vaste salle de l'hôpital qu'ils avaient disposée en forme d'oratoire, avec un autel et un crucifix sculpté avec goût. C'était là que, après avoir rempli leurs obligations envers les pauvres, ils s'exerçaient pendant un long espace de temps à l'oraison mentale et à des actes de mortification ; qu'ils récitaient les Litanies, s'entretenaient continuellement de Dieu, et des moyens qu'ils avaient à prendre pour correspondre dignement à leur vocation.

Ces pieux exercices terminés, ils sortaient tous de l'oratoire, comme des Séraphins embrasés d'amour, et l'on peut s'imaginer aisément avec quelle ardeur ils se consacraient au service des malades. Ils persévérèrent quelque temps dans ce genre de vie, sans changer leur vêtement, conservant leurs habits laïques, et y éprouvèrent une joie et des consolations ineffables.

Mais le démon prévit les fruits abondants que ces commencements heureux pouvaient produire pour le salut des âmes ; il essaya d'arrêter le bien dans sa source et d'arracher cette plante, avant qu'elle jetât de profondes racines. Il suggéra à un homme jaloux et pervers, irrité de ce qu'étant de service, il n'avait pas été appelé à l'oratoire, de raconter aux administrateurs quelques calomnies de son invention contre Camille, pour le faire soupçonner de former le complot, dans ces réunions, de s'emparer de l'hôpital et de les

exclure de l'administration. Ceux-ci, jaloux de s'acquitter de leur devoir et de conserver leur prééminence, firent appeler Camille, comme le chef et l'inventeur de cette nouveauté, et, après lui avoir adressé quelques paroles dures, ils lui interdirent toute réunion, et lui ordonnèrent de détruire l'oratoire.

Rien ne saurait exprimer la douleur profonde qu'éprouva le serviteur de Dieu à cette occasion, sachant qu'il ne lui était jamais venu dans la pensée aucune des vues ambitieuses qu'on lui prêtait gratuitement. Il fut violemment tenté d'abandonner la maison, et d'aller servir ailleurs où, sans obstacles et sans troubles, il exécuterait librement son projet. Mais reconnaissant bientôt que c'était là une tentation du démon qui semait l'ivraie afin d'étouffer le grain qu'avait commencé de semer le père de famille, il se soumit en tout à la volonté divine. Et comme il tardait à défaire l'oratoire, l'exécution en fut confiée à d'autres employés de l'hôpital, qui obéirent promptement. Ils enlevèrent l'autel avec précipitation, et déposèrent indécemment le crucifix sur le pavé, derrière une porte. Camille entra dans la salle, et la trouva toute bouleversée, le crucifix placé dans un endroit si peu convenable. Le cœur pénétré de la douleur la plus vive, il se prosterna la face contre terre, offrit avec amour ses peines à Jésus crucifié, enleva respectueusement de ce lieu l'image sainte, et la tenant pressée dans ses bras, il la rapporta le même soir dans son appartement.

CHAPITRE X

Notre-Seigneur console son serviteur Camille et l'encourage dans son projet.

La nuit suivante, Camille étant en oraison, agenouillé devant ce même crucifix, désolé de se voir traversé dans ses pieux desseins, passa de longues heures à exhaler ses justes regrets, versant des torrents de larmes, et suppliant Dieu par les plus ferventes prières de daigner accorder un remède à ses maux. Enfin, vaincu par la fatigue, il se coucha et s'endormit. Dans le sommeil, il lui sembla voir l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait portée dans sa chambre, agiter sa tête sacrée, le consoler et l'encourager dans son louable projet, en lui adressant ces douces paroles : « Ne crains point, âme pusillanime ; poursuis l'œuvre commencée, car je t'aiderai, et je serai avec toi. » Ces paroles chassèrent du cœur de Camille toute obscurité, comme les premiers rayons du soleil naissant dissipent les ténèbres de la nuit.

S'étant éveillé, il se trouva content et consolé, rempli d'un tel courage, si fermement décidé à continuer son œuvre, que toute la puissance de l'enfer lui paraissait ne pouvoir le détourner de sa sainte résolution.

Il rendit mille actionss de grâce à Dieu de ce qu'il lui avait procuré ces consolations ; et, lorsque le jour parut, il ranima le courage de ses compa-

gnons dispersés qui, comme des soldats nouveaux dans la milice de Jésus-Christ, s'étaient montrés lâches et timides. Fortifiés par la promesse divine, malgré la défense des administrateurs, ils commencèrent à faire face à l'ennemi avec intrépidité, et à se réunir avec leur dévotion ordinaire, non plus ouvertement dans quelque oratoire, mais secrètement à l'église de l'hôpital, dont les clefs se trouvaient entre les mains du Père François Profeta, en sa qualité d'aumônier. C'était là qu'ils se livraient sans bruit à leurs exercices de piété; et, tandis que les autres serviteurs de la maison dormaient, ou allaient se distraire dans la ville, eux, au lieu de se récréer, restaient enfermés, conversant avec Dieu, macérant leur corps par la discipline, ou lisant quelque livre de spiritualité, se fortifiant ainsi dans la vertu.

Mais comme il pouvait paraître douteux que la vision qu'avait eue Camille fût vraie, puisqu'il l'avait eue pendant le sommeil, Notre-Seigneur voulut le confirmer dans cette opinion par une nouvelle preuve de sa bonté, et consoler son fidèle serviteur.

Notre Saint a affirmé que, se trouvant un jour à cette époque en butte à une grande tribulation, il eut recours à la prière devant l'image sacrée du crucifix, et, tandis qu'il versait des larmes et poussait des sanglots, il vit clairement le divin Sauveur détacher ses mains de la croix, comme pour l'embrasser et il l'entendit prononcer ces paroles : « Pourquoi t'affliges-tu, âme pusillanime; persévère dans ton entreprise, je viendrai à ton aide, car c'est mon affaire et non la tienne. »

Ces témoignages de la bonté divine firent naître dans le cœur de Camille une tendre dévotion pour ce saint crucifix ; il le porta toujours avec lui, toutes les fois qu'il changea d'habitation. La dernière fois, l'ayant emporté dans l'église de la Madeleine, il le plaça au-dessus de l'autel sur l'architrave ; et toutes les fois qu'il sortait ou qu'il rentrait, il passait toujours par l'église, faisant d'abord une profonde révérence au très saint Sacrement ; levant ensuite les yeux, il jetait un tendre coup d'œil sur son Sauveur bien-aimé, attaché à la croix, saluant ses plaies amoureuses où il avait toujours trouvé, comme il avait coutume de dire, un bienveillant accueil. Cette image sacrée se trouve actuellement dans la chapelle à droite, en entrant par la petite porte de l'église.

CHAPITRE XI

Camille se décide à fonder la Congrégation hors de l'hôpital, se charge de soigner les pestiférés, et prend la résolution de se faire prêtre.

Camille comprenait qu'il ne pouvait rien obtenir d'important, ni réaliser ses projets, en se réunissant secrètement, et comme à la dérobée, avec ses fidèles compagnons. Il était plongé dans la tristesse et l'anxiété, ne sachant quel parti prendre, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur de le tirer de cet embarras par l'intermédiaire d'un de ses serviteurs dévoués.

Marc-Antoine Corteselli, disciple de saint Philippe de Néri, homme plein de prudence et de charité, faisait de fréquentes visites à l'hôpital. Camille lui fit part du dessein qu'il avait formé, de fonder une congrégation, lui raconta ce qui s'était passé entre lui et les administrateurs, et lui demanda son avis sur ce qu'il avait à faire. Il lui répondit que fonder une congrégation était une chose sainte et agréable à Dieu, mais que vouloir la fonder dans l'hôpital n'était ni possible ni convenable; qu'il ne pouvait attendre une heureuse issue de ses démarches, s'il voulait l'établir sur le domaine d'autrui; que c'était bâtir en l'air, sans base solide. Il lui conseilla de quitter l'hôpital, de prendre une maison dans la ville, où il pouvait facilement jeter les premiers fondements d'une œuvre si louable.

Camille reçut cet avis comme venu du ciel, et se proposa de le mettre en pratique. Il se confirma de plus en plus dans cette résolution, car le dimanche suivant, Marc-Antoine, étant retourné à l'hôpital, lui dit qu'il avait communiqué son projet, sur lequel ils avaient mûrement réfléchi, au Père François-Marie Tarugi, de l'ordre de Saint-Philippe de Néri, homme à qualités éminentes, qui fut dans la suite cardinal; que ce religieux l'avait beaucoup goûté, et avait ajouté que, si cette congrégation s'établissait, elle pourrait être d'un grand secours en temps de peste. Ces dernières paroles ne furent pas perdues; car Camille se proposa d'ajouter aux autres vœux celui de soigner les pestiférés, comme il fit dans la suite.

Mais, comme Notre-Seigneur le destinait à une entreprise des plus héroïques, il éclairait peu à peu l'esprit de son serviteur et le comblait de ses consolations. La réponse de Corteselli lui suggéra une autre pensée beaucoup plus importante que la première. La résolution de fonder la congrégation hors de l'hôpital était excellente. Mais où trouvera-t-il, lui, simple laïque, des personnes qui voudraient le suivre? Il résolut donc de quitter l'hôpital, d'ouvrir une maison dans la ville et de former enfin une Congrégation non de laïques, mais de religieux, portant l'habit clérical, après s'être fait ordonner prêtre.

Dans cette pensée, persuadé qu'il pourrait surmonter tous les obstacles avec le secours de Celui qui le fortifiait, il se mit à étudier les premiers éléments de la grammaire, sous la direction de Dom Antoine, Basque, aumônier de l'hôpital. Celui-ci étant mort, sa charge fut confiée à un autre prêtre beaucoup plus capable, appelé Dom Barthélemy, originaire aussi de Biscaye. Celui-ci, éclairé, pour ainsi dire, d'une manière surnaturelle, considérant que cet homme inculte et sans lettres pouvait être l'instrument de quelque chose de grand dans l'Église, était sans cesse près de lui, et l'excitait continuellement à l'étude. Il serait difficile d'exprimer avec quelle diligence et quelle ardeur Camille s'initiait aux principes de la langue latine, ayant un livre entre les mains en quelque endroit de l'hôpital qu'il se trouvât.

Comme il désirait presser ses études, il ne rougit point, quoique âgé de trente-deux ans, d'aller

se mêler avec les enfants et de fréquenter les écoles de la Compagnie de Jésus, au Collège romain : action humiliante pour son amour-propre, mais très agréable à Dieu. C'était un spectacle touchant que de voir avec quelle patience et quelle humilité il se comportait, ayant nécessairement à souffrir de se voir, lui si âgé et d'une si haute stature, confondu avec de si petits enfants. Beaucoup lui disaient, pour le mortifier, quand il entrait dans la salle : « *Tarde venisti*, vous êtes venu tard, Frère ! » Mais dans une occasion le maître, prenant sa défense, du haut de la chaire, leur répondit : « Il est vrai qu'il est venu tard, mais il aura bientôt franchi tous les obstacles, et cet homme fera quelque chose de grand dans l'Église. »

Enfin il travailla avec tant d'ardeur et fit des progrès si rapides, qu'il vint à bout de réaliser ses projets, et les Pères, qui l'aimaient et l'estimaient beaucoup, et savaient qu'il était économe de l'hôpital de Saint-Jacques, jugèrent qu'il était capable d'être ordonné prêtre.

CHAPITRE XII

Camille surmonte deux grands obstacles, et est ordonné prêtre.

Camille était donc préparé pour recevoir les ordres sacrés : il avait subi l'examen préalable à Rome, et allait voir ses désirs accomplis, lorsqu'il survint deux grandes difficultés. La première fut

celle-ci : s'étant rendu un dimanche à Saint-Jean de Latran, pour recevoir la tonsure, les lettres dimissoriales furent trouvées défectueuses par le secrétaire, Jacques Buzio; il y manquait certaines clauses essentielles. Il retourna sans être tonsuré. Il éprouva un profond chagrin de se voir obligé d'aller en personne, ou d'envoyer quelqu'un dans son pays natal, pour aplanir cette difficulté. Il revenait pensif et mélancolique, mais à peine arrivé en face du Colisée, il fut consolé par le Sauveur si bon et si miséricordieux, qui a coutume d'essuyer les larmes de ses serviteurs avant même qu'elles coulent avec abondance. Il fit naître dans son cœur une espérance si vive de surmonter bientôt cet obstacle, qu'il se vit contraint de dire au Père François Profeta qui l'accompagnait : « Toute la tristesse que m'a causée cet accident a disparu, car Notre-Seigneur, dans sa bonté, m'a fait la grâce de m'assurer qu'avant peu je serai sorti de cet embarras. »

En effet, de retour à la maison, il avait à peine fléchi le genou devant l'autel surmonté du crucifix, qui se trouve au milieu de l'infirmerie, comme il avait coutume de faire, toutes les fois qu'il sortait, et qu'il venait de dehors, qu'il vit entrer dans la salle un homme de Chieti, qui était l'ami de sa famille. Celui-ci, venu à Rome pour affaires, visitait ce jour-là les antiquités de la ville sainte, et sans savoir que Camille se trouvait là, il entra par hasard ou, pour mieux dire, envoyé de Dieu, pour voir l'hôpital. Camille reconnut qu'il était de son pays, et, tout surpris de cette rencontre, il commença à lui parler, et quoiqu'il y eût longtemps qu'ils ne

se fussent vus, ils n'eurent pas de peine à se reconnaître. Il lui rendit compte du défaut de formalités dans les pièces nécessaires pour son ordination. Celui-ci répondit que non seulement il pouvait attester lui-même ce qui n'était pas mentionné dans le certificat et le rendait nul, mais qu'il ferait venir un prêtre qui se trouvait à Rome, qui ferait les mêmes dépositions. Camille fut au comble de la joie : ils allèrent trouver ce prêtre, et ils se transportèrent tous les trois auprès du secrétaire, qui suppléa à ce qui manquait aux dimissoires.

C'est pourquoi, le 2 février, jour de la Purification de la sainte Vierge, jour mémorable pour lui, il reçut la tonsure, et les ordres mineurs, les dimanches suivants, jusqu'à la fête de saint Matthias, apôtre, dans la sacristie de Saint-Sylvestre de Monte-Cavallo.

Comme il se disposait à recevoir les ordres sacrés, il se trouva tout à coup arrêté par une difficulté plus grande que la première : il n'avait point de patrimoine, ou bénéfice à titre, pour être ordonné. Quoique son père, Jean de Lellis, eût acquis quelques biens pendant la guerre, il ne lui laissa, en mourant, pour tout héritage qu'une épée et un poignard. Mais le véritable patrimoine de Camille se trouvait placé dans les trésors de la Providence divine qui, dans toutes ses traverses et ses épreuves, vint à son secours avec une libéralité sans exemple.

Ne sachant que faire, après avoir passé plusieurs mois à tenter divers moyens, il fut tiré d'embarras par la bonté miséricordieuse du Sauveur, sans qu'il y contribuât lui-même le moins du monde.

Le hasard voulut donc que, tandis qu'il se trouvait, sur le soir, dans la cour de l'hôpital de Saint-Jacques, en décembre 1583, il rencontra Fermo Calvi, homme excellent et riche, qu'il savait être le frère de Jean-Antoine Calvi, son ami. La conversation s'engagea; il lui raconta avec quelle ardeur il désirait être promu à la prêtrise, afin d'être à même de fonder la congrégation pour secourir les malades, et lui fit part de l'obstacle qu'il rencontrait dans sa pauvreté. Fermo se sentit profondément touché par les paroles de Camille; il se contenta de lui dire d'avoir confiance en Dieu, qui ne manque jamais de secourir ses serviteurs dans leurs peines. Quoiqu'il eût l'intention de le consoler, pour le moment il ne lui fit pas d'autre réponse.

Arrivé chez lui, Fermo réfléchit sur le désir de Camille, et les avantages qui pourraient résulter de l'établissement de la congrégation; il lui semblait qu'on transperçait son cœur avec un glaive; les paroles du serviteur de Dieu retentissaient à ses oreilles, et lui reprochaient de ne pas venir à son secours. Il retourna à l'hôpital, le jour suivant, et, au grand étonnement de Camille, il lui promit, pour son patrimoine, cinq cents écus. Camille surpris fut charmé de cette offre, qu'il attribuait à la bonté de Dieu envers lui; il n'osait ouvrir la bouche pour remercier d'abord le Seigneur, et ensuite cet homme charitable; mais il fut encore bien plus étonné, lorsque, étant allé rendre compte au notaire du vicaire de Rome, celui-ci lui dit que cette somme ne suffisait pas, qu'il fallait y

ajouter encore cent écus, ce qui serait un patrimoine, sinon considérable, du moins suffisant. Fermo consentit à l'augmentation et assura à Camille, sa vie durant, une rente de trente-six écus.

Les deux difficultés étant aplanies, Camille fut ordonné sous-diacre par Mgr Thomas Goldwel, évêque de Saint-Asaph, aux quatre-temps du Carême; diacre, le samedi avant le dimanche de la Passion, et prêtre le jour de la Pentecôte, en 1584. Il célébra sa première messe dans la petite église de Saint-Jacques, sur l'autel dédié à la sainte Vierge, le 10 juin de la même année.

Tous ses compagnons et d'autres personnes pieuses en éprouvèrent une joie incroyable. La plupart communièrent de sa main, en particulier Fermo Calvi, son principal bienfaiteur, qui, ce même jour, lui fit présent d'un calice, d'un missel, de trois chasubles de différentes couleurs, et de tout ce qui était nécessaire pour la célébration des saints mystères.

Dans la suite, quand l'institut fut établi, le saint fondateur, gardant le souvenir de tant de bienfaits, le retira chez lui, lui livra trois pièces de son appartement pour son habitation, prit soin de sa nourriture, lui fournit tout ce qui était nécessaire pour l'entretien de sa personne, avec un domestique pour le servir. Fermo correspondit dignement à tant de reconnaisance, car outre qu'il légua ses biens à l'institut au moment de sa mort, pendant sa vie il lui fit d'abondantes aumônes. Il donna à l'église de la *Madeleine*, où il fut fondé, de très belles pièces d'argenterie, dont la valeur dépasse

deux mille cinq cents écus; deux paires de chandeliers, une croix, un encensoir, un calice, un ciboire, et un ostensoir pour exposer le Saint-Sacrement pendant les Quarante-Heures. Cet homme digne d'un souvenir éternel passa à une vie meilleure en 1612, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et fut enseveli dans la même église qu'il avait si libéralement ornée.

Pour que l'on se fasse une idée du haut degré de vertu auquel parvint Camille, quand il était encore laïque et économe de l'hôpital de Saint-Jacques, nous croyons devoir raconter le trait suivant. — Notre serviteur de Dieu, se rendant à Rome avec un de ses compagnons, rencontra un bon vieillard dont le costume annonçait un voiturier, et qui criait : « Vive le Père Camille! vive le Père Camille! » L'humble Père, rougissant et tout confus de cette démonstration, s'approcha de lui, et lui dit : « Que dites-vous, frère? Taisez-vous, au nom de Dieu, je vous prie. » Mais celui-ci, élevant encore plus la voix : « Comment, me taire! Comment, ce que j'ai! Vivrais-je plus de cent ans, je ne cesserai point de crier : Vive le Père Camille! Je sais tout ce que je lui dois. Ne vous souvient-il pas, mon Père, que lorsque vous étiez économe de Saint-Jacques, hôpital des incurables, j'avais une jambe brisée, et qui ne pouvait être guérie par aucun remède, et que vous avez obtenu ma guérison par vos prières? » Alors le saint, encore plus confus, lui dit : « Calmez-vous, bonhomme, car c'est Dieu qui vous a guéri, et non moi. » Et enfin, le conjurant de garder le

silence, il essaya par de bonnes paroles à lui fermer la bouche, mais le vieillard ne cessait de crier : «Vive le Père Camille! » Il le quitta, hâtant sa marche, pour ne pas entendre son éloge. Il dit ensuite à son compagnon : « Voyez ce que va se rappeler cet homme! Il y a bien trente ans qu'il était malade à Saint-Jacques; on avait placé les fers sous le lit pour lui amputer la jambe, et Dieu le guérit. »

CHAPITRE XIII

Camille quitte l'hôpital, et dessert l'église de la *Madonnina*. Il commence l'établissement de la congrégation.

Les administrateurs de l'hôpital, heureux de voir leur économe devenu prêtre, pour le récompenser de ses longs travaux, le nommèrent aumônier d'une petite église consacrée à la sainte Vierge, qu'on appelle pour cette raison *Madonnina* des Miracles, voisine de la *Porte du Peuple*. C'est là que Camille crut pouvoir jeter les fondements de la congrégation. Il résolut de renoncer à la charge d'économe, et de quitter l'hôpital : ce qui souffrait beaucoup de difficultés et demandait beaucoup de réflexions, non seulement à raison de sa personne, à laquelle était confié le gouvernement de la maison, mais encore à cause de Curzio Lodi, un des principaux employés, et surtout de Bernardin qui, par sa bonté et son activité, était regardé comme la principale colonne de l'hô-

pital. Celui-ci était particulièrement aimé de Mgr Cuzano, un des administrateurs ; et ces derniers devaient tout naturellement être fâchés de leur départ. Mais, pleins de confiance en Dieu, pour l'amour duquel ils étaient entrés dans cette lutte toute de charité, ils résolurent de rompre en effet avec le monde, de se réunir et d'agir en hommes de cœur, et la détermination suivante fut concertée entre eux.

Camille et Curzio demanderaient les premiers à se rendre dans leur pays pour régler quelques affaires importantes, et, de retour à Rome, ils n'iraient pas à l'hôpital, mais directement à Notre-Dame-des-Miracles, où Bernardin se joindrait à eux. Le Père François Profeta, une fois débarrassé de quelques procès qui l'occupaient beaucoup, irait se réunir à eux partout où ils seraient. Les deux autres compagnons, Louis et Bénigne, avaient déjà quitté l'hôpital.

Cette détermination étant arrêtée, Camille et Curzio demandèrent un congé que les administrateurs accordèrent facilement, pensant qu'ils retourneraient. Camille profita adroitement de cette occasion pour se démettre de sa charge d'économe, disant aux membres de l'administration qu'il n'était pas sûr de retourner, et qu'ainsi l'on pourvût à son remplacement.

Ayant mis ses affaires en ordre dans l'Abruzze, après une absence de quelques mois, ils retournèrent à Rome, se rendirent à la petite église de Notre-Dame, où ils furent aussitôt rejoints par Bernardin. C'est là que se réunirent les trois com-

pagnons, éprouvant une joie et une consolation ndicibles. Cette réunion eut lieu au mois de septembre de l'année 1584, la dernière du pontificat de Grégoire XIII. On peut dire avec vérité qu'à dater de cette époque, Camille commença, sans l'interrompre, l'établissement de la congrégation; car dans l'octave de la Nativité de la sainte Vierge, il fit changer de costume à Curzio et à Bernardin, et ils revêtirent l'habit clérical, la soutane, le manteau noir, sans aucun autre signe distinctif.

Cette congrégation prit naissance avec la sainte Vierge Marie, et sous ses auspices. Ensuite les trois compagnons commencèrent à se rendre tous les jours, soir et matin, à l'hôpital du Saint-Esprit, le plus considérable de Rome, où, se conformant aux règles succinctes que Camille avait données par écrit, ils servaient les malades avec la plus ardente charité. Ils leur donnaient à manger, faisaient leurs lits, leur lavaient la bouche, les entouraient de mille soins et de mille attentions que leur suggérait l'amour le plus tendre. Là où ils voyaient un besoin plus pressant, et où la puanteur rendait leur service plus dégoûtant et plus pénible, c'était là qu'ils accouraient avec le plus de plaisir et d'ardeur. Ils soignaient indistinctement tout le monde; et les maladies les plus horribles, les plus rebutantes, ne faisaient qu'accroître leur dévouement. Ils enseignaient les éléments de la religion aux infirmes, les aidaient à faire l'acte de contrition, les exhortaient à la patience et à la conformité à la volonté de Dieu, et à recevoir avec dévotion les derniers sacrements,

cherchant à leur faire comprendre, dans de pieux entretiens, la laideur du péché, la beauté et le prix inestimable de la grâce. Ils secouraient ceux qui étaient en danger par de ferventes prières, de sages avis et des exhortations chrétiennes; ils leur faisaient la recommandation de l'âme, actions qui passaient inaperçues, que ne pouvaient suppléer la diligence et les soins des servants ordinaires, et qui n'étaient pas même soupçonnées par eux. Ils remplissaient cet office avec des sentiments d'amour qui partaient si bien du fond de leur cœur, qu'il semblait que ce n'étaient pas des hommes misérables et mortels qu'ils servaient, mais la personne même de notre divin Sauveur, reposant malade et couvert de plaies sur ces pauvres grabats. Une charité si sublime remplissait d'admiration et édifiait tous ceux qui en étaient témoins.

CHAPITRE XIV

Persévérance de Camille éprouvée par quelques tribulations que le Seigneur lui envoie.

Dans cette nouvelle habitation et ce nouveau genre de vie, Camille n'oublia pas son cher crucifix, qui l'avait consolé deux fois dans ses plus grandes afflictions, et l'avait confirmé dans son dessein. Il alla le prendre dans la chambre de l'hôpital où il l'avait laissé; et, quoique l'image sacrée fût très pesante, — elle était haute de huit palmes, y compris le pied qui représentait une montagne

sur laquelle était fixée la croix, — il l'emporta à l'église de la *Madonnina*, la pressant étroitement dans ses bras, baisant les pieds de notre Sauveur et les arrosant de ses larmes. Il s'avançait la tête découverte, en plein jour, à travers les rues remplies d'une affluence nombreuse, avec tant de gravité et de piété, que tous ceux qui le voyaient se sentaient portés à la dévotion, se frappaient la poitrine et s'agenouillaient par respect pour le signe auguste de notre rédemption.

Beaucoup de femmes, en l'apercevant de leurs fenêtres, appelaient leurs voisines, afin qu'elles vissent passer le Père Camille qui portait le crucifix à son église, où il le plaça avec toute la décence convenable. Fermo Calvi fut témoin d'une action si touchante, qui révélait une si grande humilité. Notre saint demanda sans doute à Jésus-Christ, la grâce et le courage nécessaires pour supporter avec résignation les terribles épreuves qui l'attendaient. Notre-Seigneur voulait le préparer à tout ce qu'il devait souffrir pour sa gloire, en lui faisant boire quelques gouttes du calice amer qu'il avait bu jusqu'à la lie sur la croix.

Voici quelle fut sa première tribulation. Mgr Cuzano, ayant eu connaissance des projets et des nouvelles occupations de Camille et de ses compagnons, présumant qu'il ne retournerait plus à l'hôpital, parce qu'il avait emporté le crucifix, s'imagina qu'il avait été joué. Il fut exaspéré outre mesure contre Camille, qu'il regardait comme le plus coupable; et, l'ayant rencontré un jour dans la cour de Saint-Jacques, il lui adressa

publiquement de vifs reproches, comme s'il avait commis un grand crime contre sa personne. Il le menaça d'un ton sévère de faire de l'éclat, s'il allait encore inquiéter les autres employés de la maison. Peu content de cela, il alla manifester son mécontentement à saint Philippe de Néri, son confesseur, lui disant que Camille non seulement avait discrédité l'hôpital, mais enlevé ses meilleurs serviteurs, et qu'il en avait mal agi envers une maison qui lui avait sauvé la vie; et cela parce qu'il s'était mis dans la tête, — sans qu'on pût l'en dissuader, — d'établir une certaine congrégation, ou compagnie ridicule, comme il avait coutume de l'appeler. Il le pria de l'engager à revenir à de meilleurs sentiments, et à retourner à l'hôpital, car, privé de lui et de ses compagnons, cet établissement perdrait beaucoup. Quoique saint Philippe eût toujours approuvé ce qu'avait fait Camille quand celui-ci était à l'hôpital, voyant qu'il l'avait quitté, sans qu'il en eût rien su, et au grand déplaisir des administrateurs, il essaya, par tous les moyens, de lui faire reprendre ses anciennes occupations ; mais, voyant qu'il n'obtenait rien, il lui infligea une punition qu'il savait lui être très sensible. Il n'ignorait pas combien notre saint l'aimait et était heureux de se confesser à lui ; il le mortifia sous ce rapport, en le renvoyant au Père Antoine Talpa, qu'il lui donna pour directeur. Ce fut là sa seconde tribulation. Camille obéit, mais il pria saint Philippe de ne pas être surpris de ce qu'il avait fait, parce qu'il se sentait, dans son intérieur, puissamment entraîné

vers autre chose que son utilité personnelle.

Cette tempête étant apaisée, Notre-Seigneur voulut mettre à une plus grande épreuve la persévérance de ses serviteurs en leur envoyant une troisième tribulation : ce fut une maladie dangereuse qui attaqua en même temps Camille et Curzio. Elle fut occasionnée par l'excès du travail, la mauvaise nourriture, la privation du sommeil et l'austérité de leur genre de vie. Leurs lits étaient des nattes où ils reposaient, ou plutôt brisaient leurs membres fatigués par de longues veilles et le service des malades. Ils avaient, pour s'abriter, deux petites couvertures de laine que leur avait achetées leur protecteur Fermo Calvi. Joignez à cela la triste position de l'église, qui se trouvait sur les bords du Tibre, où se lèvent ordinairement des brouillards froids et insalubres.

Tant de contradictions ne purent abattre le courage de l'intrépide Camille. Inébranlable, comme un rocher au milieu des flots de la mer, il supportait avec une admirable patience la gravité de sa maladie, exhortant Curzio à la même constance. Il lui disait que Notre-Seigneur leur avait envoyé ces infirmités pour les rendre parfaits dans l'art de souffrir, et leur apprendre à avoir compassion de leurs frères malades et à s'acquitter à leur égard des devoirs commandés par la charité, dont ils avaient besoin eux-mêmes.

Le mal continuait, empirait même de jour en jour; et, voyant qu'il ne pouvait attendre aucune amélioration dans sa santé, dans une maison si

mal située, Camille fut contraint d'aller se faire guérir à l'hôpital de Saint-Jacques, dans son ancienne chambre. Les administrateurs la lui donnèrent bien volontiers, espérant qu'il reprendrait son premier emploi. On conduisit Curzio à l'hôpital de Saint-Jean, dans la chambre du prieur Altobelli, qui l'accueillit avec toute la bienveillance d'un ancien frère.

Il n'était resté sur pied que le bon vieux Bernardin, qui secourait tour à tour, avec les plus affectueuses démonstrations d'amitié, tantôt l'un, tantôt l'autre de ses compagnons chéris. Il plut à Dieu de leur faire recouvrer la santé, car il les réservait pour de plus nobles couronnes; et, quoiqu'ils se sentissent faibles et sans vigueur, ils retournèrent à leur église, et continuèrent à aller régulièrement, soir et matin, au grand hôpital du Saint-Esprit, n'étant arrêtés ni par les vents, ni par les pluies, ni par quelque autre intempérie de la saison. Leur genre de vie était si austère, qu'à leur retour, ils avaient pour toute nourriture du pain cuit dans l'eau; et, le plus souvent, pour ne pas perdre de temps à allumer le feu, ils se contentaient de pain et de quelques raisins secs.

CHAPITRE XV

Camille quitte l'église de la *Madonnina*. Il commence à réunir des sujets. La Providence vient à son secours.

La *Mal'aria* — mauvais air — occasionnée par les exhalaisons du Tibre, avait porté un notable

préjudice à leur santé, ils ne pouvaient recouvrer leurs forces au gré de leurs désirs. C'est pourquoi Camille résolut de quitter la petite église de la *Madonnina*, et de s'établir dans un lieu plus salubre.

Il trouva une maison qui lui convenait parfaitement, dans la rue appelée des *Boutiques obscures*, tout près de la maison professe de la Compagnie de Jésus. Le seul obstacle qui l'empêchait d'en prendre possession était le manque d'argent : il fallait payer d'avance pour la moitié de l'année, la rente entière était de cinquante écus. Néanmoins, plein de confiance en Dieu dont il avait toujours vu s'accomplir l'ancienne promesse, il fut tiré de cet embarras par la libéralité de Pompée Baratelli, Lombard, son ami, auquel il fit part de son inquiétude. Celui-ci, édifié de sa ferveur et désirant voir s'établir à Rome une congrégation qui serait si utile pour les infirmes, tout joyeux tira à l'instant de sa bourse trente écus, qu'il lui donna, somme plus que suffisante pour le premier payement. La maison fut donc louée, et ils en prirent possession au mois de janvier 1585; ils n'étaient pas plus de trois, Camille, Bernardin et Curzio, car ils n'admirent dans leur société à la *Madonnina* aucun autre compagnon, si l'on excepte un certain Palamède qui, voyant qu'on menait un genre de vie si austère, rentra dans le siècle.

Quoique logés dans cette maison, ils ne cessaient pas pour cela de fréquenter les hôpitaux, soir et matin, avec une admirable persévérance,

sans interrompre un instant leurs exercices spirituels de mortification et d'oraison. Ils embrassaient ainsi les deux vies, l'active et la contemplative, imitant dans sa vie si pure Notre-Seigneur Jésus Christ, qui prêchait pendant le jour, consolait et guérissait les malades, et passait la nuit en prières. Le bruit de leurs vertus héroïques se répandit dans Rome, et porta beaucoup de prêtres et de laïques de toute qualité à les imiter et à se joindre à eux : comme l'institut était d'une grande austérité et qu'il répugnait aux sens, plusieurs en mouraient, ou en sortaient volontairement. Il n'en resta qu'un très petit nombre qui étaient robustes, animés d'un excellent esprit, ennemis de la sensualité, et désireux de mourir au milieu des dégoûts et des épreuves, si pénibles à la nature, que l'on trouve dans les hôpitaux et dans tout autre lieu infecté. Il y en avait de toutes les nations, parlant diverses langues, des hommes instruits et des ignorants. Camille les admettait tous volontiers, n'exigeant aucune condition pour les recevoir, voulant qu'ils fussent éprouvés et purifiés, pour ainsi dire, par l'institut même. En effet, il ne fallait alors à la congrégation que des hommes zélés et courageux, qui courussent résolument au devant des coups de la mort, et qui fussent capables de triompher des obstacles presque invincibles que l'on rencontrait, à tout moment, dans ces asiles de la misère.

Ils étaient tous largement secourus par les aumônes abondantes du pieux Pompée, qui les aimait si tendrement, que non content de leur

payer la rente de la maison, il avait donné l'ordre à son boulanger de leur fournir tout le pain qu'ils lui demanderaient. Il allait ordinairement les visiter, leur faisant présent quelquefois de vingt, quelquefois de trente écus, pour subvenir à leurs besoins. Enfin il semblait que Dieu eût fait naître à dessein cet homme si excellent, pour être leur appui et leur soutien dans ces commencements si difficiles. Sa charité s'était élevée à un si haut degré de perfection, qu'il dit plusieurs fois à Bernardin que, quand il n'aurait plus les moyens de les aider, il prendrait du service comme domestique, ou irait couper du bois sur les montagnes, pour les secourir de son salaire et au prix de ses sueurs. Tout riche qu'il était, il voulait devenir indigent, et s'approprier, au prix de son or et de ces labeurs, les labeurs et les mérites de ces intrépides serviteurs de Jésus-Christ.

Pompée leur manqua, mais non la Providence, qui les couvrait de l'ombre de ses ailes et leur envoya un autre bienfaiteur. Maurice, massier (1) du Souverain Pontife, étant tombé malade, obtint de Camille, par l'intermédiaire de Bernardin avec le quel il était lié d'une étroite amitié, qu'on le portât dans cette maison pour s'y faire soigner et guérir. La charité avec laquelle il fut traité par les Pères

(1) Les massiers sont au nombre de douze : toutes les fois que le pape paraît avec la chape et la tiare, ils assistent à la cérémonie avec un habit différent de celui des autres. Ce sont eux qui sont chargés de garder la porte de la salle où se tient le consistoire.

fut si grande, qu'il leur fit donation d'un immeuble, dont le prix s'éleva à environ cinq cents écus. Et, quelques années après, Maurice ayant échangé la triste vie de ce monde contre une vie meilleure, il les institua héritiers de tous ses biens, ce qui leur fut très utile dans ces commencements. Il laissa en particulier à Bernardin, à cause de la grande affection qu'il avait pour lui, sa riche masse d'argent, dont le prix fut mis en commun.

C'est ainsi que Celui qui orne les lis des champs et nourrit les oiseaux du ciel, comblait de trésors ces hommes pauvres et délaissés qui, quelques jours auparavant, avaient à peine trois nattes, pour y prendre un peu de repos après leurs fatigues.

Avec ce secours, Camille maintint la congrégation jusqu'à l'époque où elle fut confirmée par le Saint-Siège, qui lui permit alors de recueillir des aumônes dans Rome.

Les nouveaux membres de la Congrégation choisirent pour père spirituel Octavien Capelli, jésuite, ce qui a fait croire à Pancerolo qu'il en était le fondateur. Mais le livre de ce dernier, *les Trésors cachés dans l'âme*, édition de Rome, où il soutient cette erreur, fut saisi par l'ordre des supérieurs ecclésiastiques. Le Révérend Père Sanzio Cicatelli, dans la préface de la *Vie de Camille*, et le Père Cosmo Lenzo, dans les préliminaires des *Annales*, sous le n° 64, ont longuement réfuté l'assertion erronée de Pancerolo.

CHAPITRE XVI

Camille se charge d'aider à bien mourir les malades hors des hôpitaux.

Quoique l'intention du Père Camille, en fondant la congrégation, fût principalement de secourir les malades de l'hôpital de Saint-Jacques, et les autres de la ville de Rome, on se convainquit bientôt que la volonté de Dieu ne s'arrêtait pas là. C'est le propre de la Majesté divine, comme nous l'avons fait observer, de petites choses d'en faire de grandes et de se servir de faibles instruments pour les plus nobles entreprises qui tournent à sa gloire. Dieu éclaire d'abord Camille d'une lumière suffisante à sa capacité bornée et conforme au dessein qu'il avait formé. Mais quand il plut à la divine Sagesse de le disposer pour de plus grandes choses, elle illumine peu à peu l'entendement de son serviteur, jusqu'à le faire arriver à la hauteur qu'elle avait elle-même déterminée, qui était, par le moyen de cette congrégation, d'aider au salut des fidèles, aux derniers instants de la vie, sans lui faire franchir toutefois les limites de son premier projet. Il était facile de reconnaître clairement cette augmentation de lumière que lui communiquait Notre-Seigneur, dès le commencement de la fondation de l'institut. Comme nous l'avons déjà dit, sa première pensée et, pour ainsi dire, le fondement principal de cet édifice, fut d'établir la congrégation dans

l'intérieur d'un hôpital : et Notre-Seigneur, qui voulait tirer une œuvre si noble de ce recoin obscur, sema sur ses pas tant de difficultés, qu'il le contraignit d'en sortir, afin qu'elle pût s'étendre et se propager dans tous les hôpitaux du monde chrétien. Camille avait résolu de n'y faire entrer que des laïques, et Dieu, qui connaissait les inconvénients qui en résulteraient pour le salut des âmes confiées aux mains d'hommes si simples, disposa tout de telle sorte que la congrégation se remplit bientôt de prêtres, et qu'il fut lui-même le premier qui fut ordonné. Il voulait établir une congrégation libre, et non liée par des vœux, et Dieu, qui voulait l'établir solidement et la rendre éternelle, disposa les choses de manière que les souverains pontifes non seulement en firent une congrégation approuvée, mais l'honorèrent du titre d'ordre religieux avec vœux solennels. La pensée de Camille n'allait pas d'abord jusqu'à secourir les fidèles en temps de peste, ni les malades renfermés dans les prisons; mais Dieu avait décrété que nulle classe d'infirmes ne serait privée de la charité de ces religieux, et il les disposa à embrasser ce nouveau genre de dévouement, et à se placer hardiment et sans crainte au milieu des victimes de la mort. Il ne pensait point à secourir ceux qui mouraient dans les maisons particulières, et Dieu, voyant le grand nombre d'âmes que le démon entraînait dans l'abîme par ses attaques multipliées dans ce moment terrible, lui inspira, ou plutôt le força d'accepter ce ministère, le plus important de tous pour le monde catholique. Admirons ici la sagesse de la di-

vine Providence qui, après avoir établi dans l'Église tant d'ordres pour faciliter le salut des âmes pendant la vie et dans la santé, a voulu, dans ces derniers temps où le vieux monde semble pencher vers son déclin et la charité se refroidir dans tous les cœurs, faire naître un ordre religieux qui eût pour but principal d'aider les mourants dans les cruelles angoisses de l'agonie! Et voici à quelle occasion cette glorieuse tâche fut réservée à la congrégation.

Parmi les pieux devoirs que remplissaient Camille et ses compagnons dans l'hôpital du Saint-Esprit avec un zèle au-dessus de tout éloge, un des plus importants était d'aider à faire une mort chrétienne ceux qui se trouvaient en très grand danger, de les consoler et de les fortifier, en veillant sans cesse auprès d'eux, comme le conseillent nos Livres saints : *Consolare illum in exitu mortis suæ* (Eccl., xxxii, 18). Ce rare dévouement excita l'admiration de la ville entière de Rome. Beaucoup de personnes de toutes qualités, tant de la noblesse que du peuple, des prélats même, et en particulier les étrangers qui mouraient dans les hôtels, commencèrent à les appeler auprès d'eux quand la maladie offrait des caractères alarmants. Ils regardèrent comme une grande imprudence de laisser dépendre, dans ce moment suprême, le salut de leurs âmes, des soins d'un parent, d'une femme ou d'un serviteur, sachant par expérience que le plus grand nombre est plus empressé à recueillir l'héritage qu'à s'occuper du salut du pauvre malade. Camille ne put résister à tant de

justes instances, pouvant dire à cette occasion : « La voix du peuple est la voix de Dieu. » Cédant aux inspirations du Seigneur, après avoir pris l'avis de ses compagnons, il se dévoua pour le salut de tous, et son dévouement ne connut plus de bornes. Il ordonna donc que ses disciples, — ce qu'on lit dans les bulles des souverains pontifes, — accourussent au secours des moribonds et la nuit et le jour. Et l'expérience a démontré que cette œuvre de charité, dans diverses et nombreuses circonstances, a été d'une utilté incontestable pour le salut d'un grand nombre d'âmes.

Camille donna cette extension à son œuvre, pendant les derniers mois du pontificat de Grégoire XIII, qui passa à une vie meilleure, le 10 avril 1585. Comme la congrégation recevait chaque jour de nouveaux sujets, et que plusieurs désiraient savoir comment ils devaient les appeler, après avoir pris de nouveau l'avis de ses compagnons à cause de leur ardent amour pour les malades, il voulut qu'ils fussent désignés sous le titre de « Ministres des infirmes ». Sa société, jusqu'alors, avait reçu le nom de Congrégation du Père Camille.

CHAPITRE XVII

Bernardin Norcino, premier compagnon de Camille, meurt. Son éloge.

Quelques mois après que le nom fut donné à la congrégation, Camille perdit son premier compa-

gnon, Bernardin Norcino, qu'il avait tendrement aimé. Comme la vie de ce bon Frère fut admirable et qu'il fut regardé comme un saint par tous ceux qui le connurent, nous dirons quelques mots de ses vertus, auxquelles ont rendu témoignage Camille et Curzio.

Bernardin remplissait, depuis plusieurs années, l'emploi de garde-magasin à l'hôpital de Saint-Jacques lorsqu'il entra dans la congrégation, mais il avait passé une partie de sa jeunesse à vendre et porter du bois à Rome, dans le quartier qu'on appelle Ripetta. Dans cet humble excercice, il montrait tant de vertu et une piété si rare, que, quoique brisé par la fatigue du jour, il ne manquait jamais de faire son oraison mentale, qui commençait à l'*Angelus* du soir et finissait à minuit, quand on sonnait Matines à *Ara Cœli*, couvent de Saint-François. Il dormait ensuite jusqu'à l'*Angelus* du matin, que l'on sonnait à Saint-Roch; c'est alors qu'il se levait et allait se livrer à son occupation ordinaire, qui consistait à porter de lourdes charges de bois sur le dos.

Il lui arrivait souvent de passer la nuit entière à méditer, à genoux, jusqu'au moment où, vaincu par le sommeil à cause du grand travail de la journée, il s'endormait, et se réveillait le matin tout glacé, son chapelet à la main.

Non content de dompter son corps par la fatigue afin de le soumettre à l'esprit, il le macérait encore et le châtiait chaque jour par la discipline et le jeûne. Il avait une dévotion toute particulière pour la très sainte Vierge. Il s'efforçait d'être

continuellement uni à Dieu. Il parlait avec tant d'onction et de ferveur des choses du ciel, qu'il inspirait la dévotion à ceux qui l'écoutaient, tenant toujours, dans ces entretiens, la main appuyée sur la poitrine comme s'il eût cherché à comprimer l'ardeur extrême, dont il sentait son cœur embrasé.

Il souffrait très patiemment les injures. Maurice, massier du Souverain Pontife, raconte de lui que, portant un jour du bois à la Ripetta, il rencontra et heurta par inadvertance avec la hotte un courtisan qui passait, un de ces hommes superbes qui se fâchent sous le prétexte le plus futile. Celui-ci, peu endurant par caractère, sans être retenu par la présence de la foule qui était nombreuse, et par sa propre dignité, lui donna un grand soufflet. A l'instant, Bernardin, comme s'il avait l'intention de venger cette insulte, dépose la hotte avec le bois, court après celui qui l'avait outragé : tous s'attendaient à ce qu'il l'accablât de coups. Arrivé en sa présence, au lieu de se venger, il s'agenouille devant lui et lui adresse ces paroles avec douceur : « Vous m'avez donné un soufflet pour votre propre satisfaction, je vous prie de m'en donner un autre pour la mienne. » Il tendit son autre joue, comme le conseille Notre-Seigneur Jésu-Christ dans l'Évangile, et cet homme orgueilleux, plein d'admiration pour une humilité si rare, se retira tout honteux et confus.

Pendant quarante ans, il fréquenta les sacrements avec une ardente piété, et il eut quelquefois le bonheur de voir d'une manière ostensible

dans la sainte hostie Jésus enfant, qu'il aimait de l'amour le plus tendre : tant étaient grandes la candeur et la pureté de son âme! C'est ce qui a été raconté plusieurs fois à Camille par le Père Octavien Capelli, son confesseur.

Il éprouva néanmoins, pendant quelque temps, de terribles tentations touchant le mystère de la très sainte Trinité, ne pouvant comprendre comment pouvait être engendré par le Père éternel le Fils co-éternel et semblable à lui. Pour se débarrasser de cette tentation, il pratiqua diverses pénitences, visita plusieurs fois les sept Églises (1), suppliant Notre-Seigneur de le délivrer de cette peine intérieure qui le tourmentait si cruellement. Dieu daigna enfin le consoler : il lui apparut sous la figure imposante d'un vieillard vénérable, de la bouche duquel sortait un enfant, surpassant en beauté tous les visages des anges : ce qui le calma, et il ne fut plus tenté dans la suite sur ce mystère.

C'était un homme si aimable, d'un caractère si gai, que sa seule présence consolait les malades, pour lesquels il fut toujours animé des sentiments les plus tendres et les plus affectueux, sans que sa première ardeur se refroidît jamais. Il y avait tant de douceur et de charme dans ses paroles, qu'il obtenait tout ce qu'il demandait. Souvent, quand il était encore dans le siècle, les jours de

(1) Ces sept églises, où sont vénérés les corps et les reliques des SS. Apôtres Pierre et Paul, sont autant de stations. Les souverains pontifes Urbain VIII et Benoît XIV ont accordé de précieuses indulgences aux fidèles qui les visitent, après avoir fait ce qui est prescrit par leurs constitutions.

fête, il réunissait les enfants de la classe pauvre de la Ripetta, et, montant sur un banc au milieu de la place, il leur enseignait à prier Dieu.

Quand la congrégation se réunissait encore, comme nous l'avons dit, dans la rue des *Boutiques obscures*, avant que le Père Camille pensât à la transférer à l'église de la *Madeleine*, toutes les fois que Bernardin passait devant cet édifice, il disait à son compagnon : « Frère, cette église sera nôtre. » Il regardait la chose comme tellement sûre que, trouvant un jour la porte fermée, il dit à son compagnon : « Frère, mettons-nous à genoux et disons un *Pater* et un *Ave* à cette glorieuse sainte, car une voix intérieure me dit : Cette église nous appartiendra; » comme cela arriva, ce que nous verrons dans la suite.

Étant encore jeune et désirant quitter Matrice, son pays natal pour se rendre à Rome, il ne savait s'il ferait bien de partir. Sur ces entrefaites il lui sembla entendre une voix qui lui dit : « Sors de ta patrie, et marche, car tu trouveras un écu sur ta route. » Il n'avait pas fait trente pas qu'il trouva cette pièce d'argent, et par ce moyen il arriva à Rome.

Le Père Marcel Pallavicino, de la Compagnie de Jésus, ami intime de notre saint fondateur et de Bernardin, affirme que, lorsque le Père Rodolphe Aquaviva s'efforçait d'obtenir la permission de passer aux Indes orientales, ayant perdu tout espoir de voir ses désirs satisfaits, et s'étant, dans cette circonstance, recommandé aux prières de Bernardin, celui-ci lui dit qu'il n'eût plus aucun

doute, qu'il obtiendrait ce même jour la permission demandée : ce qui arriva, et, envoyé par ses supérieurs dans cette mission lointaine, il eut le bonheur de remporter la palme du martyre, aux îles de Salsetta.

Enfin, compagnon fidèle de Camille, il prit part à tous les travaux et à toutes les fatigues qu'ils essuyèrent dans ces commencements qui furent si laborieux, jusqu'à ce que cette plante eût jeté de profondes racines. Il désirait vivement voir la congrégation confirmée par le Saint-Siège ; mais ce n'est que par ses prières dans le ciel qu'il put contribuer à faire obtenir cette faveur impatiemment attendue. Agé environ de soixante ans, le 16 août 1585, il rendit son âme à Dieu entre les mains de Camille qui, se voyant privé d'un compagnon si cher, le pleura amèrement. La congrégation, à cette époque, n'avait point d'église qui lui appartînt ; c'est pourquoi, par l'intermédiaire du Père Octavien, son confesseur, il fut inhumé dans l'église des Jésuites, dans la chapelle des Anges, tombeau des religieux de cette vaste maison. Camille avait une si haute idée de sa bonté et de sa vertu, qu'il avait coutume de dire qu'il croyait, d'une manière certaine, que l'âme de Bernardin n'avait pas eu besoin d'être purifiée par les flammes du purgatoire, et qu'elle avait pris directement son essor vers le ciel. Ce Frère fut le premier qui entra dans la congrégation, et le premier qui y mourut. Prémices fortunées ! Fruit plein de maturité et de saveur ! Heureux pronostic d'une abondante moisson !

CHAPITRE XVIII

Le pape Sixte V confirme la congrégation par un bref apostolique.

La congrégation prenait chaque jour un nouvel accroissement, et voyait entrer dans son sein des hommes courageux qui se dévouaient au service des hôpitaux, et prodiguaient même leurs soins à ceux qui mouraient hors de ces pieux asiles de la charité. Ils suivaient ponctuellement les instructions que leur avait données Camille. Dans la maison, ils ne manquaient jamais de pratiquer l'oraison, les jeûnes, les disciplines, et autres mortifications prescrites. Camille pensa qu'il n'était pas convenable que tant de personnes vécussent en communauté, sans l'assentiment et la bénédiction du Souverain Pontife. Il ne connaissait aucun cardinal, car, tout entier au service de ses pauvres, il se souciait peu de fréquenter les demeures des grands : ce moyen lui manquait pour faire arriver jusqu'au Saint-Père l'expression de ses vœux et de ses désirs. Il demandait à Dieu avec ferveur de le délivrer de cette peine intérieure, et Dieu, qui le secourut constamment dans toutes ses vicissitudes, exauça sa prière, et lui procura dans cette circonstance un protecteur puissant et éclairé.

Notre serviteur de Dieu, se trouvant un jour près de l'hôtel du duc Muti, où habitait le cardinal

Mondovi, s'aperçut que celui-ci était descendu jusqu'à la porte pour accompagner un autre cardinal, conformément à l'étiquette du Sacré Collège. Il crut voir dans le cardinal Mondovi, d'après son extérieur affable, un prince d'une grande bonté, et précisément l'homme qu'il lui fallait pour seconder ses vues. Quoiqu'il ne le connût pas, et qu'il ne lui eût jamais parlé, plaçant toute sa confiance en Dieu, sans autre préambule, il lui fait part de son genre de vie, de ses occupations, le prie de vouloir bien aider de son crédit sa congrégation naissante, et en dire un mot au Souverain Pontife, afin qu'il lui donnât son approbation.

Le cardinal fut édifié de la sincérité et de la candeur avec laquelle lui parla Camille, et du zèle qu'il déployait pour secourir les indigents. Il lui demanda s'il y avait dans Rome quelqu'un qui le connût, et pût lui donner des renseignements sur sa personne. Camille nomma quelques seigneurs romains, et entre autres Virgile Crescenzio et Patrizio Patrizzi; le cardinal lui dit que ces deux là suffisaient, qu'il fût tranquille, et qu'il l'aiderait. Il prit des informations auprès de ces grands, qui lui parlèrent beaucoup de la bonté et des vertus du serviteur de Dieu, des soins continuels qu'il prodiguait aux pauvres, et du zèle ardent qu'il montrait pour les secourir. Le cardinal fut surpris qu'un homme sans lettres eût entrepris une œuvre si utile et si méritoire; il y reconnut clairement le doigt de Dieu. Il se sentit sur-le-champ de l'affection pour lui, et quelques jours

après, il parla au Souverain Pontife de la piété de Camille et de ses compagnons; et Sixte-Quint, qui savait qu'ils s'étaient attiré l'estime de l'élite de Rome par leur noble dévouement, en fut très édifié, et conçut l'espoir que cette congrégation ferait le plus grand bien dans toute la chrétienté. Il confia l'affaire à la Sacrée Congrégation des Réguliers, qui l'examina mûrement en présence du cardinal Mondovi. Les avis furent partagés : le cardinal San-Severino, mû sans doute par un saint zèle, s'opposa à la confirmation; il lui parut que de nouveaux ordres n'étaient pas nécessaires.

On lui fit observer que cette congrégation n'était pas superflue dans l'Église, puisqu'elle s'occupait d'œuvres éminemment pieuses, tant pour le salut de l'âme que pour le soulagement du corps de tant d'infortunés, cette classe de la société qui avait d'autant plus besoin de secours qu'elle en était plus dépourvue; que ce nouvel institut différait de ceux que l'Église possédait, puisqu'il avait pour but spécial de secourir les fidèles au moment de la mort, même en temps de peste, et qu'il méritait d'être encouragé et confirmé par le Saint-Siège. La conclusion fut heureusement conforme au désir de Camille. La relation de tout ce qui s'était passé fut faite et adressée au Souverain Pontife par le cardinal Sans, président de la Congrégation des Réguliers. Elle fut favorablement accueillie. C'est pourquoi la congrégation du Père Camille fut confirmée par un bref apostolique de Sa Sainteté, en date du 18 mars 1586. Il permit à Camille et à ses compa-

gnons de vivre en communauté, se soumettant à la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et se consacrant au service des malades, même en temps de peste; non en vertu des vœux simples ou solennels, mais volontairement. Celui qui avait persévéré pendant un an, menant une vie régulière, après avoir communié et distribué ses biens aux pauvres, un jour de fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou de la sainte Vierge, en présence du Saint-Sacrement et de quelques Pères, faisait connaître, dans une courte allocution, sa volonté et son dessein de vivre dans la congrégation, dans la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, se dévouant au service des pauvres malades. Il jurait que, s'il se voyait tenté de quitter l'habit, renfermé quelques jours dans une cellule, il se recommanderait à Dieu, et lui demanderait sa lumière et ses grâces pour triompher de la tentation; il récitait ensuite quelques prières. Tout cela se faisait sans obligation de vœu. Le même Souverain Pontife voulut que la congrégation pût se choisir un supérieur, qui fût prêtre, et dont la charge devait durer trois ans. Il leur accorda la permission de demander l'aumône dans Rome, et d'autres faveurs que nous passons sous silence, pour abréger.

Camille fut élu supérieur d'une voix unanime, le 20 avril de la même année. Dès ce jour il redoubla ses austérités et ses macérations, montra une plus grande bienveillance envers les siens, donna de nouvelles preuves de son amour pour le prochain et de son mépris de lui-même. On le

vit aussitôt, bravant le respect humain, la besace sur les épaules, accompagné du Père Roger, Anglais, prêtre comme lui, parcourir les rues de Rome, en mendiant. Dans cette première sortie, ils n'apportèrent à la maison qu'un seul pain entier avec quelques fragments, mais ils y revinrent chargés de beaucoup d'injures et de railleries dont les accablait la foule, qui les prenait pour des vagabonds et des fainéants. Cette mortification ne dura pas longtemps, car, après quelques jours, la régularité de vie de Camille et des siens étant connue, on leur apporta de tous côtés d'abondantes aumônes.

Depuis ce temps Camille regarda toujours le cardinal Mondovi, non seulement comme un protecteur de la congrégation, mais comme le père le plus tendre et le bienfaiteur le plus dévoué.

CHAPITRE XIX

Le pape Sixte V, par un autre bref apostolique, permet à Camille et à ses compagnons de porter la croix.

Le cardinal Mondovi ne fut pas le seul à témoigner de l'affection et de l'estime à Camille : d'autres personnages non moins respectables lui donnèrent aussi des preuves de leur bienveillance. Le cardinal Sans ne se montra pas moins favorable, et quand il fit connaître au Souverain Pontife Sixte V la décision de la Sacrée Congrégation, il recommanda si vivement cet institut, fit un

éloge si flatteur des vertus et de la charité du fondateur, que le Pape exprima le désir de le voir et de le connaître.

Camille, prévenu par l'intermédiaire de Mgr Cuzano, se rendit au Vatican pour voir le Souverain Pontife et le remercier de la concession du bref; et après lui avoir baisé les pieds, il lui adressa ces paroles, empreintes d'une grande simplicité : « Très Saint Père, je suis Camille, serviteur inutile que Notre-Seigneur a choisi, malgré mon indignité, pour donner naissance à cette congrégation, qui vient d'être approuvée par Votre Sainteté. Recevez, pour cette faveur signalée, mes sincères actions de grâces ; je la place aujourd'hui et pour toujours sous le patronage du Saint-Siège, et j'espère que par sa protection elle recevra les plus grands accroissements. J'offre comme preuve de ma gratitude les prières continuelles de ce faible troupeau, pour la santé de Sa Sainteté et pour la prospérité de son pontificat. » Le pape trouva les paroles de Camille pleines d'humilité et de sagesse, et fut charmé de son air vénérable. Il lui répondit qu'il avait vivement désiré le voir, le connaître, lui promit de l'aider et de le favoriser en toute occasion, et il prit très volontiers la congrégation tout entière sous son patronage.

Camille, encouragé par les marques de bonté et de bienveillance que lui donnait le Souverain Pontife, s'enhardit à lui demander, pour lui et tous les siens, la permission de porter une croix d'étoffe rouge adaptée à la soutane et au manteau, afin qu'ils fussent distingués des autres clercs régu-

liers. Le Souverain Pontife acquiesça de grand cœur à sa demande, ajoutant qu'il était juste que, l'Institut étant différent des autres, l'habit le fût aussi, et lui ordonna de dresser un mémoire. Le mémoire demandé fut remis au Pape, ensuite à la Congrégation des Réguliers, qui approuva la forme de la croix présentée (1). Par un autre Bref apostolique en date du 26 juin 1837, il fut permis à Camille et à ses compagnons de porter ce signe vénéré.

Trois jours après, pour la fête des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, pour lesquels il avait une dévotion particulière, Camille se plaça lui-même la croix sur la poitrine, sur le bras droit du manteau et de la soutane, et la donna à tous ceux de la Congrégation. Ils se rendirent le même jour à la basilique de Saint-Pierre, pour vénérer ses reliques et remercier Dieu des bienfaits qu'ils avaient reçus. Il serait difficile de dépeindre l'étonnement extraordinaire que cette première apparition causa parmi le peuple, qui n'avait jamais vu dans Rome des ecclésiastiques avec un semblable costume. On forma diverses conjectures : les uns pensèrent que c'étaient des Jésuites qui venaient des Indes, d'autres que c'étaient des Religieux qui revenaient de la Terre-Sainte.

Arrivé, dans la première église du monde chrétien, qui était ce jour-là fréquentée par une foule innombrable, le saint fondateur s'offrit lui-

(1) La Congrégation porte pour armes d'azur à une croix tannée dans un ovale rayonné d'or, l'écu timbré d'une couronne.

même et ses disciples à la Majesté divine et aux saints Apôtres, et les pria de les couvrir toujours de leur protection.

C'est ainsi que se réalisa, sans que Camille y pensât le moins du monde, le songe qu'avait eu sa mère, quand elle rêva qu'elle avait mis au monde un fils avec une croix sur la poitrine, et qu'il était suivi d'un grand nombre de petits enfants portant tous le même emblème. Ces croix, qu'elle regardait comme des indices de mauvais augure, craignant quelque grand malheur pour sa famille, eurent, dans les desseins de la Providence, une signification toute contraire. Se ressouvenant de cela dans sa vieillesse, le vénérable Père disait à quelques personnes de Bocchianico, son pays natal : « Voilà comment Dieu a fait servir au salut d'un grand nombre d'âmes et à l'exaltation de sa gloire, la croix que notre mère croyait devoir être le signe avant coureur de la destruction et de la ruine de sa famille. »

Peu de temps après que le pape eut concédé à la Congrégation la faculté de porter ce signe sacré, ce privilège fut accrédité par un événement merveilleux. Il arriva à Rome un vieillard vénérable, doué d'une grande bonté ; son nom était Jean Adam. Il était de la Congrégation qu'avait fondée en Espagne, dans ce même temps, le respectable Frère Bernardin d'Obrégon, d'extraction noble, que Notre-Seigneur avait aussi tiré de la milice, et qu'il avait destiné par une vocation particulière au service des hôpitaux.

Le Frère Jean Adam venait en Italie, pour deman-

der la confirmation de cette Congrégation de Bernardin. Se trouvant à Rome, il cherchait à obtenir cette approbation par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Sa Majesté Catholique; plusieurs Cardinaux et prélats lui dirent que, s'il désirait se consacrer au service des hôpitaux, il n'avait qu'à entrer dans la Congrégation des Ministres des infirmes, qui avait été confirmée par Sa Sainteté Sixte V.

Le Frère Jean Adam étant indécis et ne sachant quel parti prendre, il arriva qu'ayant apporté d'Espagne une petite croix de bois blanc qu'il portait à son cou, un jour l'ayant retirée de son sein, il la trouva de la même couleur que celle des Ministres des infirmes. Il en fut très surpris, et, reconnaissant à ce prodige la bonté divine, après avoir raconté à Camille ce qui s'était passé, il lui demanda l'habit et le reçut avec la plus grande joie. Il vécut pendant cinq ans dans l'Institut, donnant l'exemple des vertus les plus rares, et servant les pauvres avec la charité la plus ardente. Il s'endormit du sommeil des justes, en 1591. Le vénérable Frère se plaisait à raconter ce changement merveilleux de la couleur de sa croix.

CHAPITRE XX

Camille établit la Congrégation dans l'église de la *Madeleine*. Mort de deux Frères, dont l'un est averti par l'autre.

Camille, trouvant que la maison de la rue des *Boutiques obscures* ne convenait pas à la Congré-

gation, parce qu'il n'y avait ni église ni oratoire, de sorte que les prêtres étaient obligés de sortir chaque matin pour dire la messe, et les Frères pour l'entendre, résolut de choisir un local plus commode et qui eût une église.

Après avoir pensé à toutes les églises de Rome qui pouvaient lui convenir, passant près de celle de la *Madeleine*, la veille de la fête de cette illustre sainte, il y entra pour gagner les indulgences. Pendant qu'il méditait, il lui vint à l'esprit que cette église lui conviendrait parfaitement; et, se recommandant à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge et à la célèbre pénitente, il se retira avec le dessein bien arrêté de s'efforcer de l'obtenir. Elle appartenait à l'archiconfrérie du Gonfalon, une des plus riches et des plus connues de Rome. Il l'obtint, à certaines conditions un peu dures, qui furent adoucies dans la suite, grâce à la bienveillance de Grégoire XV, en 1622; et pour qu'elle restât libre et franche de toute servitude, l'Institut compta quatorze cents écus, et l'affaire fut ainsi terminée.

Dès la première ouverture de cette affaire, Camille fut principalement aidé par Felice Colonna, sa pénitente, parente du cardinal Massimo, un des administrateurs de la Société.

Se voyant en possession d'une église et ayant à sa disposition la somme de trois cents écus dont il était redevable à la libéralité des habitants de Rome, il loua quelques maisons contiguës à l'église, où il établit la Congrégation tout entière, les premiers jours de décembre de l'an 1586 : elle

ne se composait que de douze à quinze personnes. Ces habitations furent disposées en forme de monastère, ayant clôture, cellules et offices : ils travaillaient de leurs propres mains, lui et les siens, portant la chaux, les pierres et les briques, comme les derniers des ouvriers.

Cette maison est la première et la maison-mère de toutes les autres de l'Institut, qui ont été si nombreuses, comme nous le verrons plus loin. — Peu après s'adjoignirent à Camille le Père François Profeta, l'un de ses premiers compagnons, et le Père Paul Corneta, Romain, théologien remarquable, très versé dans la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine; s'il avait vécu plus longtemps, il aurait illustré la Congrégation par ses savants ouvrages écrits en grec, auxquels il ne put mettre la dernière main.

Quand Camille eut pris possession de cette église, les Frères cessèrent d'aller se confesser et communier dehors. Il y plaça deux confessionaux où les PP. François Profeta et Paul Corneta confessaient les personnes de la maison et beaucoup de laïques qui se présentaient, et il ordonna que l'on fît les exercices spirituels dans l'église, qui commença à être fréquentée.

Un an après qu'il eut pris possession de sa chère église de la *Madeleine*, Camille reçut deux jeunes gens, à la mort desquels il se passa quelque chose d'extraordinaire et qui mérite d'être connu. Il arriva donc que l'un d'eux, appelé Louis-François, quoique fort jeune encore, parvenu à une haute perfection, étant sur le point de mourir, levant les

yeux au ciel, comme s'il avait quelque vision, s'écriait : « Saint André, saint André, celui qui viendra après moi sera sans doute le Frère Jacques. » Alors Jacques Martinelli, qui était présent et remplissait l'office d'infirmier, lui dit : « Est-ce moi, par hasard? » Louis, lui répondit : « Oui; dans peu de jours nous serons réunis dans le même lieu; » et ayant achevé ces paroles, il expira. Après les funérailles, Jacques rendit compte de ce qui lui était arrivé à son confesseur, le Père François Profeta; celui-ci, sachant que ce Frère avait coutume de lire les Dialogues de saint Grégoire, lui dit : « Frère, vous savez très-bien qu'il est fait mention d'un grand nombre d'exemples semblables dans le livre des Dialogues, que vous lisez si souvent; ainsi il sera prudent que vous vous prépariez à la mort, puisque Louis, votre compagnon, vous a appelé. » Jacques répondit : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite! » Il était à cette époque si bien portant, qu'il dit qu'il ne s'était jamais mieux trouvé. Mais, ô profondeur des secrets divins! cette même semaine Jacques était déjà malade, et peu de jours après il rendit son âme à Dieu.

Dieu voulut, sans doute, par cet événement merveilleux, donner à entendre combien l'on se rend agréable à ses yeux en gagnant une âme à son service, comme l'avait fait Louis en attirant Jacques dans la Congrégation. Ces deux jeunes gens étaient liés d'une étroite amitié dans le monde; Louis entra dans la Congrégation, et Jacques resta dans le siècle, chercha une place de domestique,

ne pouvant faire autrement, parce qu'on l'avait volé, quand il revenait de son pays natal.

Un jour Louis, allant dans Rome, le rencontra, et lui demanda comment il se trouvait : « Pas trop bien, répondit-il, parce qu'il n'avait pas de maître. — Si tu le veux bien, ajouta Louis, je t'en chercherai un. » Jacques y consentit : le prenant alors par la main, il le conduisit au Père Camille, le suppliant par l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ de recevoir son ami dans la Congrégation, et, se tournant ensuite vers Jacques, il lui dit : « Frère, je t'ai trouvé pour maître Jésus-Christ, ne crois-tu pas être heureux à son service ? — Oui, » répondit-il. Il fut reçu et trouva le bonheur en servant le meilleur des maîtres. Ils quittèrent tous les deux ce monde, comme nous l'avons raconté, étant véritablement compagnons, pendant la vie et à la mort, et ils jouissent ensemble, comme tout porte à le croire, des délices du paradis.

CHAPITRE XXI

Camille va fonder une maison à Naples ; progrès de la Congrégation dans ses commencements.

La maison de l'église de la *Madeleine* se trouvant dans un état convenable, grâce aux soins et aux travaux des Religieux, cet établissement commença à être fréquenté par les prélats et les prêtres qui, sincèrement attachés à l'Institut,

venaient y célébrer les saints mystères, et entre autres par le docteur Mira, Espagnol, qui fut dans la suite évêque de Castellamare. Celui-ci allait presque tous les matins dire la messe à la *Madeleine*, et, comme il était très compatissant pour les pauvres, il aimait tendrement Camille avec lequel il se lia d'une étroite amitié. S'étant rendu à Naples, il parla au Père Alexandre Burla, prêtre de l'Oratoire, des services immenses que rendrait à l'Église la Congrégation de Camille, si elle s'établissait dans cette ville et y fondait une maison.

Touché du récit des actions héroïques de Camille et des siens, le Père Alexandre, homme très charitable et très désireux de voir s'accroître toutes les œuvres de piété, exhorta vivement Camille à prêter la main à cette fondation, l'y décida par ses instances et ses prières réitérées, et lui envoya cinquante écus pour les frais de son voyage. Le serviteur de Dieu partit avec treize de ses compagnons, au nombre desquels se trouvait Blaise d'Operti, qui devait rester en qualité de supérieur. Ils arrivèrent à Naples, le 28 octobre de l'an 1588, jour de la fête des apôtres saint Simon et saint Jude. Le Père Alexandre leur avait préparé une maison qu'il avait payée lui-même, et qu'il avait meublée de tous les objets nécessaires. Ils furent reçus avec les plus grandes démonstrations de joie par l'archevêque, Annibal de Capoue, par la noblesse et par tous les habitants de cette ville.

Il serait difficile de raconter tout le bien qu'opéra

à Naples la Congrégation dans ces commencements. Les Pères furent bientôt connus dans cette vaste et populeuse cité, et appelés de toutes parts. Ils commencèrent par secourir les malades, les aidant de leurs conseils, de leurs prières, et veillant constamment auprès d'eux pour ranimer leur courage dans le dernier combat. Ils n'étaient rebutés par aucun genre d'infirmités, ni par les émanations pestilentielles, ni par le danger qu'ils couraient de perdre la vie en soignant des maladies contagieuses. Ils fréquentaient les maisons des pauvres, ils s'enfermaient dans ces habitations délabrées, où il est si pénible de passer les nuits entières durant les grandes chaleurs de l'été et les froids rigoureux de l'hiver.

Cet exemple d'un dévouement sublime eut pour résultat de réveiller une sainte émulation parmi un grand nombre de religieux d'autres ordres, ainsi que parmi les pasteurs des âmes, et l'on vit même de simples fidèles veiller, les nuits entières, auprès des lits des mourants.

Dès leur arrivée, les Pères desservirent l'hôpital des Incurables, qui, sous cette dénomination, embrasse toutes sortes d'infirmités ; c'est un des établissements les plus importants de cette ville. Là, ils furent témoins de maux et de misères incroyables; mais, dès qu'il fut fréquenté par Camille et ses compagnons, on s'aperçut bientôt d'un changement notable. Ils s'y rendaient trois heures avant le dîner, y passaient encore trois heures au moment du souper, sans parler des veilles pendant la nuit; ceux qui sortaient étaient remplacés par

d'autres. Ils usaient envers les pauvres de toutes sortes de prévenances et de ménagements, que leur suggérait la charité la plus tendre, sans s'arrêter à ce que toutes ces maladies offraient de dangereux ou de dégoûtant. Ils faisaient les lits, présentaient la nourriture à ceux qui ne pouvaient la prendre eux-mêmes, leur versaient de l'eau sur les mains, leur nettoyaient la bouche avec un instrument d'argent fait exprès, leur coupaient les cheveux, et leur rognaient les ongles des mains et des pieds. Il serait trop long d'énumérer tous les soins touchants qu'ils avaient pour les pauvres de cet hôpital et de tous les autres établissements semblables. Ils n'étaient pas moins empressés à prodiguer leurs soins spirituels aux âmes de ces pauvres gens ignorants, et étrangers, pour la plupart, aux principes de la foi chrétienne. Ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait leur être utile. Laissant leurs manteaux à la porte de l'hôpital, ils se ceignaient d'un tablier de toile, et se livraient aux plus humbles ministères.

Cette assistance continuelle, ces attentions délicates des bons Pères contribuèrent à la conversion d'un grand nombre de pécheurs qui, après s'être confessés, quittèrent cette vie dans les sentiments d'un repentir sincère, et assurèrent eux-mêmes, avant de mourir, qu'ils étaient redevables de ce bonheur au dévouement des religieux.

Cet exemple produisit le plus grand effet dans Naples. Personne n'osait entrer dans cet hôpital, ou traverser ses cours, redoutant les odeurs infectes, ou le danger de perdre la vie ; mais, quand

on vit Camille et les siens tout braver, on marcha sur leurs traces. Il s'opéra un très grand changement, car il semblait que Camille eût fait passer dans le cœur de tous le feu de la charité dont il était embrasé. Dès lors cet hôpital fut fréquenté par les habitants les plus honorables du royaume, qui se divisèrent en plusieurs congrégations, correspondant à chaque jour de la semaine. Les seigneurs et les nobles ne dédaignaient pas, à l'exemple du grand roi de France saint Louis, de servir les pauvres malades, de leur donner à manger, de leur laver les mains, de leur rafraîchir la langue, de faire leurs lits, de panser leurs plaies, et enfin de s'abaisser à l'humble ministère du vieux Tobie, d'aider à ensevelir les morts. On en vit même, des personnes du premier rang, donner à manger à des malades si couverts d'ulcères et si dégoûtants, qu'il était surprenant que des hommes, élevés avec tant de délicatesse, pussent avoir le courage, je ne dis pas de les toucher, mais même de s'approcher d'eux : action héroïque, digne des plus grandes louanges, et que devrait imiter en tous lieux la noblesse chrétienne !

Le dévouement des femmes ne le cédait en rien à celui des hommes. On vit des dames de la plus haute naissance qui, avec une tendresse de mère, s'abaissaient aux emplois humiliants en usage dans les hôpitaux, et servaient les pauvres avec tant d'attention et de prévenance qu'on les aurait dites les esclaves de ces malheureux. Elles faisaient revivre les exemples des saintes Paule et Eustochie, dont la charité a été célébrée par saint Jérôme. Émules

de ces illustres Romaines, des dames, de l'élite de la noblesse de Naples, animées de cet esprit de foi qui enfante des prodiges, oubliant la délicatesse de leur sexe et de leur éducation, l'élévation de leur rang et de leur fortune, se dévouaient au soulagement de toutes les misères humaines. Celle à qui revient le principal honneur de toutes ces œuvres de bienfaisance est la comtesse de Miranda, vice-reine, qui marcha des premières sur les traces de l'intrépide et charitable Camille.

Non contentes de payer de leurs personnes, ces femmes héroïques fournirent aussi tout ce qui est indispensable à un hôpital, des rideaux, des chemises, des draps de lits, des couvertures, toutes sortes de linge, et enfin tout ce que réclame le soin des malades. Elles fondèrent des rentes perpétuelles pour subvenir à l'entretien des personnes des deux sexes.

Nous ne devons pas passer sous silence que les bourgeois et les nobles, chaque jour, à tour de rôle, portaient aux infirmes, avec une attention paternelle, les mets les plus recherchés de leurs tables.

Nous aurions un vaste champ ouvert devant nous, si nous voulions parler du zèle et du courage que déployèrent les enfants de Camille, dans ces premières années, pour secourir tant de malheureux, atteints de maladies cruelles dont plusieurs étaient contagieuses; mais une seule action suffira pour prouver leur sublime dévouement.

Il arriva à Naples un grand nombre de galères d'Espagne, chargées d'infanterie espagnole telle-

ment infectée de la peste, que la ville, redoutant quelque épidémie, ne voulut point les admettre à la libre pratique, mais ordonna qu'elles purgeassent leur quarantaine à Pouzzoles, port de Baie, selon l'usage dans des cas semblables. Là, les soldats mouraient sans aucun genre de secours, ni pour le corps, ni pour l'âme. A cette époque était vice-roi don Jean, comte de Miranda, non moins distingué par la noblesse du rang que par ses talents administratifs. Connaissant la piété et le zèle des Pères de la Congrégation, il les pria de vouloir bien se consacrer au soulagement de tant de misère et d'infortune. Ils acquiescèrent à sa demande, envoyèrent cinq Religieux d'une charité à toute épreuve, et, quelques-uns d'entre eux étant tombés malades, on en envoya d'autres qui les remplacèrent. Arrivés à Pouzzoles, ils se rendirent à l'hôpital *dell'Annunziata*, où se trouvaient le plus grand nombre de malades, et ils commencèrent à leur prodiguer ces soins que la piété chrétienne peut seule inspirer.

Quand on emportait les malades des galères à l'hôpital, l'un des Frères les recevait avec la bonté la plus tendre, leur coupait les cheveux, leur rognait les ongles, s'il était nécessaire ; ces malheureux étaient presque tous pleins d'immondices; un autre les dépouillait de leurs habits, ou, pour mieux dire, leur enlevait pièce à pièce des lambeaux de vêtement dégoûtants et pourris, d'où s'exhalait une infection pire que celle des tombeaux; un autre ramollissait et rafraîchissait leurs corps nus en les plongeant dans un bain;

enfin d'autres les lavaient avec de chaudes infusions de plantes aromatiques, les essuyaient et les plaçaient dans un lit. Ces soldats étaient si affaiblis et si affamés, que plusieurs d'entre eux mouraient le morceau dans la bouche.

Nul remède ne les soulageait, car ils étaient tellement épuisés par les souffrances du voyage, que les médicaments, bien loin de guérir leur maladie, ne faisaient que hâter leur dernière heure. Les Frères, dans ces douloureuses circonstances, véritablement ministres des infirmes, après les fatigues continuelles de la journée, veillaient la nuit entière auprès d'eux, secourant non seulement ceux qui se mouraient, pour les disposer à une mort chrétienne, mais protégeant encore les morts contre la voracité des loups et des autres animaux. Ils redoublèrent de soin et de vigilance, afin qu'aucun d'eux ne mourût sans sacrement et sans le secours de pieuses exhortations.

Après s'être livrés à des travaux si pénibles dans l'hôpital *dell'Annunziata*, au lieu de se reposer et de réparer leurs forces, ils allaient exercer leur charité au petit hôpital de Saint-Jacques, qu'on avait établi dans un vieux palais contigu au Colisée. Là, leur cœur était navré à la vue des misères incroyables auxquelles ces malheureux étaient en proie; les hommes et les femmes étaient pêle-mêle étendus sur le sol. Enfin, après que la plupart des soldats eurent succombé, les Pères, brisés par d'immenses fatigues, respirant sans cesse un air vicié et corrompu, tombèrent eux-mêmes malades. On les transporta à Naples; trois d'entre eux

furent jugés dignes de mourir martyrs de la charité : Jean-Baptiste Butrico, Napolitain, Séraphin Galizano, de Lucques, et Ange, de la Marche.

Lorsque l'on écrivit à Camille, à Rome, la mort de ces hommes si exemplaires, il offrit leurs âmes à Dieu comme les prémices du grand nombre des siens, qui devaient plus tard faire le sacrifice de leur vie par ce nouveau genre de mort, pour le salut du prochain. Leur charité était si ardente, que Jean-Baptiste Butrico, ayant la tête prise dans le délire, ne cessait de parler en langage moitié espagnol et moitié italien, des malades et des soins à donner aux soldats mourants : c'est dans ce saint égarement d'esprit qu'il rendit sa belle âme à Dieu ; Séraphin dans son délire, occasionné par les fièvres pestilentielles, s'écriait : « Vole, vole au secours de ce pauvre, prends garde qu'il ne tombe ; » et Ange, si digne de ce beau nom par la pureté de ses mœurs, montrait une patience et une charité vraiment admirables.

Dans ces commencements, la Congrégation donna de si beaux exemples de dévouement dans la ville de Naples, que Roberta Caraffa, duchesse de Matalani, Constance de Carreta, Julie de Castelli, dames d'une rare piété, firent présent à la Congrégation de quinze mille écus, pour le premier achat de la maison, où elle réside actuellement sous le vocable de Sainte-Marie de *Porta Cœli*.

Mais Julie de Castelli, dame de la première noblesse, les surpassa toutes en libéralité : veuve riche, elle sut faire un noble usage de ses revenus.

Elle avait une si grande admiration pour les vertus héroïques de cet Ordre, et elle le favorisait avec tant de générosité, que sa rente de mille ducats — elle ne se réservait que ce qui était nécessaire pour son genre de vie très modeste — était presque employée tout entière à l'entretien des Religieux. Dans l'espace de vingt-huit ans qu'elle persévéra à leur faire du bien, elle fit présent aux maisons de Naples, où Camille a pu voir quatre-vingts novices et autant de profès, de cent mille ducats, sans compter d'autres dons considérables qu'elle fit à la maison de Rome; il n'y eut point de fondation à laquelle elle ne prît part.

Elle n'était pas moins généreuse envers les autres Ordres et les pauvres, auxquels elle faisait d'abondantes et continuelles aumônes. Elle fonda et dota le noviciat de Naples, où repose son corps vénérable. Elle mena une vie exemplaire, et mourut, après avoir reçu les derniers sacrements, dans une maison de campagne, qui fut pour elle un véritable monastère, en 1618.

CHAPITRE XXII

Camille prédit le châtiment que Dieu inflige à un novice qui retourne dans le monde : il connaît les pensées d'autrui.

Dès que la Congrégation fut établie à Naples, beaucoup de jeunes gens des familles recommandables de cette ville demandèrent à y entrer, en-

traînés par le bon exemple qu'ils avaient devant les yeux. La seconde fois que Camille y retourna, dans une seule matinée, il en reçut douze, du nombre desquels était Sanzio Cicatelli, le premier biographe de notre saint. Il les amena à Rome, où il leur donna l'habit, le 3 mars de l'an 1589. Parmi eux se trouvait un charmant jeune homme de dix-huit ans appelé François, auquel il arriva quelque chose d'extraordinaire, digne d'être connu, pour servir de leçon à ceux qui abandonnent l'habit religieux, et aux pères qui les y poussent inconsidérément. Il fut donc reçu à Naples, et prit l'habit à Rome, comme nous l'avons dit, mais tellement contre le gré de son père, que celui-ci faillit en mourir de chagrin. Dominé par l'attachement qu'il avait pour lui, la première fois que le novice quitta Naples avec Camille, il les suivit jusqu'à Cascano ; mais, n'ayant rien pu obtenir, il alla jusqu'à Rome pour exécuter son projet insensé. Il lui parla plusieurs fois secrètement, et sut si bien le circonvenir, qu'il vainquit enfin sa résistance et le fit retourner dans le monde. Il lui promit entre autres choses que, de retour à Naples, il le marierait avec une jeune personne d'une grande beauté, dont il savait que le jeune homme avait été follement amoureux, ce qui décida ce dernier à céder à de si vives instances. Séduit par cette promesse, il alla demander ses habits laïques à Camille. Notre saint, surpris de tant de légèreté, fit tous ses efforts pour l'en détourner, et lui dit : « Mon frère, les vaines promesses de votre père sont des pièges du démon auxquels se sont laissés

prendre beaucoup d'imprudents, et qui ont été la cause de leur perte. » Ces remontrances étaient impuissantes à lui faire abandonner sa résolution. Camille le congédia; mais, avant de lui rendre ses habits, il voulut du moins l'épouvanter par des menaces. Ayant considéré un instant son visage, comme s'il eût lu sur son front ce qui lui devait arriver, il lui adressa, en présence de plusieurs Pères, les paroles suivantes : « Maintenant, Frère François, puisque vous êtes décidé à rentrer dans le siècle, faisant peu de cas de la grande faveur que Dieu vous a faite de vous en retirer, je vous annonce que, retourné dans le monde, vous ferez une fin malheureuse; vous mourrez de la main du bourreau, après avoir souffert les tortures de la prison pour un très grand crime, et vous vous rappellerez le jour où je vous adresse ces paroles. » Ensuite il lui donna congé. Il dit aussi au père, qui était présent, qu'il recevrait peu de satisfaction de son fils, qu'il dépenserait tous ses biens pour lui venir en aide, jusqu'à tomber dans la misère, mais inutilement.

Ceci se passait le vendredi-saint, le dernier jour de mars de l'an 1589. Chose vraiment étonnante! François, de retour à Naples, reçut le grade de docteur, et, au grand contentement de son père, épousa la demoiselle promise, avec laquelle il vécut quelque temps en bonne intelligence. Dans la suite, il se dégoûta d'elle, conçut sur sa conduite d'injustes soupçons, et, pour se débarrasser de la pensée importune qui le tourmentait, il la fit périr, tandis qu'elle était enceinte, tua égale-

ment une servante qui l'était aussi et un serviteur, comme complices de la prétendue infidélité de son épouse. Peu auparavant, il avait aussi donné la mort à une vieille femme, qu'il avait enterrée dans la cave de sa maison. A raison de tous ces meurtres, après que son malheureux père eut vainement dépensé toute sa fortune pour lui sauver la vie, le dernier jour de mars de l'an 1598, un lundi de la semaine sainte, on lui trancha la tête sur la place de Naples; on avait déjà pendu sous ses yeux un de ses domestiques, complice de ses forfaits. Ainsi se vérifièrent d'une manière terrible les menaces que Camille avait faites au père et au fils. Toute cette histoire a été racontée par le coupable lui-même, avec d'abondantes larmes, à plusieurs Pères de la Congrégation, qui s'étaient rendus dans la prison où il fut enfermé après sa condamnation à mort, pour le consoler et le fortifier dans ce moment suprême. Il leur dit qu'il était si criminel et si malheureux pour avoir quitté l'habit de l'ordre, que, depuis le jour où il entendit les paroles et les menaces de Camille, il les eut sans cesse devant les yeux et gravées dans le cœur; qu'il les suppliait avec les plus vives instances de l'aider de leurs prières dans ce dernier instant, où il allait être offert en spectacle à la ville de Naples. Les Religieux restèrent d'autant plus attérés par cet événement, qu'ils se trouvaient présents à Rome quand Camille lui avait parlé, éclairé par une lumière surnaturelle; et ce qui les effraya encore davantage, c'est qu'il quitta l'habit le dernier jour de mars, pendant la semaine sainte, et que ce fut encore

pendant la semaine sainte, et le dernier de mars, que s'accomplit la prédiction de notre saint.

Nous nous contenterons de citer les deux traits suivants, pour prouver que Dieu, par un effet de sa libéralité infinie, avait accordé à Camille ce don que l'Apôtre appelle le discernement des esprits, c'est-à-dire, la connaissance claire et précise des choses qui sont cachées dans le cœur des hommes, selon l'explication du Docteur angélique.

Une grande pécheresse, s'acheminant vers l'église de Saint-Jean de Latran, rencontra deux religieux, dont un la voyant parée avec tant d'élégance et de luxe, — comme elle le raconta elle-même, — après avoir fait le signe de la croix, s'enfuit à pas précipités. Celle-ci en fut grandement surprise, et touchée en cet instant par la grâce divine, vaincue par la honte et le repentir, elle éclata en sanglots entrecoupés, s'adressant à elle-même ces paroles : *Oh! malheureuse! ce Père aura vu ma mauvaise conscience, et connu que je suis un démon!* Elle se proposa de purifier son âme par une confession générale. Mais ses désordres étaient si grands, que, dans l'embarras où elle se trouvait, elle eut recours aux conseils d'une personne pieuse. Elle fut adressée au Père Camille, et, comme elle crut reconnaître ce même religieux qui peu auparavant avait pris la fuite à sa vue, elle lui ouvrit son cœur, lui fit connaître son intention et sa perplexité, et le pria enfin de vouloir bien l'aider de ses lumières dans une affaire aussi importante. Le saint l'écouta avec bonté, et, après l'avoir consolée, il la congédia, l'engagea à re-

tourner chez lui le jour suivant, lui disant qu'il lui enseignerait à faire une bonne confession. Le lendemain matin, cette femme vint trouver Camille, qui tira de son sein une liste écrite de sa propre main, dans laquelle étaient clairement et distinctement spécifiées toutes ses fautes : il les lui lut l'une après l'autre, ce qui frappa de stupeur cette dame, qui reconnut que Dieu seul pouvait avoir révélé à notre saint des circonstances de sa vie secrètes et inconnues.

Le second trait que nous allons raconter n'est pas moins frappant que le précédent. Deux Anglais, quoique amis, s'étant querellés pour je ne sais quel motif, dans la chaleur de la dispute, mirent les armes à la main, furent blessés tous les deux, et se réfugièrent dans l'hôpital de Milan, où ils furent placés dans deux lits à côté l'un de l'autre; ils n'avaient rien dit à personne ni de leur différend, ni de leur profession. Camille retournait alors de Rome, et, à peine arrivé dans la première ville, dont nous avons parlé, il alla visiter l'hôpital selon sa coutume. Chose merveilleuse! il s'achemina directement vers l'endroit où se trouvaient les deux Anglais, et s'en approchant, il leur dit : *Comment est-il possible, mes frères, qu'étant amis et compagnons dans le monde, vous ayez eu dispute ensemble, et que vous vous soyez blessés! Et pourquoi*, ajoutait-il, *pourquoi, mes frères, ne vous décidez-vous pas à croire ce que croit et enseigne notre sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine, vous obstinant à nier l'évidence de ses dogmes.* Il n'en fallut pas davantage pour leur faire

comprendre clairement que Dieu lui avait révélé des choses tenues si secrètes, et qu'un homme si éclairé était envoyé de Dieu pour leur faire connaître et embrasser la vérité. Ils abjurèrent leurs erreurs, rentrèrent dans le giron de la sainte Église, et passèrent le reste de leur vie, unis par les doux liens de l'amitié la plus rare.

CHAPITRE XXIII

Les cardinaux Paleotto et Mondovi parlent pour la première fois d'ériger la Congrégation en Ordre.

Trois ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que la Congrégation avait été confirmée, que, sous le même pontificat de Sixte V, on parla de l'ériger en Ordre religieux, et voici à quelle occasion. Quelques Pères exhortant à la mort certains gentilshommes du cardinal Paleotto, qui resta constamment auprès d'eux jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir, ce prélat fut très satisfait des soins habiles et touchants que leur prodiguèrent ces Religieux pour le salut de leurs âmes, et il regarda leur œuvre comme une des plus importantes. Aussi fit-il les plus vives instances auprès de Camille, afin que celui-ci établit une maison à Bologne, sa patrie, dont il était archevèque, lui promettant de le favoriser et de l'aider par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Camille lui répondit que cela était impossible, parce qu'il n'avait pas un nombre suffisant de

prêtres pour une semblable fondation, et que ses religieux ne pouvaient être ordonnés, faute de patrimoine. Le cardinal reconnut que ce serait là un obstacle très grand pour l'accroissement de la Congrégation, et il l'assura qu'il en parlerait à son protecteur, le cardinal Mondovi, afin de trouver à cela quelque remède.

Les deux cardinaux eurent une entrevue, et, après de mûres réflexions, ils conclurent qu'il n'y avait d'autre parti à prendre, pour avoir des prêtres, qu'à ériger la Congrégation en Ordre. Dès ce temps-là, c'est-à-dire au mois de juillet de l'an 1586, on commença à s'occuper de cette affaire à la cour de Rome, avec d'autant plus d'ardeur de la part des deux cardinaux, que, Camille, à la sollicitation du cardinal Paleotto, s'étant rendu avec Curzio et deux autres compagnons à Bologne pour y fonder un établissement le 29 octobre de la même année, faute de prêtres, ses démarches restèrent sans résultat.

De retour à Rome, après avoir consulté à plusieurs reprises des hommes savants et quelques-uns des plus capables de la Congrégation, il fit un mémoire qui contenait un règlement de vie, tant pour leur propre usage que pour faire connaître l'esprit de l'Institut. Le cardinal Mondovi le présenta à Sixte V, pour obtenir la confirmation apostolique. Le pape, désireux d'asseoir désormais sur une base solide cet Ordre dans l'Église, le confia à la Congrégation des Rites, alors composée des cardinaux Gesualdo, Mondovi, Paleotto, Colonna, Borromeo, Sfondrato. L'affaire fut dis-

cutée et examinée avec toute la maturité que réclamait son importance, ce qui fit connaître les opinions des personnages les plus remarquables de Rome.

Quelques-uns doutaient, s'il était convenable d'accorder la profession, considérant que cet Institut étant entièrement fondé sur les fréquents rapports avec le prochain, en sortant à toute heure, et secourant des personnes de toutes conditions, non seulement le jour, mais encore la nuit, il arriverait bientôt que quelques-uns d'entre eux seraient détournés de leur vocation, et qu'alors ce serait un grand inconvénient que ce ministère fût exercé par des hommes impropres à ce genre de vie et liés par des vœux. Ils pensaient qu'il valait mieux laisser une porte ouverte, pour se débarrasser de ceux qui n'auraient pas l'esprit de leur état, en laissant la Congrégation telle qu'elle était. C'était le sentiment de saint Philippe de Néri, du Père Toledo, de la Compagnie de Jésus, alors théologien du Palais, qui fut dans la suite cardinal, et celui du cardinal Aldobrandino, plus tard pape sous le nom de Clément VIII.

D'autres, au contraire, pensaient qu'il était plus convenable de les lier tous par des vœux, parce que, en les laissant libres, sous prétexte de congédier les mauvais, on faciliterait la sortie des bons, lorsqu'ils sont formés et plus utiles, par suite de l'inconstance de l'homme naturellement porté au changement; surtout, si l'on plaçait sous leurs yeux des exemples propres à faire naître dans leur esprit des sujets de crainte; qu'en outre,

il est très ordinaire que dans les communautés il survienne de petites divisions, soit entre eux, soit entre les supérieurs, et que le démon s'en servirait pour les inquiéter d'autant plus aisément qu'ils seraient libres de sortir de l'Ordre, inconvénient que ferait disparaître la profession solennelle, parce que alors ils se regarderaient comme engagés irrévocablement, ce qui contribuerait à perpétuer l'Institut et à le propager dans tout le monde catholique. Une considération importante, particulière à cet Institut, c'est qu'il est essentiellement contraire aux sens, puisque ses religieux doivent presque toujours se trouver dans des lieux infects, respirer un air corrompu, au milieu de toutes sortes d'infirmités et de maladies contagieuses; que plusieurs ne persévéreraient pas s'ils étaient libres, surtout en face de la peste, puisque les plus courageux prennent la fuite, et ne s'exposeraient pas à un danger presque certain de perdre la vie; mais qu'étant liés par des vœux, l'idée seule du devoir leur inspirerait le courage de tout braver. Ce que l'on devait considérer encore, c'est que par ce moyen on obtiendrait un très grand nombre d'ouvriers, surtout de prêtres que l'on pourrait ordonner à titre de pauvreté; qu'en se voyant ainsi consacrés à Dieu par des vœux solennels, ils affronteraient intrépidement la mort; que, s'ils se trouvaient avec les séculiers, ce n'était pas à propos de leurs plaisirs, mais de leurs souffrances, et que les hôpitaux, bien loin de faire perdre leur vocation, étaient bien plutôt propres à l'affermir.

Quant à la nécessité d'épurer l'ordre, en laissant une porte ouverte pour laisser sortir les indignes et les mécontents, on dit que les souverains pontifes ne manqueraient pas de trouver des moyens pour opérer cette épuration, mais que, pour le moment, il fallait accorder la profession, comme base et fondement de tout l'édifice.

Cette opinion fut celle de Camille et des cardinaux Paleotto, Mondovi et Sfondrato, qui monta plus tard sur la chaire de saint Pierre, et elle fut adoptée par la congrégation des Rites. Mais tandis que le cardinal Gesualdo se préparait à présenter son rapport au Souverain Pontife, ce dernier mourut, le 22 août de l'an 1590. Cette mort plongea Camille dans la plus profonde douleur, car il perdit en lui un saint Pape, tendrement attaché à son Institut, qui certainement, après avoir confirmé la Congrégation, l'aurait érigée en Ordre.

CHAPITRE XXIV

Camille assiste les malades à Sainte-Marie-des-Anges *des Thermes.*

Peu de jours avant la mort de Sixte-Quint, tandis que l'on discutait s'il était convenable d'accorder la profession, s'offrit à Camille une occasion favorable de montrer son ardent amour pour les pauvres, et de faire connaître à la ville de Rome l'excellence l'utilité et la nécessité de son Institut.

Il se déclara à Rome, sur le mont Quirinal, une

maladie cruelle : c'étaient des fièvres tellement pernicieuses, qu'il n'échappait aucun de ceux qui s'en trouvaient atteints. La mort exerçait surtout ses ravages parmi les ouvriers que Sixte-Quint, de pieuse mémoire, avait attirés à Rome pour y introduire l'art si utile de tisser la toile. Il leur avait assigné pour résidence un quartier contigu à son habitation, près de Sainte-Marie-des-Anges *des Thermes*.

C'était un spectacle à navrer le cœur que de voir mourir tant de pauvres gens. Dans plusieurs maisons on voyait couchés dans le même lit le père, la mère, les enfants et tous ceux qui composaient la famille, étendus pêle-mêle les uns à côté des autres, de sorte que ceux qui n'étaient pas emportés par la fièvre étaient achevés par la faim ou le défaut de soins, car parmi eux il ne s'en trouvait point d'assez robuste pour les secourir, et ils ne pouvaient recevoir aucun secours de leurs voisins qui se trouvaient également infectés du même mal.

Camille connut le triste état de ces malheureux par les Pères de la maison, qui allaient les aider à mourir chrétiennement ; il se hâta de se rendre auprès d'eux, et fut témoin des scènes les plus déchirantes. Ému de la plus vive compassion et aidé par les aumônes des cardinaux Gesualdo, Paleotto et Salviati, il s'occupa de remedier à tant de misères et acheta une bête de somme qui lui était indispensable pour l'exécution de son projet. Il se procura des provisions abondantes, et il envoyait tous les jours deux charges de vivres à ces infor-

tunés. Il allait ordinairement lui-même avec quatre de ses compagnons, soir et matin, leur donner de la nourriture et les soigner. Ils distribuaient de porte en porte du pain, du vin, du bouillon, des œufs, de la viande, des tisanes, des confitures, et toutes les autres choses nécessaires. Camille donnait de sa propre main aux plus malades ce qui était prescrit par le médecin, leur procurant tout ce dont ils avaient besoin, avec une tendresse de père. Il se trouva beaucoup de maisons où la famille entière était malade, et, personne ne pouvant ouvrir les portes, ils furent contraints de se servir d'échelle et d'y entrer par les fenêtres.

Les Frères ne leur donnaient pas seulement à manger; ils faisaient leurs lits, lavaient leur vaisselle, balayaient la maison, faisaient laver leur linge, allaient même jusqu'à vêtir et emmailloter les enfants, dont la pâleur et les sanglots auraient ému les cœurs les plus durs, surtout quand on les arrachait du sein de leurs mères, de peur qu'elles ne leur communiquassent la maladie; car alors ces innocentes créatures redoublaient leurs cris déchirants. La nouveauté du spectacle en amusait quelques-uns; le plus grand nombre était pénétré d'admiration pour le vénérable serviteur de Dieu occupé à démaillotter des enfants, à les nettoyer, à les soigner et à les emmaillotter de nouveau. C'était une scène émouvante que de voir ce rude soldat, élevé parmi le tumulte des armes, remplissant avec tant de délicatesse l'office de nourrice et de mère, sous les inspirations sublimes de la charité!

Enfin le bienheureux Camille et ses compagnons se rendirent si utiles dans ces temps calamiteux, que, lorsqu'ils s'approchaient des malades, ceux-ci les regardaient comme des anges envoyés du ciel pour les délivrer et les sauver. En effet, ils avaient raison de penser de la sorte, car le saint homme ne recula devant aucune fatigue, quelque grande qu'elle fût, pour les soulager dans leur misère. On le voyait continuellement remplir dans ce but les ministères les plus humbles, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été.

Il allait chercher les remèdes chez les apothicaires avec une telle ardeur, qu'il ne s'arrêtait jamais en chemin avec les personnes, même le plus haut placées, qui cherchaient à le retenir. Il arriva un jour que, portant un médicament pour un infirme, il rencontra un cardinal qui lui demanda comment se portaient ses malades ; il marchait toujours d'un pas précipité, et lui répondit brièvement qu'ils allaient mieux. Ce prélat voulant s'entretenir quelques instants avec lui pour prendre de plus amples informations, Camille lui dit avec une sainte liberté : « Éminence, je vous en supplie au nom de Notre-Seigneur, ne me retenez pas plus longtemps, parce que l'heure de donner ce remède au malade commence à passer; » et, enlevant un pan de son manteau, il lui montra un petit vase qui le contenait. Il continua son chemin, et laissa le cardinal plein d'admiration pour la charité si vive de l'homme de Dieu.

Quand il portait la viande aux malades, il rencontrait souvent le cardinal Sfondrato, qui était si

charmé de ce touchant spectacle, qu'il faisait arrêter son carrosse, et se plaisait à le voir distribuer les aumônes ; et il en etait si édifié, qu'étant monté plus tard sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Grégoire XIV, il ne fit pas difficulté d'accorder la profession à Camille, en érigeant la Congrégation en Ordre religieux. Il l'enrichit en outre d'un grand nombre de privilèges, et, pour prouver la tendre affection qu'il avait pour le saint fondateur, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, il lui envoya sept cents écus d'aumône, et, tant qu'il vécut, il lui assigna cinquante écus par mois, sachant avec quelle fidélité il distribuait aux pauvres ce qu'on lui confiait.

CHAPITRE XXV

Camille prodigue ses soins et donne des vêtements à un grand nombre de pauvres dispersés dans Rome, l'année de la famine.

L'épidémie dont nous avons parlé dans le chapitre précédent cessa, et, Sixte-Quint et son successeur Urbain VII étant morts, en 1590. le cardinal Sfondrato fut élu Pape, le 5 décembre de la même année, et prit le nom de Grégoire XIV.

Sous son pontificat, Rome fut désolée par une famine et une peste telles, qu'on n'en avait jamais vues de semblables de mémoire d'homme ; il mourut dans la ville et ses environs près de soixante mille personnes. C'était une scène déchirante que de voir, dans certains quartiers de Rome, des hommes

périr de faim sous les bancs et les tables des boucheries et des magasins, et d'autres qui se rendaient sur les places publiques, tombant morts d'inanition et de maladie. Les pauvres se virent réduits par la faim, comme au temps du prophète Élie, non seulement à se nourrir de l'herbe des champs, comme les bêtes de somme, mais à manger des chats et des chiens morts, ce qui attrista profondément les Pères qui en furent témoins : ces derniers trouvèrent même plusieurs hommes avec de l'herbe fraîche dans la bouche. Ceux qu'épargnait la famine, plus cruelle que l'épée, étaient atteints par l'épidémie, et ceux qui échappaient à ces deux fléaux succombaient aux rigueurs du froid, ennemis encore plus impitoyable, qui glaçait le sang dans leurs veines.

Dans cette misère extrême, ses entrailles paternelles s'émurent de compassion et de pitié ; sa main libérale répandit d'immenses largesses, et il fit tous ses efforts pour remédier à de si grands maux ; mais, quand Dieu veut châtier dans sa justice, il n'y a que celui qui a fait la blessure qui puisse la fermer. Dans cette épouvantable calamité le cœur compatissant de Camille était déchiré, surtout quand il entendait, la nuit, les voix lamentables des pauvres dans les rues, qui demandaient en sanglotant un morceau de pain. Il ordonna que les Pères réunissent les indigents affamés de la ville, et que tous les jours on fît à la *Madeleine*, avec les approvisionnements destinés à la communauté, un grand chaudron de soupe, quelquefois de riz, d'autres fois de farine, de fèves

ou de pain. Il faisait rassembler dans la cour le plus grand nombre de malheureux qu'il pouvait, et, après avoir fait la prière à haute voix, il leur distribuait l'aumône dans le plus grand ordre. Il donnait à chacun, outre la soupe, un morceau de pain et une tasse de vin, ce qui était suffisant pour les arracher ce jour-là à la famine et à la mort. Il s'en trouvait quelquefois jusqu'à quatre ou cinq cents. Après avoir soulagé leur corps, il s'occupait de leur âme, leur adressait une courte allocution sur l'horreur du péché, leur disant que c'était à cause des vices des hommes que Dieu les châtiait avec tant de sévérité. Ils se retiraient tous consolés, remerciant Dieu et celui qui allégeait le poids de leurs souffrances.

Avant de les congédier, il jetait les yeux sur quelques-uns d'entre eux qui lui paraissaient plus misérables et plus dignes de compassion; il les faisait confesser, leur faisait couper les cheveux et la barbe, leur lavait les pieds, et leur donnait encore des chemises et des vêtements très propres.

Voyant néanmoins que ce secours n'était pas suffisant pour sauver la vie à tant d'infortunés, et que, pendant cet hiver de 1590, extrêmement rigoureux, un grand nombre mouraient de froid, il fit appel à la générosité du peuple romain qui, dans cette circonstance, imitant la magnanimité de ses ancêtres, donna à Camille des sommes considérables, avec lesquelles le serviteur de Dieu acheta une grande quantité de draps, de toiles, de souliers, de chapeaux : il dépensa à cette occasion

plusieurs centaines d'écus. Il fit faire beaucoup de pourpoints, de chemises, de caleçons et de bas, les distribua aux plus nécessiteux, en habillant et en chaussant un grand nombre de sa propre main. Il arriva souvent que ces pauvres, habillés de neuf et d'une manière convenable, vendaient ou jouaient leurs vêtements; et si par hasard ils rencontraient Camille, ils prenaient la fuite pour qu'il ne les vît point dépouillés et nus. Mais lui, animé pour eux d'une véritable tendresse de père, sans être rebuté par leur ingratitude et le mauvais usage qu'ils faisaient de ses services, malgré la douleur très vive qu'il éprouvait à un de ses pieds malade, les suivait jusqu'à ce qu'il les eût atteints, les entraînait à la maison, où il les habillait de nouveau, sans se fâcher contre eux ni leur adresser des reproches. Il blâmait ceux qui, le voyant courir avec tant d'empressement après ces inconnus, lui disaient : « Laissez-les s'en aller, puisqu'ils sont si mauvais sujets, qu'ils jouent les habits que vous leur donnez. » Il éprouvait un grand déplaisir en entendant ces paroles, qui lui transperçaient le cœur comme un glaive, ne pouvant supporter qu'on fît ainsi injure à son divin Maître, qu'il considérait dans la personne des pauvres, sans que cette pensée s'affaiblît dans son esprit par le peu de ressemblance de ces malheureux avec Notre-Seigneur. Il répondit un jour à un de ses compagnons : « Peut-être, mon Frère, dans ces misérables vous n'apercevez autre chose que les vils lambeaux qui les couvrent et vous ne voyez pas que sous ces haillons est cachée la per-

sonne de Jésus-Christ lui-même, comme nous l'apprend l'Évangile? »

Il lui arriva quelquefois pendant cette année désastreuse que, trouvant sur ses pas quelqu'un de ces pauvres presque nus, grelottant de froid, il se sentait tellement ému de compassion, qu'il se dépouillait de son manteau, en couvrait cet infortuné, et le conduisait, en pourpoint, à travers les rues de Rome, à l'hôpital, ou à sa maison où il avait fait préparer une infirmerie. Si le pauvre, à cause de sa grande faiblesse ne pouvait marcher, il le portait; et, s'il en rencontrait un autre dans le même état, il priait son compagnon de l'imiter; et il s'avançait ainsi plein de joie et triomphant, comme s'il eût porté Jésus-Christ dans ses bras. Quelquefois, quand il pleuvait, et qu'il en rencontrait deux, il les plaçait à ses côtés, et les recouvrait de son manteau, comme la poule couvre ses poussins de ses ailes; et il ordonnait à ses compagnons de faire comme lui, quand ils trouvaient beaucoup de pauvres. On lui dit un jour qu'un malheureux était tombé dans un égout; à l'instant, quoiqu'il fût lui-même couvert de boue à cause de la longue marche qu'il avait faite par un temps affreux, il courut l'en tirer, le conduisit à l'hôpital, et, après l'avoir lavé et nettoyé, il le plaça dans un bon lit, et les soins qu'il lui prodigua sauvèrent la vie à cet infortuné.

CHAPITRE XXVI

Le Père Camille va chercher les pauvres dans les souterrains et les étables de Rome.

L'amour est comme le feu; comme le feu il a besoin d'être alimenté sans cesse. La charité de Camille n'était pas satisfaite par toutes ces bonnes œuvres; et, apprenant que beaucoup de pauvres mouraient dans les souterrains et les étables de Rome, il fit faire deux chaises à porteur, paya quatre hommes de peine, et se mit à errer au milieu des ruines antiques, allant à la recherche des membres souffrants de Jésus-Christ. Il envoya ensuite huit de ses compagnons à la découverte des pauvres, dans tous les endroits où l'on présumait qu'ils pourraient se trouver. Camille et chacun des siens portaient, par mesure de précaution, des sacs de pain, un petit baril de vin, des œufs frais et d'autres provisions pour les soulager dans leurs besoins. Ils en trouvèrent beaucoup de cachés sous les débris d'un monument antique, appelé aujourd'hui les *Sept Salles*, et du *Palais des Césars*, si engourdis par le froid, si exténués par la faim, que, pour leur faire avaler quelque chose, on eut toutes les peines du monde à leur desserrer les dents, et encore fallut-il avoir recours à certains instruments qu'ils portaient exprès sur eux dans ce dessein.

On peut, aisément se figurer ce que devaient souf-

frir ces malheureux au milieu d'un cruel hiver, couchés sur le sol nu dans ces lieux humides et souterrains, sans vivres, sans vêtements, sans lumière, et où ils étaient aveuglés par une fumée épaisse, quand ils allumaient un peu de feu pour réchauffer leurs membres glacés. Plusieurs avaient de la paille dans la bouche, la rongeaient et la mâchaient comme les bêtes de somme. On vit des filles étendues sur leurs mères mortes, et celles qui les avaient reçues dans leur sein leur servaient de tombeau; on trouva des enfants morts, les bras entrelacés dans les bras de leurs pères.

Mais jetons un voile sur ces scènes de désolation et d'horreur, qu'aucune plume humaine ne saurait dépeindre.

Ce qui excita surtout une grande compassion dans ces lieux de misère, ce fut le désespoir d'un père presque expirant qui, inconsolable de voir son fils mort de faim dans un âge encore bien tendre, s'était jeté sur le cadavre de son enfant et voulait mourir avec lui; il fallut lui faire violence pour qu'il abandonnât sa triste résolution.

Camille et ses compagnons donnaient à tous les secours et les consolations que réclamait leur état déplorable; ils portaient les morts au cimetière, les malades à leur hôpital, où ceux-ci étaient nourris et soignés comme les malades de l'établissement.

Quand les Frères de la Congrégation entraient dans ces grottes pour y découvrir les pauvres, ils disaient à haute voix : « Salut, fils de Dieu! » et ceux-ci répondaient par des soupirs, des gémis-

sements et des sanglots que répétaient les voûtes funèbres de ces tristes lieux.

On trouva dans les étables de Rome un grand nombre de pauvres ensevelis dans le fumier, à cause de la chaleur et de l'abri qu'il leur procurait. Camille, les voyant sales et pleins d'immondices, les nettoyait, le cœur navré de la douleur la plus vive. Après les avoir lavés, il leur faisait prendre quelque nourriture rafraîchissante : ordinairement il leur faisait cuire des œufs dans les auberges ; il les embrassait avec tendresse, et les emportait dans son établissement.

Rien n'échappait aux regards pénétrants du compatissant Camille. On vint lui dire que huit malheureux étaient cachés dans une écurie près de la porte du peuple, dans la crainte qu'on ne les prît et qu'on ne les chassât de Rome. Ils étaient demi-morts de froid et de faim ; il calme leur frayeur, leur parle avec bonté, et leur persuade de le suivre à l'hôpital du Saint-Esprit. En route, un d'entre eux, ne pouvant plus avancer, tombe en défaillance. A ce moment passait un carrosse plein de gentilshommes, et Camille embarrassé s'en approche, et les supplie ingénûment de vouloir bien porter ce pauvre dans leur carrosse jusqu'à l'hôpital. Ceux-ci furent stupéfaits, et se regardèrent les uns les autres en souriant. Sa parole fit sur eux tant d'impression, qu'ils descendirent tous à l'instant, et lui cèdèrent toute la voiture. Après les avoir remerciés, sans se faire prier davantage, il plaça ses pauvres dans le carrosse, s'assit au milieu d'eux, et les conduisit en triomphe à l'hôpital.

Il rencontra un jour une troupe de malheureux qui étaient enchaînés deux à deux; c'étaient des vagabonds qui ne voulaient pas demeurer dans l'hospice de Saint-Sixte; les sbires les dirigeaient sur Ripetta pour les y embarquer et les exiler de Rome. La prudence commandait ces mesures, car ne voulant pas rester dans cet hospice où ils étaient bien soignés, et courant les rues, ils pouvaient nuire à la santé publique. Il sembla au bon Camille qu'embarquer ces infortunés, c'était les condamner à mourir; il commença par aller après eux, pleurant et se désolant à la vue de leurs souffrances et de leur misère; il ne cessait de prier à chaque pas l'officier qui les conduisait au port, de s'arrêter quelques instants, lui disant qu'il irait dans cet intervalle trouver le gouverneur de Rome, et intercéder en leur faveur, et qu'il espérait obtenir leur pardon. Mais le sbire sévère ne voulait pas même l'écouter. Le bon Père, emporté par l'ardeur de son zèle, se plaignait de l'inhumanité de cet homme en lui disant qu'on pouvait bien laisser ces pauvres chrétiens dans une ville où l'on nourrissait tant de milliers de Juifs, qu'il s'offrait à les nourrir à ses dépens, et que l'on trouverait bien dans Rome, mère si compatissante pour tous ses enfants, quelque coin pour les cacher. Piqué de ces paroles et fatigué de ces instances réitérées, l'officier pressait l'embarquement de ces misérables. Cependant Camille ne se rebutait point encore; il persévérait toujours dans son dessein, et, comme entraîné par une force supérieure, il s'entretenait avec ces malheureux, et tentait tous les moyens

pour les sauver. Irrité de la persistance de notre saint, le commissaire menaça de le faire jeter dans une galère, s'il ne laissait point exécuter les ordres des supérieurs. Le serviteur de Dieu se jeta alors humblement à ses pieds, et le supplia instamment, les bras en croix, de ne pas les embarquer ou du moins de lui céder ceux qui étaient dans le plus mauvais état. Enfin l'officier, se laissant attendrir, permit qu'il en gardât huit ou dix; Camille les choisit parmi les plus malades, et du rivage il adressait des paroles de consolation à ceux qui étaient embarqués, les exhortant à mourir en grâce avec Dieu, puisqu'il ne leur restait plus d'espoir dans cette misérable vie. Élevant ensuite les yeux au ciel, il suppliait instamment le Seigneur d'avoir pitié de tant de créatures infortunées, d'apaiser sa colère et de mettre fin aux fléaux qui ravageaient cette ville sainte, ou de le retirer de ce monde afin qu'il ne fût plus témoin de tant de calamités. Quand la barque partit, il semblait qu'on lui arrachait le cœur, tant était grande son affliction; il continuait à les regarder, recommandant leurs âmes à Dieu, jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue. Il fit marcher devant lui les malheureux qui étaient restés, les conduisit à son établissement, les fit soigner pendant plusieurs jours, et leur conserva la vie.

Quelque temps après il fut blâmé de sa conduite, quoique en des termes modérés, par le gouverneur de Rome, monseigneur Matteucci, qui lui dit de ne pas se laisser emporter une autre fois par son zèle, au point de s'opposer à l'exécution des ordres

de ses supérieurs. Camille lui fit agréer ses excuses et se réjouit d'avoir encouru cette réprimande à cause de son amour pour les pauvres de Jésus-Christ.

Dans ces temps calamiteux, le Frère Étienne de Modène parcourait les rues de Rome avec un de ses compagnons, allant à la recherche de ceux qui pouvaient avoir besoin de quelque secours. Ils trouvèrent dans les fours qui sont près de la porte de *Notre-Dame du peuple*, un jeune homme d'environ vingt ans, sans connaissance, tremblant d'un accès de fièvre, privé de tout soin, sans demeure, sans abri, et sur le point de mourir. Ils furent émus de compassion et résolurent de le transporter à l'hôpital du Saint-Esprit. Le corps était assez lourd, ils avaient un mille de chemin à faire, et rien pour l'emporter. Ce qui augmentait encore leur embarras, c'était l'affluence nombreuse des personnes qui se rendent à Saint-Pierre tous les vendredis de mars. La charité l'emporta sur toutes ces considérations, et, joignant leurs mains, ils firent une espèce de siège, sur lequel ils placèrent le cadavre vivant, qui entourait de ses bras les cols des bons Pères. Ils étaient surpris, dans leur marche, de la vitesse extrême avec laquelle ils avançaient ; et ils achevèrent leur course, sans être le moins du monde incommodés de la pesanteur du fardeau. La foule se retire devant eux pour laisser le passage libre, et tout le monde les regardait avec admiration. Enfin, arrivés à Saint-Esprit, ils déposèrent le malade sur les marches de l'autel du Saint-Sacrement, et l'y laissèrent

étendu, pour aller parler à l'administrateur, et le prier de recevoir ce malheureux déjà couvert des ombres de la mort. Leur absence fut très courte : et, retournant à la hâte pour emporter le malade, ils ne le trouvèrent plus ; ils firent les recherches les plus minutieuses dans toutes les salles de l'hôpital, de concert avec les portiers, et l'on ne put rien découvrir, On crut pieusement que c'était quelque Ange du ciel, qui prit cette forme humaine, Notre-Seigneur voulant manifester par là combien le dévouement pour les pauvres lui était agréable.

CHAPITRE XXVII

Camille sert les pauvres de l'hôpital de Saint-Sixte et ceux qui étaient renfermés dans le local de la rue *des Carrosses*. Mort de cinq de ses compagnons.

Au milieu de tant de calamités, tous les cardinaux, les prélats, les religieux sentirent leurs entrailles s'émouvoir de compassion et convertirent leurs habitations en hôpitaux. Mais, comme ces mesures étaient encore insuffisantes pour remédier à tant de maux, on ordonna de former un hôpital ou logement, que l'on appela de Saint-Sixte, où furent réunis une foule immense de pauvres. Camille, désirant au moins qu'ils ne fussent point privés, au moment de la mort, du secours des Sacrements, car il en était mort en quelques jours trois mille, s'y rendit en personne avec huit de

ses compagnons, pour les soigner, les servir et les gouverner. Il s'exhalait dans cet hospice une puanteur si insupportable, que l'on regarde comme un miracle que tous n'y perdissent point la vie, et qu'il n'en mourût que cinq, dont les noms, comme l'on croit pieusement, sont écrits dans le livre de vie, ce sont : Léandre Magnani, de Ferrare ; Horace Tossio, de Florence ; Horace Zoppillo, Napolitain ; Benoît Michel, de Scorano ; un autre, Horace d'Ombrie, novice. On peut dire, qu'à l'exemple des plus intrépides martyrs, ils rendirent leur âme à Dieu au milieu des plus cruelles souffrances, tourmentés non seulement par l'odeur pestilentielle, mais encore par les piqûres des insectes que l'on ne pouvait détruire, quoique l'on brûlât ou que l'on jetât dans la rivière presque toutes les hardes de ces misérables. C'était une véritable plaie d'Égypte ; on les trouvait sur la table, sur le pain, surtout dans les lits, ce qui dérangea tellement leur estomac, que consumés par une fièvre ardente, ils ne pouvaient garder aucune espèce de nourriture. Tout joyeux d'avoir sacrifié leur vie pour le salut des âmes, ils s'endormirent dans peu de jours dans le Seigneur, et tous les Frères, à l'exception de Camille, coururent les plus grands dangers, et furent atteints de maladies très graves.

Craignant ensuite que l'excessive puanteur qui s'exhalait de ce lieu n'occasionnât quelque contagion, le serviteur de Dieu, que le Pape avait député pour gouverner cette foule, loua un grenier d'abondance de la rue des *Carrosses*, local isolé des autres habitations ; on y logea les pauvres.

Là, l'espace de deux mois, Camille soigna les âmes et les corps de ces hommes si dignes de pitié, et dépensa pour eux plus de six mille écus, qui furent payés dans la suite par le Souverain Pontife et le peuple romain.

Mais qui pourrait dignement raconter les travaux immenses et les soins empressés du serviteur de Dieu durant cette administration ? Il trouva là une ample matière à exercer son zèle, car, quoique ces pauvres parussent aux yeux du monde l'écume et le rebut du peuple, Camille les considérait des yeux de l'amour et de la foi, qui lui faisaient prendre autant de soin d'eux que s'ils eussent été tous des fils de prince, et ils furent traités et soignés comme tels. En effet, non seulement il leur procurait très exactement tout ce qui leur était nécessaire, mais il faisait jeter dans les consommés et les bouillons des poudres de perles et d'autres cordiaux d'un grand prix pour ceux qui se trouvaient atteints de maladies très graves. Il dépensa, à cette occasion, plus de cinq cents écus d'aumônes qu'on lui avait donnés pour la Congrégation, et que l'on conservait pour les besoins de la communauté, particulièrement pour les infirmes ; mais sa confiance en Dieu ne s'arrêtait point à ces mesures de prudence que commandait l'économie, pourvu qu'il eût de quoi nourrir les pauvres.

Dans nulle autre circonstance il n'essuya plus de fatigues, allant tous les jours dans Rome, avec de la boue jusqu'aux genoux, chercher du pain et du blé pour une foule si considérable. Il lui

arriva un jour que, manquant de pain, il alla s'adresser à un prélat qui était chargé de l'entretien de la ville. L'ayant trouvé au lit, il le pria de donner ordre qu'on lui vendît quelques boisseaux de blé ; celui-ci refusa parce qu'il n'avait pas de provisions suffisantes. Mais Camille, dévoré par l'ardeur de son zèle, prenant un ton de voix terrible, lui dit : « Monseigneur, si par votre faute mes pauvres périssent et meurent de faim, j'en appelle à Dieu, et je cite Sa Grandeur devant son tribunal redoutable, où elle aura à rendre compte de sa conduite. » Après avoir prononcé ces paroles il se retira. Ces quelques mots, prononcés avec feu, produisirent un effet tel, que le prélat épouvanté ordonna qu'on lui remît à l'instant le blé qu'il demandait.

Une autrefois le pain manquant dans le même hôpital, il se rappela qu'il était resté à la *Madeleine* un sac de farine, que l'on gardait pour quelque nécessité extrême. Désirant néanmoins rassasier Jésus-Christ dans la personne des pauvres, il le fit prendre par deux hommes et porter à l'hôpital. Le Père François Profeta, qui avait soin des provisions, et quelques autres trouvèrent cette conduite peu prudente, parce que l'on ne devait pas, selon eux, pendant une si grande disette, laisser la maison dépourvue pour fournir du pain aux malades de l'établissement de la rue *des Carrosses*. Camille, en ayant été averti, leur adressa une réprimande sévère, les appelant hommes de peu de foi et sans entrailles, sans confiance en Dieu « qui nourrit les oiseaux du ciel, qui ne labourent

point, qui ne sèment point ; » et les laissa très mortifiés. On ne tarda pas à voir des preuves sensibles de la bonté de cette divine Providence, qui avait si souvent veillé sur la Congrégation, car à peine cette petite provision de farine avait été portée hors de la maison, qu'elle leur procura un boulanger tellement pieux et homme de bien, que pendant tout le temps que dura la disette, tous les jours avant l'aurore, il leur portait une corbeille de pain si bon, qu'ils n'en avaient jamais mangé de meilleur. Ce qui rendait la chose encore plus étonnante, c'est que cet homme le leur fournissait à crédit, ne voulant être payé qu'après la cessation de la disette. Tout le temps qu'elle dura, quoique la Congrégation fît profession de vivre d'aumônes, par un effet admirable de la bonté divine, jamais rien ne lui manqua ; elle eut même du superflu pour secourir l'indigence, et personne ne frappa inutilement à sa porte et ne s'en éloigna sans recevoir du soulagement. Et quelques-uns des religieux, chargés de la quête, assuraient qu'un jour des Juifs remplirent leurs sacs de pains, parce qu'ils avaient été touchés en leur voyant montrer un dévouement si sublime dans l'hôpital établi dans la rue des *Carrosses*. Il y mourut un si grand nombre de pauvres, que toutes les tombes des églises voisines étant pleines, notre saint se vit forcé d'ériger, avec la permission du Souverain Pontife, un nouveau cimetière dans cet endroit.

Malgré tant de fatigues, il passait les nuits entières à coudre et à remplir des paillasses, afin que

les pauvres ne dormissent pas sur la terre nue ; et lorsqu'il retournait quelquefois la nuit à l'établissement, il était tellement brisé, qu'il pouvait à peine lever sa jambe malade et la placer sur le lit, tant était grande la douleur qu'elle lui causait.

Qui pourrait raconter les travaux, les souffrances et les veilles des bons Pères dans cet hôpital? Plusieurs tombèrent malades ; on en connaît treize qui, comme des victimes pures, déchargées du poids de la mortalité, s'envolèrent vers le séjour de la gloire. Le Père Camille fut très dangereusement malade ; il se rétablit bientôt, et retourna à ses occupations ordinaires. Clément VIII lui avait permis de manger de la viande les jours défendus, à cause de ses infirmités et de ses fatigues continuelles dans les hôpitaux ; il jeûna rigoureusement pendant le carême, sans faire jamais la collation du soir un peu plus forte. La plaie de sa jambe le tourmentait beaucoup ; mais son amour pour les pauvres lui faisait vaincre cet obstacle presque insurmontable, et si quelquefois les douleurs cuisantes qu'il éprouvait le contraignaient à se reposer un peu, c'était pour retourner ensuite à ses travaux avec une nouvelle ardeur.

CHAPITRE XXVIII

Le Pape Grégoire XIV accorde la profession solennelle en érigeant la Congrégation en Ordre. Camille est élu général.

La mortalité et la famine cessèrent. Après des jours d'orage, de deuil et de calamité, se levèrent

des jours sereins et tranquilles, et la joie la plus douce et la plus pure remplaça les soupirs, les sanglots et les larmes. Les travaux et les sueurs de Camille et de ses compagnons avaient reçu de Dieu et de ses ministres leur juste récompense; aussi l'on crut que le moment était favorable pour reprendre les négociations déjà entamées touchant l'affaire de la profession. On l'avait recommandée à Dieu avec ferveur dans toute la Congrégation, par des prières continuelles et divers exercices de mortification, et Rome avait reconnu la nécessité de cet Ordre. Dieu permit qu'elle ne rencontrât aucune opposition, car ayant été proposée par le cardinal Mondovi au pape Grégoire XIV, Sa Sainteté approuva et confirma, de son propre mouvement et avec la plus grande joie, la Congrégation, en l'érigeant en Institut libre et indépendant de tout autre; Elle accorda à Camille et aux siens la faculté de pouvoir faire les quatre vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de dévouement au service des malades, même en temps de peste, après avoir enrichi l'Institut de beaucoup de priviléges, grâces, faveurs, immunités, indulgences et autres prérogatives accordées à tous les Ordres Mendiants, Monastiques, de Clercs et Chanoines Réguliers, qu'il serait trop long de rapporter ici. On peut les lire dans la bulle elle-même, datée du 21 septembre 1591, la première et la dernière année de son pontificat. La divine Povidence se manifesta d'une manière sensible dans cette circonstance. Un Père de l'etablissement avait été chargé de

hâter l'expédition de la Bulle, et il ne restait plus d'autre formalité à remplir que la signature du Souverain Pontife à la supplique. Camille, trouvant que l'affaire traînait un peu en longueur, et prévoyant ce qui pouvait arriver, prit la supplique, la porta lui-même au Dataire, insistant très vivement sur l'expédition, sans s'inquiéter d'être regardé comme un homme ennuyeux et importun. Grâce à cette diligence, le Pontife signa la supplique la veille du jour où il fut atteint de la maladie dont il mourut, c'est-à-dire le 15 octobre 1591. De sorte que, si Camille avait différé un seul jour de presser l'expédition, il était bien à craindre que la Congrégation n'eût attendu plusieurs années avant de pouvoir obtenir la profession solennelle. En effet, le 29 du même mois d'octobre, Grégoire XIV fut remplacé par Innocent IX, qui se montra peu porté à confirmer de nouveaux Ordres ; et Clément VIII, successeur immédiat de ce dernier, l'était encore moins, car dans son zèle pour une réforme salutaire, il manifesta le désir de supprimer quelques-uns des anciens Instituts.

La Bulle étant expédiée, Camille résolut, pour donner un établissement solide à la Congrégation, de faire le plus promptement possible la profession solennelle. Il paraît que, dans cette circonstance, la très sainte Vierge Marie voulut montrer au monde que la Congrégation était l'œuvre de sa glorieuse intercession. Camille désirait vivement faire profession le jour de la fête de l'archange saint Michel, pour lequel il avait une dévotion particulière ; mais, quelque diligence qu'il

fît pour expédier à temps toutes les pièces nécessaires, la Providence permit qu'elle fût différée, et qu'elle eût lieu le jour d'une des fêtes de la très sainte Vierge.

La protection que Marie accordait à ce saint Institut avait toujours paru d'une manière sensible. C'était par l'intercession de la Reine du ciel que Camille s'était converti le jour de la Purification ; celui de l'Assomption, il conçut la première pensée de fonder la Congrégation, et le jour de la fête de la Nativité, il en jeta les premiers fondements. Ensuite cette tendre Mère permit qu'il survînt divers obstacles, afin que la profession se fît le jour de son Immaculée Conception.

Il fallait préalablement élire un général de l'Ordre, comme le prescrivait la bulle. Camille, craignant, à cause de l'attachement qu'on avait pour lui, qu'on ne lui imposât cette charge, fit assembler tous les religieux de l'établissement qui portaient la croix, dont le nombre s'élevait à trente-cinq, et leur annonça que le lendemain on procéderait à l'élection du général. Il leur donna à entendre que l'on ne devait pas penser à lui, parce qu'il ne se reconnaissait pas apte pour une semblable administration. Il allégua pour raisons son âge, sinon avancé, du moins affaibli par ses travaux continuels, les infirmités de ses jambes qui le tourmentaient, son incapacité pour remplir dignement ce haut emploi, les suppliant de lui laisser finir sa vie dans un coin de quelque hôpital, où il pourrait encore se rendre utile à l'Ordre par ses prières et par ses soins pour les

pauvres. Ses excuses ne furent pas agréées par les Pères, qui ayant plutôt égard à sa prudence, à son zèle, à l'admirable sainteté de sa vie exemplaire, le conjurèrent de vouloir bien accepter la charge à laquelle Notre-Seigneur l'avait appelé, et cultiver la plante nouvelle dont il avait jeté la semence dans le champ de l'Église. Aussi le 7 décembre 1591 s'accordèrent-ils tous à le nommer général, pour le reste de ses jours, conformément à ce qui était prescrit par la bulle de fondation.

Les quatorze Frères qui se trouvaient à Naples avaient également concouru à cette élection : leurs voix avaient été données au même Père Camille. De son côté le Père Camille désigna alors les Pères et les Frères qui devaient faire avec lui la profession solennelle le jour suivant, les choisissant parmi ceux qui avaient porté la croix pendant deux ans dans la Congrégation et mené une vie exemplaire. Par mesure de prudence, et pour que tout se fît dans l'ordre, chacun vota en particulier, et fut reçu d'après le vote et le consentement de tous les autres assemblés et réunis en chapitre, et jugé digne de la profession.

Le même jour, c'est-à-dire le 7 décembre, le Père Camille renonça par acte public notarié aux six cents écus qu'on lui avait donnés pour son patrimoine, quand il fut ordonné prêtre, et les fit remettre à Fermo Calvi, voulant à l'avenir vivre dans la sainte pauvreté, et marcher sur les traces de son divin maître Jésus-Christ, mort nu sur la croix.

CHAPITRE XXIX

Camille et ses compagnons font la profession solennelle.

Le lendemain matin qui fut un dimanche, le 8 décembre de la même année, fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, une foule très nombreuse s'était rendue à l'église de la Madeleine pour être témoin de la cérémonie, et pour gagner l'indulgence plénière qu'avait accordée pour ce jour le Souverain Pontife à ceux qui se trouveraient présents à la profession. Le saint sacrifice ayant été célébré par l'archevêque de Raguse, Camille s'agenouilla aux pieds du prélat, et après sa profession de foi, fit la profession solennelle de la manière suivante :

« Moi, Camille de Lellis, fais profession et vœu solennel à Dieu, Notre-Seigneur, et à vous, illustrissime prélat qui, par délégation apostolique de Notre Saint-Père le Pape, êtes chargé de le représenter en cette circonstance, en présence de la très sainte Vierge, mère de Dieu, et de toute la cour céleste, de garder à perpétuité la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et de servir toujours les pauvres malades; — but principal de notre Institut, — même en temps de peste, conformément à la règle de vie contenue dans la Bulle de la Congrégation des Ministres des infirmes, et dans ses Constitutions faites et approuvées par l'autorité

apostolique, et celles qui seront promulguées à l'avenir. »

Cette profession fut acceptée par l'archevêque de la manière suivante :

« Et moi, Paul-Albert, en vertu de l'autorité dont je suis revêtu, j'accepte votre profession au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Ensuite Camille prit place sur le siège de l'archevèque, et reçut en son nom les professions de ses religieux au fur et à mesure qu'ils étaient appelés par le notaire.

On dressa du tout un acte public, en présence de Jean Prisco de Juvenalibus, notaire du chapitre. Ceux qui firent la profession entre les mains de Camille furent le Père François Profeta, le Père Blaise d'Operti, et les Frères Angelino Bruggia, Étienne de Modène, François Lapis, Jean Baudingon, Nicolas Clément, Antoine Barbarossa, Prosper Fonteggia, Lucas-Antoine Catalan, Jacques-Antoine de Meo, Gaspard Macaire, Paul Rendeo, François Pizzorno, Jeãn-Ange Cocozello, Sanzio Cicatelli, Godefroi Stella, Balthasar Fonseca, Espagnol, Jean-Antoine de Muzzio, Scipion Carrozza, Antoine Peruccio, Marcel Manzio, Alexandre Gallo, Annibal Ramondino, Jules-César Altavilla. Treize d'entre eux furent ordonnés prêtres, et dix autres voulurent se consacrer au service de Dieu et des pauvres avec l'humble qualité de Frères, refusant, comme un poids trop lourd pour eux, la dignité sacerdotale.

La profession terminée, Camille dit la messe, et donna la communion aux nouveaux profès, tant

Prêtres que Frères; et, sur le soir, il les embrassa tous en signe de congratulation et pour leur témoigner toute sa joie, en leur disant : « Nous irons ensemble à la maison du Seigneur. » Ensuite Camille, s'étant agenouillé par terre, déposa à leurs pieds les choses même les plus communes qui étaient à son usage, et leur dit qu'il se dépouillait de nouveau de tout ce qu'il espérait et pouvait avoir et posséder dans ce monde, protestant qu'il regardait comme à lui prêté et donné par aumône par la Congrégation ce qui était sous leurs yeux, les vêtements, le lit et les autres objets indispensables. Il ne consentit à se relever que lorsque les nouveaux profès lui eurent répondu, qu'ils les lui prêtaient et lui en faisaient l'aumône. A son exemple, les autres Religieux firent la même renonciation avec une ferveur incroyable. Chacun d'eux allait dans sa cellule chercher ce qu'il possédait, et le déposait aux pieds de Camille, se dessaisissant de tout, même des choses les plus viles et les moins importantes.

Quelques jours après, ils visitèrent tous ensemble les sept églises, pour rendre grâces à Dieu de la faveur qu'il venait de leur accorder. Camille, chemin faisant, leur parla avec un saint enthousiasme des merveilles que le Seigneur avait opérées dans l'établissement de l'Institut. Pour leur procurer un peu de repos, il les fit asseoir dans une grotte qui était sur leur route, où il leur adressa une chaleureuse allocution sur la confiance qu'ils devaient avoir dans la Providence divine, prenant pour texte ces paroles de Notre

Seigneur Jésus-Christ : « Ne craignez point, faible troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous mettre en possession du royaume. » Il les excita à marcher vers la perfection et à mener à bonne fin l'entreprise commencée. Il leur dit, entre autres choses, que le temps viendrait où cette humble et modeste famille s'accroîtrait, se disperserait dans le monde, et produirait les fruits les plus abondants et les plus heureux pour le salut des âmes. Il les attendrit tous, et quelques-uns, versant des larmes de joie, s'offraient d'eux-mêmes pour aller dans les contrées infidèles recevoir le matyre et mourir victimes de leur amour, en se consacrant aux services des pestiférés.

CHAPITRE XXX

Camille obtient une nouvelle confirmation du Pape Clément VIII ainsi que plusieurs autres faveurs particulières.

Après la profession, Camille se sentit enflammé d'une nouvelle ardeur pour soulager les infirmes ; il disait qu'il était obligé de faire par vœu ce qu'il faisait auparavant de grand cœur sous l'impulsion puissante de la charité.

A Innocent IX, qui mourut le 30 décembre 1591, succéda le Pape Clément VIII, le 30 janvier 1592. Camille, sachant que, lorsqu'il était cardinal, il s'était montré peu porté à lier par des vœux les membres de la Congrégation, voulut connaître ses intentions ; s'étant présenté pour lui baiser les

pieds, il le supplia de vouloir bien confirmer son Ordre et ses privilèges. Le Pontife acquiesça promptement à sa demande ; par un Bref apostolique, daté du 20 mars de la même année, non seulement il approuva et confirma de nouveau tout ce qu'avait fait son prédécesseur Grégoire XIV, mais dans le même Bref il lui accorda encore la faculté de recevoir des novices pendant deux ans, sans l'intervention d'aucun chapitre, comme il avait été prescrit par deux bulles de Sixte V. Les deux années étant écoulées, le même Souverain Pontife, par un autre Bref, en date du 31 mars 1594, accorda pour toujours cette permission : preuve évidente de l'estime particulière qu'il avait pour cet Ordre, puisque, à l'exception de quelques-uns, la défense s'étendit sur tous les autres. Par là on voit clairement que ce saint pape, qui, étant cardinal, paraissait être opposé à l'érection, une fois élevé au pontificat, lui accorda son approbation, le confirma et l'enrichit de beaucoup de faveurs et de privilèges.

La même chose arriva au cardinal Cusano, qui avait coutume d'appeler la Congrégation, quand elle commença, « une compagnie ridicule ». La voyant dans la suite érigée en Ordre religieux, il ne pouvait se lasser d'admirer ses œuvres étonnantes et merveilleuses, et il montra toujours la plus grande affection pour le Père Camille. Quand les disciples de ce dernier eurent fait leur profession, la veille de la fête de sainte Madeleine, saint Philippe de Néri, tout rayonnant de joie, alla aussi rendre visite au serviteur de Dieu, et, après l'avoir

embrassé tendrement, il lui dit : « Père Camille, vraiment le succès de cette œuvre me paraît une chose merveilleuse, et que l'on ne doit pas attribuer à des moyens humains. » Pareillement le cardinal San Severino, qui se montrait peu porté pour la confirmation, en voyant la Congrégation donner de si grandes espérances, s'y attacha tellement, qu'étant à l'extrémité, il voulut mourir entre les bras de ses religieux, en ayant toujours quatre autour de son lit.

Mais revenons à Camille : dès qu'il eut obtenu le bref de confirmation, il se rendit à Naples où, le 3 mai de l'an 1592, fête de la sainte Croix, il reçut solennellement la profession des Pères et des Frères qui se trouvaient dans cet établissement, quand on fit la profession à Rome. Il alla ensuite avec Curzio Lodi, un des profès, à Bocchianico, sa patrie, où il répartit à de pauvres veuves, à des orphelins, des pupilles, des infirmes et d'autres pauvres honteux, le prix de ce qui lui était resté de son modeste patrimoine, et quelque autre secours que lui avait remis pour cet effet Fermo Calvi. Il distribua aussi de petits traités et plusieurs objets bénits, allant de porte en porte, demandant l'aumône, à la grande édification de tous.

Comme son amour pour le prochain était très ardent, il désira le communiquer à un de ses proches parents, homme très riche : il l'engagea à se détacher des biens de la terre et à se montrer libéral envers les pauvres. Celui-ci lui dit « qu'il y avait assez d'un fou dans la famille » : réponse digne d'un mondain qui tient à son or. Le servi-

teur de Dieu ne s'en offensa pas, il déplora seulement l'insensibilité et la dureté de cœur de cet homme.

De là il passa à la *Santa Casa* de Lorette, pour remercier la sainte Vierge de la faveur qu'il avait obtenue par sa glorieuse intercession. Il y dit la messe avec une grande ferveur et en versant d'abondantes larmes.

Il retourna ensuite à Rome, où, ayant trouvé la maison grevée de beaucoup de dettes, — elles montaient à neuf mille écus —, il fut dans un grand embarras; car chaque jour la confrérie du Gonfalon, à laquelle on devait de très fortes sommes, faisait de nouvelles instances pour être payée. Quelques maisons contiguës à la *Madeleine*, où habitait la Congrégation, lui appartenaient : on lui devait quelques loyers, et, comme la confrérie était obligée, le 10 juillet, de tenir des engagements considérables qu'elle avait pris, elle envoya les officiers de police du Vicaire (1) faire une saisie chez Camille ; dès que celui-ci les aperçut, il se jeta aux pieds du crucifix. Les huissiers, ne trouvant aucun objet de valeur, se retirèrent, après avoir mis le séquestre sur une maison qu'avait achetée Fermo Calvi, quelques jours auparavant, et dont il avait fait présent à l'Institut.

Dans cette position pénible, Camille ne sut trouver d'autre remède que de recourir à son refuge ordinaire, la prière, qui l'avait tiré des situations les plus critiques. C'est pourquoi il supplia Notre-

(1) Nom donné au magistrat chargé de l'administration criminelle et civile.

Seigneur de venir à son aide dans cette extrémité. Il lui vint aussi en pensée d'aller se jeter aux pieds du Souverain Pontife et de lui découvrir avec confiance tout ce qui se passait. En attendant, il prit des arrangements avec la Confrérie, et lui acheta ces maisons moyennant certains payements à termes.

Lorsqu'on allait écrire l'acte de vente, un des administrateurs, voyant la pauvreté extrême dans laquelle Camille se trouvait à cette époque, désespérant presque de toucher le prix fixé, — il montait à quatre mille écus, — dit à Camille : « Mon Père, et le reste du payement, quand aura-t-il lieu? » voulant donner à entendre qu'ils mourraient tous sans le voir s'effectuer. Alors Camille, surpris de son peu de confiance, lui répondit : « Refuseriez-vous par hasard à Dieu le pouvoir d'envoyer demain matin à cette porte des sacs d'écus? » Ce qui fit sourire un des administrateurs, qui lui dit : « Ce n'est plus maintenant le temps des miracles. » Cependant la moitié de l'année ne s'était pas encore écoulée, qu'ils furent obligés de reconnaître la main de la Providence, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Après cela, Camille alla trouver le pape à Frascati. Il lui baisa les pieds, et lui dit modestement : « Très Saint-Père, notre pauvre Institut, qui ne cesse jour et nuit de se consacrer au service des malheureux infirmes détenus dans la sombre obscurité des prisons, qui prodigue ses soins aux mourants au milieu des odeurs fétides des hôpitaux et dans la ville entière, est tellement obéré,

que nous ne savons que faire ; la maison de Rome nous coûte chaque année pour redevances ou pensions trois cent soixante et dix écus ; nous supplions Votre Sainteté de vouloir bien nous venir en aide dans cette extrémité. » Le Souverain Pontife fut touché de compassion et lui répondit que, quoique la Chambre apostolique fût engagée dans des dépenses considérables, étant obligée de fournir chaque mois à l'empereur plusieurs milliers d'écus, néanmoins, dès qu'il serait de retour à Rome, il s'occuperait de l'objet de sa demande. Il tint sa promesse, et ordonna qu'on payât sur-le-champ trois cent soixante et dix écus dus à la confrérie du Gonfalon, promettant de renouveler chaque année la même largesse.

CHAPITRE XXXI

Camille prévoit que Dieu assistera l'Institut. Mort du cardinal Mondovi.

Dès que Camille eut reçu cette faveur et ce secours de Sa Sainteté, il réunit tous ses Religieux dans l'Église, et en présence du très saint Sacrement, ce qu'auparavant il n'avait jamais fait, il leur recommanda avec les plus vives instances de prier pour le Souverain Pontife, ajoutant que lui-même l'avait ainsi ordonné. Prenant ensuite un ton de voix extraordinaire, ce que n'avaient jamais vu ses compagnons, il commença à leur tenir un langage simple mais solide, et à

leur parler d'une manière si forte de la Providence, qu'il semblait être assuré de ce qu'il avançait par quelque promesse divine. Il leur dit entre autres choses : « Mes Pères et mes Frères, il ne faut pas douter un seul instant de la Providence, si nous faisons tous nos efforts pour atteindre à la perfection, pour consoler et soigner les pauvres. Si telle est notre conduite, je vous le promets, et n'ayez pas à ce sujet la moindre crainte, je vous promets qu'il ne vous manquera rien de ce qui vous est nécessaire, sans vous parler des dons considérables que vous recevrez. » Et il ajouta : « Il ne s'écoulera pas un long intervalle de temps, peut-être même pas un mois, sans que nous soyons témoins des secours que Dieu nous réserve, et qu'un héritage considérable mette notre Ordre à même de se libérer de ses dettes. Rappelez-vous les paroles que ce tendre Sauveur — montrant de la main le Saint-Sacrement — dit à sainte Catherine de Sienne : « Pense à moi, et je penserai à « toi. » « Ainsi nous devons tenir pour certain que, si nous nous consacrons à son service et à celui des pauvres, il ne nous oubliera pas, il ne nous laissera manquer d'aucune de ces choses temporelles qu'il accorde si libéralement même aux ennemis de la foi. » Et il termina ainsi son discours.

Il plut à la divine Providence de le consoler et de réaliser bientôt ses promesses; car à peine le mois s'était-il écoulé, que l'excellent cardinal Mondovi, d'heureuse mémoire, donna en mourant à la Congrégation près de quinze mille écus. Les religieux furent très surpris, se rappelant ce que, peu

de jours auparavant, ils avaient entendu répéter à Camille touchant la divine Providence, surtout parce que le cardinal jouissait alors d'une très bonne santé, et n'avait pas la moindre indisposition. Quelques jours avant, il avait été légèrement malade, et, quoique le saint Fondateur vînt le voir de temps en temps, dans les divers entretiens qu'ils avaient eus ensemble, il ne lui avait jamais dit un seul mot de ses intentions. Seulement, la maladie devenant plus grave, — et il fut alors visité fréquemment par Camille et ses compagnons, à la grande satisfaction du cardinal, — ce dernier, après avoir fait secrètement son testament, se voyant sur le point de mourir, pressait les mains de Camille qui était au chevet de son lit, et le regardant avec des yeux, quoique tristes, plus affectueux que de coutume, semblait lui dire : « Père, je vous ai aimé pendant la vie; souvenez-vous après la mort de prier pour moi. » Mais Camille, ne pénétrant pas plus avant et ne pensant pas le moins du monde à un accroissement de biens temporels, priait continuellement Dieu de lui accorder une sainte et heureuse mort. Au moment où il expira, Camille éclata en sanglots, et, baisant amoureusement la pâle figure du cardinal, il la baignait de ses larmes, pleurant aussi la perte que faisait son Institut que la mort privait d'un si bon père. Comme il était ainsi livré tout entier à sa douleur, les personnes qui se trouvaient présentes l'engagèrent à cesser de pleurer et à donner des ordres pour les obsèques, en lui disant que ce soin le regardait, puisqu'il était héritier. Le no-

taire, qui ouvrit le testament, lui ayant répété la même chose, le serviteur de Dieu fut très surpris de ce secours inattendu, et fit connaître, en versant des larmes encore plus abondantes, combien il ressentait vivement la perte de ce prince bienfaisant qui avait comblé de faveurs son Ordre au moment de la mort, comme il l'avait fait pendant sa vie.

Le cardinal ordonna dans son testament qu'on l'enterrât sans aucune espèce de pompe; Camille, apprenant cela, alla sur-le-champ supplier le Souverain Pontife d'accorder la dispense nécessaire et de permettre que l'on rendît au défunt les honneurs qu'il méritait. Sa Sainteté l'accorda sans peine, et Camille fit faire de magnifiques obsèques à un prince de l'Église si libéral, qui lui avait donné tant de preuves de la bonté sans bornes qu'il avait pour lui. Camille et ses Religieux accompagnèrent le corps jusqu'au lieu de la sépulture en répandant des pleurs. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Clément, *intra muros*, comme il l'avait ordonné lui-même. Sur le mausolée fut placée une grande plaque de marbre, où l'on grava en caractères de bronze une inscription qui rappelle les mérites du cardinal et les dons, vraiment dignes d'un prince, qu'il fit à l'Institut. Les saints Religieux ont payé la dette de reconnaissance par leurs prières continuelles, et ont éternisé la mémoire de leur bienfaiteur dans leurs annales. Le cardinal Mondovi mourut le 17 décembre en 1592.

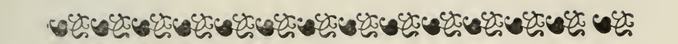
Au moment où Camille assistait à ses funérailles et passait par la porte Sainte-Marie, les admi-

nistrateurs de la société du Gonfalon lui présentèrent une bulle dorée, qui faisait connaître tous ses privilèges, voulant ainsi lui faire entendre que le temps était venu où il pouvait remplir ses engagements, tellement la nouvelle de l'héritage s'était répandue avec rapidité ! Camille, prenant alors la bulle et la baisant affectueusement, s'écria : « Dieu soit loué ! car il a bien voulu faire revivre le temps des miracles, ce que ne pouvaient croire ces messieurs ; » faisant allusion à ce qui s'était passé entre eux et lui. Il les paya exactement et acquitta toutes ses autres dettes. Il répara les constructions antiques de la maison de Rome, augmenta le cloître, fit construire de nouveaux laboratoires et de nouvelles cellules. Il mettait lui-même la main à l'œuvre ainsi que ses religieux, portant les matériaux et transportant ceux qui étaient inutiles jusqu'à la place Sainte-Marie du Panthéon. Camille était aidé dans ce travail par Jules Léon, docteur en droit, prélat des deux signatures, novice à cette époque — des hommes très remarquables se faisaient honneur de porter la croix ; — il emportait avec le Père général les pierres et la terre que l'on déblayait. Le cardinal Cajetan, avec lequel ce prélat avait été intimement lié avant de quitter le siècle, ayant passé par hasard, et voyant le docteur Jules se livrant à un semblable travail, fit arrêter son carrosse, et ne put s'empêcher de verser des larmes d'admiration, en voyant tant d'abnégation dans un homme si élevé, qui s'abaissait à un emploi si humble par amour pour Dieu et par obéissance pour ses supé-

rieurs. Il l'embrassa tendrement, et à cause de l'estime qu'il avait pour lui, il donna à l'établissement, une once d'eau, que l'on fit arriver par des conduits dans la maison, ce qui contribua à l'ornement et à l'embellissement de la cour, et permit de fournir d'eau les cuisines qui en manquaient.

Après la perte si regrettable du cardinal Mondovi, Camille, reconnaissant que son Ordre était une jeune plante; qu'il pourrait difficilement se soutenir, sans l'appui de quelque personnage important qui pût non seulement l'aider de ses largesses, mais encore le défendre de son autorité, quoique la bulle en eût disposé autrement, jugea à propos de choisir un autre protecteur, et prit, avec la permission du Souverain Pontife, à la place du cardinal défunt, le cardinal Salviati, son ancien bienfaiteur.

L'Institut ne possédait alors que deux maisons, celle de Rome et celle de Naples; le vénérable général se trouvait tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, selon que l'exigeaient les besoins de l'administration. Après la prière du matin, il était continuellement dans les hôpitaux et dans les maisons où il était appelé. Chaque jour l'Ordre voyait accourir dans son sein des sujets d'élite, des hommes d'un grand dévouement, qui se consacraient au service des pauvres. Camille crut qu'il pouvait l'étendre dans les autres parties de l'Italie : matière du second livre, que nous ferons précéder de quelques observations, tendant à prouver le besoin qu'avait l'Église de l'établissement de ce saint Institut.



LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

De la nécessité de l'établissement de cet Institut.

Pour mieux faire connaître combien Dieu a manifesté au monde sa bonté en faisant naître dans le sein de l'Église le nouvel Institut des Clercs Réguliers, Ministres des infirmes, confirmé et encouragé par les Souverains Pontifes, accueilli avec tant de faveur par les principales villes d'Italie, d'Espagne et de Portugal, et si digne d'être établi dans toute la chrétienté, nous parlerons, au commencement de ce livre, de quelques-uns des désordres innombrables, dont le grand serviteur de Dieu, Camille, avait été témoin dans les hôpitaux et les maisons particulières où il était appelé pour prodiguer ses soins aux mourants. Comme on peut l'inférer de ce que nous avons dit jusqu'ici, le but principal de cet Institut consiste : 1° à assister

continuellement, pour l'âme et pour le corps, les pauvres dans les hôpitaux; 2° au dehors, à secourir dans leurs maisons tous les malades, sans en excepter ceux des prisons, et les aider tous à mourir chrétiennement.

Commençons par les malades des hôpitaux, et nous serons convaincus de l'urgente nécessité de l'établissement de cet Ordre. Ces lieux, où se trouvent rassemblées toutes les misères humaines, étaient auparavant détestés, à cause du péril que l'on courait d'y perdre la vie; et l'on ne trouvait qu'avec peine des prêtres, médiocrement instruits, qui voulussent consacrer leurs soins aux infirmes et résider au milieu d'eux. De là, par défaut de ministres suffisants, surtout en temps de peste ou d'autre maladie contagieuse, les Évêques et les administrateurs des hôpitaux se voyaient contraints de se servir d'hommes ignorants, chassés de leur patrie, châtiés pour quelque crime, leur infligeant pour punition et pour pénitence de servir dans ces établissements. C'est pourquoi, n'ayant, pour ainsi dire, dans leur conduite d'autre mobile que le salaire, ces derniers les regardaient comme des prisons, où ils demeuraient à contre-cœur et sans avantage pour les pauvres, dont le plus grand nombre mourait sans Confession, sans Viatique, sans Extrême-Onction, et sans qu'on leur fît la recommandation de l'âme. Et si maintenant, dans les hôpitaux, où se trouvent nuit et jour les Pères, ministres des infirmes, qui s'acquittent de leurs devoirs avec un zèle au-dessus de tout éloge, il arrive quelquefois que des malades

meurent sans sacrements, à cause de certains accidents imprévus que l'on voit tous les jours au milieu d'une foule si considérable, que devait-ce être, lorsque dans ces asiles de la misère le soin des âmes était confié à des hommes sans charité et sans zèle, mercenaires, qui n'étaient mus que par l'intérêt? Bien souvent les pauvres étaient, durant deux ou trois jours, en proie aux terribles angoisses de l'agonie, sans que personne s'approchât de leur couche de douleurs et leur adressât un seul mot de consolation.

J'aurais beaucoup à dire, si j'avais à parler de la négligence que l'on remarquait dans l'administration des sacrements et du peu de respect avec lequel ils étaient reçus. Le corps si saint, si vénérable de Notre-Seigneur Jésus-Christ était porté dans les hôpitaux presque sans appareil. Il était généralement admis que, lorsqu'on recevait des malades, tantôt transis de froid, tantôt tourmentés par de violents accès de fièvre, on les obligeait à se confesser tout de suite, sans préparation aucune. Pris ainsi au dépourvu, ils s'approchaient du tribunal de la pénitence par pure cérémonie, ne déclaraient pas la moitié de leurs péchés, et mouraient dans ce triste état. Cet usage était général et rendu indispensable par les règlements de tous les hospices, et les infirmiers ne pouvaient les déposer dans les lits, sans qu'ils fussent préalablement confessés, ce qu'ils faisaient, comme nous l'avons déjà dit, par manière d'acquit, et pour jouir de ce repos qu'ils désiraient si ardemment. Ils étaient ensuite oubliés, et terminaient dans ces

mauvaises dispositions leur malheureuse existence.

Souvent, quand ils recevaient le lendemain la communion, ils avaient la bouche tellement desséchée par la chaleur dévorante de la fièvre, que la sainte hostie s'attachait à leur palais; et, ne pouvant l'avaler, ils la détachaient avec leurs mains qu'ils essuyaient ensuite à leurs draps ou à leurs couvertures, où restait empreinte une partie des espèces eucharistiques. O Dieu! combien de fois, parce qu'aucune personne de piété n'assistait les malades, quand on leur donnait la communion, des hommes grossiers et sans instruction crachaient par terre ou contre les murailles les saintes espèces! Tandis que Camille aidait à administrer le sacrement de l'Eucharistie dans un hôpital, il arriva qu'un malade, surpris par un violent accès de toux, rejeta tout à coup la sainte hostie. Camille, qui se trouvait au chevet du lit, s'empressa aussitôt de placer la main devant sa bouche, y reçut le pain céleste, l'emporta et le déposa dans un endroit convenable. Un très grand nombre mouraient sans recevoir l'Extrême-Onction, et se trouvaient ainsi privés de ce secours si puissant et si salutaire.

On ne rencontrait pas de moindres inconvénients pour ce qui regardait la santé du corps. Qui pourrait dire de combien d'incommodités et de tourments ont été délivrés les malades par les soins et les secours continuels qu'ils ont reçus de ces Pères dans les hôpitaux, dont ils ont fait leur demeure? Combien de fois n'ont-ils pas passé des

journées entières, sans goûter aucune espèce de nourriture, parce qu'ils n'étaient secourus et soignés de personne? Combien de fois ne laissait-on pas les plats sur les lits de pauvres souffrants qui, à cause de leur faiblesse, ne pouvaient prendre les aliments de leurs propres mains, et auxquels on les enlevait sans qu'ils y eussent touché, procédé funeste, souvent la source de murmures et de malédictions contre la cruauté des servants pour lesquels ils nourrissaient une aversion profonde?

Combien d'infortunés, accablés sous le poids de leurs maux, étaient dévorés par les insectes, ou languissaient dans la malpropreté, parce que personne ne faisait leurs lits? Combien qui, maigres et exténués, essayant de descendre de leurs couches, en tombant sur le pavé, ou mouraient, ou se blessaient grièvement? Combien qui, traités inhumainement par des servants sans pitié, expiraient entre leurs bras? Que de mépris, que d'affronts, que d'outrages, que de mauvais traitements ne recevaient-ils pas de la part de ces hommes barbares, qui se faisaient un amusement et un plaisir de malmener les pauvres, comme si Jésus-Christ n'avait pas dit dans son Évangile : « Ce que vous ferez à un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait? » Et plût à Dieu que des paroles insultantes ils n'eussent pas passé à des actes pires encore, en leur donnant des soufflets et des coups, allant même jusqu'à les lier et les estropier sans motif et sans raison! Combien qui, mourant de soif, ne pouvaient obtenir un peu d'eau

pour se rafraîchir la bouche? Ainsi plusieurs ont avoué que, tourmentés par une soif dévorante qui les rendait furieux, ils buvaient de l'urine, du sang, l'eau et même l'huile des lampes. Et dans l'hôpital de Milan, il se trouva un malade qui, pour étancher la soif qui le consumait, avala d'un seul trait pendant la nuit deux carafes de médecines, lequel néanmoins ne mourut pas. Il est certain que l'on doit regarder cette souffrance comme l'un des tourments les plus terribles et les plus cruels que puisse endurer un malade. Le mauvais riche, dont la langue était brûlante, ne se plaignait que du supplice affreux que lui faisait éprouver la soif.

On aura de la peine à croire ce que nous allons raconter. Combien de pauvres, en proie aux tortures de l'agonie, n'ayant pas encore cessé de vivre, étaient retirés de leurs lits et portés encore vivants au milieu des cadavres pour être ensevelis avec eux? Le vénérable Père Camille, dans un hôpital de Rome, se rendant un jour dans la salle où l'on place les morts, trouva parmi eux un homme vivant, qui était à l'agonie et fut emporté dans ce lieu comme mort. Il vécut encore trois jours, et le serviteur de Dieu reconnut qu'il vivait encore, en voyant jaillir le sang d'une blessure qu'on lui fit au front, quand on le jeta à terre comme un cadavre. Dans le même hôpital, après avoir fait la recommandation de l'âme à un autre, l'ecclésiastique qui l'assistait, pensant que cet homme frappé d'apoplexie avait rendu le dernier soupir, après l'avoir aspergé d'eau bénite et récité certaines

prières, lui couvrit le visage et se retira. Quelques heures après, les servants vinrent avec des torches et des flambeaux pour l'enterrer. En lui découvrant le visage, ils s'aperçurent qu'il était vivant; et même il parla. L'infortuné fut saisi d'une telle épouvante, en voyant autour de lui les flambeaux, la croix et tout l'appareil funèbre, qu'il tomba en syncope, et mourut de frayeur, après avoir vécu encore cinq jours, pendant lesquels il ne voulut ni boire ni manger.

Dans un autre hôpital de Rome, il arriva un autre cas analogue. Un malade, ayant éprouvé un accident qui le priva de l'usage de ses sens, fut regardé comme mort et emporté dans la salle des défunts. Il resta là, quatre heures, étendu par terre; il finit par revenir de sa léthargie, et, se voyant au milieu de huit morts, il faillit mourir de la grande frayeur qu'il éprouva. Il prit courage, se leva sur son séant, comme il put, et retourna à l'hôpital dans l'étrange costume qu'il avait. Il y causa une terrible épouvante à tous ceux qui le virent, et qui savaient qu'on l'avait porté dans la salle mortuaire pour être déposé dans le caveau funèbre. Il vécut encore plusieurs années.

Parlons des inconvénients et des abus d'un autre genre. Que d'infidèles de toutes les nations mouraient dans les hôpitaux, comme les êtres privés de la raison, sans avoir auprès d'eux quelqu'un pour leur adresser quelques paroles de consolation, pour leur parler du baptême, de la foi en Jésus-Christ, et prendre soin de leur conversion? Mais depuis que Notre-Seigneur a en-

richi l'Église de l'Institut des Clercs Réguliers, Ministres des infirmes, qui ne quittent jamais les hôpitaux, tout le monde sait combien ont abjuré leurs erreurs et embrassé le catholicisme. « Oui, leur nombre est très grand, avait coutume de dire le saint Père Camille : mes Pères et mes Frères, oui, ces salles d'hôpitaux fournissent à notre zèle pour le salut des âmes un champ plus productif que les Indes et le Japon. » On ne peut s'imaginer quels merveilleux effets produisaient, au moment de la mort, toutes ces pieuses exhortations et tous ces sages avis; qu'il nous suffise de citer à l'appui les deux exemples suivants.

Dans l'hôpital *dell' Annunziata* de Naples, un Père de l'Ordre avait travaillé inutilement plusieurs jours à convertir un Turc; celui-ci disait qu'il était né musulman et qu'il mourrait musulman. Il était presque à l'agonie, néanmoins le Religieux ne cessait de l'exhorter. Quand il s'y attendait le moins, le Père des lumières toucha le cœur de l'infidèle; celui-ci demanda le baptême, que lui conféra le Religieux, et son front était encore humide de l'onde sainte , quand il invoqua les noms sacrés de Jésus et de Marie, dont il ne voulait pas auparavant entendre parler. Il mourut en chrétien, après avoir reçu le nom de Jean. Ceci arriva le 24 du mois d'août de l'an 1600.

L'exemple suivant n'est pas moins admirable. A Palerme était sur le point de mourir un autre esclave turc, âgé de quatre-vingts ans, qui, huit jours avant, était tombé malade par suite d'une colère qu'il avait prise, parce qu'un autre esclave

son compagnon, s'était fait chrétien. Le maître, qui était un homme pieux, se rendit à la maison des Pères, les priant d'essayer d'amollir ce cœur endurci. Le supérieur vint rendre visite au vieillard, et le trouva presque expirant. Il commença par l'engager vivement à devenir chrétien. En santé, ce malheureux montrait une grande obstination; mais, dans ce moment suprême, Dieu dans sa miséricorde, dompta son opiniâtreté. Il donna à entendre par les gestes qu'il fit avec les mains et la tête, et par quelques paroles mal articulées, qu'il voulait être chrétien, et qu'il regrettait de ne l'avoir pas été auparavant. On appela le curé de Saint-Antoine, lequel, arrivant, accompagné de quatre prêtres, le baptisa et inscrivit son nom sur le registre, ce qui causa une grande joie à tous ceux de la maison. Il courut à l'église, pour lui donner le saint Viatique; mais, à peine de retour, le néophyte expira dans les plus heureuses dispositions, joyeux, comme s'il avait eu le bonheur de recevoir son Sauveur, car, s'il ne reçut pas le roi de gloire, il mourut en sa présence.

Les grands avantages que les malades et les mourants retiraient de l'assistance de Camille et de ses compagnons, et les améliorations importantes apportées dans les hôpitaux que notre saint visita, engagèrent les Souverains Pontifes non seulement à approuver son Institut, mais aussi à le combler d'éloges et à l'enrichir d'innombrables privilèges. Sixte V, dans la Constitution par laquelle il donna son approbation à l'Ordre, après avoir fait observer que la charité pour les pauvres malades, en parti-

culier ceux des hôpitaux, est très-agréable à Notre Seigneur, ajoute : « Notre bien-aimé fils, Camille de Lellis, prêtre du diocèse de Chieti, et ses autres compagnons, considérant combien est méritoire aux yeux de Dieu et nécessaire pour le salut des âmes l'accomplissement de ce devoir, ont montré de nos jours pour les pauvres de Jésus-Christ dans les hôpitaux la même tendresse qu'une mère pour son fils unique, et ont donné des preuves de cette tendre affection envers eux, en les exhortant à la patience par tous les moyens que peut suggérer un ardent amour, en invitant les uns à recevoir les Sacrements de l'Église, en consolant les autres, et en les aidant nuit et jour à bien mourir. » Et peu après le même Pape ajoute ces paroles remarquables : « Espérant que cet Institut fournira le remède convenable aux désordres et aux dangers auxquels sont souvent exposés les malades par défaut de ministres suffisants, et qu'il sera utile pour le salut de l'âme et du corps, et fera descendre sur les fidèles les bénédictions célestes... » Il répète à peu près la même chose dans le second Bref par lequel il accorde aux Ministres des infirmes la permission de porter la croix sur leurs habits. Grégoire XIV, en érigeant l'Institut de Camille en Ordre religieux, au commencement de sa Bulle, donne les plus grandes louanges à saint Camille et à sa Congrégation. C'est ce qu'on lit encore dans les bulles de confirmation et des privilèges concédés par les papes Urbain VIII, Paul V, et d'autres que nous omettons pour abréger.

Quoique de nos jours, grâces à Dieu, les hôpitaux ne soient pas dans le même état où ils se trouvaient du temps de saint Camille, soit pour la propreté, soit pour les secours que les malades reçoivent de la part des servants et des médecins, Grégoire XVI, considérant quels grands avantages pouvait procurer le dévouement de ces héroïques religieux que la charité seule attire auprès des lits des malades, à la prière de son Éminence le cardinal Joseph-Antoine Sala, protecteur et président de l'hôpital du Sauveur *ad Sancta Sanctorum*, fit publier par la Congrégation des Évêques et des Réguliers, un rescrit par lequel les Ministres des infirmes furent introduits dans cet hôpital, où ils résident et prodiguent leurs soins aux pauvres. Ils en prirent possession le 31 octobre 1836, et ils continuent, à la grande satisfaction de tous, à y donner des preuves de cet amour affectueux et de ce zèle ardent, qui ont toujours distingué les dignes enfants de saint Camille.

Si nous arrivons maintenant aux maisons des particuliers, quelle langue pourra dignement exprimer les bienfaits infinis répandus à profusion par ce saint Institut? Combien de fois ces Pères n'ont-ils pas trouvé des hommes endurcis dans le vice, qui mouraient à côté de l'objet de leur passion criminelle? Combien n'en voyaient-ils pas qui, au lieu de pleurer et gémir sur les désordres de leur vie passée, se lamentaient parce qu'il leur fallait quitter leurs biens, leur femme, leurs enfants? Combien qui mouraient avec l'esprit et les désirs de vengeance, maudissant leurs fils, s'ils

ne l'accomplissaient pas? Combien qui, au lieu d'invoquer les noms si doux de Jésus et de Marie, prononçaient celui de quelque jeune personne, qu'ils aimaient d'un amour honteux et coupable? Combien qui, ayant la mort sur les lèvres, agitaient les mains, comme s'ils comptaient de l'argent, parlant d'affaires, de contrats et d'obligations? Combien qui mouraient sans Sacrements, et surtout parmi la noblesse, parce qu'il ne se trouvait personne qui osât les tirer de leur illusion, ou les avertir que l'heure suprême allait sonner? Combien qui, réduits à l'extrémité, voyaient les héritiers se disputer et en venir aux mains pour s'emparer de leur argent, enfonçant les armoires et mettant la maison sens dessus dessous? On peut aisément se figurer quels supplices doivent torturer le mourant, qui a un tel spectacle sous les yeux, car, outre les angoisses de l'agonie et la crainte de l'arrêt éternel qui l'attend, il voit devant lui ses propres enfants se quereller, ses domestiques cupides et insoumis s'injurier, et sa femme, reléguée dans un coin, pleurer son triste veuvage. Oh! qu'il serait doux pour lui, dans cette douloureuse situation, d'avoir au chevet de son lit un saint religieux, pour le consoler et alléger le poids de ses souffrances au milieu d'un si cruel abandon! Un gentilhomme romain, se trouvant dans la position déplorable dont nous parlons, s'écriait sur le point de mourir : « Ah! Muzzio, Muzzio, à quoi tu te vois réduit! »

Un autre grand seigneur, étant également à l'agonie, et se voyant délaissé de tous, dit d'une

voix mélancolique et languissante, à un de ses favoris, qui passait devant lui : « Ah ! Fabio, Fabio, vous m'avez tous abandonné ! »

Nous ne raconterons pas les mille superstitions auxquelles certaines femmes avaient ordinairement recours à l'égard de ceux qui se mouraient, surtout quand ils tardaient trop à rendre le dernier soupir. Elles prononçaient des paroles superstitieuses sur des objets inconvenants qu'elles plaçaient sur eux, et dont nous ne parlerons pas pour ne pas scandaliser les faibles ; d'autres faisaient usage de rosaires et de reliques des Saints pour abréger l'agonie, comme si les Saints, qui pendant leur vie firent tant de miracles, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts, maintenant qu'ils sont dans le ciel parmi les anges, prenaient plaisir à ce que leurs restes précieux aidassent à achever de tuer les vivants.

Passons à d'autres abus. Un très grand nombre de personnes mouraient dans leur lit de mort violente, étouffées par leurs propres parents, parce que ceux-ci leur remplissaient la bouche de trop de viande et de boisson. A cet abus, causé par une imprudente ignorance, s'en joignit un autre non moins déplorable, et plût à Dieu qu'il cessât d'exister dans le monde ! Il arrivait souvent que des femmes, semblables à celles dont nous avons parlé, fermaient la bouche et les yeux du malade, lorsqu'elles croyaient qu'il avait cessé de vivre, afin qu'il fût moins hideux à voir. C'est ainsi que plusieurs malades, privés de la respiration, mou-

raient asphyxiés ; quelques-uns d'entre eux étaient enterrés vivants, abus lamentable, qui prenait sa source dans le défaut d'usage d'assister aux derniers soupirs des moribonds.

Et pour que l'on ne s'imagine pas que nous racontons des faits impossibles, nous citerons un cas qui ne saurait être contesté. Antoine Grillo, natif de Parme, souffrait depuis quelque temps de douleurs cruelles; étant resté quelques jours malade dans sa maison, il eut une de ces crises terribles qu'on appelle syncope; et, comme on le croyait mort, on le transporta la nuit à l'église Monticelli : A Rome, on dépose les corps dans des souterrains, assez semblables à des silos que l'on recouvre d'une pierre carrée qui s'enlève pour descendre les corps par un escalier; on les place ensuite les uns sur les autres sans les enterrer, comme en Espagne, et, autrefois en France. On déposa donc dans le caveau mortuaire le pauvre Antoine, et il y passa la nuit entière. Sur le matin, il reprit ses sens, et, se croyant dans son lit, il commença à appeler sa femme, en lui disant : « Catherine, Catherine, ouvre les fenêtres, et chasse cette mauvaise odeur de la chambre ! » Comme elle ne répondait pas, il s'imagina qu'elle dormait, et, pour la réveiller, il voulut la tirer par le bras, Cherchant alors à tâtons avec la main, il saisit le pied d'une morte, et, croyant que c'était celui de sa femme, il tira tellement, qu'il arracha la jambe qui lui resta entre les mains ; il reconnut le lieu où il était, et qu'on l'avait transporté vivant au milieu des morts. Il commença à se

lamenter et à crier. La Providence voulut que dans la matinée du même jour on inhumât un officier. On ouvrit le caveau, et l'on trouva le pauvre homme presque suffoqué par l'infection et demi-mort de frayeur. Cet évènement fit tant de bruit à Rome, que le pape Clément VIII voulut voir cet homme, et qu'il lui racontât lui-même ce que nous avons rapporté, et c'est de sa propre bouche que l'a appris le Père Sanzio Cicatelli.

Pour nous résumer, nous dirons, sans crainte d'être contredit, qu'aucune langue, aucune plume ne saurait décrire exactement les inconvénients et les dangers auxquels étaient et sont encore exposés les pauvres dans les hôpitaux, ces déshérités du monde, ces enfants du peuple qui sont partout délaissés. Comme remède à ces maux, la Providence a fait naître, au sein de l'Eglise de Jésus-Christ, l'Ordre des Clercs Réguliers, Ministres des infirmes, qui prodiguent aux malheureux les secours spirituels et corporels, et par leur sollicitude paternelle, par leur dévouement héroïque, font disparaître les désordres, les abus et les dangers que nous avons signalés.

CHAPITRE II

Charité de Camille pour les pauvres des hôpitaux.

L'amour de Camille pour les pauvres des hôpitaux fut sa vertu de prédilection, et pour laquelle Dieu l'avait choisi ; il la poussa à un si haut

degré, qu'il lui suffisait de les voir pour s'attendrir sur leur sort et oublier tout le reste. Il considérait en eux Jésus-Christ d'une manière si vive, que plusieurs fois, en leur donnant à manger, il s'imaginait que chacun d'eux était le Sauveur lui-même; il leur demandait grâce et le pardon de ses péchés, se tenant en leur présence avec le même respect que s'il eût été réellement en présence de Dieu, leur présentant souvent la nourriture, la tête découverte et à genoux.

Une nuit, dans l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, dans l'infirmerie des fous, son compagnon le trouva agenouillé, face à face avec un malade, qui avait la bouche rongée par un chancre si pestilentiel et si dégoûtant, que l'on ne pouvait en supporter l'infection. Camille respirait son haleine, comme s'il eût été une masse inerte et insensible, ou plutôt comme s'il eût contemplé les plaies du Sauveur. Il le regardait avec des yeux tendres et le visage souriant; il lui adressait des paroles si caressantes et si flatteuses, qu'il semblait qu'il était fou d'amour pour lui, lui disant : « Mon Seigneur, mon ami, les délices de mon cœur, que puis-je faire pour votre service ; » comme s'il eût parlé à Jésus, son bien-aimé, tellement il voyait dans le pauvre l'image de son Sauveur; et plusieurs fois il était tellement transporté, absorbé par cette pensée qu'il servait Jésus-Christ, qu'on le voyait parcourir l'hôpital, en sautant et gesticulant, sans avoir la conscience de ce qu'il faisait.

Il lui arrivait souvent qu'en donnant à manger aux pauvres, tenant l'écuelle d'une main et la cuil-

ler de l'autre, il n'atteignait pas la bouche de l'infirme, tant il avait l'esprit distrait. Son compagnon le vit un jour dans cet état, et le pria de lui donner l'écuelle, lui disant qu'il le servirait lui-même; mais le bon Père ne l'entendait pas, ne répondait pas; il était tout joyeux, transporté, et comme en extase. Cela ayant duré quelque temps, il revint en lui-même, soupirant et prononçant des paroles affectueuses et empreintes d'une piété suave. Son compagnon l'a vu ainsi plusieurs fois, ce qu'il a affirmé avec serment.

Il vivait, en quelque sorte, comme les Anges, dont le propre est d'intervenir dans les actions humaines, de manière à ne pas perdre pour cela la vue et la contemplation de Dieu. Et cet Ange de la terre avait tellement l'esprit fixé vers les biens célestes, que les charges nombreuses dont il s'acquittait envers les pauvres et pour le gouvernement de son Ordre n'empêchaient point cette heureuse union de son âme avec Dieu. Il était arrivé à ce degré de perfection où les deux vies, l'active et la contemplative, n'en forment plus qu'une, sans que l'une nuise à l'autre, mais s'aident toutes les deux réciproquement; car l'exercice de toutes ses bonnes œuvres rendait son oraison plus efficace, et la dévotion qu'il retirait de l'oraison, le rendait plus prompt à faire le bien.

Un jour le directeur du Saint-Esprit fit appeler Camille, qui se trouvait alors dans l'infirmerie, donnant à manger à un pauvre : « Dites à Monseigneur, répondit le serviteur de Dieu, que je suis occupé avec Jésus-Christ; que je ferai ce que Sa

Seigneurie m'ordonne, quand j'aurai terminé. » L'administrateur fut si édifié de la réponse que, lorsque Camille alla le voir, il l'accompagna jusqu'à la dernière marche de l'escalier, le regardant et l'honorant comme un grand serviteur de Jésus-Christ.

Passant un jour dans une salle de l'hôpital, un infirme lui dit : « Père, je vous en prie, ayez la bonté de faire mon lit, qui est très dur. » Il se fâcha, comme s'il lui avait fait une grande injure en employant l'expression de prier, il lui répondit : « Frère, Dieu vous pardonne ; est-ce que vous avez à me prier? Ne savez-vous pas que vous pouvez me commander, puisque je suis votre serviteur et votre esclave? » Et aussitôt il lui fit son lit avec la plus grande joie.

Après avoir donné à manger à un malade tout couvert de plaies, et lui avoir témoigné toutes sortes de bontés, le charitable serviteur de Dieu entendit néanmoins le pauvre, aigri par la violence du mal, lui manifester son mécontentement. Alors Camille, vivement touché de compassion pour lui, l'embrasse, le caresse, et lui dit affectueusement : « Mon très cher frère, je vous en conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne vous attristez pas, ne vous affligez pas davantage; car je suis prêt à vous servir, à faire tout ce que vous me demanderez, et sachez que je ne m'éloignerai d'ici que je ne vous aie vu content et satisfait. » Par ces paroles et d'autres semblables, il le tranquillisa et le consola.

Dans l'hôpital *dell'Annunziata* de Naples, faisant

le lit d'un malade, qu'il n'avait pu faire depuis quelques jours, à cause de la gravité du mal, il trouva que ses plaies avaient donné naissance à beaucoup de vers, et qu'un oreiller en était presque rempli. Les montrant à ses Religieux, qui s'acquittaient près de lui du même ministère : « Voilà, leur dit-il, mes enfants, voilà les fleurs et les pierres précieuses qui doivent composer la couronne qui ceindra nos fronts dans le ciel. Je remercie Dieu de ce qu'il vous a fait la grâce de vous confier la sainte mission de secourir vos frères. » Il nettoya aussitôt le malade de toutes ses immondices, et lui donna du linge propre.

Si les malades ne pouvaient se remuer, et qu'il fût nécessaire de les aider pour leur faire changer de linge, ou faire leurs lits, ou pour faire d'autres besoins, quoique malade lui-même et vieux, il les levait, les emportant dans ses bras, et passait ensuite à un autre lit, avec la même affection, le même respect et la même attention que s'il se fût agi du fils d'un grand prince. Que dis-je d'un prince? Il semblait qu'il portait dans ses bras, comme autrefois le saint vieillard Siméon, le Sauveur du monde. Le malade le plus couvert de lèpre, le plus contagieux de l'hôpital, il l'embrassait sans la moindre répugnance ; il approchait son visage du sien, respirait son haleine, et soutenait avec sa tête celle du pauvre dolent avec la même tendresse et la même dévotion que si la tête de son doux Jésus, meurtrie par la couronne d'épines, se fût reposée sur la sienne. Ce que les autres font par force, en servant les malades, lui

le faisait avec une joie extrême et une affection inexprimable. Pendant le court espace de temps que le malade passait dans un autre lit, il avait un soin admirable pour qu'il eût tout ce dont il avait besoin, qu'il ne restât pas découvert, la tête basse, et qu'il ne souffrît pas du froid.

Quand il se rendait à l'hôpital, quoiqu'il n'y rencontrât que des objets dégoûtants, des odeurs infectes, un abrégé de toutes les misères humaines, il marchait avec autant de joie et d'ardeur que s'il se dirigeait vers un parterre délicieux. Le docteur Barthélemy de la Croix, médecin et bienfaiteur de l'Institut, le rencontra un jour sur le soir, et lui demanda où il allait à cette heure : Camille lui répondit qu'il allait se promener dans un très beau jardin, orné de mille fleurs et d'une grande variété de fruits, qui se trouvait près du château Saint-Ange. Le docteur fut très étonné, car il savait qu'il n'y avait ni jardin ni verger dans tout ce parage. Alors Camille souriant lui dit « que ce jardin, c'était l'hôpital du Saint-Esprit ». Ce qui édifia beaucoup le docteur.

Un de ses Religieux lui demandant s'il se plaisait à l'hôpital, surpris de cette demande qu'il trouvait étrange, il lui répondit : « Comment ne me trouverais-je pas bien dans l'hôpital, étant dans le paradis terrestre, avec l'espérance et le gage certain de jouir de celui du ciel ! »

Il était naturellement taciturne et mélancolique ; mais, dès qu'il entrait dans quelque hôpital, à l'instant son front se déridait, les nuages de sa tristesse se dissipaient ; il était non seulement con-

tent et réjoui, mais il égayait tout le monde, et sa vue seule rendait la joie à tous les malades. Les aveugles eux-mêmes, étendant souvent les mains, le saluaient et l'appelaient par son nom. Il leur semblait que la présence du serviteur de Dieu était comme celle de l'Ange qui remuait les eaux de la piscine. Mais l'Ange du Seigneur n'en guérissait qu'un seul à la fois, tandis que la vue de Camille apportait à tous quelque secours et quelque consolation.

Chose merveilleuse! il semblait que son ombre et sa présence, semblables à celles de saint Pierre, procurassent la santé et le soulagement aux malades. Quand il entrait dans les salles, il recherchait ceux qui étaient le plus en danger et les plus voisins de la mort; il prenait tous les moyens possibles pour qu'ils mourussent en état de grâce, consolés et sans regretter la vie. Il ne se proposait d'autre fin, dans toutes ses occupations extérieures, que la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes de ces pauvres infortunés, pour lesquelles il prenait tant de peines et essuyait tant de fatigues.

En donnant à manger aux malades, il était si attentif à faire cette action, qu'il paraissait qu'il n'avait rien autre chose à faire dans le monde. D'une main, il leur présentait la nourriture, de l'autre, il leur soutenait la tête, ou éloignait les mouches de leur visage; avec ses yeux, il examinait s'il leur manquait quelque chose, ou s'ils témoignaient du dégoût pour la nourriture; avec ses oreilles, il se montrait attentif à obéir à leurs

ordres; avec la langue, il leur demandait s'ils éprouvaient quelque répugnance pour l'aliment qu'il leur offrait, et, s'il leur était désagréable, il leur en apportait un autre. Il les priait affectueusement de prendre courage, de s'efforcer de plaire à Dieu, les exhortait à la patience, en leur parlant de la Passion du Sauveur, et avec le cœur, il priait Dieu de leur accorder sa grâce. Quand il avait achevé de leur donner à manger, il ne s'éloignait d'eux que lorsqu'ils lui assuraient de leur propre bouche qu'ils étaient contents et satisfaits, et ne demandaient pas autre chose. En les quittant, souvent il leur faisait baiser le Crucifix, ou les aspergeait d'eau bénite, ou leur baisait les pieds et les mains, et se recommandait à leurs prières. Il avait coutume de dire : « Dieu veuille qu'à l'heure de ma mort, je sois secouru par un soupir ou une bénédiction de ces pauvres! » Ordinairement il leur présentait des essuie-mains, et, quand ils ne pouvaient s'en servir, il les essuyait lui-même. Enfin il arrangeait leurs couvertures avec le plus grand soin, afin qu'ils n'éprouvassent pas la moindre incommodité. De quelles attentions délicates n'entourait-il pas ses pauvres bien-aimés! Il les peignait, leur faisait les ongles, lavait et pansait leurs plaies, nettoyait leurs bouches, dont il tempérait l'ardeur dévorante en leur donnant à boire de l'eau fraîche. Il leur échauffait les pieds, leur lavait tout le corps, les délivrait de ces insectes sales et affamés qui les tourmentaient, et qui s'attachaient à lui en grand nombre. Quel genre de prévenance n'inventa pas sa charité! Il

leur humectait continuellement les tempes et les narines avec du vinaigre rosat, pour les réconforter et les faire revenir à eux-mêmes. Quelquefois, quand il descendait les infirmes de leurs lits, il quittait ses pantoufles pour les placer aux pieds des pauvres, afin que ceux-ci ne reposassent pas leurs pieds nus sur le pavé, et souvent, afin qu'il n'eussent pas froid, il se dépouillait de ses vêtements dont il les couvrait; d'autres fois, il les coiffait de son chapeau ou de son bonnet, restant, pendant tout ce temps, sans pantoufle, sans surtout et sans chapeau, ne faisant pas attention à l'incommodité qu'il en éprouvait.

Il portait ordinairement dans l'hôpital une couverture ou tunique de toile noire et grossière par-dessus la soutane; il faisait cela, non seulement par humilité et par esprit de pauvreté, mais aussi pour la propreté, parce qu'il embrassait ordinairement les malades. Le pape Clément VIII, au commencement de son pontificat, se rendit deux fois à l'hôpital du Saint-Esprit. Camille ne rougit pas de lui baiser les pieds avec son tablier de toile. Le Souverain Pontife en fut si édifié, qu'il profita dans certaines circonstances de ses avis pour le service de l'hôpital. Il s'entretint plus d'une heure avec lui, dans une chambre, de ce qui regardait le gouvernement et la bonne administration de cet établissement.

Il avait coutume de porter aux malades des douceurs, ou des fruits qui ne pouvaient leur nuire, selon la maladie ou la saison. Il provoqua un jour la réunion de huit médecins, afin qu'ils lui

signalassent, d'une manière particulière et en détail, ce qui pouvait être utile ou nuisible aux malades, selon la qualité et la diversité des maladies. Il portait cette note dans son sein, pour ne pas se tromper en les soignant et en leur faisant quelque présent agréable; car la charité doit être toujours jointe à la prudence.

Quand il veillait la nuit dans les hôpitaux, il était chargé de beaucoup de choses; car, outre son Crucifix ordinaire, qu'il tenait toujours à la main, pour quelque cas de mort, et le livre pour aider à bien mourir, il avait trois flacons suspendus à sa ceinture, un d'eau bénite, un autre de vinaigre, un autre de bouillon pour réconforter les infirmes. Il portait toujours un ou deux grands vases d'étain avec une écuelle pour le même usage.

Il allait souvent dans la cuisine pour faire cuire ou surveiller ce que l'on donnait aux malades, et leur portait lui-même ces aliments, quand ils étaient suffisamment apprêtés. La charité le rendait encore semblable à une tendre nourrice, car il prenait soin très souvent des pauvres enfants malades et les sustentait par une nourriture légère. Il allait également dans les pharmacies, pour commander et chercher les remèdes qu'il emportait à l'hôpital. Ainsi, en tout et partout, il avait pour mobile unique la charité.

Quand la nuit, il était inoccupé dans les hôpitaux, il parcourait lentement les salles, couvrant les malades, ou tuant ces animalcules immondes, qui les réveillent et les tourmentent.

Plusieurs fois, quand il s'adressait à des malades étrangers, qui ne savaient pas l'italien, pour se faire entendre, il leur parlait moitié latin, quelquefois moitié espagnol ou français, et même grec, car il avait appris ce dernier idiome dans le séjour qu'il fit en Esclavonie, se faisant tout à tous, pour les gagner à Jésus-Christ, selon le conseil de saint Paul.

Il rencontra un jour, dans la salle des fous de l'hôpital du Saint-Esprit, un malade si dégoûtant et si sale, qu'on ne pouvait le regarder sans éprouver la plus vive répugnance. Touché d'une tendre compassion pour lui, il aurait voulu le soulager à l'instant; mais la chose demandait du temps et des soins, car les immondices dont il était tout couvert étaient comme des écailles. Il quitta le malade, courut à la maison, sans qu'aucun des siens fût informé de son dessein, fit apporter une baignoire, un morceau de savon, une serviette très blanche, avec deux ou trois paquets d'herbes odoriférantes. Il retourna à l'hôpital, et, ayant fait chauffer une chaudière d'eau avec les herbes, il plaça le pauvre dans la baignoire, le lava de la tête aux pieds, l'essuya avec la serviette, et procura le plus grand soulagement à ce malheureux, en nettoyant son corps de la vermine et des souillures qui l'infestaient. Ce pauvre, passant, pour ainsi dire, du milieu des épines au milieu des roses, ne pouvait se passer de remercier le serviteur de Dieu d'un tel bienfait.

Camille ne savait parler d'autre chose que de la

charité. C'était le sujet ordinaire de ses discours et de ses entretiens, et il aurait voulu la graver dans tous les cœurs. Plusieurs fois, quand il entretenait ses Religieux de cette vertu, il était tellement embrasé du feu céleste qui le consumait, que l'on voyait jaillir des rayons éclatants de sa figure resplendissante.

Pour exciter plus vivement ses Religieux à pratiquer cette vertu, qui est la reine de toutes les autres, il avait coutume de leur rappeler les paroles mêmes du Sauveur, quelquefois celle-ci du prophète Isaïe : « Mes délices et mon repos, c'est d'accorder du soulagement et du repos à celui qui est fatigué (1). » Il répétait si souvent ces paroles, qu'il semblait qu'elles étaient véritablement gravées dans son cœur. Et craignant que ses Frères ne fussent ennuyés par cette répétition, il avait coutume de leur citer saint Jean l'Évangéliste, qui répétait continuellement à ses disciples ces paroles d'or de la charité : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres (2). » Il leur disait que saint Jean, ne leur recommandant pas autre chose, voulut leur laisser pour héritage dans son testament le précepte de l'amour, car en lui sont renfermées toute la loi et la perfection chrétienne. « Ainsi, ajoutait-il, mes frères, ne soyez pas surpris que je répète si souvent que vous devez être compatissants et miséricordieux ; je suis comme ces prêtres de village, qui, comme

(1) Hæc est requies mea reficere lassum, et hoc est meum refrigerium. *Is.*, XXVIII, 12.

(2) Filioli, digilite alterutrum. *Jean*, I Ep., III, 18.

l'on dit communément, ne savent lire dans d'autres livres que dans leurs missels; et, moi aussi, je ne sais parler d'autre chose que de la charité. »

Quand il voyait un séculier aller faire l'aumône aux pauvres des hôpitaux et leur porter quelque présent, il semblait qu'il en était jaloux, comme s'il eût enlevé son propre bien, et c'était pour lui un nouveau motif de s'enflammer d'une charité plus ardente. Il disait souvent que les hôpitaux étaient des mines d'or et d'argent, où tous pouvaient ramasser des trésors pour l'éternité. « Voulez-vous savoir, dit-il un jour à ses Religieux, si vous agissez selon les vues de Dieu, si vous marchez dans la perfection, et si vous pouvez avoir l'espérance fondée d'être prédestinés, examinez-vous vous-mêmes, et voyez comment vous remplissez la promesse que vous avez faite à Dieu. Si vous êtes brûlants d'amour et pleins de ferveur dans le ministère de notre Institut, c'est un signe de bon augure; mais, si vous êtes froids, sachez que vous êtes dans le chemin de la perdition. »

La patience n'est pas moins nécessaire que la charité à l'égard des pauvres. Camille affirmait que, pour récompense des bienfaits dont il les avait comblés, il en avait reçu des coups, des injures, des paroles outrageantes; qu'ils lui avaient craché à la figure; et disait aussi que, dans le ministère qu'ils remplissaient, il fallait avoir l'esprit d'oraison, d'humilité, beaucoup de patience, de grandeur d'âme, une ardente charité, et qu'il fallait contempler le Créateur dans la créature.

Dans les instructions publiques qu'il adressait à

ses Religieux et dans les autres conférences spirituelles qu'il avait avec eux, il parlait toujours de la charité, qu'il louait par-dessus tout. Il leur enseignait à soigner les malades, à leur donner à manger à propos, à faire leurs lits sans les incommoder ou leur nuire, à leur rafraîchir la bouche et à les échauffer dans la saison rigoureuse. Il faisait porter devant eux des tables, des bancs, des matelas, des draps et les autres accessoires d'un lit, pour voir s'ils savaient le faire, leur ordonnant de se mettre à l'œuvre, et leur apprenant comment il fallait s'y prendre. Il voulait savoir s'ils étaient à même de faire réciter aux mourants les actes de foi, leur faire des exhortations et la recommandation de l'âme.

Était-il retenu quelquefois à la maison par la maladie ou quelque autre motif, il semblait alors sous l'action de la contrainte, et comme renfermé par force dans une prison, car il était toujours par la pensée au milieu des pauvres des hôpitaux. Il s'informait de leur état, et voulait savoir en détail tout ce qui les concernait.

Se rendant un jour à l'hospice du Saint-Esprit, il trouva, sur le pont du château Saint-Ange, un pauvre étendu par terre, entouré de certaines personnes qui le regardaient avec compassion. Le Père Camille le releva et l'emporta à l'hôpital. Chemin faisant, il rencontra sur ses pas une femme qui balayait le devant de sa maison, et soulevait une grande poussière : « Madame, lui dit-il, ayez la bonté d'attendre que ce malheureux ait passé. »

Si dans la lecture du réfectoire il était question

de la charité, il faisait répéter plusieurs fois ce passage, et son âme se repaissait avec délices de cette nourriture spirituelle. Le premier lundi de Carême, où l'on prêche sur le jugement, il voulait que tous ses Religieux assistassent au sermon, parce qu'on y parlait de la charité et de la grande récompense que promet Notre-Seigneur dans cet endroit de l'Évangile à ceux qui sont miséricordieux. S'il entendait quelque prédicateur qui ne parlât pas dans son discours de la charité, ce discours, quoique rempli de traits brillants, spirituels et éloquents, était pour lui comme une bague d'or sans pierre précieuse.

S'il s'apercevait que quelqu'un des siens évitât quelque malade, dont les plaies exhalaient une odeur fétide, il le plaçait adroitement dans les salles de l'hôpital les moins propres, qu'ils balayaient ensemble. Il faisait avec lui le lit de quelque pauvre repoussant, pansait ses ulcères, et se retournant vers son compagnon, lui disait : « Dieu me fasse la grâce de mourir avec les mains ainsi salies au service de la charité ! »

Il voulait que ses Religieux, en se rendant à l'hôpital, marchassent très vite, afin qu'ils eussent plus de temps à consacrer aux infirmes ; et un jour, comme le Frère qui guidait la marche allait lentement, Camille lui dit, pour le mortifier, à son arrivée à l'hôpital : « Frère, vous marchiez d'un pas de tortue ! »

Quand il se rendait au palais du Pape pour quelque affaire importante qui intéressait l'Institut, quoiqu'il fût pressé, et qu'en n'arrivant pas à

l'heure il pût manquer l'occasion d'avoir l'audience désirée, en se voyant près de l'hôpital, qui se trouve au coin de la rue, entraîné comme malgré lui par la charité, il se détournait de son chemin et se contentait de le traverser, faisant à la hâte quelque acte charitable, se consolant quand il ne pouvait faire autrement, en saluant les malades et en touchant leurs lits.

Il ne trouvait de joie, de repos et de délassement qu'à l'hôpital. Il disait souvent que, lorsqu'il éprouvait certaines indispositions, et surtout des douleurs de tête, il se rendait à l'instant dans quelque hôpital, et en y entrant pour s'y livrer à ses occupations ordinaires, il lui semblait qu'il recouvrait miraculeusement la santé, la force et la vigueur pour se consacrer au service des pauvres.

Ses Religieux, touchés de compassion, à cause de ses infirmités et de sa vieillesse, le priaient souvent, à Rome, de ne pas se rendre à l'hôpital, et de ne pas traverser le pont du château Saint-Ange, où le soleil darde ses rayons les plus ardents, pendant les chaleurs étouffantes et pernicieuses de l'été. Il répondait : « Le soleil avec ses rayons brûlants n'est-il pas la créature de Dieu? La charité ne cherche pas le bien-être. » Il finissait par dire : « Mes Frères, notre corps est comme le cheval, il a besoin de l'éperon pour marcher et travailler au service de Dieu. »

Un de ses Religieux lui dit : « Père, je crains que quelque jour vous ne tombiez mort de faiblesse au milieu des pauvres. » Camille répondit : « Plût à Dieu que j'eusse un aussi grand bonheur que

je désire de toute mon âme, celui de mourir au milieu de ses pauvres! » Et il ajoutait : « La gloire d'un vaillant soldat, c'est de mourir pour la patrie sur le champ de bataille, celle du marin au milieu des flots, et la plus grande gloire d'un Ministre des infirmes est de mourir dans un hôpital. »

Autant il était sévère pour lui-même, autant il était compatissant pour ses compagnons. Pendant les chaleurs excessives de l'été, se rendant un jour à midi à l'hôpital du Saint-Esprit, en traversant le pont du château Saint-Ange, il dit à son compagnon, qui était novice : « Frère, vous ferez bien de vous rapprocher de moi, je suis d'une haute taille, et mon ombre vous garantira du soleil. » Le novice refusant de se rendre à ses désirs, Camille insista, de sorte que le frère obéit, non sans en éprouver quelque mortification.

Dans l'hôpital de Gênes, étant de garde la nuit, avec un autre de ses Religieux, il désirait que celui-ci lui indiquât un endroit de l'hôpital où il y eût le plus de travail; son compagnon lui dit d'une manière très convenable qu'il pouvait rester où bon lui semblerait. Camille insistant de nouveau, il lui indiqua, par bonté, le lieu où le service était le moins pénible et où il y avait le moins à faire. Le bon Père s'en aperçut, et lui dit : « Vous faites ceci par respect pour ma personne, allez-y vous-même, car je resterai moi-même où bon me semble; » et il choisit le lieu de l'hôpital qui exigeait le plus de travaux et de peines.

Un soir, lorsqu'il était déjà nuit, malgré une pluie battante, il partit de la maison pour se rendre

à l'hôpital, s'étant levé de nuit uniquement pour donner un œuf frais à un pauvre, tourmenté par une fluxion, se disant à lui-même : « Si je n'y vais pas cette nuit, qui donnera l'œuf frais au pauvre malade? » Il ne tint nul compte de sa propre incommodité, pour procurer à ce malheureux ce léger soulagement.

Tous ceux qui le voyaient au milieu des pauvres étaient singulièrement édifiés et désireux de l'imiter en quelque sorte, à cause de son maintien et de la dévotion qui semblait respirer dans toute sa personne. Un Florentin, appelé Dominique, homme très avancé en âge et d'une piété remarquable, parcourait l'hospice pansant les plaies des pauvres. Il rencontra un jour le Père Sanzio Cicatelli; il portait à la main une poignée d'herbes dont il faisait usage, et il lui dit : « C'est ce saint homme, votre père Camille, qui m'a appris à m'employer à cette œuvre de charité, et plût à Dieu que je fusse un de ses véritables disciples et imitateurs! »

Il n'était pas d'action, pour basse et humiliante qu'elle fût, à laquelle ne s'abaissât le charitable Camille. Il remplissait souvent les fonctions les plus viles, portant sur ses épaules des tables, des bancs, des vases de bronze et de pierre, regardant comme honorable tout ce qui procurait quelque soulagement aux malades. Il leur servait de domestique, d'infirmier, de frère, de père, de mère et de nourrice. Dans l'hôpital de Mantoue il dormit sur un banc tout un Carême, afin de se lever à minuit pour nettoyer les vases, se li-

vrant ainsi à l'occupation du dernier des valets.

S'il voyait souffrir les malades, sans pouvoir alléger leurs maux, comme une tendre mère, il se sentait pénétré jusqu'au fond des entrailles de la douleur la plus vive. Il vit dans l'hôpital du Saint-Esprit, dans un moment de gêne, un grand nombre de pauvres qui étaient étendus par terre, couchés sur la paille et le foin, parce que tous les lits étaient occupés ; on lui demanda pourquoi il était si pensif et si triste, il répondit : « Je mange le pain de la douleur, en voyant souffrir ces membres de Jésus-Christ. » Étant retourné de Naples à Rome, dans cet hôpital, tout le monde se livra à la joie, et un Religieux qui aimait sincèrement les pauvres, ayant appris son retour, leur dit : « Vous allez voir bientôt celui qui débarrasse la garde-robe, » donnant à entendre qu'il ne laissera ni chemises, ni linge, ni pantoufles, ni mouchoirs, ni aucun des autres objets enfermés dans la garde-robe, car Camille les prendrait tous, pour les répartir aux pauvres infirmes qui en auraient besoin.

Quand les malades guérissaient et sortaient de l'hôpital, le plus souvent il les aidait à se vêtir et à se chausser ; il les accompagnait, leur procurait des bâtons, et, les voyant souvent faibles et sans forces, hors d'état de pouvoir marcher, il intercédait pour eux et obtenait qu'on les laissât retourner à leurs lits jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement rétablis. Ce saint homme gémissait profondément de ce que, dans toutes les villes, il n'existait pas de riches hôpitaux pour ces convalescents, non pas pour qu'ils y restassent deux ou

trois jours, comme cela se pratique dans quelques villes, mais quinze ou vingt, si cela était nécessaire. Il affirmait, fondé sur l'expérience, que la plupart de ces pauvres convalescents mouraient faute de secours ; car, sortant des hôpitaux faibles et exténués, et n'ayant les premiers jours aucune nourriture succulente à leur disposition, ils retombaient bientôt dans les mêmes infirmités, ou d'autres pires encore ; ils retournaient à l'hôpital, et enfin, accablés et consumés par leurs souffrances, ils mouraient presque tous. Il désirait vivement, ce qu'il ne cessait de répéter aux médecins, que, lorsque la fièvre avait cessé, on les soignât dans l'hôpital, au moins jusqu'à ce qu'ils pussent, en le quittant, mettre la main à la bêche et gagner un morceau de pain.

Un volume entier ne suffirait pas pour raconter en détail tous les actes de bienfaisance et de charité du grand serviteur de Dieu dans les hôpitaux. Nous terminerons ce chapitre par un trait de dévouement sublime de saint Camille, à l'occasion de la terrible inondation du Tibre, arrivée en 1593. Les digues ayant été rompues par l'impétuosité et l'abondance des eaux, le fleuve sortit de son lit et envahit l'hôpital du Saint-Esprit, placé tout auprès. Nous n'essaierons pas de dépeindre les cris de détresse et de désespoir que firent entendre les malheureux qu'il renfermait, à la vue du péril qui les menaçait. Notre Saint accourut aussitôt pour les arracher à la mort, et prit avec lui six de ses Religieux, qu'il encourageait et de la voix et de l'exemple. Il passa la nuit entière à mettre en

sûreté tous ces pauvres malades. C'était un spectacle émouvant et digne d'admiration que de contempler ce vieillard, les emportant sur ses épaules ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, couvert de boue, sans s'inquiéter des douleurs aigües que lui faisaient éprouver les plaies de sa jambe, ni des dangers qu'il courait lui-même pour leur sauver la vie.

CHAPITRE III

Charité de Camille pour les particuliers qui mouraient dans leurs maisons.

Saint Camille n'était pas seulement rempli d'amour et de sollicitude pour les pauvres des hôpitaux ; il secourait avec une égale tendresse ceux qui mouraient dans leurs maisons. Il est vrai que les hôpitaux étaient le principal théâtre où il exerçait son zèle et se laissait entraîner aux élans amoureux de son cœur, parce qu'il y trouvait plus d'occasions de faire une ample moisson de mérites. Néanmoins, les hommes d'abnégation qui consacrent leur existence à aider les particuliers à bien mourir dans leurs propres foyers ont aussi des sacrifices égaux, ou même plus grands encore à faire. Il est plus pénible qu'on ne croit communément, dans le profond silence de la nuit, quand les animaux eux-mêmes se livrent au repos, de s'arracher aux douceurs du sommeil, de quitter son lit et sa demeure, pour aller dans les misérables habitations des pauvres,

où l'on respire une odeur infecte, où l'on trouve, pendant l'hiver, à peine un peu de feu, ou plutôt un air glacé, pendant l'été, des chaleurs étouffantes, et de passer les nuits dans les veilles, au milieu des larmes et des sanglots d'une épouse, des enfants, des amis consternés et de toute une famille en désolation.

Il avait coutume de dire « que les hôpitaux étaient comme la mer Méditerranée de la religion, mais que les bourgs et les villes où l'on prend soin des âmes des particuliers étaient, comme l'Océan, incommensurables et sans fond, parce que de tous côtés et à toutes les heures la mort y fait des victimes. » Aussi exigeait-il que ses religieux fussent toujours prêts à s'acquitter avec le plus grand soin et la vigilance la plus active de ce pieux ministère; qu'ils fussent tous des hommes d'une grande gravité de mœurs et doués d'une érudition distinguée, afin qu'ils fussent capables, soit de connaître les qualités diverses et les maladies spirituelles des mourants, soit de leur appliquer les remèdes opportuns, soit de leur adresser de touchantes exhortations pour les secourir utilement dans ce moment si critique. Cet héroïque serviteur de Dieu essuya de grandes fatigues dans l'exercice de ce ministère : il allait en personne, à toute heure du jour et de la nuit, accomplir cette œuvre de charité, sans s'inquiéter des incommodités sans nombre qu'il avait à endurer. Ses infirmités ne l'empêchaient pas de retourner ensuite à pied, ne pouvant souffrir qu'aucun des siens essuyât des fatigues plus

grandes que celles qu'il supportait, ou l'emportât sur lui dans la pratique des vertus.

Et, en vérité, c'était un spectacle tout à la fois digne de compassion et d'admiration que de le voir, avec sa jambe malade et des cors très douloureux qu'il avait aux deux pieds, pouvant à peine se tenir debout, appuyé sur un bâton qu'il tenait à la main, gravir des escaliers élevés, obscurs et si dangereux, qu'ils auraient dû naturellement effrayer non pas seulement un vieillard impotent, mais même le jeune homme le plus alerte et le plus vigoureux; aussi fit-il fréquemment des chutes très graves; et, comme il était d'une haute stature, il se donna des coups violents à la tête et aux genoux, surtout la nuit, parce que les portes étaient très basses.

Revenant, sans lumière, de préparer à la mort un habitant de Rome, au milieu de la nuit qui était très obscure, sa jambe blessée heurta contre une poutre, que l'on avait placée à travers une rue que l'on repavait; il en ressentit une douleur si vive, qu'il tomba sans connaissance, et ne put se relever qu'avec peine, aidé par son compagnon. Il arriva à la maison sans faire entendre la moindre plainte, les souliers et les bas ensanglantés : le sang avait coulé tout le long du chemin. Malgré cet accident, il se rendit le matin à l'hôpital de la rue des *Carrosses*, ce qui causa à tous une grande surprise. Il répétait que sa jambe avait été tellement maltraitée par ce coup, qu'il n'en avait éprouvé depuis du soulagement, comme cela lui arrivait ordinairement; ce qui ne l'empêcha pas

de continuer avec la même ardeur à soigner les infirmes. Il avait coutume de dire qu'en dépit du démon, il ne cesserait de secourir la nuit les mourants; et, considérant combien il importe dans ce moment suprême d'implorer la faveur divine et de les aider par de pieuses exhortations, il engageait ses Religieux à redoubler d'attention et de zèle dans l'accomplissement de ce devoir sacré.

Et pour les tenir toujours prêts à s'acquitter de ce saint ministère, quelquefois sans nécessité, surtout quand il pleuvait et que le vent soufflait avec violence, pour en mettre quelqu'un à l'épreuve, il lui ordonnait de se lever, afin de se rendre auprès d'un malade, et, lorsque le Religieux était revêtu de ses habits, il lui envoyait dire qu'il pouvait demeurer tranquille, et que sa présence n'était pas nécessaire. Quant à lui, peu lui importait que la nuit fût la plus sombre, la plus orageuse; il allait toujours calme et joyeux, lors même que l'horizon était sillonné d'éclairs, et que la terre était ébranlée par les coups redoublés de la foudre.

Il se trouvait à Rome : la pluie tombait par torrents, il était plus de minuit. Il se rappela que deux de ses Religieux étaient depuis quelque temps dans la maison d'un malade; il était difficile de les remplacer, comme cela se pratiquait, à cause de l'orage. Émû de pitié pour eux, il ordonna qu'on prît dans la garde-robe deux manteaux de feutre, en garda un pour lui, donna l'autre à son compagnon, et alla dans cet accoutrement prendre la place des Pères. Leur arrivée inattendue dans

l'appartement du malade causa une frayeur incroyable à tous ceux de la maison, ne pouvant s'imaginer quelles étaient ces figures, qui leur paraissaient des fantômes. Les manteaux étaient blancs et les capuchons très élevés ; la frayeur se changea en admiration pour une attention si délicate. Il remit les feutres aux Pères, et les envoya au couvent; quant à lui, il passa le reste de la nuit à veiller auprès du malade.

A Rome, on vint appeler deux religieux pour aller assister, dans ses derniers moments, un portier de Saint-Paul; il était plus de minuit, et il pleuvait à verse. Camille, se rappelant ces paroles du Sage : « Prends plaisir à visiter l'infirme (1), » comprenant que c'était une action très méritoire, qu'il ne devait pas laisser faire à d'autres, saute à l'instant du lit sans être arrêté par la longueur de la route, — il y a près de deux milles de la Madeleine à la porte de Saint-Paul, — il part; la pluie continue à tomber avec abondance, pendant tout le trajet qu'il fit les pieds dans la boue, il arrive et il tient compagnie au malade jusqu'au matin, toujours comme il était arrivé, c'est-à-dire trempé jusqu'aux os.

Il avait coutume de dire avec une grande animation, quand il cherchait à enflammer le zèle de ses Religieux pour cette œuvre si sainte : « Mes Pères et mes Frères bien-aimés, rappelez-vous que Dieu vous a appelés à être les avocats et les défenseurs du patrimoine et de l'héritage

(1) Non te pigeat visitare infirmum. *Eccle.*, VIII, 39.

de Jésus-Christ, c'est-à-dire des âmes de ces infortunés qu'il a rachetées de son sang précieux. Rappelez-vous que les démons ne dorment pas, et que chaque mourant est peut-être entouré de milliers de ces esprits impurs qui travaillent à sa perte et voudraient l'entraîner dans le feu éternel; rappelez-vous que ce ministère, qui nous est dévolu, est un ministère angélique, et que les saints Anges eux-mêmes veillent à la défense de ceux qui meurent, parlant par nos bouches, vous inspirant tout ce que vous avez à leur dire dans cet instant difficile. C'est pourquoi, mes Pères, ne craignez pas de perdre le sommeil, d'aller le jour, la nuit, en dépit du froid, des pluies, des vents furieux, et de souffrir d'autres incommodités pour une œuvre si glorieuse. Ce sont là nos matines, notre cilice, notre coucher sur la dure; c'est là notre croix, croix que nous devons porter avec joie et courage, et non la traîner comme le Cyrénéen. »

Il lui arriva fréquemment que, pendant la nuit, en retournant de chez les malades, la pluie ou le vent éteignait sa lanterne; il était alors contraint de marcher dans l'obscurité et de s'avancer à travers les fossés pleins d'eau, les bourbiers, les ruisseaux, crotté jusqu'aux genoux. Une fois, retournant tout trempé, il trouva le cordon de la sonnette de la porte d'entrée rompu; il lui fallut attendre longtemps et endurer la pluie en dehors du couvent. Dans cette circonstance saint Camille disait à son compagnon, comme on raconte que cela se passa entre saint François et le Frère

Léon : « Frère, nous serions de véritables Ministres des infirmes, et ce serait pour nous un grand sujet de mérite, si, en arrivant tout mouillés et couverts de boue, il nous fallait passer ici la nuit entière, ou qu'au lieu de nous ouvrir, le portier de mauvaise humeur, nous reprochant d'avoir interrompu son sommeil, nous donnait quelques coups de bâton bien appliqués; je dirais alors, mon Frère, que nous serions de véritables Ministres des infirmes si, ainsi maltraités, nous montrions une grande patience, sans nous fâcher le moins du monde. Que le Seigneur nous accorde cette grâce et nous fasse comprendre que nous devrions être ainsi animés de cet esprit de résignation ! »

Il voulait que ses Religieux eussent certaines attentions pour les mourants; qu'il ne fût prononcé dans la chambre du malade aucune parole inconvenante; que l'on n'y pleurât pas, ni qu'on y rît, mais que tous priassent avec recueillement, observant le silence et demandant à Dieu l'heureuse délivrance de cette âme ; que l'on y plaçât souvent le Crucifix sous les yeux du moribond, en lui faisant baiser les plaies de Notre-Seigneur.

Il voulait que ses Religieux ne se fatiguassent pas à lui parler trop longtemps, à lui adresser des paroles recherchées ou purement spéculatives, mais que tantôt on priât, tantôt on lui présentât quelques considérations pieuses et courtes, en forme d'oraisons jaculatoires, pour l'exhorter à la douleur de ses péchés, au ferme propos de ne plus offenser Dieu, à la confiance dans sa miséricorde,

à son amour, à la patience dans les souffrances qu'il endure pendant l'agonie, à résister aux tentations du démon, à réveiller dans son âme le désir de la gloire éternelle, à la persévérance dans la foi catholique, et surtout à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, implorant le secours de la glorieuse Vierge Marie et de ses Saints protecteurs. Outre qu'il mettait en pratique les conseils qu'il donnait aux autres, Camille s'appliquait surtout à exhorter les mourants, à invoquer sans cesse les noms sacrés de Jésus et de Marie, leur Ange gardien, les Saints pour lesquels ils avaient une grande dévotion, ce qu'il faisait avec une ferveur admirable. Il redoublait d'efforts et de prières afin qu'ils ne sortissent pas de ce monde sans être animés des sentiments d'une véritable pénitence, c'est-à-dire d'une contrition sincère de leurs péchés. Et quoique ses paroles fussent simples, naturelles et sans art, elles produisaient un effet admirable sur les cœurs des mourants, qui s'armaient de courage dans ces moments si périlleux et si pénibles à la nature. C'est pourquoi un très grand nombre de personnes, espérant beaucoup de consolation et de force de sa présence, désiraient l'avoir au chevet de leurs lits, quand elles étaient saisies par les frayeurs de la mort, car il leur semblait que, s'il prenait leur défense, elles pouvaient braver sans crainte les légions entières des démons.

Saint Camille, se trouvant dans la ville de Chieti, assista à la mort de don Pedro Bazan, vice-roi de l'Abruzze. Donna Mendoza, son épouse, a dit de-

puis que l'unique consolation qu'elle éprouva à la mort de don Pedro, c'est qu'il avait rendu le dernier soupir entre les mains de Camille, et elle assurait que sans lui il aurait expiré sans sacrements. En effet, dès qu'il tomba malade, donna Maria envoya par la poste chercher Camille, qui était dans la ville de Santo-Buono. Le serviteur de Dieu dit au messager qu'il avait depuis longtemps prévu cette mort, et il se rendit incontinent à Chieti. Il trouva don Pedro à toute extrémité, ayant déjà la tête fortement prise et hors de lui-même, et, ce qui était le plus triste, sans avoir pu se confesser. Notre saint en fut profondément affligé, et, levant les yeux au ciel, il posa les mains sur la tête du mourant, et aussitôt, par la grâce de Dieu et les mérites de son serviteur, le vice-roi recouvra l'usage de la raison, ce qui causa la joie la plus grande à tous les siens, et fut regardé comme un miracle; car, après s'être confessé et avoir communié avec les plus heureuses dispositions, il retomba dans le délire qui ne le quitta plus durant les quatre ou cinq jours qu'il vécut encore. On regardait comme un fait certain que, lorsqu'il l'aidait à bien mourir, il voyait l'aimable visage de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la très sainte Vierge, les Anges, les Saints; le démon lui-même lui apparaissait, mais pour être confondu. Se trouvant à Rome, il allait préparer à la mort un Milanais, appelé Léon Posterla. Dès qu'il fut arrivé, ayant fait au malade les questions d'usage, il s'agenouilla et récita les litanies de la très sainte Vierge. Il étendit les bras et leva les yeux au ciel, étant en

oraison et comme ravi en extase ; il se releva ensuite, et donna à connaître que le mourant était assailli par des tentations violentes et accusé par de faux témoins qui le tourmentaient. Il commença par lui dire avec vivacité et la plus grande émotion : « Seigneur Léon, l'heure de sortir de ce monde de misère va sonner pour vous ; ayez confiance dans la miséricorde de Jésus-Christ, qui a versé tout son sang pour votre salut, et va avec ce sang purifier votre âme et vous recevoir dans sa grâce. Le voyez-vous vous découvrant ses plaies ? Le voyez-vous vous montrant son côté ouvert ? Voyez-le couronné d'épines ? Bon courage ! ne succombez pas à la tentation ; n'écoutez pas les suggestions de l'esprit impur. » Après, se tournant vers l'ennemi de notre salut : « Retire-toi, lui disait-il, ange de ténèbres, tu n'as rien à faire ici ; retire-toi, tu n'as rien à prétendre sur la créature de Dieu. » Il jetait de l'eau bénite et faisait le signe de la croix : « S'il a péché, il a péché comme homme, il s'est repenti, Dieu lui a pardonné ; » et, se mettant à genoux, il récitait une autre fois les litanies ordinaires, ordonnant à tout le monde de s'agenouiller, de répondre et de prier pour cette âme. Après les avoir terminées, il commença de nouveau à l'encourager, en lui disant : « Confiance, seigneur Léon, voici la très sainte Vierge qui est venue pour vous aider, regardez-la et prenez courage. Voyez le Père séraphique saint François qui, agenouillé devant Notre-Dame, la prie de vous secourir. Voyez ici les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins, et toute la Cour céleste,

qui intercèdent pour vous auprès de notre reine, pour qu'elle vous obtienne la couronne. » En achevant, ayant levé une seconde fois les yeux au ciel, il s'agenouilla par terre, et fit une inclination très profonde, comme quelqu'un qui aurait fait une révérence à une personne invisible de grande distinction, et au même instant le malade expira. Camille, se relevant aussitôt, tenant les mains jointes et regardant affectueusement le visage du défunt, s'écria : « Oh! que ton âme est heureuse! elle a quitté ce monde, confiée aux mains bénies de la très sainte Vierge! »

Ces paroles procurèrent une si grande consolation à sa femme et à tous ceux de la maison, qu'ils cessèrent de s'attrister et de répandre des larmes, étant assurés que cette âme était allée prendre possession du royaume de gloire. Ce qui les confirma dans cette croyance, c'est qu'ils savaient que Camille ne connaissait nullement le défunt, qu'il n'avait pu apprendre que la sainte Vierge et saint François étaient ses principaux patrons. Les parents lui assurèrent qu'il récitait tous les jours l'office de la Vierge, qu'il portait le cordon de saint François, et que chaque matin il faisait une heure d'oraison mentale en l'honneur de Marie et de saint François, pour lesquels il avait une dévotion particulière. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge et les saints favorisent des secours célestes, au moment de la mort, ceux qui, pendant leur vie, leur ont été fidèles.

S'étant rendu à Bocchianico pour assister un mourant, appelé Mammarello, vieillard âgé de

quatre-vingt-dix ans, en entrant dans la maison, il dit aussitôt : « Ici se trouve l'esprit malin, mais il en sortira avec la grâce de Dieu. » Étant entré d'abord dans la chambre du malade pour le visiter, il parcourut ensuite toute la maison, un crucifix à la main, en répétant : « Hors d'ici, esprit impur ! » Étant retourné auprès du vieillard qu'il trouva non moins chargé d'années que de péchés, il l'exhorta à se confesser; celui-ci répondit que telle n'était point son intention, qu'il n'y consentirait jamais. Malgré les plus vives instances, le vénérable Père ne put l'y décider. Voyant ce pécheur si obstiné et si endurci dans le vice, il passa quatre jours et quatre nuits à le prier, à le supplier, à le menacer, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu ayant pitié de cette âme, le vieillard se décida à faire une confession générale, et mourut peu après avec de grands sentiments de repentir, consolé par la réception des derniers Sacrements.

Visitant, dans le même bourg, une petite fille de sept ans, il lui sembla qu'il respirait une odeur toute céleste. La mère de cette enfant, la voyant en grand danger, l'avait appelé, afin que Camille suppliât Notre-Seigneur de lui rendre la santé. En entrant dans la chambre de la petite fille, il dit à plusieurs reprises : « Quelle odeur de paradis je respire dans ce lieu ! » Et après avoir dit quelques mots sur le bonheur du ciel, il fit comprendre qu'il enviait le sort heureux de cette innocente créature. Et la mère le suppliant de vouloir bien placer sur elle son manteau, il répondit que cela n'était pas nécessaire, que sa fille

voulait aller au ciel voir le Sauveur et sa sainte Mère ; ce qui arriva, car deux jours après l'enfant mourut.

Camille recommandait à ses Religieux, quand une personne avait rendu le dernier soupir, de ne point la quitter, sans avoir récité auparavant trois fois le psaume *Miserere*, de ne point lui couvrir le visage, ni lui fermer les yeux et la bouche, sans s'assurer qu'elle était bien morte, parce qu'il était arrivé à ce sujet des choses étonnantes, et qu'il savait par expérience qu'un très grand nombre de malades meurent asphyxiés, parce qu'on n'use point de cette précaution, et que les femmes s'empressent trop d'envelopper les corps des mourants de leur suaire et de les disposer pour la sépulture. Il leur défendait également de faire aucun pronostic, de préciser l'heure de la mort, disant que cette connaissance n'appartenait qu'à Dieu, et qu'ils pouvaient se tromper, comme il s'était trompé lui-même, ce qui serait pour eux un sujet de honte et de mortification.

CHAPITRE IV

Le père Camille va fonder un établissement à Milan et un autre à Gênes. Il menace de la vengeance divine quelques matelots dissolus; accomplissement de cette menace.

Lorsque le Souverain Pontife confirma l'Institut, et que les Pères firent leur profession, il n'existait d'autres maisons que celles de Rome et de Naples.

On voyait tous les jours se présenter des sujets d'élite, d'une vertu éprouvée, qui, pleins d'attrait pour les saints exercices des nouveaux profès, embrassaient avec empressement ce genre de vie si utile à l'Église, quoique pénible à la nature, ce qui fit penser à Camille que la volonté de Dieu était que son Ordre se propageât dans d'autres provinces. Ayant pour mobile unique la gloire de Dieu, le soulagement des souffrances et des misères des pauvres et le salut des âmes, sans avoir recours aux faveurs des princes ni à des lettres de recommandation, plaçant en Dieu seul son espérance, et persuadé que toutes les difficultés disparaîtraient devant l'utilité et l'excellence de son Institut, il envoya le Père François Niglio avec quinze compagnons à Milan, où il les suivit, et arriva le 14 juin de l'an 1594 ; et le 15 août de la même année il entra à Gênes dans le même dessein. Dans ces villes, ils louèrent une maison, et commencèrent à visiter tous les jours les hôpitaux, et les maisons particulières où ils étaient appelés, remplissant les mêmes fonctions qu'à Rome. Ces deux fondations commencèrent sous les plus heureux auspices ; car le bon exemple et les saints entretiens de ces bons Religieux ne tardèrent pas à gagner les sympathies de la noblesse et du peuple, qui vinrent à leur secours par d'abondantes aumônes. Mais les illustres archevêques de ces deux villes, qui virent en eux d'importants collaborateurs dans l'œuvre du salut, les favorisèrent avec une noble générosité, leur accordant, pour le spirituel et le temporel, tout ce qui pou-

vait seconder leur louable et pieuse entreprise. L'archevêque de Milan était Gaspard Visconti, et celui de Gênes, Matthieu Rivarola. Les Pères se chargèrent dans la suite des principaux hôpitaux de ces deux villes, où logeaient un certain nombre de Religieux qui s'y livraient à des veilles et à des travaux extraordinaires.

A cette époque, le Père Camille fut obligé de se rendre à Naples. Il s'embarqua à Gênes sur la galère de dom Cosme Centurione. Il se passa dans ce voyage une chose digne d'être connue, et qui prouve combien ce saint homme avait horreur du péché. Les galères étaient retenues dans le port *Venere* par le gros temps : quelques jeunes matelots de sa galère, sans être retenus par la crainte de Dieu, courtisaient en sa présence une jeune Espagnole. Camille s'en attrista profondément, et ne pouvant tolérer plus longtemps cette conduite indigne, saisi d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu outragé, tenant à la main un crucifix qu'il avait constamment suspendu à sa ceinture, il leur fit une sévère réprimande, qui épouvanta tous ceux qui se trouvaient dans le vaisseau. Il les menaça de la colère divine, leur prédisant qu'ils seraient cruellement châtiés, s'ils ne se corrigeaient de ce vice honteux. Entre autres choses qu'il leur dit, il leur adressa ces paroles prophétiques : « Ce qui m'étonne, hommes pervers et corrompus, c'est que Dieu se montre si patient à votre égard ; mais tremblez et craignez qu'il ne lance du haut du ciel sa foudre pour vous écraser et vous précipiter au fond des abîmes de la mer ; oui, ce terrible

châtiment ne manquera pas de vous atteindre, vous et votre galère, si vous ne changez de vie, et ne renoncez à vos abominables désordres. » Ceci se passait à la fin du mois d'août. A peine une année s'était écoulée, lorsque tous ces marins débauchés se noyèrent avec leur vaisseau dans le golfe de Lion, en conduisant en Espagne le comte de Miranda, vice-roi de Naples ; il se noya également un certain nombre de femmes et de suivantes de la vice-reine, et, quoique les autres galères eussent beaucoup souffert de la tourmente, elles furent toutes sauvées. C'est ce que lui apprit dans un autre voyage un ancien matelot, homme de bien, qui se trouvait présent, quand Camille fit cette menace, et qui lui dit : « Mon Père, tous ces jeunes gens, que vous avez réprimandés l'an dernier dans le port de Gênes, se sont perdus avec leur galère, comme vous le leur aviez prédit, sans qu'il en soit échappé un seul : ils continuaient à vivre dans le désordre et la débauche. »

Camille arriva à Naples le 8 septembre de l'an 1594, dans un état souffrant, parce qu'il était resté douze jours exposé à l'air et au serein, sur les pièces de canon de la proue, n'ayant pas voulu se placer à la poupe, où l'invitaient à passer les Grands qui s'y trouvaient. Ce qui lui occasionna ce malaise et l'engagea à prendre cette détermination, c'est que, se trouvant le premier jour à la poupe, il entendit un soldat qui, en jouant, proféra un blasphème; cela lui causa tant d'horreur, qu'il renonça à la commodité de cette place et préféra s'exposer à l'inclémence de la mer et des vents

plutôt que de retourner là où Dieu était offensé.

Il ne resta que huit jours à Naples, non pour se reposer des fatigues de la mer, mais pour se traîner dans les hôpitaux des incurables et *dell'Annunziata*, malgré les souffrances occasionnées par les plaies de ses jambes, servant les pauvres du mieux qu'il pouvait : c'était là son délassement. De Naples il retourna à Rome, revint de nouveau à Naples, où il s'embarqua sur une des trente-huit galères du prince Doria, qui cinglèrent vers Gênes. Il amenait avec lui vingt-cinq Religieux pour les deux établissements de Gênes et de Milan.

On courut un très grand danger sur la côte de la Romagne. Il survint la nuit une si horrible tempête, que l'on tira le canon d'alarme et l'on poussa le cri de sauve-qui-peut; on s'attendait à un naufrage et à une mort certaine. Dans ce péril extrême au milieu des soupirs et des sanglots, on entendit la voix de Camille implorant la protection de Marie, l'étoile favorable aux navigateurs. Le serviteur de Dieu, voyant que les galères allaient être perdues, s'écria, les yeux levés au ciel : « O bienheureuse Vierge Marie, venez à notre secours dans cet instant terrible. » On fit descendre les passagers sous le pont, et Camille entendit fermer et calfeutrer la porte. Les vagues furieuses se précipitaient et se brisaient avec fracas sur les flancs de la galère. Il ordonna que ses Religieux se missent en prière; il tomba au milieu d'eux, et y resta constamment comme immobile. Vers minuit, la galère où il se trouvait heurta contre une autre,

et en reçut un coup si violent, que tous crurent qu'ils allaient être abîmés au fond de la mer. Dans ce moment, un Religieux, qui était rapproché de Camille, entendit qu'il disait à voix basse : « Je vous remercie, Seigneur; Seigneur, je vous remercie d'avoir changé la sentence. » Il dit ensuite à tous qu'ils ne craignissent rien, que la tourmente serait bientôt apaisée; ce qui arriva par l'effet de la bonté divine. Camille persévéra jusqu'au matin, malgré la grande incommodité qu'il éprouvait, parce que le pont de la galère était très bas, et qu'il était obligé d'avoir constamment la tête courbée sur les genoux, à cause de sa haute stature. Après bien des souffrances, ils sortirent de cette obscure prison, et se trouvèrent à Livourne. Il manquait beaucoup de galères qui avaient dérivé de leur route pour se sauver. Le matin, Camille, plein de gratitude pour la bonté divine, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, répartit entre les rameurs du navire toutes ses provisions; ces malheureux avaient passé une nuit terrible, èt beaucoup d'entre eux avaient tellement souffert, qu'ils étaient tombés malades. Il les engagea à remercier Dieu de leur avoir sauvé la vie, à s'amender et à ne plus l'offenser à l'avenir. Il fit confesser tous les chrétiens de la chiourme, et secourut de son mieux les malades. Le serviteur de Dieu, dépouillé de son manteau, déployait une activité remarquable pour soulager avec ses Religieux ces infortunés. L'un surveillait le fourneau de cuisine pour préparer les mets; l'autre mettait la nourriture dans la bouche de celui qui

était dans un état plus alarmant; les uns les réchauffaient, les autres leur distribuaient les remèdes dont ils pouvaient disposer; Camille aidait les mourants : ils furent d'un très-grand secours pour ces pauvres gens. Camille alla plusieurs fois trouver le capitaine de la galère, le suppliant, dans les termes les plus respectueux, de permettre qu'on ôtât leurs chaînes à ceux qui étaient à l'agonie, sans pouvoir l'obtenir.

S'étant arrêté à Gênes pour se remettre des fatigues du voyage, il apprit du Père Nicolas Clément, préfet de la maison de Milan, que la peste s'était déclarée dans une famille de cette ville, — ce qui avait répandu une épouvante universelle, — et que l'archevêque Gaspard Visconti avait demandé deux Religieux pour les placer dans l'établissement où l'on renferme ceux qui sont atteints de la contagion, et qu'on appelle lazaret. Le zélé Camille désira être du nombre, et, accompagné de quelques-uns des siens, il s'achemina à grandes journees vers Milan. Il passa la Pancarrana de nuit, courant les plus grands dangers, à cause des grandes fondrières et des marais qui s'y rencontrent, et l'intrépide serviteur de Dieu marchait toujours le premier. Partout où il passait, on le conjurait de ne pas entrer dans Milan, parce qu'il était certain qu'il y avait la peste, et qu'y entrer c'était mourir. Il répondit que c'était pour cela qu'il y allait. Il se montra même si empressé d'y arriver, que, étant sur le point de franchir les frontières de l'État de Gênes, celui qui les conduisait lui ayant dit : « Père, je vous en

conjure pour l'amour de Dieu, ne me causez pas le désagrément d'entrer dans le Milanais, parce que je ne pourrai plus retourner à Gênes où l'on a établi un cordon sanitaire. » Camille, ayant compassion de lui, descendit aussitôt de cheval, en fit faire autant à ses compagnons, passa les besaces autour du cou, fit à pied quelques milles, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des montures.

Arrivé à Milan, il trouva que deux de ses Religieux étaient entrés dans le lazaret pour soigner la famille pestiférée. Il alla le lendemain matin les visiter; on lui parla des fenêtres. Un membre de cette famille mourut entre les mains des Pères, qui sortirent sains et saufs, et retournèrent avec leurs Frères en religion, après avoir été séquestrés pendant quarante jours.

CHAPITRE V

Le Souverain Pontife envoie quelques Religieux en Hongrie. Il charge Camille du soin des malades de Borgo. Une maison est fondée à Bologne.

Au mois de juillet de l'an 1595, Clément VIII se décida à envoyer en Hongrie des troupes italiennes pour recouvrer Strigonie. Il lui parut convenable d'envoyer, outre les autres Religieux, quelques-uns des Pères de Camille pour prendre soin des soldats malades et de ceux qui mourraient sous les drapeaux de l'armée pontificale. Il fit dire à Camille de choisir huit de ses Religieux pour s'ac-

quitter de cette mission. Le saint homme obéit promptement et avec plaisir; et, comme c'était la première fois que ses Religieux remplissaient les fonctions de leur pieux ministère par ordre du Souverain Pontife, il lui parut important qu'ils s'en acquittassent avec une grande piété et beaucoup de prudence. Il accompagna donc ces huit Religieux jusqu'à Trente, afin de les instruire sur tout ce qu'ils avaient à faire pour le salut des âmes qui leur étaient confiées. Il leur recommanda de n'avoir ni relations ni entretiens avec les hérétiques, de ne point manger avec eux, de conserver entre eux une grande union, d'édifier tout le monde plutôt par les œuvres que par les paroles, d'être humains et affables envers les malades, de n'épargner ni veilles ni travaux, de braver tous les dangers pour sauver les âmes, et surtout de considérer dans chacun d'eux Jésus-Christ et de recevoir fréquemment notre divin Sauveur dans le sacrement de l'autel. Après leur avoir donné par écrit les instructions nécessaires, il les bénit et prit congé d'eux.

Ils suivirent l'expédition et se rendirent très utiles aux soldats blessés ou mourants, en leur administrant les sacrements et en leur faisant la recommandation de l'âme. Ils furent aussi d'un grand secours dans les hôpitaux de Vienne, de Ala, de Comore, de Presbourg, où ils exerçaient les œuvres de charité de leur Institut. Ils prenaient également soin de ceux qui tombaient malades ou mouraient sous les tentes, pendant le siège de Strigonie, souffrant par amour et dévouement pour eux

mille incommodités du vent, du froid, de la pluie, particulièrement quand l'armée était en marche, étant alors contraints de les secourir dans les barques ou sur des chariots.

Pendant l'assaut qui fut donné à la ville de Strigonie, il arriva quelque chose de merveilleux et de providentiel. Le colonel Paluzzo était mourant d'un coup de pierre qui l'atteignit à la tête, sous les murailles. Un Père le vit dans ce triste état, et, sans redouter le danger évident auquel il s'exposait, il alla, un crucifix à la main, l'exhorter et le disposer à la mort. Une grêle de pierres pleuvait tout autour, aucune n'atteignit le Religieux intrépide qui remplissait à genoux ce devoir d'humanité et de religion. Il semblait qu'il était couvert d'un bouclier impénétrable; il continua, sans manifester la moindre frayeur, jusqu'à ce qu'il eût accompli sa tâche. Les soldats le Regardaient de loin, et, pleins d'admiration pour son courage, ils louaient Dieu, qui voulut bien prouver aux Religieux de Camille qu'ils n'ont aucun danger à craindre lorsqu'en son nom et pour son amour ils secourent les chrétiens agonisants.

Strigonie ayant été prise et l'armée licenciée, ils retournèrent tous sains et saufs, moins le Frère Annibal Montagnoli, originaire de Padoue. Quand il était séculier, il était soldat et servait dans la cavalerie; mais, désirant s'occuper sérieusement du salut de son âme, il déposa les armes, quitta la milice du siècle, pour s'enrôler sous la bannière des enfants de Camille. Il mérita en quelque sorte par sa bonne conduite que Dieu l'honorât de la

grâce de mourir d'une mort si précieuse à ses yeux. Il suivait les conseils que saint Jean-Baptiste donnait aux soldats, et non seulement il se contentait de sa paye, mais il en donnait une partie aux pauvres. Un jour d'hiver, étant à cheval avec ceux de sa compagnie, un mendiant, tremblant de froid, s'approcha pour lui demander l'aumône : il n'avait ni or ni argent à lui donner. Il s'aperçut que le pauvre avait la tête nue : touché de compassion, il tira son épée du fourreau et fit de son casque ce qu'avait fait saint Martin de son manteau ; il le coupa en deux, donna la partie supérieure au mendiant, ne garda que les ailes qui lui ceignaient les tempes en guise de couronne, se mettant peu en peine des rires et des railleries de ses compagnons d'armes. Camille le désigna pour cette expédition, où il se montra animé du zèle le plus ardent, travaillant nuit et jour à secourir les soldats. Il tomba malade d'excès de travail, et rendit son âme à Dieu entre les bras d'un Religieux augustin, en se rendant, monté sur un chariot, de Castel-Nuovo à Presbourg. Les bords du Danube eurent l'honneur de recevoir sa dépouille mortelle ; il fut enseveli sans pompe funèbre dans une modeste fosse, creusée par le conducteur du char, qui fut recouverte de sable et surmontée d'une croix de bois. Humble mausolée, néanmoins plus honorable que celui de beaucoup d'autres qui reposent sous l'or et le marbre, et qui furent pendant leur vie les esclaves du vice. Ce qui fait sa gloire, c'est qu'il est mort au champ d'honneur, en combattant pour délivrer ses frères

des dangers qui menacent et l'âme et le corps. C'était un Religieux animé d'une grande dévotion pour l'auguste sacrement de nos autels ; il reçut, entre autres faveurs, celle d'être communié miraculeusement.

Au mois d'avril de l'an 1596, le Père Camille tint le premier Chapitre général à Rome. On y élut quatre Consulteurs, conformément à la bulle de fondation.

Au mois de juillet et d'août de la même année, une grave épidémie, qui semblait être une branche de la peste, sévit cruellement à Rome : il mourut tant de monde, que le Souverain Pontife ordonna que chaque cardinal prît soin des malades de sa paroisse. Sa Sainteté se réserva ceux du Borgo de Santo-Angelo, qu'il confia à la sollicitude de Camille, regardé communément comme le père des pauvres. Le serviteur de Dieu saisit avidement cette occasion, et s'empressa de mettre la main à l'œuvre, aidé de dix Religieux de son Ordre.

Il régla les choses de la manière suivante. Deux accompagnaient continuellement le médecin, et prenaient note de toutes ses ordonnances. Deux autres visitaient et disposaient à la mort les agonisants ; les autres allaient le matin et le soir, accompagnés de huit hommes, chargés de tout ce qui était nécessaire, distribuer dans les maisons ce qui avait été prescrit pour les infirmes. Tout se faisait aux frais du Souverain Pontife. Camille fit transporter les comestibles, les remèdes et tout ce qui était indispensable dans une maison que leur fit donner Clément VIII, où les Pères

résidèrent continuellement pendant deux mois, se livrant sans relâche à leurs saintes et charitables occupations. Ils allaient tous les jours, malgré les ardeurs brûlantes de la canicule, non seulement dans les habitations du Borgo, mais dans toutes les maisons de campagne qui étaient en dehors de la porte Saint-Ange, s'étendant jusqu'au quartier éloigné de Saint-Lazare, à la croix de Monte Mario et à la vallée dell'Inferno. Ces prodiges de dévouement consolaient les malades, contentaient le Souverain Pontife et édifiaient le peuple.

Une chose étonnante, c'est que Rome se trouvant presque tout entière infectée de ce mal terrible, Notre-Seigneur permit qu'aucun des Pères, qui étaient nuit et jour au milieu des malades, ne fût atteint, même légèrement, par l'épidémie. L'Institut a été favorisé par la même grâce dans d'autres maladies aiguës, et il semble que Notre-Seigneur les ait conservés sains et saufs, afin qu'ils pussent se dévouer avec plus d'ardeur au service du prochain. Camille faisait remarquer à ses Religieux ce merveilleux effet de la Providence, pour redoubler leur zèle dans l'exercice de leur ministère et leur en faire apprécier le mérite, quand ils étaient à chaque heure de la nuit et du jour occupés à exhorter les mourants, qu'il les voyait abattus et accablés de travail, et qu'ils marchaient dans les rues avec peine, succombant, pour ainsi dire, sous le poids du sommeil. Il leur disait que le véritable caractère de la vie apostolique, c'était de ne goûter ni tranquillité ni repos pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes.

A cette occasion, nous citerons un trait bien propre à procurer la gloire de Dieu et à édifier les fidèles. Pendant la cruelle épidémie dont nous avons parlé, et qui remplit Rome d'une foule innombrable de malades, un des Pères passa quelques nuits sans dormir, assistant et aidant continuellement ceux qui étaient à l'agonie. Une nuit entre autres, on l'appela pour remplir le même office, et, la faible nature ne pouvant supporter tant de veilles, il fut accablé d'un sommeil si profond, que, sans perdre de vue le devoir qu'il avait à remplir, il se vêtit et se chaussa. Il sortit de la maison et fit une grande partie du chemin toujours en dormant, et il aurait de cette manière marché toute la nuit, si Dieu n'avait permis qu'il rencontrât la ronde qui, le voyant étourdi, chancelant et prêt à tomber, l'arrêta et l'éveilla. Le Père fut épouvanté de se voir au milieu de tant de sergents. Tel était le dévouement des bons Pères dans ces circonstances difficiles !

A la fin de l'année 1596, Camille ne pouvant résister aux pressantes instances que lui faisaient le cardinal Paleotto, archevêque de Bologne, et le chevalier Camille Gozzadino, ambassadeur, résidant à Rome, envoya le Père Jean Galizzano fonder une maison à Bologne, où ce dernier arriva le 5 décembre : au mois de janvier de l'année suivante il prit possession de l'église de Saint-Colomban.

CHAPITRE VI

Camille s'offre pour aller soigner les pestiférés du Piémont. Maisons fondées à Florence, Ferrare, Messine et Palerme.

Pendant que l'on tenait à Rome le second chapitre général, au mois de mai 1599, on y fut informé qu'une grande peste étendait ses ravages dans le Piémont. Le duc de Savoie, désirant procurer à ses sujets tous les secours possibles, donna ordre à son ambassadeur à Rome d'insister auprès du Souverain Pontife, pour qu'il lui envoyât un bon nombre de Religieux, ministres des infirmes. Sa Sainteté ordonna, par l'intermédiaire de Mgr Tarugi, de faire connaître à Camille les intentions du duc.

Cette demande réveilla parmi les membres de l'Institut une incroyable émulation. Beaucoup adressèrent des lettres, ou présentèrent des mémoires au chapitre; d'autres, se prosternant aux pieds de Camille, demandaient avec instance à être envoyés dans le pays infecté de la peste, pour obtenir une mort si voisine du martyre. Camille déclara qu'il voulait être du nombre et le chef de la troupe. Le Souverain Pontife fut très édifié de la bonne volonté de ces nobles ouvriers évangéliques, voyant surgir au sein de l'Église cette phalange d'hommes si intrépides et si invincibles, qui se disputaient à l'envi la gloire de combattre et de voler au-devant de la mort.

On avait déjà dressé la liste des quinze Religieux Prêtres ou Frères, qui étaient prêts à partir, lorsque l'ambassadeur fit donner contre-ordre, parce que la peste diminuait d'intensité; en outre, parce que le duc craignait que Henri IV, roi de France, ne fît une descente à la tête d'une puissante armée, pour faire valoir ses prétentions sur le marquisat de Saluces. Cette dernière affaire s'arrangea facilement, grâce à la prudence et à l'autorité du cardinal Aldobrandino, neveu de Clément VIII. Ainsi la bonne volonté des Pères resta sans effet.

L'Institut prenant un grand accroissement et se trouvant dans un état très prospère, comme nous l'avons déjà vu, et le bruit des merveilleux résultats qu'il obtenait se propageant dans un grand nombre de provinces, en dedans comme au dehors de l'Italie, Camille reçut des lettres de diverses villes, et en particulier d'Espagne, qui demandaient quelques-uns de ses enfants, pour fonder des établissements nouveaux. A Rome, le cardinal de Joyeuse faisait de grandes instances pour que l'on envoyât des Religieux du même Ordre à Toulouse, dont il était archevêque.

Les lettres qui arrivaient de divers points de l'Italie étaient beaucoup plus nombreuses. Camille, désirant satisfaire à de si justes demandes, envoya, au mois d'octobre 1599, le Père Adrien à Florence, où le seigneur Rodolphe Bardi, du consentement de l'archevêque, cardinal de Médicis, qui fut pape sous le nom de Léon XI, lui donna l'établissement et l'église de Saint-Grégoire.

Le même mois, sur les instances du comte Hercule Bevilaqua, Camille envoya le Père Barbarossa et d'autres Religieux à Ferrare, où l'évêque Fontana désigna pour leur habitation l'hôpital de Sainte-Anne, jusqu'à ce qu'on leur eût donné une autre église. Au mois de décembre suivant, le saint Fondateur envoya le Père François-Antoine Niglio à Messine, et, au mois de juin de l'an 1600, le Père Jean-Antoine Malvina à Palerme. Ces deux villes fournirent plusieurs milliers d'écus pour leurs fondations aux Pères, qui furent accueillis avec une grande bienveillance et très estimés par leurs archevêques.

Dans ce même temps le Père Camille envoya en Espagne le Père César Bonina, et le Père Denis de Navarre, Espagnol, qui mourut plus tard à Naples en odeur de sainteté. Ces Pères parcoururent diverses parties de ce royaume, dans l'intention de donner des informations sur leur Institut à Philippe III. Les maladies et d'autres circonstances les obligèrent de retourner à Rome. Camille manifesta plusieurs fois l'intention de se rendre lui-même en Espagne, et d'y introduire son Ordre, qui y eût été si utile : les Pères de la Consulte l'en empêchèrent. Les forces corporelles du vénérable serviteur de Dieu et sa santé délabrée ne correspondaient pas à la vigueur de son esprit. Il envoya aussi le Père Nicolas Clemens et d'autres ouvriers à Toulouse en France; mais il dut les rappeler peu après pour diverses raisons. Il jugea donc qu'il était plus expédient d'abandonner ces deux missions momentanément, et

d'attendre que son Ordre fût plus solidement établi en Italie, où il avait pris naissance, avant de le propager dans les provinces plus éloignées.

CHAPITRE VII

Contagion de Nole. Dévouement des Pères et mort de cinq prêtres de l'Institut.

Si les Pères furent privés du bonheur de montrer l'ardeur de leur zèle et de leur charité envers les pestiférés du Piémont, la Providence ne tarda pas à leur fournir l'occasion de satisfaire leurs désirs dans la contagion qui se déclara à Nole, au mois d'août de l'an 1600. Elle fut occasionnée par les miasmes méphitiques qui s'exhalaient des eaux corrompues qui croupissaient dans les environs de la ville, et ses ravages furent tels, que l'on pouvait, pour ainsi dire, montrer du doigt les personnes qui étaient restées vivantes. Ce qui était surtout déplorable, c'est que les victimes de la peste mouraient sans sacrements, parce que les prêtres et les religieux de la ville étaient morts, ou malades, ou en fuite.

Le vice-roi de Naples écrivit aux Pères de venir au secours de cette malheureuse ville. Ils envoyèrent sept prêtres, qui s'offrirent tous spontanément : le sang se glaça dans leurs veines en voyant cette ville désolée, veuve de ses habitants, et qui rappelait le tableau lugubre de la désola-

tion de Jérusalem, peint par le prophète Jérémie. Le ciel paraissait d'airain, l'air était suffocant et comme obscurci, et le soleil, dont la beauté et la douce lumière réjouissent le cœur de l'homme, lançait, pour ainsi dire, dans sa colère, des rayons enflammés qui donnaient la mort.

On voyait dans la ville entière les portes et les fenêtres fermées, les rues solitaires, les églises et les autres maisons de prières désertes; les cloches étaient immobiles et muettes, et, si parfois elles s'agitaient, c'était pour annoncer les rigueurs incessantes de la mort par leur son triste et funèbre. Le petit nombre d'habitants qui survivaient étaient si pâles, si décharnés, qu'ils ressemblaient à des cadavres. Ce qui navrait surtout le cœur, c'était l'intérieur des maisons, où tant d'infortunés, consumés par des fièvres pestilentielles, n'avaient personne pour les visiter, pour les consoler et leur porter le moindre secours. Ils imploraient la mort comme un remède à leurs maux. Beaucoup de corps morts n'avaient d'autre lieu de sépulture que leur propre demeure, ce qui en augmentait la tristesse et l'horreur.

Les Pères, se confiant à la divine Providence, entrèrent avec courage dans cette ville désolée; et, fortifiés par la prière, ils commencèrent, sans perdre un seul instant, à travailler au soulagement de ces malheureux. Ils confessaient, donnaient le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, disposaient les agonisants à faire une mort chrétienne. Après leur décès, ils accompagnaient leurs dépouilles mortelles jusqu'au cimetière, en chan-

tant les prières accoutumées, parce qu'il ne se trouvait personne pour s'acquitter de cet office. Par défaut de servants, ils furent plusieurs fois obligés de porter le Saint-Sacrement de l'Eucharistie seuls, sans flambeaux, sans clochette, sans dais, sans clercs ni séculiers, en un mot, sans l'appareil usité en pareille occasion parmi les catholiques. Néanmoins, afin de conserver quelque décence, autant qu'il était possible dans ce triste état de choses, celui qui portait le Saint-Sacrement de la main droite, tenait de la gauche un petit dais en forme d'ombrelle. Le vase des Saintes Huiles était suspendu à un cordon passé autour de son cou, et le Père allait ainsi, de maison en maison, fortifier les âmes des pauvres agonisants en les nourrissant du pain des Anges. Les Pères disaient la messe pour ceux qui pouvaient l'entendre ; ils baptisaient les nouveaux-nés, et mariaient quelquefois des personnes qui se mouraient, ayant à leur côté l'objet coupable de leur infâme passion. Ils trouvaient beaucoup de morts qui avaient rendu le dernier soupir, non seulement depuis trois, quatre, mais depuis huit jours, et dont les cadavres en putréfaction exhalaient une puanteur insupportable et mortelle.

C'est à ces œuvres de piété, d'humanité et à d'autres semblables que se livraient les Pères, Ministres des infirmes, et le jour et la nuit, allant, non seulement dans la ville, mais dans la campagne, malgré les ardeurs de l'été, à la recherche des malades, leur portant de la nourriture pour

les sustenter, et la leur donnant souvent de leurs propres mains.

La ville de Naples se montra très généreuse à cette occasion ; elle envoya mille ducats pour être distribués aux pauvres, et qui leur furent de quelque secours.

C'est à Naples, où il était récemment arrivé, que Camille fut informé de la calamité qui affligeait Nole. Quoique très fatigué de son voyage sur mer, et souffrant de ses infirmités ordinaires, enflammé d'un saint zèle, il se prépara à aller dans cette ville, sans que les médecins et le supérieur de l'établissement pussent l'arrêter, en lui faisant un scrupule de conscience de s'exposer au danger évident de perdre la vie. Il n'écouta rien, et, s'élevant au-dessus de toute crainte, il se mit promptement en marche. Il voulut consoler et aider ses enfants dans cette redoutable épreuve, partager leurs périls, et se dévouer, comme eux, pour secourir la ville selon ses forces. Il arriva à Nole avec les Pères Curzio et Sanzio Cicatelli. Qui pourrait dépeindre l'extrême douleur qu'ils ressentirent à la vue des misères et de la désolation de ce peuple? Ils ne purent s'empêcher de verser des larmes. Un pauvre malheureux, qui ne pouvait se tenir debout à cause de sa grande faiblesse, tomba mort aux pieds de Camille. La première œuvre du serviteur de Dieu fut de faire mettre en liberté un jeune homme que le gouverneur de Nole avait fait jeter en prison, parce qu'il ne voulait pas aider les Pères à enterrer les morts.

Si la vue d'une si grande calamité affligea pro-

fondément son cœur, l'ardeur et le courage que déployaient ses Religieux, quoique menacés d'une mort presque certaine, furent pour lui la source d'une grande consolation. En effet, accablés par d'immenses travaux et de continuelles fatigues, respirant un air vicié et corrompu, ils furent tous atteints par l'épidémie régnante. Il les fit transporter à Naples, et peu de jours après, cinq d'entre eux allèrent jouir du bonheur que Dieu leur réservait comme récompense d'une mort si glorieuse. Ce furent Thomas Troua, Piémontais; Marc di Marco, de Bologne; César Vico, de Fano; Mathieu Laurino et François Vitellino, tous les deux Napolitains. Ces hommes intrépides quittèrent ce monde avec tant de constance et de grandeur d'âme, qu'ils s'exhortaient mutuellement à la mort, s'estimant très heureux de perdre cette vie éphémère pour sauver des âmes; et leur bonheur fut si grand que le Père César Vico, quand il reçut l'Extrême-Onction, comme s'il eût commencé à jouir de la gloire qui l'attendait, chanta d'une voix suave : « Alleluia! Alleluia! » Comme ce Religieux était très bon musicien, pour le consoler au milieu de ses souffrances, Camille fit porter au pied de son lit un clavecin; et le malade, touchant de cet instrument, rendit son âme à Dieu, en chantant les louanges du Seigneur, sans gémir et sans se plaindre, comme font la plupart des hommes.

Camille remplit à l'égard de ces Pères l'office d'infirmier : il leur donnait à manger et les veillait pendant la nuit. Il leur fit la recommandation de

l'âme dans ces derniers moments si doux pour eux; et enfin il leur ferma les yeux de ses propres mains. Le cardinal César Baronius rendit compte au pape Clément VIII du dévouement de ces Religieux, hautement appréciés par ce Pontife, qui leur envoya sa bénédiction, et leur accorda l'indulgence plénière en forme de Jubilé, juste récompensé de leurs travaux héroïques. Ils sont tous enterrés dans l'église de leur Ordre, appelée Sainte-Marie *Porta-cœli*; et nous avons lieu de croire que leurs âmes jouissent de la gloire réservée aux valeureux soldats de Jésus-Christ et aux intrépides défenseurs de sa croix.

CHAPITRE VIII

Pouvoirs accordés par l'évêque de Nole au Père Camille.

Pendant que l'épidémie exerçait ses ravages à Nole, l'évêque de cette ville était retenu à la cour pontificale, soit par indisposition, soit par les temps contraires qui s'opposaient à son retour. Le pape Clément VIII, informé de ce qui se passait à Nole, lui dit : « Vous avez donc abandonné vos brebis? — Très saint Père, répondit l'évêque, elles sont entre les mains du Père Camille, qui est un pasteur plus charitable que moi. » — Cette réponse calma le Pontife, qui se montra satisfait d'apprendre que Camille fût chargé du soin de ce troupeau.

L'évêque, ayant été instruit par ses vicaires des

actes de dévouement des Pères Ministres des infirmes, adressa la lettre suivante à Camille, en réponse à une autre que le serviteur de Dieu lui avait envoyée pour lui rendre compte de ce qui se passait.

« Très révérend et très honoré Père,

« Je n'ai pu lire, sans verser d'abondantes larmes, la lettre dans laquelle Votre Révérendissime Paternité me dépeint les afflictions et les misères de ma ville de Nole et de son district. Elles m'ont affligé et m'affligent au point que, je puis le dire, elles me laissent presque sans forces et sans énergie. Je ne puis que prier Notre-Seigneur et les glorieux Saints protecteurs de la ville, de rendre la santé à ses habitants, d'avoir pitié de nous, et de nous obtenir le pardon de nos péchés. J'ai fait toute la diligence possible pour trouver ici des hommes et des prêtres, afin de les envoyer à Nole; mais jusqu'à présent je l'ai fait sans succès. Je vous rends mille actions de grâces pour la grande charité que vous et les Pères, vos enfants, avez montrée dans la ville et ses environs, à l'égard des pauvres malades; et parce que, à mon premier appel, vous avez daigné me favoriser, non seulement en envoyant tant de prêtres, mais en vous y rendant vous-même en personne. Il y a longtemps que j'ai les plus grandes obligations à votre Institut pour l'assistance qu'il m'a prêtée dans une semblable épidémie, en 1594; mais maintenant l'obligation a doublé, de manière que, me sacri-

fierais-je moi-même pour vous, je n'acquitterais que faiblement la dette de la reconnaissance. Comme je l'ai fait par le passé, je rendrai à vous et à votre Ordre tous les services possibles. Je suis informé que l'abbé Melchior, mon vicaire, est malade : je ne crois pas qu'il puisse pourvoir à toutes les nécessités ; c'est pourquoi j'accorde par la présente à Votre Paternité Révérendissime toute mon autorité, tant pour les cas réservés à l'évêque, que pour tout autre chose qui appartient à la charge de vicaire : vous pouvez envoyer et approuver les Confesseurs, commander aux Clercs et à mes autres sujets quelconques, châtier ceux qui contreviendront à vos ordres, comme je le ferais moi-même en personne. Je vous prie en outre de prendre dans ma maison tout ce qui pourra être utile à vous et à vos Pères ; s'il le faut, faites-vous donner par mon économe l'argent dont vous aurez besoin et disposez-en selon votre volonté. Je vous recommande, le cœur profondément affligé et les larmes aux yeux, ces chères âmes, et prie Notre-Seigneur de vous prendre sous sa sainte garde. »

« De Votre R. P. le très affectionné serviteur,

« † Fabricio Gallo, Évêque de Nole.

« Rome, 19 août 1600. »

CHAPITRE IX

Le pape Clément VIII accorde une Bulle à l'Institut. Fondation d'une maison à Mantoue. Quelques Religieux envoyés à Canizza.

Dès l'an 1595, il s'était élevé plusieurs difficultés au sujet de la Bulle de fondation accordée par Grégoire XIV, d'heureuse mémoire. La principale regardait l'habitation continuelle des Pères dans les hôpitaux, que désirait vivement le saint Fondateur. Plusieurs Religieux, hommes d'un grand jugement, trouvaient au contraire qu'il y avait des inconvénients graves à ce que les Pères habitassent hors de leurs couvents et fissent leur résidence dans les hôpitaux. Ils disaient qu'ils accomplissaient ce qui était prescrit par leur Institut, en secourant les malades, pour le temporel ou le spirituel, dans leurs visites du matin et du soir. Quelques doutes s'étaient également élevés touchant l'administration et la pauvreté. Il se tint à diverses époques trois Chapitres généraux pour résoudre les difficultés, mais sans résultat : les intentions étaient les mêmes et les avis différents.

En 1600 s'ouvrit l'année sainte, toujours heureuse pour Camille. Il vint au monde pendant l'année sainte, ce fut pendant une autre année sainte qu'il naquit à la grâce par la pénitence; aussi l'entendit-on répéter plusieurs fois que cette année ne passerait pas sans qu'il obtînt du ciel

quelque grâce signalée, et la grâce qu'il avait en vue, c'était de voir s'apaiser dans son Ordre les différends qui l'agitaient, et dont nous parlons. Camille et les membres de la Consulte, désirant donc faire disparaître toute occasion de dispute, supplièrent, dans ce saint temps, le Pontife Clément VIII de vouloir bien, par une nouvelle bulle, faire connaître et résoudre toutes les difficultés. Il acquiesça volontiers à leur demande, à cause du grand attachement qu'il avait pour cet Institut, et confia l'affaire, pour l'instance, à Camille, et pour la consulte à Mgr Antoine Seneca, qui fut évêque d'Anagni. Après plusieurs conférences tenues entre le Père Camille et les Consulteurs, et de l'avis du Cardinal-Protecteur Salviati, et du cardinal César Baronius, d'après les ordres de Sa Sainteté, on forma divers statuts, en partie nouveaux, en partie confirmant ou expliquant les anciens de la première Bulle, lesquels furent présentés à Sa Sainteté, qui les approuva et les confirma tous par un *motu proprio*. On établit, entre autre choses concernant la pauvreté, que l'Ordre pourrait posséder des biens et avoir des rentes perpétuelles, pour le maintien des noviciats et des infirmeries générales; néanmoins, que les Maisons Professes vivraient dans la sainte pauvreté. Quant au gouvernement, on supprima la perpétuité des charges, et l'on établit que la charge du Général et celle de Consulteurs ne seraient pas données pour la vie, mais seulement pour six ans; néanmoins que le Père Camille, en sa qualité de fondateur, serait per-

pétuellement maintenu dans l'office de Général. Quant à l'Institut, on ordonna que, partout où l'on pourrait le faire commodément, selon les Constitutions qui le permettent, on devait servir les malades des hôpitaux, de la manière que le Père Camille l'avait réglé, c'est-à-dire en résidant dans ces mêmes hôpitaux ; mais que là où se présenterait quelque obstacle ou inconvénient, où la chose ne pourrait avoir lieu, que l'on s'en tiendrait aux visites de chaque jour, comme cela s'était pratiqué par le passé, déclarant que dans ces visites consistait toute la force de l'Institut.

Ce ne fut pas sans prière et sans travail que Camille obtint cet heureux succès. D'abord, au commencement de l'année, il commença à faire, dès le second jour, les œuvres prescrites pour gagner le Jubilé. Il visita trente fois, à cette intention, chacune des quatre églises de la station, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean, Sainte-Marie-Majeure, n'étant arrêté ni par le mauvais temps ni par la difficulté des rues, que les pluies continuelles et les boues de cet hiver avaient rendues presque impraticables. Tout le monde fut étonné de le voir aller, trois ou quatre fois par semaine, dans ces églises, avec sa jambe malade, toujours à jeun, principalement pendant le Carême ; mais ce qui causait la plus grande surprise, c'est que, au retour des stations, quelquefois après avoir monté l'Escalier Saint (1), — ce qui était pour lui très-

1. *La Scala Santa*. L'Escalier Saint, d'après la tradition, est celui qui était à la maison de Pilate, où le Sauveur des hommes a passé plusieurs fois. On l'a transporté de Jérusa-

pénible à cause de la plaie de sa jambe, — il allait nécessairement tard à l'hôpital du Saint-Esprit, et y veillait la nuit entière auprès des malades. Dans ces courses il se servait d'un bâton, principalement quand sa plaie lui causait de trop vives douleurs. Il marchait par les rues avec tant de recueillement, qu'on l'aurait pris pour un novice récemment entré en religion; il gardait continuellement le silence, ou récitait le rosaire, ou parlait de choses spirituelles. Il termina les trente stations, le 2 avril, jour de la solennité de Pâques. Il fit dévotement la nuit du samedi saint une confession générale de tout le temps de sa vie, avec le Père François Profeta, non sans verser des torrents de larmes. Après avoir montré tant de zèle et de piété, il fut consolé par Notre-Seigneur, et trois jours avant l'expiration de cette année il obtint la Bulle susdite, qui mit fin aux controverses de l'Ordre et aplanit les difficultés qui avaient tant affligé son cœur.

Camille, voyant tous ses souhaits accomplis par cette Bulle, commença avec la plus grande ardeur à propager son Ordre dans diverses villes, recevant un grand nombre de novices et se chargeant du soin de beaucoup d'hôpitaux. Mais pour ne pas trop accroître ce volume en racontant en détail les travaux auxquels il se livra, résumant la matière en peu de lignes, nous nous contenterons de dire qu'à la fin de mai 1601, sur les instances

lem à Rome; les marches sont revêtues de cuivre pour le conserver. On ne peut le monter qu'à genoux. Il est vis-à-vis de l'église Saint Jean-de-Latran.

du duc de Mantoue, Vincenzio IV, et du Père François de Gonzague, évêque de cette ville, Camille envoya le Père François Amadio y fonder une Maison. Le duc accueillit les bons Pères avec la plus grande bonté, leur céda la maison et l'église de Saint-Thomas, et les chargea du soin de l'hôpital.

Le mois suivant on envoya des troupes italiennes pour recouvrer Canizza, place très importante de la Croatie, prise depuis peu par les Turcs. Le pape Clément VIII et le grand-duc de Toscane demandèrent à Camille quelques-uns de ses Religieux pour assister les soldats malades et ceux qui mourraient dans leurs armées. Camille, se rendant à leurs désirs, en accorda huit au Souverain Pontife, cinq au duc. Ils travaillèrent tous avec une rare intrépidité pendant un an, et endurèrent, pour secourir les troupes, des fatigues incroyables, à cause de la rigueur du froid et des autres incommodités qui accompagnent ordinairement les armées. Deux moururent, le Père Jean-Baptiste Picuro, Napolitain, et Jérôme Bevilacqua de Parme; le premier, dans l'armée du grand-duc, le second, dans celle de Sa Sainteté.

Il survint aux Pères, Ministres des infirmes quelques accidents extraordinaires qui méritent d'être mentionnés. Le camp étant établi sous les murs de Canizza, on lança contre leur tente deux boulets de canon et trois balles de mousquets de gros calibre, qui ne leur firent aucun mal; ce qui fut regardé comme une faveur de la Providence, car l'un des projectiles, du poids de quarante livres, passant au milieu d'eux pendant

qu'ils étaient assis, s'abattit sur un coffre et brûla tout le linge propre qu'il renfermait, avec un manteau qui s'y trouvait aussi, mais respecta la Croix rouge, qui demeura intacte. Cet événement causa une grande surprise dans le camp, et fut regardé comme un prodige. Un des principaux officiers de l'armée la demanda, et il la portait sur sa poitrine comme une cuirasse impénétrable. L'autre projectile du même poids frappa la hampe du pavillon qu'il renversa, mit en pièces une chaise de bois sur laquelle se trouvait assis, un instant auparavant, le Père Picuro, qui confessait un soldat, lequel entendant le son du tambour, le pria de faire vite, parce qu'il devait se trouver à l'assaut, et, s'ils étaient restés un instant de plus, ils auraient été mis en lambeaux tous les deux.

Un autre Père reçut une faveur non moins grande; car le même boulet, avant d'abattre le pavillon, avait sur sa route emporté la tête de l'apothicaire, qui se promenait avec le Père devant la porte de la tente. De manière que, si le Religieux s'était dirigé du côté droit, comme il fit du côté gauche, il lui aurait emporté la tête, comme à l'apothicaire.

Revenons à Camille. Toujours enflammé de plus en plus du feu sacré de la charité, il se chargea du soin de l'hôpital de *Santa Maria nuova* de Florence. Il visita ensuite la Sicile, commençant par la Maison de Palerme, où il se rendit avec quelques galères d'Espagne. Il n'avait plus été dans cette ville depuis l'époque où, étant soldat, il joua tout ce qu'il possédait. O pouvoir de la grâce divine!

Il fut reçu cette fois avec tant de vénération, que le vice-roi, le duc de Maqueda, auquel Camille alla rendre visite par respect pour sa personne, se tint en sa présence debout et la tête découverte. Continuant à le combler de faveurs, le vice-roi voulut assister à la pose de la première pierre destinée à la nouvelle église des Pères, dédiée à sainte Nimphe, que bénit et consacra dom Diego d'Azedo, archevêque de cette ville. Cette cérémonie solennelle s'accomplit avec un grand appareil et un grand concours de peuple, en présence de Camille, à la fin d'août de la même année.

Il passa de Palerme à Messine, où il fut accueilli avec tant de démonstrations de joie par la population toute entière, que l'on se pressait sur ses pas pour le voir et lui donner des preuves de vénération et d'amour. On disait que, depuis saint François de Paule, aucun fondateur d'Ordre n'avait honoré ce royaume de sa présence, et chacun s'estimait heureux de lui baiser la main et de recevoir sa sainte bénédiction. La pieuse ville prouva sa dévotion pour Camille en donnant à l'Institut la somme considérable de deux mille cinq cents ducats, pour aider à la fondation : ce fut au mois de septembre 1601.

La fondation de l'Établissement de Palerme ne se passa pas sans prodige. Le boulet, lancé par l'artillerie ennemie, épargna la croix rouge dans le camp établi sous les murs de Canizza ; à Palerme, dans l'église, la terre et les vers la respectèrent et n'osèrent ni la flétrir ni l'altérer. Voici comment la chose se passa. Quand on posa la

première pierre de l'église de Sainte-Nimphe, on ne fit pas trop attention à l'élévation du sol, et quelques années après, quand on construisit la rue Maqueda où elle se trouve, on s'aperçut que le pavé de l'église était élevé de plus de seize palmes au-dessus de la rue. On fut donc forcé de l'abaisser. On enleva la terre; on chercha les ossements des Pères et des Frères défunts, pour les transporter ailleurs. Les morts étaient au nombre de dix, et les derniers qui avaient été inhumés l'avaient été au moins depuis cinq ans. Les vêtements et les corps étaient entièrement altérés et réduits en poussière; mais on trouva toutes les croix rouges des vêtements fraîches, intactes et sans la moindre altération : ce qui fut regardé par tous les témoins oculaires de ce fait comme un véritable miracle (1).

CHAPITRE X

Camille court de grands dangers sur mer. Il fonde cinq autres maisons.

Camille retourna à Rome, où il tint le troisième Chapitre général, le 15 avril 1602; et le lendemain il assista à la mort du Cardinal-Protecteur Salviati. Il continuait avec une ardeur toujours nouvelle à secourir les pauvres. Au mois de juin,

1. Dans les maisons de leur ordre, les Pères Camilliens distribuent des petites croix rouges bénites spécialement pour les malades. Des guérisons, jusque-là désespérées, ont récompensé bien souvent la confiance de ceux qui les portaient, en invoquant avec foi la protection de saint Camille.

il accepta la direction de l'hôpital de Sainte-Anne à Ferrare.

Il alla ensuite de Rome à Naples, et, le 18 septembre de la même année, il partit, avec quelques Religieux de son Ordre, de Naples pour Gênes, monté sur un vaisseau qui appartenait à cette République. Ils furent surpris par une si violente tempête, que les passagers, effrayés en voyant l'eau entrer en grande abondance dans le navire et se regardant tous comme perdus, criaient : « Seigneur, miséricorde! » Dans cette extrémité, la marquise Imperiali, qui se trouvait avec le marquis, son mari, dans le même vaisseau, voyant la mort devant ses yeux, s'agenouilla aux pieds de Camille et le supplia de prier pour eux. Il lui répondit de s'adresser à Dieu et non à lui, qui était un homme pécheur, indigne d'être écouté du Seigneur. Cependant la noblesse et tous les autres passagers lui firent les plus vives instances pour qu'il récitât, au moins pour leur satisfaction, cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur des plaies de Jésus-Christ. Il se crut obligé de condescendre à leurs désirs, surtout en entendant parler des plaies du Sauveur. Il fut toujours animé pour elles de la dévotion la plus tendre, les regardant comme les portes de la miséricorde divine, toujours ouvertes au pécheur le plus endurci. Il descendit dans la chambre du capitaine, où il avait à peine fléchi le genou qu'il plut au Seigneur de commander aux vents et à la mer, et d'apaiser la tempête. Tous ceux qui montaient le navire, et qui étaient plongés dans une extrême affliction,

furent en un instant tellement joyeux et rassurés, que, allant trouver Camille, ils lui donnèrent mille marques d'estime et de respect, le vénérant comme un saint. Ils lui dirent qu'il n'était pas plus tôt descendu pour les recommander à Dieu, qu'ils avaient vu le vent se calmer, et la mer s'apaiser miraculeusement. Cependant l'humble et vertueux Camille, plein de confusion, attribuait ce prodige à leur foi, et protestait qu'il n'était qu'un misérable pécheur qui méritait non pas une fois, mais mille, d'être précipité au fond des abîmes. La cessation de la tempête et le calme subitement rendu furent tellement regardés comme le résultat évident des prières du serviteur de Dieu, qu'un jeune homme noble et un autre passager, se voyant délivrés par lui de ce péril extrême, se convertirent avec des marques si extraordinaires de vocation à la vie religieuse, qu'ils supplièrent à l'instant notre saint de leur donner l'habit de l'Ordre. Il le leur donna, et ils moururent plus tard dans l'Institut : l'un fut Paul Grimaldi, fils du duc d'Éboli, qui mourut profès à Rome; et l'autre, Damien Corso, qui s'endormit dans le Seigneur à Milan, pendant son noviciat.

Au mois de juillet 1603, sur les instances de la ville de Viterbe et de son évêque Matteucci, il fonda dans cette ville une maison qui se chargea de desservir l'hôpital.

Le 26 août de la même année, Camille, se rendant de Messine à Naples avec quelques Religieux profès et quelques novices, fut assailli, à la hauteur de Caprée, par une tempête si épouvantable,

qu'il affirmait n'en avoir jamais essuyé de pareille. La nuit devint si noire, que l'obscurité seule suffisait pour remplir tous les cœurs d'effroi; les vents, accompagnés de pluie, de grêle, d'éclairs, de tonnerres, soufflaient avec tant de fureur, qu'il semblait que le monde touchait à sa fin. La mer, mêlée de sable, était bouleversée jusque dans ses plus profonds abîmes. La violence des vents précipita dans les flots plusieurs personnes, qui y périrent misérablement. On alla jusqu'à ôter les fers aux forçats; le canon d'alarme retentit, et toutes les bouches répétèrent le cri effrayant de : « Sauve qui peut! »

Au milieu de cette désolation impossible à dépeindre, le capitaine et les matelots, voyant qu'il ne leur restait plus d'autre ressource, eurent recours à Camille, le suppliant, les larmes aux yeux et poussant des sanglots, de prier Notre-Seigneur de les délivrer, et de ne pas permettre qu'ils périssent d'une manière si lamentable. Alors le saint homme répondit, avec un grand calme, le visage tranquille et serein : « N'en doutez pas, n'en doutez pas, l'orage va finir, bon courage! allons prier à la chambre du capitaine. » Ils le suivirent, et en commençant il s'aperçut que quelques-uns de ceux qui étaient présents avaient de grandes chevelures, frisées avec art, souvent la cause de bien des désordres; il leur ordonna de les couper, en signe de pénitence pour apaiser la colère de Dieu, ce qu'ils firent très volontiers. « A genoux! leur dit-il et priez avec moi. » Il récita les Litanies, et tous répondi-

rent. Camille resta en oraison, silencieux, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel. Tout à coup quelques-uns de ceux qui étaient restés sur le pont descendirent en s'écriant pleins de joie : « Miracle! miracle! la tempête a cessé et les prières du serviteur de Dieu nous ont sauvé la vie. » Aussitôt ils se jetèrent tous aux pieds de Camille, lui baisant avec amour les mains et les vêtements. L'aurore, si impatiemment désirée, ayant commencé à paraître, ils arrivèrent sains et saufs à Naples, où notre saint célébra une messe d'actions de grâces, disant à tous : « Remercions le Seigneur, car cette nuit dernière il nous a sauvés miraculeusement. » Camille remarqua que la chiourme de la galère qu'il montait avait beaucoup souffert; touché de compassion, il envoya de sa maison du pain, du vin, de la viande, de la soupe et des fruits, afin de réconforter ces pauvres gens, qui étaient plus de trois cents, y compris les chrétiens et les infidèles. Il fit donner à chacun deux petits pains, une bouteille de vin, une demi-livre de viande. Étonnés de tant de générosité, ils ne cessaient de louer la bonté paternelle de celui qui les avait sauvés du naufrage.

Au commencement de l'année 1604, il se chargea à Naples des trois hôpitaux : *dell' Annunziata*, des Incurables, et de Saint-Jacques des Espagnols. Il s'y livra à des fatigues au-dessus de ses forces, ce qui lui occasionna de graves infirmités, accompagnées de douleurs si violentes, qu'il songea pour la première fois à se démettre de la dignité de Général, comme il fit plus tard.

Au mois de juin de cette année, Camille fonda une maison à Bocchianico, sa patrie, et une autre à Chieti, où ses Religieux se chargèrent du soin de l'hôpital.

Au mois de novembre de l'année suivante, sur les instances du comte Alexandre Sforza, il fonda une maison à Borgo-Nuovo. En février 1607, il prit à sa charge le grand hôpital de Gênes; depuis un an, il s'était chargé pour le spirituel du petit hôpital de la même ville.

Au mois d'avril, il envoya le père François-Antoine Niglio fonder un autre établissement à Calatagirone en Sicile, sur la demande de cette municipalité. Il désirait ardemment, à cette époque, à cause du bien qui en résultait pour les pauvres, de prendre le service des hôpitaux de Rome, de Messine, de Palerme et de quelques autres villes. Les députés n'y consentirent pas, et les administrateurs disaient que les visites journalières suffisaient, puisque l'on obtenait par elles à peu près tout le bien qu'il désirait.

Son zèle immense ayant propagé son Ordre en divers lieux, comme nous avons déjà vu, et se trouvant à la tête d'un si grand nombre d'hôpitaux, le vénérable serviteur de Dieu commença à sentir la pesanteur du lourd fardeau qu'il s'était imposé, et les graves difficultés que lui suscitèrent les patrons, les administrateurs et autres employés des hospices, le lui rendirent intolérable. En effet, ceux-ci craignirent, quoique à tort, que l'Institut ne s'introduisît dans un trop grand nombre de leurs maisons; ils regardaient les

Pères avec moins de bienveillance, et cherchaient des prétextes pour les décourager, les inquiéter et les faire renoncer à leur entreprise. Outre cela, il fut reconnu que l'Ordre, avec ses faibles ressources, ne pouvait suffire à porter un poids aussi accablant; aussi, même sous le gouvernement de Camille, on abandonna, pour diverses raisons, le service des hôpitaux de *Santa Maria Nuova* de Florence, au mois de novembre 1606, de celui *dell'-Annunziata* de Naples et du petit hôpital de Gênes.

Mais la peine qui remplit d'amertume l'âme de notre Saint, et à laquelle il ne put trouver de remède, ce fut la mort fréquente de ses Religieux, en particulier celle d'un grand nombre de jeunes gens d'un rare mérite qui, abandonnant leur patrie et leur famille, s'éteignirent au printemps de leur âge, victimes de leur sublime dévouement. Leurs noms sont inconnus aux hommes, mais ils sont écrits dans le livre de vie.

Néanmoins l'âme héroïque de Camille ne se laissa point abattre, et il voulut remplir courageusement jusqu'au bout la tâche qu'il s'était imposée. Il se vit forcé de recevoir un grand nombre de sujets, et pour pourvoir à leur entretien l'Ordre contracta des dettes considérables, les aumônes ordinaires étant devenues insuffisantes.

CHAPITRE XI

Camille est plusieurs fois secouru par la divine Providence dans quelques nécessités extrêmes.

Camille fut toujours très généreux, tant envers les pauvres des hôpitaux qu'envers les Religieux, qu'il était obligé d'entretenir pour leur service, au point qu'il se trouva souvent très à l'étroit par le manque absolu des choses temporelles. Toutefois il ne se découragea jamais, et sa confiance ne fut jamais trompée. Nous citerons ici quelques exemples des secours extraordinaires qu'il reçut de la Providence.

Dans les commencements de la Congrégation, le vénérable serviteur de Dieu se trouva tellement court d'aumônes, qu'il ne savait plus, humainement parlant, quel moyen prendre pour pourvoir à l'entretien ordinaire de la maison : car, s'étant présenté plusieurs fois à la Banque pour se faire payer le montant d'une lettre de change du peuple romain de douze cent cinquante écus, il ne put en opérer le recouvrement, le caissier alléguant pour raison qu'il n'avait pas d'argent pour l'acquitter. Se voyant dans cette position très critique, il se jeta aux pieds de Notre-Seigneur, se recommandant à lui dans cette nécessité extrême, et se confiant à sa bonté pour le recouvrement de la somme due. Le lendemain il rencontra César Zattera, caissier d'Augustin Pinelli, qui, apprenant

qu'il était dans le besoin, lui paya ce jour-là le montant de la lettre de change, quoiqu'il n'eût pas à sa banque d'argent du peuple romain. Il lui dit : « Si Votre Paternité recouvre ce que le Sénat romain lui a promis, vous me rendrez la somme; et, si vous ne la recouvrez pas, soyez sans inquiétude, car je vous la donne pour l'amour de Dieu. »

Dans une autre occasion le vénérable Père se trouvait à Rome, dans une semblable gêne; il eut recours, comme à l'ordinaire, au saint Crucifix, et il vit la divine Providence venir au secours de l'Institut d'une manière miraculeuse. A cette époque mourut un oncle du Frère Paul Cherubino, profès, qui n'espérait rien recevoir de son parent; celui-ci lui légua douze cents écus d'or et deux cents autres en monnaie ordinaire, que le Frère Paul porta comptant à Camille. Ce secours inattendu arriva au moment où l'Ordre en avait le plus grand besoin.

Il y avait à la maison professe de Naples au moins cent Religieux; un matin, il n'y eut pas assez de pain pour les nourrir; le boulanger avait refusé d'en donner, parce qu'on ne lui payait pas celui qu'il avait fourni. L'heure pour se rendre au réfectoire étant sonnée, le Père ministre envoya informer Camille qu'il n'y avait pas suffisamment du pain, lui demandant s'il devait donner l'ordre de se rendre au réfectoire. Le serviteur de Dieu apprenant cela, répondit au Père : « Je me trouve sans argent, et j'ai attaché ma bourse aux pieds du saint Crucifix; allez, priez, et ne craignez pas que le Seigneur laisse ses serviteurs

mourir de faim. » L'économe demeura confus à cette réponse : il fit appeler le Frère chargé du soin du réfectoire, et lui dit : « Voilà ce que m'a répondu notre Père; ainsi, mon Frère, comme cet homme est un saint, obéissons et allons prier devant le Saint-Sacrement. » Pendant qu'ils étaient tous les deux à genoux dans l'oratoire, ils entendirent qu'on agitait avec force la sonnette de la porte : ils accoururent, et trouvèrent que la comtesse de Bénévent, dona Menzia de Requesenes, vice-reine de Naples, leur envoyait par un gentilhomme une voiture chargée de pain blanc, que recouvrait une vaste pièce de velours ornée de ses armes, accompagnée de deux hallebardiers. Le gentilhomme leur remit en outre une lettre de deux cents ducats, à l'adresse du Père fondateur, qui était supplié par la vice-reine de prier pour le comte, son mari, et pour ses fils.

Allant par mer de Rome à Naples, avec quelques-uns de ses Religieux, après avoir passé deux jours de gros temps, ils arrivèrent sur le soir à Sperlonga, extrêmement fatigués du voyage, sans avoir rien mangé ce jour-là. C'était la veille de la Pentecôte ; ils ne trouvèrent ni logement, ni nourriture. Camille fit apporter du pain moisi qui était resté au fond de la barque et quelques petits citrons. Une serviette ayant été étendue, près du rivage, sur un gazon verdoyant, émaillé de fleurs très variées, il commença, avec une grande joie, à remercier Dieu des bienfaits signalés qu'il en avait reçus, exhortant ses Religieux à se joindre à lui pour lui témoigner leur reconnaissance,

puisqu'ils se trouvaient dans la terre promise, après avoir échappé aux dangers de la mer; et qu'il les faisait asseoir à une table si belle, si abondante en mets recherchés; il n'y avait que ceux dont nous avons parlé. Mais Notre-Seigneur peut-être, pour faire comprendre à ces Religieux pusillanimes, qu'il peut nourrir les siens dans le désert avec la manne, permit que le Frère Curzio Lodi, étant allé à l'hôtellerie chercher du vin, trouvât un petit garçon d'une grande beauté, revêtu de l'habit de l'Ordre, avec une corbeille remplie de poissons, disant à l'hôte s'il voulait en acheter. Comme celui-ci hésitait à en prendre, le Frère le fit décider à en acheter, et, les ayant fait apprêter, il les porta à Camille et à ses compagnons qui furent très étonnés d'être ainsi favorisés par la Providence.

Ne sachant où passer la nuit, ils se rendirent à la maison du syndic, qui, tout en s'occupant de les répartir dans différentes maisons, dit que quelques-uns pouvaient loger dans un appartement de l'hôpital. Camille, joyeux d'apprendre qu'il y avait un hôpital, remercia le syndic et lui dit qu'il n'avait pas à chercher d'autre logis, que l'hôpital était son véritable logement; ils y allèrent tous, jetèrent quelques matelas par terre, et passèrent très mal cette nuit, sans pouvoir fermer les yeux, ni les portes, ni les fenêtres. Mais Camille se souciait fort peu de cela, parce qu'il était au milieu de ses pauvres. Dès le matin il dit la messe, prit un bâton et s'en alla par terre à Naples avec quelques-uns des siens, toujours chantant

et louant Dieu. Il fit ce voyage de vingt lieues, à pied, malgré les douleurs qu'il éprouvait à sa jambe malade. Les autres Religieux, qui n'osèrent le suivre par terre, montèrent dans une barque pour se rendre dans la même ville.

Camille se vit obligé, au mois de novembre 1600, d'abandonner le gouvernement de l'hôpital de Florence, comme nous l'avons déjà dit; il y avait trente Religieux, et il se trouva à cette époque dans un grand embarras, parce qu'il n'avait pas de quoi les nourrir, et même de quoi faire face aux dépenses nécessaires pour les envoyer ailleurs. Il s'entretenait de ses peines avec le médecin Christophe Ottonaio; tout en lui parlant, il se tourna vers le saint Crucifix, en présence duquel il se trouvait, et lui dit : « Seigneur, aidez-moi, et vous qui pouvez secourir cette pauvre famille, ne nous abandonnez pas. » Chose étonnante ! au même instant ils entendirent tinter la sonnette du parloir et virent entrer un homme inconnu qui, s'approchant de Camille, le prit à part, et lui dit : « Vous avez besoin d'argent? » Camille répondit : « J'ai besoin de trois cents écus. » L'homme sortit, disant : « Je serai bientôt de retour. » Peu après il revint, portant un petit sac d'argent, et le donnant à notre saint, il lui dit : « Prenez cette aumône, et servez-vous-en. » Se mettant ensuite à genoux, il lui demanda sa bénédiction. Le sac contenait trois cents écus. Camille demeura confus de cet événement tout à fait providentiel. Christophe Ottonaio, qui se trouvait présent, a affirmé avec serment ce fait, comme témoin oculaire.

Dans une autre occasion, Camille se trouvait encore dans l'embarras, mais non pas autant que dans celle dont nous venons de parler, et se vit encore miraculeusement secouru par la Providence, comme l'ont attesté des personnes très dignes de foi. Le Frère François Lapis, Florentin, chargé de recueillir les aumônes pour l'établissement de Rome, porta au Père Camille une bourse qui contenait cent pièces d'or. Le Père fut surpris, et lui demanda qui la lui avait donnée; il répondit que c'était Camille Rinuccino, parce qu'il lui avait dit que la maison était grandement dans le besoin. Camille soupçonna qu'il pouvait y avoir là quelque méprise, parce qu'il savait que ce gentilhomme ne donnait pas une aussi grosse aumône chaque mois. Il était également fâché de ce qu'il avait dit que la maison était dans un grand besoin, parce que, quoiqu'il fût vrai qu'elle s'y trouvait, on ne pouvait l'appeler grand, ce qui fit naître dans son esprit un scrupule, s'imaginant qu'il ne pouvait garder cette somme en sûreté de conscience. Il dit au Frère : « Allez à l'instant, à l'instant même, restituez cette bourse ; rétractez tout ce que vous avez avancé, et dites au seigneur Rinuccino que nous sommes à la vérité dans le besoin, mais que ce besoin n'est pas grand. » Le Frère ayant fait par obéissance ce qui lui avait été prescrit, le gentilhomme fut étonné d'une restitution aussi considérable, sachant avec certitude qu'il ne lui avait donné que deux écus en différentes monnaies de billon et d'argent, que lui avait remises en paiement un locataire, et c'était

la somme qu'il mettait ordinairement de côté pour l'aumône de chaque mois. Il la donna de nouveau au Frère, en lui disant de s'en servir par amour pour lui. Il a été toujours convaincu, ainsi que son épouse Virginie Vandini, que les monnaies de la bourse, en si grande quantité et de métal divers, avaient été converties en or par la Providence dans les mains de Camille. Il regardait cet événement comme un miracle évident, et la chose était très connue dans sa famille.

Des cas semblables, où la divine Providence vint au secours de l'Institut, se renouvelèrent si souvent, que nous les passons sous silence, pour ne pas trop grossir ce volume.

CHAPITRE XII

Zèle admirable de Camille pour la chasteté. De sa modestie dans les voyages.

On a coutume de parler souvent de ce que l'on aime d'un amour de prédilection ; c'est ainsi que Camille, épris des charmes et de la beauté de cette vertu qui rend l'homme semblable aux anges, en faisait le sujet ordinaire de ses entretiens, et en louait le prix inestimable avec tant d'animation, que son visage s'enflammait et devenait tout radieux : « Mes frères, disait-il en instruisant ses novices, soyons prêts à repousser les tentations ; éloignons de notre esprit les pensées mauvaises comme on éloigne de la chair vive un fer embrasé ;

dans ces circonstances, appelez à votre aide les pensées de la mort et de l'enfer, et surtout le souvenir de la Passion de Jésus-Christ, en lui disant du fond de vos cœurs : « Mon Dieu, *pénétrez mes « sens de la crainte salutaire de vos jugements* (1) ; « sauvez-moi et cachez-moi dans vos plaies sa- « crées, pleines de sang et d'amour. »

C'était une de ses maximes que, dans une matière aussi délicate que la chasteté, il n'est pas d'occasion, pour insignifiante qu'elle soit, qui ne doive être regardée comme d'une grande importance, puisque les plus vastes et les plus terribles incendies ne commencent pas par une grande flamme, mais par une faible étincelle. C'est pourquoi il ne se contentait pas de fuir la vue et la présence des personnes de sexe différent, mais il disait que l'on doit fuir avec le plus grand soin même leur ombre. Il arriva une fois, entre autres, qu'une dame, bienfaitrice de l'Ordre, le fit appeler chez elle pour s'entretenir longuement avec lui sur ses peines intérieures. Il s'y rendit, et se disposait à s'asseoir ; celle-ci se rapprochait de lui plus qu'il ne fallait, soit pour être mieux entendue, soit par habitude, comme font ordinairement certaines personnes. Mais plus la dame s'approchait, plus notre saint s'éloignait ; ils continuèrent quelque temps ces mouvements opposés, elle se rapprochant, lui se retirant, de telle sorte qu'à la fin ils se trouvèrent avec leurs chaises au milieu de la salle.

(1) Confige timore tuo carnes meas. *Ps.* XVIII, 120.

Il ne restait jamais seul avec une femme, quelque vertueuse et sainte qu'elle pût être, et il n'était sorte d'industrie à laquelle il n'eût recours pour éviter qu'on lui baisât les mains. Une dame attendait, à la porte de notre établissement à Rome, que Camille fût de retour, pour pouvoir lui baiser les mains et recevoir sa bénédiction. Notre saint arriva, et la bonne femme, s'étant présentée devant lui d'une manière très dévote et très respectueuse, lui manifesta son désir ; mais lui qui ne trouvait rien de plus ennuyeux et de plus désagréable, refusant de lui complaire, secouait violemment le cordon de la sonnette, afin que le portier se hâtât de lui ouvrir. La porte étant ouverte, il entra précipitamment dans le couvent, et le visage recouvert de sa main gauche, de la droite il fit signe de la bénir, en disant : « Dieu vous bénisse, allez en paix; » et en prononçant ces mots, il ferma aussitôt la porte pour ne pas la voir.

Ces précautions qu'il prenait pour conserver la sainte vertu étaient d'autant plus admirables en lui, que la perfection sublime à laquelle il était arrivé le rendait moins sujet que bien d'autres aux tentations. Il fuyait les lieux où l'on chantait et où l'on dansait ; et, s'il ne pouvait s'en éloigner, il secouait la tête, toussait, crachait et faisait du bruit, autant qu'il pouvait le faire sans blesser les convenances, afin que les sons et les chants n'arrivassent pas jusqu'à ses oreilles. Il advint un jour que, retournant de Venise à Milan, il passa par un village où quelques paysans exécutaient, au son de la cornemuse, une certaine ronde usitée

dans le pays. Le cocher, curieux de voir danser ces femmes, s'arrêta un peu. Comme Camille voyageait les portières fermées, il ne s'était pas d'abord aperçu de la cause de ce retard, et, s'imaginant que c'était pour de bonnes raisons, il ne dit mot. Cependant en entendant la cornemuse, il soupçonna ce que c'était, et jetant, un regard furtif à travers une fissure de la portière, il vit le conducteur sur le point de se mêler à la ronde pour participer aux plaisirs de la fête. Le bon Père se sentit alors enflammé d'un zèle si ardent, qu'il lui adressa les plus violents reproches, en présence de tout le monde, le contraignant de continuer sa route. Il avait une grande véhémence quand il parlait contre le vice d'impureté, et il en avait tant d'horreur, que ses paroles, empruntant une force merveilleuse, pénétraient profondément, comme autant de traits brûlants, dans les cœurs des coupables, et rien ne pouvait l'empêcher de les reprendre, ni la noblesse, ni la puissance, ni le danger même de perdre la vie. Il montrait la même sévérité contre la vanité, l'air mondain, l'extérieur peu modeste qu'il apercevait soit dans les femmes, soit dans les hommes ; et il reprit très vivement un jour un jeune homme, son parent, qui cultivait avec le plus grand soin sa belle chevelure, et ne pensait qu'à orner son corps, devenu son idole ; et les graves réprimandes du saint ne furent pas également épargnées au père complaisant et léger qui tolérait les allures efféminées de son fils.

Camille combattait la vanité, la mollesse et

l'amour des plaisirs, non seulement par ses discours, mais surtout par ses actions, et rien n'égalait sa réserve, sa sobriété et sa modestie, même dans les voyages qu'il était obligé d'entreprendre pour le bien de l'Institut. Quand il visitait les établissements de l'Ordre, il n'informait pas les préfets par lettre, ou par l'envoi d'un messager, du jour et de l'heure de son arrivée, afin d'éviter des réceptions et des témoignages d'estime qui auraient blessé son humilité. Il paraissait, hôte inattendu, avec son compagnon, tous les deux montés sur des mules de louage ; et c'est ainsi qu'il forçait tous ses Religieux à veiller à l'observation de la discipline. Sa manière de voyager était exemplaire.

Le silence, la piété, la modestie et les autres vertus ne le quittaient jamais, et les hôtelleries, où il était contraint de s'arrêter, devenaient comme autant d'oratoires et de cloîtres. Retiré avec ses compagnons dans les appartements qu'on lui destinait, ils récitaient l'office divin, le rosaire, chantaient les litanies, et, avant de se coucher, faisaient l'examen de conscience avec la même ponctualité que s'ils se fussent trouvés dans les établissements de l'Ordre. Pendant le repas, Camille faisait lire quelques livres de piété ; le plus ordinairement c'étaient les livres de Louis de Grenade, dont il aimait beaucoup la doctrine ; il portait toujours avec lui quelques volumes de ses œuvres, en particulier *le Guide des Pécheurs*, qui a fait tant de justes qu'elle a conduits au ciel. Mais si, pour certaines raisons, il ne pouvait faire

lire, il gardait un silence rigoureux, passant beaucoup de temps en oraison. Il ne portait jamais les yeux sur les murs des hôtelleries, pour ne pas lire des paroles déshonnêtes, et ne pas y voir d'autres choses obscènes qu'y peignaient souvent les voyageurs. Il prenait toujours pour lui ce qu'il y avait de pire, donnant ce qu'il avait de mieux à son compagnon. Si par hasard il ne se trouvait qu'un seul lit, il jetait la paillasse par terre et dormait dessus, laissant le matelas ou la plume à son compagnon. Quand il voyageait en voiture ou à cheval, il parlait toujours de Dieu, ou gardait le silence, ou récitait son rosaire. Il n'était pas à redouter que, là où il se trouvait, soit dans les auberges, soit en route, quelqu'un se permît d'entamer des conversations profanes et blessant les oreilles chastes, car sa présence vénérable portait tout le monde à la crainte et au respect.

Quand il passait par quelque ville, où il n'avait jamais été, il demandait s'il y avait un hôpital, et si on lui cédait une place, il s'y logeait avec le plus grand plaisir, et abandonnait tout autre logement, quelque commode et agréable qu'il fût. Sa consolation était de se trouver au milieu des infirmes et des indigents, et de leur être de quelque utilité; et s'il ne pouvait satisfaire ce désir, dès qu'il arrivait dans un endroit, il s'empressait au moins de visiter les hôpitaux, et engageait les autres voyageurs à venir avec lui voir les pauvres.

CHAPITRE XIII

Notre-Seigneur délivre Camille de plusieurs dangers dans ses voyages.

Tant que notre saint fut chargé du gouvernement de l'Ordre, en qualité de Général, il visitait continuellement ses maisons, quelquefois à pied, quelquefois à cheval. A l'occasion des visites et des fondations dont nous avons parlé, il fut obligé d'entreprendre de longs voyages et par terre et par mer. Comme il avait pour mobile unique de sa conduite la gloire de Dieu, rien ne pouvait l'arrêter dans sa marche, ni ses infirmités, ni les intempéries des saisons, ni la crainte des brigands ou des passages dangereux. Quelques personnes recommandables qui l'estimaient beaucoup, lui dirent un jour à Gênes : « Père Camille, vous voilà devenu très vieux et souffrant de la plaie que vous avez à la jambe; dans l'intérêt de votre santé qui est si précieuse, mettez un terme à tant de voyages et de fatigues, et réfléchissez qu'il est très possible qu'il vous survienne quelque accident fâcheux. » « Messieurs, leur répondit-il, dans mes voyages, je ne suis jamais occupé de mon corps, ni des dangers, je n'ai en vue qu'un seul but, plaire à Dieu, et être utile à l'Institut; et si par hasard il me fût arrivé de tomber dans un fossé, ou d'être précipité du haut de quelque rocher, je n'aurais pas regardé cela comme une disgrâce,

mais comme une grande faveur que Dieu m'aurait faite. » Nous avons déjà rendu compte de quelques périls qu'il courut sur mer; ceux où il fut exposé sur terre, et où se manifesta également la bonté divine, sont innombrables; nous nous contenterons de raconter quelques-uns des principaux.

Retournant de la *Santa Casa* de Lorette avec Curzio Lodi, — c'était la première fois qu'il visitait ce sanctuaire après la fondation de l'Institut, — comme il passait à Spoletto, il tomba de cheval au milieu de la place de cette ville, se fit une blessure si grave à la jambe malade et qui lui causait une douleur si vive que, ne pouvant remonter à cheval, il fut contraint de se servir de vastes corbeilles d'osier, dans l'une desquelles il fut placé, et dans l'autre Curzio : ils arrivèrent à Nardi, où ils trouvèrent une occasion favorable pour se rendre à Rome. Mais la Providence se montra si bonne envers lui que, ne connaissant personne à Spoletto, après avoir appelé Dieu à son aide dans sa chute, il vit sortir de sa boutique un chapelier, du nom d'Ignace, qui le recueillit dans sa maison et le traita avec la plus grande humanité jusqu'à ce qu'il pût se remettre en route. Et celui-ci apprenant de Curzio qu'il était le fondateur de l'Ordre des Ministres des infirmes, il conçut pour lui une si grande estime que, tant qu'il vécut, toutes les fois que les Religieux de Camille passaient par Spoletto, il les hébergeait gratuitement avec la plus grande cordialité.

Une autre fois, retournant du même sanctuaire de Lorette avec quelques-uns des siens, il se vit

exposé au plus grand danger. Il descendait la côte d'une montagne escarpée ; le postillon, pour comprimer l'ardeur des chevaux qui, à cause de la rapidité de la pente, marchaient avec une grande vitesse, tira si fortement les rênes qu'elles se rompirent. Les chevaux couraient en désordre, entraînés par la voiture ; les voyageurs étaient violemment ballottés ; encore quelques pas, et tout était perdu, hommes, voitures et chevaux. Le postillon, ne voyant aucun espoir de salut, s'élance à terre ; une frayeur terrible s'empare des voyageurs. Camille expose à Dieu le péril immense où ils se trouvent, et, plein de confiance dans la bonté divine et celle de la sainte Vierge, il s'écrie : « Ne craignez rien, Dieu viendra à notre secours. » Son espérance ne fut pas vaine ; à l'instant les chevaux s'arrêtèrent subitement d'eux-mêmes, sans qu'aucun des voyageurs eût reçu la moindre contusion.

Allant de Bologne à Ferrare avec quelques novices et deux Pères théologiens de l'Ordre de saint Dominique, la nuit les surprit en chemin ; il survint une pluie si abondante, qu'ils ne se rappelaient pas en avoir vu de pareille. Ils se réfugièrent auprès d'une métairie, et, après avoir longtemps frappé à la porte, ils demandèrent qu'on leur ouvrît ; le fermier, homme grossier et peu charitable, refusa de les recevoir. Continuer la route, c'était s'exposer au danger évident de se noyer. Aussitôt apparaît un jeune homme poli et gracieux, qui était le domestique de la métairie, lequel voyant tant de Religieux dans ce piteux état, tout trem-

pés par la pluie qui tombait à verse, leur ouvre les portes, fait entrer la voiture dans la remise, les accueille avec la plus grande bonté, allume un grand feu, prépare un bon souper, leur donne d'excellents lits, au point qu'ils doutèrent quelque temps si c'était un ange envoyé du ciel ou un simple mortel. Ils partirent de grand matin, après avoir témoigné à l'hôte leur vive reconnaissance, et tombèrent de Charybde en Scylla. La voiture devant passer sur un pont de planches, Camille, éclairé sans doute par une lumière d'en haut, dit à tous de descendre, parce que le passage était dangereux. Les Pères Dominicains ne firent pas cas de son avis, et le prièrent de ne pas descendre, disant qu'il n'y avait rien à craindre. Notre Saint répliqua qu'il ne voulait pas tenter Dieu, et mit pied à terre. Tandis que l'on traversait le pont, une roue de la voiture ayant passé hors des madriers, elle allait être évidemment renversée et être précipitée dans la rivière qui à cet endroit était très profonde. Camille, qui était resté en arrière, vit ce qui se passait : appelant Dieu et la sainte Vierge à son secours, il cria au cocher de s'arrêter; celui-ci s'arrêta, ils virent le danger, descendirent de la voiture et furent sauvés. Dans une autre occasion, comme il allait de Bocchianico à Naples, et qu'il était près de *Castel di Sanguine*, sa monture passa sur un morceau de glace, glissa, tomba, et sa jambe malade se trouva prise sous le corps du cheval; il en éprouva une douleur si vive, qu'il ne pouvait s'en servir, ni se relever. Notre-Seigneur permit que, sur ces entrefaites,

passât un chanoine de Saint-Jean-de-Latran avec son domestique : ceux-ci mirent pied à terre, l'aidèrent à remonter à cheval et le traitèrent avec la plus grande humanité. Ils furent ensuite surpris par la nuit; il commença à tomber une petite pluie fine et froide ; ils s'égarèrent, et se virent exposés à passer la nuit à la belle étoile dans ces lieux déserts, courant le danger d'y perdre la vie. Camille implora le secours divin, comme il avait coutume de faire en pareilles circonstances. Tout à coup apparut un petit garçon pauvre, sans chaussures, mais d'une voix et d'une figure agréables, qui prit par la bride le cheval de Camille, leur fit retrouver leur véritable route et leur servit de guide. Il leur fit éviter des passages dangereux où ils auraient péri infailliblement cette nuit, et les accompagna jusqu'à l'hôtellerie.

Voyageant une autre fois dans l'Abruzze avec deux de ses Religieux, à travers un pays tout couvert de montagnes, ils s'égarèrent, sans pouvoir découvrir le moindre sentier. Dépourvu de tout conseil humain, notre saint leva les yeux au ciel et s'adressa au Seigneur. Il était dans une grande perplexité, car aller en avant, c'était s'exposer au danger manifeste de se perdre. Au même instant, nos voyageurs entendirent une voix qui leur disait : « Arrêtez-vous, arrêtez-vous, ne passez pas plus avant! » Comme ils continuaient à se recommander à Dieu, ils furent joints par un laboureur, portant un instrument aratoire sur les épaules; il leur dit qu'ils s'étaient égarés, et que, s'ils avaient fait quatre pas de plus en avant, ils se-

raient tombés dans un précipice, où ils auraient infailliblement péri.

Au mois d'avril 1606, comme Camille se rendait de Gênes à Rome avec cinq de ses Religieux, ils s'enfoncèrent dans les lagunes de Pise; les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux sangles. Ses compagnons lui dirent : « Père, nous allons nous noyer et rester ensevelis dans la boue, car nous ne suivons pas le bon chemin. » Alors le saint homme, levant les yeux au ciel et tenant les bras en croix, dit : « Seigneur, vous voyez le danger que nous courons, ne nous abandonnez pas! » A peine eut-il prononcé ces mots, qu'ils virent apparaître dans cette plaine, où ils n'avaient vu auparavant aucune trace d'être vivant, un jeune homme d'une remarquable beauté, monté sur un cheval; il leur dit : « Où allez-vous, Pères? n'avancez pas, car vous vous noieriez; » et saisissant la bride du cheval de Camille, il les plaça dans le véritable chemin, et disparut à l'instant, sans leur donner le temps de le remercier.

Toutes les fois que Camille était privé de tout secours humain, la bonté divine venait à son aide; il en fit constamment l'expérience. Dans un autre voyage, le soleil était déjà couché : deux chemins se trouvent sur ses pas, sans savoir quel était celui qu'il devait suivre, ce qui l'inquiétait beaucoup, parce qu'il était tard. Il se recommande à Dieu, invoque la très sainte Vierge, fait le signe de la croix, et dit à son compagnon : « Fermons les yeux et piquons nos chevaux, car Dieu nous mettra dans la bonne route; »

ils le firent, et suivirent en effet le bon chemin.

Notre saint, retournant de Bocchianico à Rome, passa par le plateau de la montagne de Caruso, endroit extrêmement dangereux à cause de la violence des vents qui y soufflent ordinairement dans des directions contraires. Il y fut soudainement assailli par une tempête si furieuse, qu'il faillit y perdre la vie. Il se sentait la poitrine tellement oppressée, qu'il put à peine invoquer le nom sacré de Jésus : le Seigneur vint à son aide et le tira de cette position extrêmement critique en lui inspirant de descendre de cheval, ce qu'il fit. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'en se traînant par terre qu'il échappa, dans cette circonstance, à un très grand danger.

Terminons ce chapitre en mentionnant une autre chute, qui lui causa les plus cruelles souffrances. Tout près d'Acquapendente, et non loin de la rivière de Palla, le cheval qu'il montait s'abattit, et tomba sur sa jambe malade; il en coula tant de sang, que ses souliers en furent remplis : la blessure saigna tout le long du chemin. Quoiqu'il endurât les douleurs les plus vives, il n'en parla à aucun de ses compagnons pour se faire panser; et, pendant tout le reste du voyage, on ne l'entendit que répéter ces paroles de Job, ce modèle parfait de patience : « Que le nom du Seigneur soit béni! »

Un de ses amis lui ayant demandé combien il avait fait de chutes dans ses courses, il répondit : « Les chutes ordinaires et sans danger ont été si fréquentes, que je ne saurais m'en rappeler le

nombre; mais pour les chutes dangereuses, où j'ai été exposé à perdre la vie, j'en puis compter au moins trente, et toujours ma jambe malade a été engagée sous le poids du cheval. La main du Seigneur m'a évidemment protégé, car, quoique j'aie couru les plus grands périls en tombant et que j'aie cruellement souffert à cause de ma plaie, mes blessures n'ont jamais été graves, et en levant les yeux au ciel, en offrant au Seigneur toutes ces épreuves, j'éprouvais un grand soulagement dans mes maux, et je continuais ma route. »

Il s'était retiré sous la protection du Très-Haut, et reposait sous l'ombre du Tout Puissant; aussi put-il dire au Seigneur : « Vous êtes mon refuge et ma force; vous êtes mon Dieu, en qui je mettrai ma confiance... Je ne craindrai ni les embûches, ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour. Il a ordonné à ses anges de veiller sur moi, de me garder dans toutes mes voies, de me porter dans leurs mains de peur que mon pied ne heurtât contre la pierre (1). » — Oh! combien de fois j'ai connu par expérience la vérité de votre parole : « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai; je serai son asile parce qu'il a reconnu mon nom; il m'a invoqué, et je l'exaucerai; je suis avec lui dans la tribulation, je le délivrerai, je le glorifierai, je rassasierai ses désirs par une longue suite de jours (2). » Paroles qui se

(1) *Psal.* xc.
(2) *Ibid.*

vérifièrent dans les événements de la longue vie du vénérable Père Camille.

CHAPITRE XIV

Foi éminente de notre Saint. Sa haine pour l'infidélité et l'hérésie.

Éclairé par la lumière céleste de la foi, Camille avait une connaissance si claire de la bonté de Dieu, de sa sagesse infinie, de sa miséricorde et de tous ses autres attributs, qu'il le bénissait continuellement, et ne pouvait se lasser de le remercier de l'avoir fait naître dans le sein de l'Église et de l'avoir ramené à résipiscence : « O Seigneur, disait-il souvent, combien je vous dois et vous suis obligé! Malheur à moi, pécheur, si je ne savais reconnaître un si grand bienfait! » De là naissait en lui un désir ardent de mourir martyr, désir qu'il ne pouvait s'empêcher d'exprimer dans ses discours. Inutile de parler de sa ferme croyance à l'immortalité de l'âme, au purgatoire, à l'éternité du paradis et de l'enfer. Il appelait êtres stupides et sans bon sens tous ces philosophes et ces hérétiques qui niaient des vérités si incontestables. « Maintenant, avait-il coutume de dire, maintenant ces infortunés savent par expérience s'il y a un enfer et un paradis. » Mais s'il fit connaître hautement quelque part combien cette croyance était profondément gravée dans son esprit, ce fut à Bocchianico, lorsque, blâmant en public l'habi-

tude criminelle de ses habitants de ne pas observer les fêtes et les dimanches, il se mit à frapper la terre du pied, en s'écriant d'une voix terrible : « O morts, ô morts, qui êtes ensevelis dans ces tombes, puisque ce peuple ne veut pas croire à mes discours, levez-vous, venez tous rendre témoignage et leur dire, si ce que j'avance est vrai, c'est-à-dire qu'il y a un paradis et un enfer; le paradis pour les bons, l'enfer pour les pécheurs, et pour ceux qui transgressent les commandements de Dieu et de l'Église. » Quand il parlait des mystères sublimes de la religion, il y avait plaisir à entendre avec quelle facilité et quelle netteté il les développait à son auditoire ; il semblait que l'Esprit-Saint lui suggérât le sens et les paroles, et on vit quelquefois, quand il traitait cette matière, son visage s'enflammer et devenir tout radieux, au grand étonnement des auditeurs qui, charmés par la beauté et l'énergie de son langage, étaient comme suspendus à ses lèvres. Si quelqu'un, troublé par des doutes sur la foi, lui faisait part de ses tentations, il lui citait des exemples si frappants, lui parlait avec tant de force, que les doutes cessaient à l'instant, et que la tranquillité d'esprit la plus parfaite leur succédait. Tous les Sacrements étaient vénérables à ses yeux, mais il nourrissait une dévotion particulière pour l'auguste Sacrement de nos autels. Quand il se rendait dans un hôpital, même quand il était Général de l'Ordre, il accompagnait le saint Viatique, comme un clerc ou un simple Frère, portant d'une main le bénitier et de l'autre agitant la clochette ; d'autres fois, quand on

distribuait le Pain des anges aux infirmes, s'il était à genoux, il se traînait au pied de leur lits, leur parlant à haute voix, pour les exciter à l'amour et au repentir : « Oh ! mes frères, leur disait-il quelquefois, détachez votre cœur de la boue de cette terre, et pensez que vous allez recevoir au plus tôt le souverain Seigneur de la terre et du ciel, qui a créé tout ce qui existe ; Celui qui nous a donné l'être, qui s'est incarné, est mort pour nous ; Celui qui nous a réservé le paradis, si nous sommes justes, et l'enfer si nous sommes méchants. » Au moment de l'élévation, pendant le saint sacrifice de la messe, toujours à genoux, et se tournant vers les infirmes : « Voici, leur disait-il avec de brûlants transports d'amour, voici, mes frères, votre trésor ; courage ! allez au-devant du Seigneur du ciel qui daigne venir à vous dans ces lieux immondes, pour faire la paix avec vos âmes ; demandez-lui pardon de vos offenses. C'est lui que vous avez si souvent outragé ; soyez convaincus que, si vous le lui demandez avec un repentir sincère et une ferme résolution de ne plus l'offenser, il vous pardonnera. Qu'il ne reste pas le moindre doute dans votre esprit ; oui, quoique vous voyiez du pain, que vous touchiez du pain, que vous sentiez le goût du pain, il n'y a plus de pain matériel, et sous ces sacrées espèces, il y a réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, Celui qui doit nous juger. Adorez-le donc de tout votre cœur ; pleurez amèrement, priez-le qu'il vous pardonne et vous sauve ; puisque c'est pour cela

qu'il vient à vous, vous dis-je, pour vous sauver et vous faire saints. » Si l'on peut juger l'arbre par ses fruits, on comprendra combien était vive la foi du Père Camille, en examinant tout ce qu'il a fait pour la répandre et la propager. Que ne fit-il pas pour graver dans les esprits les vérités de l'Évangile ? — Notre Saint, se trouvant à Bocchianico et ayant remarqué dans les enfants et dans la dernière classe du peuple une grande ignorance des mystères de la religion, il les instruisait, et développait avec simplicité et un zèle tout divin à ces intelligences bornées les vérités fondamentales du christianisme. Non content de cela, il envoyait ses Religieux dans la campagne s'acquitter du même ministère.

Celui qui aime la lumière déteste les ténèbres et le mensonge. Quand il entendait quelque hérétique parler contre l'obéissance due à l'Église romaine, pour laquelle il eut toujours la plus grande vénération, il s'écriait, levant les yeux au ciel : « Est-il possible qu'il y ait tant d'aveuglement parmi les hommes, qu'ils ne comprennent pas qu'ils doivent se soumettre à l'Église, la colonne et le fondement de la vérité? Est-il possible que l'homme soit privé de jugement au point d'abandonner la source pure et limpide, pour boire les eaux bourbeuses et corrompues? » Il avait une foi si vive, et il désirait tellement que cette lumière céleste fît briller dans tous les esprits ses rayons salutaires, que le seul nom d'hérétique suffisait pour le troubler et lui inspirer de la tristesse et une sorte d'horreur.

CHAPITRE XV

Cinq grâces accordées par Notre-Seigneur à Camille.

Notre-Seigneur envoya au Père Camille cinq infirmités, qui lui causèrent de cruelles souffrances, presque tout le temps de sa vie, et qu'il avait coutume d'appeler ses grâces. Elles exercèrent sa patience, le purifièrent comme l'or dans le creuset, et servirent à lui tresser une magnifique couronne.

La première grâce qu'il reçut dans un âge très peu avancé, et qui continua à le tourmenter jusqu'à la mort, ce fut une plaie incurable à la jambe droite, — plaie bénie qui servit non seulement à lui faire connaître et habiter les hôpitaux, ce qui donna naissance à l'Institut, mais encore à montrer une patience héroïque. Elle occupait toute la partie inférieure de la jambe, commençait à la jointure du pied et arrivait jusqu'à la rotule : chose qui parut étonnante aux médecins et aux chirurgiens les plus habiles, ainsi qu'à tous ceux qui la virent, car elle était très profonde, avait plusieurs ouvertures, et il s'en écoulait tant de matière, qu'elle s'élevait au poids d'une livre par jour, mouillait tous les linges, les compresses, le bas, et descendait jusque dans la chaussure, de manière que le pied en était constamment humecté. Il fallait une quantité incroyable de charpie pour son entretien. La douleur qu'il en ressentait était grande, et parfois l'obligeait à ralentir

le pas. Il dit un jour : « C'est une chose miraculeuse que je puisse vivre avec une plaie semblable qui jette une livre de matière, quantité de nourriture que je ne prends pas chaque jour. »

Et quoique cette plaie, selon l'avis des médecins, fût d'un caractère extraordinaire et malin, parce que c'était un ulcère putride, corrosif et si large, qu'il entourait presque toute la jambe, néanmoins la matière qui en sortait n'exhalait aucune mauvaise odeur ; cependant on n'y appliquait autre chose que de la charpie, du linge et de l'onguent basilicon. Une personne pieuse de Gênes, qui lavait ces compresses remarqua que l'eau même avec laquelle elle les lavait, après plusieurs jours, bien loin de sentir mauvais, exhalait une odeur très agréable. Dans toutes les villes où arrivait notre Saint, les dames de la plus haute noblesse se disputaient l'honneur de faire de la charpie de leurs propres mains, à cause de la vénération profonde qu'elles avaient pour lui. A Chieti, c'était l'épouse du vice-roi qui faisait elle-même la charpie ; et à Rome, c'étaient les Religieuses du couvent de la *Torre de'specchi*, qui étaient chargées de ce soin. Il n'était pas jusqu'à la Duchesse Sforza qui n'en fît elle-même, à cause de la pieuse affection qu'elle avait pour lui. Le serviteur de Dieu porta cette croix pendant quarante-six ans. Il était intimement convaincu que Notre-Seigneur lui avait envoyé cette infirmité, afin de l'obliger à vivre dans les hôpitaux et l'y retenir comme prisonnier.

La seconde grâce qu'il reçut peu de temps après la première eut pour cause l'excès de ses fatigues et le jour et la nuit, quand il était administrateur de l'hôpital de Saint-Jacques : c'était une rupture qui lui occasionnait des souffrances incroyables. Il se vit obligé d'être ceint continuellement d'un cercle de fer sur la chair, qui le fatiguait extrêmement. Le frottement du fer entama la peau, ce qui augmenta beaucoup ses douleurs, qu'il endurait avec joie, parce qu'il désirait souffrir pour Jésus-Christ, et qui n'interrompaient ni ses travaux continuels ni ses veilles. Il se figurait que Notre-Seigneur l'avait vendu et destiné à être l'esclave des pauvres, et qu'ainsi il était juste qu'il portât toute sa vie cette pesante ceinture, sans espoir de se voir jamais libre. Avec ces deux infirmités, Camille se trouva estropié de la ceinture en bas; mais là ne se bornaient pas tous ses tourments.

La troisième grâce, c'étaient deux cors très durs et incurables, sous la plante du pied malade, qui lui causaient des souffrances si vives, qu'il lui semblait percé par deux clous, et que le pavé était semé d'épines et de pointes de fer, ce qui le faisait marcher quelquefois en tremblant et avec une certaine difficulté; parfois même il boitait, non pas tant à cause de la douleur de sa plaie que de celle des cors. Dans les voyages, quelquefois elle augmentait au point qu'il ne pouvait appuyer le pied sur l'étrier, et il était contraint de se servir d'une large bande de toile pleine d'étoupe ou de paille en guise d'étrier, ce qui lui

apportait quelque soulagement. Il porta cette croix vingt-cinq ans; il en retira ce fruit. Il considérait les douleurs amères qu'endura le Rédempteur du monde dans ses pieds sacrés, percés de clous; il l'imitait à sa manière, et, à chaque pas qu'il faisait, il se rappelait notre divin Sauveur. Il pensait aussi que cette terre n'était pas sa patrie, cette terre qui produit des ronces et des épines; mais que, dirigeant ses soupirs et ses affections vers le ciel, il devait se hâter de mériter par ses bonnes œuvres d'habiter la Jérusalem céleste, et d'y jouir des délices ineffables que Dieu réserve à ses élus. Notre-Seigneur lui laissa les mains libres et sans plaies, afin qu'il pût les employer sans cesse au service des pauvres.

La quatrième grâce que Dieu accorda à son serviteur dans un âge avancé, tandis qu'il se trouvait à Naples, où il se livrait à ses exercices ordinaires de pénitence et à ses œuvres de piété, fut la cruelle maladie de la pierre. Elle lui fit endurer des souffrances si aiguës, qu'elles ne lui laissaient pas un instant de repos, et il fut même obligé de subir plusieurs opérations. Il porta cette croix pendant dix ans, et en allégea le poids par cette considération. Il était convaincu que Notre-Seigneur lui avait envoyé cette infirmité, afin qu'il s'accoutumât à le servir sans aucune espèce de soulagement, de goût ou de plaisir, même avec une grande affliction et souffrance corporelle, en marchant dans les sentiers pénibles de la Passion de Jésus-Christ. Il disait que la marque du véritable amour, c'était quand l'âme sert Dieu avec d'autant plus

de constance et de courage, qu'elle est non seulement accablée d'afflictions corporelles, mais encore qu'elle est dans la sécheresse et privée de consolation intérieure. Telle fut la voie dans laquelle il marcha ; et rarement le Seigneur fit succéder à cette sécheresse et à ces dégoûts les suavités et les délices spirituelles dont il comble ordinairement ses serviteurs.

La cinquième grâce fut un mal d'estomac si violent et un défaut d'appétit tel, qu'il ne se sentait de goût pour aucune espèce de mets qu'on plaçait devant lui, et qu'il éprouvait même pour eux une grande répugnance et une sorte d'horreur. Ce qu'il prenait ne suffisait pas pour lui conserver les forces naturelles, qui l'abandonnaient dans les dernières années de sa vie, ce qui ruinait entièrement sa santé. Ce dégoût augmenta peu à peu, au point qu'il le réduisit à toute extrémité, et qu'il disait ordinairement que, lorsqu'il prenait quelque nourriture, il souffrait non pas un genre de martyre, mais trois. Un, quand il pensait à manger, et il pouvait dire comme le saint homme Job : « Avant de manger je soupire (1) ; » l'autre, quand il mangeait, ce qu'il faisait quelquefois en versant d'abondantes larmes pouvant s'écrier avec David : « Je mêlais mes larmes à ma boisson (2) ; » et le troisième, lorsque, après avoir mangé, il était obligé de rendre ce qu'il avait pris, ce qui arrivait très fréquemment. Enfin cette horreur pour nourrir son corps était devenue

(1) Antequam comedam, suspiro. *Job*, III, 24.
(2) Et potum meum cum fletu miscebam. *Ps* CI, 10.

telle, que la seule pensée qu'il fallait prendre quelque chose le faisait pâlir et trembler. Il se faisait alors violence, et prenait courageusement les mets qu'on lui présentait, afin d'endurer ce tourment par amour pour Jésus-Christ. Il se disait quelquefois : « Que ceci serve de compensation pour ce que tu as pris avec trop de sensualité. » Il porta cette croix l'espace de deux ans et demi, et elle finit par triompher de sa vie, ou plutôt ce fut par elle que Camille triompha du monde, en abandonnant sa dépouille mortelle.

Voici le fruit qu'il tira de cette infirmité, tout le temps qu'elle dura. Il se considérait comme appelé à paraître prochainement devant Dieu, persuadé qu'il touchait au terme de son pèlerinage, et que Notre-Seigneur voulait qu'il ne prît aucun plaisir aux choses de ce monde, puisqu'il lui en inspirait un violent dégoût par cette grave maladie et la souffrance qu'elle lui causait. Reconnaissant que c'était une faveur du ciel, il ne chercha pas à la guérir, et n'en tint nul compte, parce qu'elle contribuait au salut de son âme; même au commencement, il la cachait, redoutant de se mettre entre les mains des médecins qui, lui ayant prescrit des remèdes, l'auraient contraint de suivre un régime particulier et d'abandonner ses exercices ordinaires. C'est pourquoi, ne s'occupant nullement de lui-même, il travaillait avec ardeur et persévérance, et fatiguait, comme s'il était en parfaite santé et dans la vigueur de l'âge, tandis qu'il dépassait sa soixantième année.

CHAPITRE XVI

Le Père Camille se démet de la charge de Général.

Le vénérable Camille se sentait dépérir; accablé par ses très pénibles et cruelles infirmités, brisé par ses travaux incessants, ses longs et continuels voyages, il crut qu'un autre serait mieux à même que lui de prendre en main la direction de l'Institut. Donc, après avoir, à force de dévouement, considérablement amélioré et placé dans un état prospère les premiers hôpitaux d'Italie, il témoigna le désir de renoncer à tout gouvernement et de se démettre de la charge de Général.

Quoique ces raisons aient pu en grande partie le porter à prendre cette détermination, il fut dans cette circonstance guidé par un motif plus élevé que celui de se croire incapable de travail, puisque nous le voyons plus tard se livrer aux plus grandes fatigues et entreprendre un grand nombre de voyages. La raison principale fut donc sa profonde humilité, et le désir d'arriver au sommet de la perfection, vers laquelle il soupirait ardemment. Il voulut laisser à ses Religieux, non seulement le modèle du supérieur accompli, mais encore le type parfait du sujet fidèle, exercé dans l'humilité, l'obéissance et la soumission à la moindre volonté de ses chefs, obéissant même à ceux qui remplissaient les emplois les plus humbles.

Avant de prendre une résolution définitive, le

grand serviteur de Dieu demanda à Notre-Seigneur par de continuelles et ferventes prières de l'éclairer sur la conduite qu'il avait à tenir, et ordonna que l'Ordre entier joignît ses prières aux siennes. Et comme cette pensée s'était présentée à son esprit à l'époque où il fut éprouvé à Naples par cette infirmité qui lui causa de si vives douleurs, il commença dès lors à en faire part à des personnes d'un haut mérite, ne voulant pas se fier à son propre jugement. Le premier à qui il s'en ouvrit dans cette ville, fut le Père Fernand de Sainte-Marie, Carme déchaussé, son intime ami. Il en parla à Rome aux Pères Flaminio, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, et Barthélemy Riccio, de la Compagnie de Jésus, au Frère Santi, gardien des Capucins. Il eut des entretiens sur le même sujet avec Mgr Antoine Seneca, évêque d'Anagni. Enfin il communiqua sa résolution au cardinal Ginnasio, protecteur. Les avis furent différents : les uns approuvaient sa détermination; d'autres pensaient que l'Institut perdrait beaucoup, s'il en abandonnait la direction. Pour ne pas rester dans l'anxiété et être délivré de tout scrupule, il en parla deux fois au Souverain Pontife, lui rendant compte de tout, et lui faisant comprendre qu'il voulait se retirer pour ne pas charger sa conscience. Le Pape renvoya la décision de l'affaire au cardinal Ginnasio qui, au mois de mars de l'année précédente, avait eté nommé protecteur de l'Ordre. Le cardinal ayant principalement en vue la tranquillité de Camille, car il voyait qu'il était déjà vieux et infirme, fut d'avis de consentir

à la démission qu'il désirait si vivement, pour se livrer tout entier à la contemplation divine et au service des pauvres, espérant qu'il se rendrait ainsi plus utile à la religion par son exemple que par ses paroles.

Le cardinal, considérant qu'il s'agissait d'une action publique et de la plus grande édification, jugea convenable de convoquer une assemblée qu'il présiderait lui-même, où elle serait faite d'une manière solennelle, et dans laquelle on s'occuperait aussi de lui choisir un successeur. Le 2 octobre 1607, dans une salle de son palais, Camille, à genoux, renonça entre les mains du cardinal à la charge de Général, déclarant qu'il renonçait également à tout autre privilège, prééminence ou exemption, auxquels il pouvait avoir droit comme fondateur ; que sa volonté expresse était de rester en tout et partout sous le joug de la sainte obéissance. Le cardinal, faisant un juste éloge de cette sublime abnégation, répondit qu'il appréciait cette déclaration comme elle le méritait, mais qu'il voulait qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'auparavant, car ils lui étaient dus à cause de ses rares vertus, et parce qu'il était le père de l'Ordre tout entier.

Camille néanmoins, ferme dans sa résolution, commença le même soir à donner les plus beaux exemples d'humilité. Il ne voulut pas s'asseoir au réfectoire à la première place, destinée au Père Supérieur. Il prit celle qui lui échut, à la table commune, au milieu des prêtres, parmi les plus jeunes. Tous admirèrent cette soumission, et la plupart

en furent attristés et versèrent des larmes. Un autre jour, il réunit le matin tous ceux de la Maison, leur déclara qu'il avait renoncé à la charge de Général, et les avertit que dorénavant il devait être traité comme les autres Religieux et le dernier des frères. Par obéissance, il donna connaissance au Supérieur de la Maison de tous les objets à son usage qu'il avait dans sa cellule, et, chose admirable ! quoiqu'il eût gouverné l'Institut pendant tant d'années, tous ses meubles dénotaient la plus grande pauvreté, et l'on fut même obligé de lui en donner quelques-uns, dont il s'était privé. Il écrivit aussi dans le même but à tous les établissements de l'Ordre. La lettre qu'il envoya à Florence était ainsi conçue :

« Très révérends Pères et très chers frères,

Pax Christi.

« Vous avez appris, sans doute, que j'ai renoncé de grand cœur au Généralat. J'espère que ce sera pour la gloire de Notre-Seigneur, pour le bien de l'Ordre et pour le mien en particulier. Ce que vous avez à faire maintenant, c'est de m'aider à remercier Notre-Seigneur, à me recommander à lui, afin que j'en retire le fruit que Notre-Seigneur demande. Je suis toujours votre tendre Père,

comme je l'ai été jusqu'ici. — Que le Seigneur vous bénisse.

« De vos Révérences, le Frère en Jésus-Christ,

« CAMILLE DE LELLIS.

« Rome, 14 octobre 1607. »

On s'occupa du choix de celui qui devait le remplacer pour gouverner l'Institut; on élut le Père Blaise de Opertis, alors provincial de Naples. L'election fut confirmée et approuvée par Sa Sainteté, par un Bref apostolique, en date du 13 octobre 1607.

A cette renonciation, se trouvèrent présents le cardinal protecteur Ginnasio, Mgr Antoine Seneca, évêque d'Anagni, ami et confident de Camille, trois consulteurs généraux, — l'autre était absent, — cinq provinciaux et le secrétaire de la Consulte. Aucun d'eux n'aurait consenti à lui laisser prendre cette determination, s'ils n'avaient été émus de compassion pour le serviteur de Dieu, en le voyant exténué de fatigues, à cause de ses travaux et de ses voyages sur terre et sur mer, qu'il se croyait obligé d'entreprendre pour remplir les devoirs de sa charge, dont il se démit avec tant de joie que, lorsque les provinciaux se rendirent à Rome, il leur lava les pieds et les baisa respectueusement. Ils étaient confus de voir ce saint vieillard, leur vénérable Père, à genoux devant eux, s'abaissant jusqu'à faire une action si humiliante.

La seule chose qui lui causa quelque inquiétude, ce fut de laisser l'Institut grevé de tant de dettes, — elles s'élevaient à trente deux mille écus, — qu'il avait contractées pour faire face à des besoins urgents, en particulier pour entretenir un grand nombre de personnes au service des pauvres des hôpitaux. Et c'est ici qu'il montra un esprit vraiment grand et généreux. Le cardinal Salviati, étonné de sa libéralité et de sa grande charité, avait coutume de dire : « Cet homme a toujours vécu pauvre, il n'a jamais manié d'argent, où donc a-t-il appris à être si libéral? » voulant faire connaître par ces paroles la noblesse et la générosité de ses sentiments.

Ni les dettes, ni les lourdes charges qui pesaient sur son Ordre, ni les embarras qu'elles lui causaient, ni les infirmités, ni les morts fréquentes de ses Religieux, ni rien de ce qui abat et brise les esprits les plus robustes, ne purent le séparer de l'ardente charité de Jésus-Christ et de l'amour de ses pauvres; il fut supérieur à tout, et montra un courage surhumain. Mais ce qui a rendu, et rendra à jamais estimable cet homme de Dieu, c'est que, après avoir dépensé des sommes énormes pour le soulagement des pauvres et l'entretien des Religieux qui les servaient, il ne dépensa jamais rien pour son propre soulagement et son bien-être. Il observa rigoureusement la sainte pauvreté, dans tout ce qui concernait sa personne, dans la nourriture, le vêtement, les meubles destinés à son usage, et dans tout le reste, en usant même moins que la Communauté. Il choisit

pour ses délices les jeûnes, la faim, la soif, les veilles, les fatigues, la pauvreté, les calices amers de la vie, les humiliations, les opprobres; il embrassa avec amour la croix douloureuse de Jésus-Christ, c'est-à-dire la sainte mortification avec tout ce qui a coutume d'être un objet de dégoût et d'horreur pour les hommes du siècle.

CHAPITRE XVII

Des exercices de Camille après sa démission.

Le Père Camille, se voyant délivré du poids de la direction de l'Ordre, commença avec une ardeur nouvelle à retremper toutes les forces de son âme dans de pieux exercices, afin d'employer le reste de ses jours à s'avancer de plus en plus vers la perfection, l'unique objet de ses désirs.

Il ne resta point oisif et ne rechercha point les commodités de la vie; il ne voulut pas même garder auprès de lui un Frère, comme le demandaient ses infirmités et sa vieillesse; il ne pensa qu'à devenir parfait, en se soumettant à ses Supérieurs et en se consacrant au service des pauvres; et, véritable disciple de Jésus-Christ, il fut dès ce jour pour ses enfants un modèle accompli dans toutes sortes de mortifications. Ces paroles du Sauveur étaient profondément gravées dans son esprit : « En tombant à terre, si le grain de blé meurt, il demeure stérile; mais, s'il ne meurt, il produira des fruits au centuple. » Il entra donc cou-

rageusement dans le chemin royal du Calvaire, cherchant par le crucifiement de la chair et de ses convoitises à orner son âme des vertus les plus rares. Il avait coutume de dire dans ces commencements : « Maintenant, grâce à la bonté de Dieu, il ne me reste autre chose à faire qu'à gémir sur le temps que j'ai passé sans acquérir de mérite, à m'unir étroitement à mon Seigneur, à faire une ample moisson de bonnes œuvres, et à me préparer à la mort, qui ne peut tarder. » Il disait également, qu'un des principaux motifs qui l'avaient déterminé à prendre cette résolution, c'était d'assurer son salut, et de n'être plus maître de sa volonté, en la tenant subordonnée à celle de ses Supérieurs. Et il affirmait que, depuis l'époque de la résignation de sa charge, Dieu lui avait accordé une très grande grâce en lui faisant connaître avec plus d'évidence les misères et les écueils de la mer orageuse du monde.

Et ce renoncement était si absolu et si vrai, que s'étant retiré dans la suite dans l'hôpital *dell'Annunziata* de Naples, malgré l'invitation du Père Blaise de Opertis, il ne voulut pas assister au cinquième Chapitre général, tenu à Rome le 16 mars 1608, où fut élu Préfet général le même Père Blaise de Opertis.

Dans l'hôpital *dell'Annunziata* il se dévoua pendant quelque temps au service des malades, se livrant fréquemment aux exercices qui fortifient l'âme, à la prière et à la mortification. Camille vivait de cette vie heureuse et tranquille, se réjouissant de voir prospérer ses enfants. Il ne

leur adressait jamais la parole pour les instruire ou les corriger, mais il le faisait par des actes et des œuvres vivantes de charité, ce qu'il faisait également dans les villes où il se trouvait. Il demeurait ordinairement dans les hôpitaux, qui étaient pour lui de véritables maisons de plaisance, pour nous servir de ses propres expressions.

Il passa de Naples à Gênes, d'où il écrivait en ces termes à un de ses Religieux : « J'ai jugé à propos de vous écrire encore pour vous faire savoir comment je me trouve dans ma maison de plaisance, le saint hôpital, inondé de consolations et de délices spirituelles, avec l'espérance que Notre-Seigneur me fera la grâce de passer les quelques jours qu'il me reste à vivre dans ces saintes Maisons. Oh ! mille fois heureux ceux qui goûtent ces suavités célestes ! »

Écrivant à un autre Religieux de Palerme, il repéta la même chose, et lui dit : « Après vous avoir salué en Notre-Seigneur Jésus-Christ et exprimé le désir de vous voir saint, je vous apprendrai que je me trouve à Gênes dans ma maison de plaisance, le saint hôpital, par la miséricorde de mon Dieu qui me fait cette grâce. J'espère qu'il me la continuera durant le peu de jours que j'ai encore à vivre. Que votre Révérence m'aide de ses prières. Mon Père, le temps est précieux, employons-le utilement ; que celui qui peut se sauver se sauve. Il ne s'agit pas de choses de peu d'importance, le ciel, l'enfer, la gloire, les tourments infinis, la compagnie de Dieu, de ses

anges, des élus ; d'un autre côté, la compagnie de Satan, des démons et des âmes réprouvées; Quand s'éclaircira ce mystère? Quand viendra la mort? Peut-être cette nuit, peut-être aujourd'hui même, quand il plaira au Seigneur. Heureux le serviteur qui veille! ô bienheureux les Ministres des infirmes, s'ils emploient utilement le talent que le Seigneur a déposé dans leurs mains, s'ils travaillent à sa vigne sainte en menant une vie toute d'abnégation et de dévouement, et en se montrant miséricordieux envers les membres souffrants de Jésus-Christ Notre-Seigneur? »

Après avoir passé les jours entiers dans les hôpitaux, quand il se rendait à la Maison pour y passer la nuit, bien loin de prendre du repos, il voulait qu'on l'appelât et qu'on l'envoyât aider les malades de la ville à bien mourir. Comme les Supérieurs condescendaient rarement à ses désirs, pleins de compassion pour lui, à cause de ses nombreuses infirmités, le vénérable Père s'en plaignait, et leur donnait à entendre qu'ils ne devaient avoir aucun égard pour lui, et qu'il ne voulait jouir d'aucun privilège.

De Gênes il passa à Milan avec d'autant plus de plaisir que cette province était plus difficile, et offrait un plus vaste champ à son zèle. Là, il semblait ne goûter d'autre plaisir et d'autre délassement qu'à être nuit et jour avec les pauvres du grand hôpital, où les occupations étaient nombreuses, s'y livrant à des travaux continuels. Un Religieux, écrivant à ce sujet au Père Sanzio Cicatelli, s'exprime ainsi dans une lettre du 3 sep-

tembre 1608 : « Notre Père Camille, par la grâce de Dieu, va bien ; son humilité et son abnégation causent de l'admiration à tous ; quant au travail auquel il s'emploie, il nous fait trembler. Il est de garde chaque nuit ; il ne dort que quatre heures ; il donne la Communion et l'Extrême Onction aux malades, aide à enterrer les morts, et chaque jour adresse des instructions aux pauvres, son crucifix à la main. » Ce sont les expressions de la lettre.

Malgré tant de fatigues et quoique occupé sans cesse à des œuvres de piété difficiles et pénibles, qui, au premier aspect, paraissent dures et insupportables aux sens, il se trouvait très heureux. Voici comment il s'exprimait dans une lettre adressée à un Père de l'Institut : « Que Votre Révérence prie Dieu pour moi en particulier, afin que Notre-Seigneur me fasse retirer de mon heureux état ce fruit qu'elle désire, c'est-à-dire que j'arrive au sommet de la perfection religieuse ; et qu'elle sache que, par la grâce de Notre-Seigneur, je me trouve si content, que je n'échangerais pas mon état contre le monde entier, ni contre un autre état quelconque, sans en excepter un seul. »

Dans l'hôpital de Milan, sans parler de mille attentions délicates qu'il avait pour les malades, son amour lui suggérait toujours quelque chose de nouveau pour leur soulagement. Il se fit acheter une pelle de fer, et il passait la journée entière à nettoyer et à racler le pavé de l'hôpital et des chambres, pour chasser les mauvaises odeurs, entretenir la propreté, et pour que les pauvres ne se salissent pas les pieds en se levant. Un jour quel-

ques gentilshommes étant venus lui rendre visite le trouvèrent — ce qui les édifia beaucoup — près d'un lit remplissant cet humble ministère, et ils dirent : « Camille fait certainement plus que ce que rapporte la renommée. » Qui pourrait en effet raconter tout ce dont est capable une âme embrasée du feu sacré de la charité?

Cette vertu sublime le fit pourvoyeur des pauvres. Il parlait continuellement aux administrateurs des hôpitaux de leurs besoins, les faisant ressouvenir qu'ils manquaient de chemises, de linge, de drap et d'autres choses nécessaires. Il les avertissait, quand la viande était dure ou mal cuite, quand le vin était mauvais, ou les soupes mal faites. Il voulait que pendant les rigueurs de l'hiver on plaçât des bassins remplis de braise dans les salles pour les échauffer; et il était si empressé à faire accorder aux pauvres tout ce qui pouvait les soulager, que certains administrateurs et servants, ne pénétrant pas le motif élevé qui le guidait dans ses démarches, en étaient ennuyés, et le regardaient comme importun et fatigant. Mais lui ne s'arrêtait pas à leurs paroles piquantes : il continuait, sans se décourager, à procurer du soulagement aux infirmes, non seulement dans ces menus détails, mais aussi en conseillant et en proposant des améliorations plus considérables.

A Milan, il exhorta souvent les administrateurs à séparer l'infirmerie des femmes, dans l'hôpital des hommes, et à Naples, dans celui *dell'Annunziata*, à démolir les petites chambres des malades,

afin que l'hôpital fût plus spacieux, moins humide et plus aéré.

Se trouvant à Milan, comme nous avons dit, il reçut l'ordre du Général et des Consulteurs de se rendre promptement à Gênes, pour visiter cet Établissement. Il était alors très souffrant de la plaie qu'il avait à la jambe; mais, pour montrer sa parfaite obéissance, il partit aussitôt et répondit en ces termes à la Consulte : « J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'ordonnez de me rendre à Gênes. Elle m'a été remise hier, et je pars aujourd'hui. Je ne cesserai de travailler, afin que tout aille bien, sans commander à personne, exhortant tous et leur donnant le bon exemple dans toutes mes actions. »

Arrivé à Gênes, il remit les choses en bon état. Comprenant que les membres de la Consulte avaient commencé à le faire intervenir de nouveau en matière de gouvernement, il leur écrivit ainsi : « J'aurais pensé à toute autre chose, excepté à cela. Vos Révérences m'ont commandé de faire cette visite, je l'ai faite très volontiers pour deux raisons. La première, pour pratiquer la sainte obéissance, que j'ai promise et que je n'ai jamais connue par expérience. La seconde, parce que j'espère que Notre-Seigneur en sera glorifié, et qu'elle contribuera au bien de la Religion. Au reste, que Vos Révérences sachent que j'ai assez commandé pendant vingt-trois ans, et qu'il est temps que je pense à moi-même; cela, non pour fuir les fatigues, mais pour la gloire de Dieu, pour mon propre salut et le bien de l'Ordre. Je sais que Vos Révérences ne l'ignorent pas.

Toutefois les jugements de Dieu sont impénétrables, et je me soumets à tout ce qui sera prescrit par la sainte obéissance, et tout ce qui sera la sainte volonté du Seigneur. Soyez convaincus que je serai toujours fidèle à mes Supérieurs et aux statuts de l'Ordre. Quant à ma jambe, elle va un peu plus mal qu'à l'ordinaire, la plaie est devenue un peu plus grande. J'ai commencé aujourd'hui à lui donner quelque repos, afin que le mal n'empire pas. »

Voilà jusqu'à quel degré d'abnégation était arrivé ce saint et vénérable Père, Fondateur de l'Institut ! Sa vie entière n'avait été qu'une suite continuelle de tourments et de fatigues : il se trouvait vieux, blessé, accablé d'infirmités ; bien loin de vouloir conserver quelque apparence de supériorité, il montra une prompte obéissance, travaillant dans sa vieillesse avec une nouvelle ardeur, comme s'il avait passé sa jeunesse dans l'oisiveté.

Quoiqu'il déployât la plus grande activité dans tout ce qui se rattachait au service de Dieu et de l'Institut, toutes ses actions étant un acte continuel d'amour de Dieu et du prochain, il était cependant dans une grande anxiété, doutant s'il était en grâce avec Dieu. Écrivant à ce sujet, le 5 décembre 1608, au Père Alexandre Gallo, il lui dit : « Vous me priez de vous écrire si je suis content ; je vous dirai que, grâces à Dieu, je me trouve tellement content que je ne sais si je puis l'être davantage, sauf deux choses qui m'inquiètent. La première, c'est d'ignorer si je suis en grâce avec Dieu ; la seconde, c'est que je désirerais que le

Seigneur me fît connaître si mes péchés m'ont été pardonnés. Voilà ce qui me rendrait plus content, et vraiment content. »

Dans une autre lettre il donne à entendre qu'il éprouve toujours quelque peine de voir l'Ordre grevé de tant de dettes. Écrivant à un autre Père, il lui dit : « Au reste, faites-moi la charité de m'écrire de temps en temps que vous et les autres, vous vous portez bien ; s'il y a beaucoup de malades à l'hôpital et dans la ville ; si l'on se rend à l'hôpital du Saint-Esprit ; comment vont les aumônes, et si Notre-Seigneur nous a envoyé quelque secours pour le dégrèvement d'une partie de nos dettes, ce qui me serait d'une grande consolation, parce que c'est moi qui les ai contractées. Et entre autres choses que je demande au Seigneur dans mes faibles prières, c'est qu'il diminue nos dettes. J'espère que le Seigneur me fera cette grâce, et d'autres encore. »

Si le vénérable serviteur de Dieu n'eut pas, durant sa vie, la consolation de voir l'Institut libre de dettes, peu après sa mort la divine Providence accorda cette grâce à ses enfants : Dieu leur rendit avec usure l'argent qu'ils lui avaient prêté, en le faisant servir au soulagement des pauvres. En 1622, Fernand Soto, de Rome, les laissa héritiers de la somme d'environ cent mille écus, avec lesquels on put payer toutes les dettes contractées par le Père Camille. Ce fut un véritable miracle, et l'on vit se vérifier ces paroles prophétiques qu'avait coutume de répéter le saint Fondateur : « Il viendra un temps où Dieu enverra à l'Institut des

sacs d'argent. » Et l'on peut raisonnablement croire que le vénérable serviteur de Dieu lui procura cet héritage par l'entremise de la glorieuse Vierge Marie, pour laquelle il avait une grande dévotion ; car, le malade désirant prendre un saint pour son patron spécial, l'auguste Vierge Marie lui apparut et lui dit : « Fernand, prends-moi pour patronne. » Touché de cette apparition et de ces paroles, il fit son testament en faveur de l'Ordre ; c'est ce qu'on a appris de la bouche même de son confesseur.

CHAPITRE XVIII

Du genre de vie que suivait Camille dans l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome.

Le Père Camille, après avoir passé quelque temps dans les hôpitaux de Milan et de Gênes, se rendit à Rome, à la fin du mois de juin de l'année 1609, où il résolut de fixer sa résidence, afin de consoler son âme par la visite des saints lieux de cette religieuse cité. Mais, désirant mourir les armes à la main, occupé à des œuvres de charité, il obtint du Général la permission de passer les nuits dans l'hôpital du Saint-Esprit, pour assister les mourants et ceux qui se trouvaient atteints des maladies les plus graves. Le prieur de l'hôpital, le chanoine François Bosio, lui assigna pour habitation une chambre étroite, formée de quelques planches grossières, avec une petite fenêtre donnant sur le Tibre, sans ornement ni abri.

Il commença, dès la fête de la Toussaint de cette année, à suivre un genre de vie digne d'admiration, si l'on considère ses infirmités, ses souffrances et son grand âge. Toutes les nuits, après avoir dormi quatre ou cinq heures, il se levait, descendait à l'hôpital et priait quelques instants devant le très saint Sacrement. Ensuite il jetait un coup d'œil sur tous les lits, faisait une courte visite, pour s'assurer s'il y avait des moribonds, ou quelqu'un en danger ; il leur demandait ordinairement, ou bien à ceux qui occupaient les lits voisins, s'ils s'étaient confessés et s'ils avaient communié, et il leur administrait les sacrements qu'ils n'avaient pas reçus. Il leur faisait faire leur profession de foi, conformément à l'usage de la sainte Église, ou leur donnait l'Extrême-Onction, et ne les quittait que lorsqu'ils étaient morts, ou qu'ils étaient disposés à bien mourir. Il leur donnait à baiser son crucifix, ou son rosaire, ou quelque médaille bénite, afin qu'ils gagnassent l'indulgence plénière, et leur faisait invoquer les saints noms de Jésus et de Marie.

Cette courte visite terminée, il retournait à sa chère chapelle, s'agenouillait devant le saint Sacrement, ou au pied de l'autel de la sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière, et faisait une heure d'oraison mentale, obligation imposée par la règle. S'il y avait quelque agonisant, il la faisait auprès du lit du malade, pour l'aider dans ce moment critique, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir, lui prodiguant tous les secours que réclamait son état.

Pendant l'hiver, l'oraison achevée, — il la faisait ordinairement à genoux, et elle durait quelquefois deux heures et demie, — il commençait à visiter de nouveau tout l'hôpital avec la plus grande attention, il allait, de lit en lit, couvrant les infirmes, leur chauffant les pieds, séchant les chemises ou les draps mouillés, ramollissant les oreillers. En été, quand l'hôpital était rempli de malades, dont le nombre s'élevait à plus de quatre cents, et qu'il les voyait tourmentés par la soif, il parcourait les salles avec une aiguière remplie d'eau fraîche, pour leur rincer la bouche et les faire boire. Oh! avec quelle sainte allégresse le pieux Camille entendra le Sauveur lui dire au jour du jugement : « J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. » Si Notre-Seigneur enseigne dans saint Matthieu (1) que « celui qui donnera un verre d'eau froide à un pauvre, au nom d'un de ses disciples, aura sa récompense, » quelle sera la récompense du compatissant Camille qui a étanché la soif de tant de malheureux, consumés par les ardeurs dévorantes de la fièvre?

Cette œuvre charitable terminée, il en commençait une autre non moins utile, qu'il appelait le rafraîchissement. Il faisait rôtir sur le gril quelques tranches de pain blanc, les trempait dans le vin, et les donnait lui-même à ceux qui étaient les plus affaiblis et qui en avaient le plus grand besoin; il leur donnait également un œuf frais, un peu de consommé, un biscuit, quelque fruit confit, ou

(1) *Matthieu*, x, 42.

quelque autre friandise, selon la faiblesse ou les besoins de chacun. Ce secours rendit leurs forces naturelles à un très grand nombre de malades sans vigueur, qui reprirent, pour ainsi dire, une nouvelle vie.

Et son humilité et son amour pour ses semblables étaient si grands que, pour se procurer ces provisions, il parcourait les maisons des personnes qui lui étaient dévouées, leur demandant des œufs frais, ou des conserves, ou de l'argent pour acheter ces objets avec lesquels il réconfortait ses pauvres amaigris et languissants. Quant à l'aumône qu'il recueillait, il la déposait entre les mains de l'administrateur de l'hôpital, ne voulant pas avoir de l'argent en son pouvoir.

Il voulait toujours être présent, quand on donnait les médecines, afin d'encourager ceux qui éprouvaient de la répugnance à les prendre; et lorsqu'ils les avaient avalées, il leur distribuait des tranches d'orange, ou des fragments de grenade, pour en corriger le mauvais goût et en adoucir l'amertume. Quand le moment de leur donner la communion approchait, il réveillait tous ceux qui devaient communier, leur demandant s'ils avaient mangé ou bu depuis minuit, ou s'ils avaient besoin de se réconcilier, et les exhortait à recevoir avec de saintes dispositions l'auguste Sacrement de l'autel. La communion étant faite, il engageait chaque communiant, l'un après l'autre, à ne pas dormir, à s'abstenir de cracher pendant quelque temps, à demander pardon de ses péchés, disant que c'était le moment de s'entretenir avec Dieu

et de s'occuper de l'affaire si importante du salut. Il s'assurait si les saintes espèces étaient entièrement reçues, craignant de voir se renouveler les abus graves qui avaient existé autrefois. Il faisait ensuite quelques lits, changeait de linge à ceux qui en avaient le plus grand besoin, sans se laisser arrêter par les exhalaisons fétides par amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces œuvres de charité et d'autres semblables, qu'il faisait ordinairement dans les ténèbres et le silence de la nuit, n'avaient pour témoins que les malades ou quelques servants à moitié endormis ; mais elles n'échappaient point aux regards vigilants de Dieu et de ses Anges. Il offrait ces travaux pour tant de misérables pécheurs qui, à cette heure, étaient plongés dans le sommeil, ou occupés à commettre l'offense de Dieu. Et quoique cette fatigue dût nécessairement être très grande, — cet exercice commençait à minuit et finissait le matin, — il se plaignait néanmoins que les heures étaient courtes, et que l'horloge du Château Saint-Ange marchait trop vite, car il lui semblait qu'il n'avait rien fait pour le service des pauvres.

Dès le matin, quand il aurait pu être en spectacle aux hommes, il dérobait aux regards ce trésor d'œuvres saintes qu'il avait amassé, laissait un compagnon à sa place, et se retirait dans sa cellule pour y réciter l'office divin, recherchant ce lieu solitaire pour n'être ni empêché, ni interrompu par les plaintes des pauvres, les demandes ou les cris des malades. L'office terminé, après avoir pansé sa plaie, il descendait à l'hôpital, disait la sainte

messe, qu'il offrait pour les besoins de l'Église et de son Institut, pour les infirmes, et en particulier pour ceux qui se trouvaient en danger de mort. Après l'action de grâces, il retournait encore à l'hôpital, où il faisait diverses œuvres de charité. L'heure du dîner arrivée, il ne restait point oisif, donnait de sa propre main la nourriture aux malades, ou distribuait à quelques-uns d'entre eux une pomme ou une poire rôtie. Après le dîner, malgré tant de fatigues, il faisait quelques lits, le visage rayonnant de joie, la bouche souriante ; puis il se rendait à la Maison, dînait, et après un entretien de deux ou trois heures, il retournait continuer sa tâche à l'hôpital, comme la nuit et le jour d'auparavant, avec tant d'allégresse et de contentement, qu'il pouvait chanter avec David : « Heureux l'homme qui se montre compatissant et libéral (1)! »

Les dimanches et fètes de précepte, il allait ordinairement se reposer dans la maison de la Communauté. C'était pour entendre ces jours-là le sermon, car son âme était affamée de la parole de Dieu, pour se trouver le soir aux exercices spirituels des Pères, aux conférences du Supérieur, et faire la coulpe, à genoux, en plein Chapitre.

Tant d'œuvres de piété ne l'empèchaient pas de châtier son corps par la pénitence. Il prenait tous les jours la discipline ; les vendredis et les samedis il dormait tout habillé sur quelques planches, afin de pouvoir se lever plus promptement à minuit. Quoiqu'il fût affaibli par l'âge et

(1) Jucundus homo qui miseretur et commodat. *Ps.* cxi, 5.

la plaie de sa jambe, il commença par ne plus souper ; il prenait seulement quelquefois une tranche de pain trempé dans la moitié d'un verre de vin, et même il se privait souvent de cette légère collation.

Mais tous ces travaux et toutes ces fatigues n'étaient rien en comparaison de la douleur excessive que lui occasionnait la plaie de sa jambe malade, car, comme il restait longtemps sur pied la nuit et le jour, ses souffrances devinrent si cruelles, qu'il est impossible d'en donner une idée. La douleur augmentait à l'heure du lever; dès qu'il s'éveillait, il sautait à bas du lit, et, plaçant le pied malade sur le pavé, il frappait quatre ou cinq fois avec force pour endormir un instant la douleur, qui sans cela aurait été intolérable. Mais bientôt la souffrance devenait si vive, qu'il ne craignit pas d'avouer qu'il était souvent contraint de se traîner dans sa chambre en s'aidant des pieds et des mains, et les pauvres l'ont vu plusieurs fois marcher ainsi dans les salles en rampant.

Descendant ensuite à l'hôpital, on le voyait s'avancer avec peine, s'appuyant tantôt sur un lit tantôt sur un autre; et une nuit, il tomba si lourdement au milieu de la salle, que sa figure conserva les marques de sa chute. Quelques pauvres lui disaient : « Mon bon Père, prenez garde, vous tombez de faiblesse; allez vous reposer, vous avez plus besoin de repos que nous. » Et lui, toujours enflammé d'amour pour ses frères, leur répondait : « Mes enfants, je suis votre serviteur, et il faut que je fasse tout ce que je puis

pour vous soulager. » Ils ne revenaient pas de leur surprise en entendant de semblables paroles.

Un autre jour, de très grand matin, comme il allait porter des rafraîchissements aux malades qui en avaient le plus besoin, — ce qu'il faisait ordinairement dans la salle des fous, — la lampe s'étant éteinte, et ne se souvenant pas qu'il y avait au milieu un bassin de fer rempli de braises, il heurta contre lui si fortement avec la jambe malade, que le coup retentit au loin et lui causa une si grande douleur, qu'il tomba; malgré son état pitoyable et ses souffrances, il ne laissa pas de travailler jusqu'à midi.

Une lettre que le Père François Pellicone écrivait au Père Cicatelli, après la mort de Camille, nous fait connaître avec quelle tendresse et quels sentiments affectueux notre Saint assistait les pauvres; voici ce que nous y lisons : « Je ne me hasarde pas à vous parler de la sollicitude paternelle avec laquelle il servait les pauvres du Saint-Esprit, ceci est connu de tout le monde. Néanmoins, je ne puis m'empêcher d'être dans l'étonnement quand je pense à la bonté vraiment ineffable de notre vénérable Père. Quand il était occupé à servir un malade, on aurait dit une poule veillant sur ses tendres poussins, ou une mère allaitant son enfant consumé par la fièvre. Comme s'il n'était pas satisfait d'employer à son service ses bras et ses mains, il était continuellement penché sur le malade, comme s'il désirait avec son cœur et son âme lui procurer les soulagements que réclamait son état. Avant de s'éloigner de son lit, il avait

pour lui mille attentions; il ramollissait son oreiller, lui ajustait le bonnet sur la tête, plaçait d'une manière convenable les draps et les couvertures, enveloppait sa poitrine de linge réchauffé, lui couvrait les pieds, les abritait de son mieux... Il ne pouvait plus le quitter; et comme s'il eût été attiré par une pierre d'aimant, il retournait deux ou trois fois auprès de lui, pour lui demander s'il était bien, s'il avait besoin de quelque autre chose, l'exhortait à la patience et lui adressait quelques paroles touchantes sur le salut de son âme. Je ne puis mieux faire connaître la sollicitude et la bonté de Camille pour ses pauvres bien-aimés, qu'en assurant que son amour surpassait celui d'une tendre mère pour son fils unique gravement malade. Celui qui ne l'aurait point connu n'aurait pu s'imaginer qu'il prodiguait indifféremment les mêmes soins à tous les pauvres de l'hôpital; mais il aurait cru que celui qui était devant lui était l'unique objet de ses affections, et qu'il portait un grand intérêt à la vie de ce malheureux. Vous savez que, dans ces dernières années, tout le monde craignait qu'il ne pût résister à tant de fatigues, travaillant depuis minuit jusqu'à midi, quoiqu'il fût chargé de tant d'infirmités, qu'il ne mangeât presque rien, et qu'il sortît de la plaie de sa jambe malade une si grande abondance de matières. Nous savons que deux ou trois fois il tomba uniquement de faiblesse, non sans courir le danger de perdre la vie; mais il semblait que la vigueur de son esprit donnait miraculeusement des forces à son corps; et j'ai appris de sa propre bouche

que quelquefois il se trouvait si mal, qu'il lui paraissait impossible de se lever. Rentré dans l'hôpital, il marchait d'abord avec peine ; il était obligé de saisir les colonnes des lits pour ne pas tomber. Mais, dès qu'il en avait franchi cinq ou six, il sentait renaître en lui la vigueur et les forces dont il avait besoin pour vaquer aux occupations pénibles auxquelles il se livrait. Il revenait ensuite à la Maison, et à chaque pas qu'il faisait, il ressentait une extrême souffrance, occasionnée par les cors qu'il avait aux pieds. »

Camille continuant ce genre de vie dans l'hôpital du Saint-Esprit, il plut à Notre-Seigneur de l'éprouver par la dernière infirmité à laquelle il fut sujet, celle du dégoût, dont nous avons déjà rendu compte.

CHAPITRE XIX

Camille secourt les pauvres de Bocchianico, aidé par la divine Providence

Sur les instances des membres les plus influents de l'Ordre et du Cardinal-Protecteur Ginnasio, le pape Paul V publia un Rescrit par lequel il accordait à Camille, en sa qualité de Fondateur, la faculté d'assister à toutes les séances de la Consulte et aux Chapitres. Le saint homme y consentit par obéissance, et sur les prières du Général et des Consulteurs, qui convinrent d'aller à Naples au mois de fevrier de cette année 1612, et de l'amener avec eux pour profiter de ses lumières et de son

expérience. Camille se décida à les suivre. Il fut donc contraint de quitter l'hôpital; et en effet l'obéissance seule pouvait l'arracher à cet asile chéri, qu'il avait habité trois ans et quelques mois, où il avait amassé par ses œuvres de piété, ses travaux et ses pénitences, « ces trésors célestes qui échappent à l'action de la rouille, et trompent l'avidité des voleurs ».

Ce voyage fut extrêmement pénible pour lui, parce que, faisant peu d'attention à sa faiblesse extrême, il ne voulut se procurer d'autre commodité qu'une monture ordinaire; et l'on était ému de compassion pour lui, quand on le voyait monter et descendre, car il fallait qu'il fût aidé par quatre hommes robustes, tellement il était affaibli et exténué dans ces dernières années. A son départ de Rome, il ne voulut pas, par humilité, prendre congé d'un grand nombre de cardinaux et de prélats qui l'estimaient et l'aimaient beaucoup; il se contenta des marques de reconnaissance de ses pauvres, auxquels il donna de saints avis, selon le besoin de chacun. Il recommanda au Maître des novices les malades qui étaient le plus en danger, lui enjoignant en particulier de veiller avec la plus grande attention à ce qu'aucun d'eux ne mourût sans les Sacrements.

Il arriva à Naples brisé par les fatigues de la route, et son état souffrant s'aggrava au point qu'il garda plusieurs jours le lit. Sa santé se rétablit : le Général et les Consulteurs lui ordonnèrent d'aller visiter les maisons de l'Abruzze, parmi lesquelles se trouvait celle de Bocchianico, sa patrie,

où ils espéraient que l'air natal lui serait favorable : ce qui eut lieu en effet ; il y arriva au mois de mai.

Il paraît que la Providence l'envoya précisément à cette époque pour venir au secours de Bocchianico, qui était alors en proie à une épouvantable famine. Le blé avait manqué aux habitants, et après avoir consommé toute sorte de provisions, les pauvres gens se virent réduits à n'avoir d'autre aliment que de l'herbe. Cette nourriture rendait leurs visages pâles et décharnés, causait parmi eux un grand nombre de maladies, et la plupart mouraient lentement après de cruelles souffrances. D'autres, pour ne pas se voir exposés, eux et leurs enfants, aux conséquences terribles de cette affreuse disette, invoquaient la mort qu'ils préféraient aux tourments de la faim. Camille, voyant que les gouverneurs de la ville ne prenaient aucune mesure pour combattre le fléau, comme un tendre père et un véritable ami de sa patrie, s'efforça de venir au secours de ses concitoyens.

Il visita l'office de l'Établissement, et trouva que ses Religieux avaient fait une ample provision de fèves, de pois chiches, de figues sèches et d'autres comestibles de cette nature, destinés pour l'hiver. Il ordonna qu'on distribuât largement aux pauvres honteux tout ce qu'il y avait dans la maison, et qu'on portât à leurs domiciles ce qui suffisait pour leur conserver la vie. Des aumônes étaient faites aux pauvres qui arrivaient par centaines à la porte du couvent. Il faisait aussi chaque matin cuire

une grande marmite de légumes pour ces malheureux.

Cette provision étant achevée, les fèves du printemps arrivèrent fort à propos. Le Supérieur de la maison avait fait semer un demi-boisseau de ce légume. Camille fit publier dans la ville et les environs que tous les pauvres pouvaient librement cueillir, aux champs des Pères Ministres des infirmes, des fèves, qui leur étaient données en remplacement de l'aumône qu'ils recevaient à la porte de l'Établissement. Le champ très limité ne pouvait recevoir que peu de semence, et en aurait-il reçu cent fois plus, il n'aurait pu suffire à la foule nombreuse des gens affamés qui y accoururent. Ils ne se contentaient pas d'engloutir les fèves, ils arrachaient encore les plantes, se souciant fort peu des menaces du gardien, qui voulait les dénoncer au Podestat, — au maire. — Ce secours sauva la vie à un grand nombre. L'affluence était toujours considérable; tous mangeaient, mais les fèves n'étaient jamais épuisées, quoique notre Saint renvoyât au champ des bons Pères tous ceux qui se présentaient à la porte. Le Supérieur de la maison fit appeler l'homme préposé à la garde du champ, et lui dit d'examiner s'il restait encore quelques fèves; c'était le moment de la récolte. Il lui répondit qu'il était impossible qu'il en restât une seule, que tous les habitants y étaient venus, et qu'ils en auraient bien mangé davantage. Quoiqu'il n'attendît point de récolte, il lui ordonna d'aller cependant jeter un coup d'œil au champ. Le gardien obéit, et, à sa

grande surprise, il trouva tant de fèves, qu'il en remplit de grands sacs. O bonté adorable du Créateur! la récolte fut tellement abondante et extraordinaire, que tous les habitants furent émerveillés de l'événement, et ne parlaient que des fèves du miracle. Tous les biographes de notre Saint racontent ce fait prodigieux, qui nous paraît appuyé sur des preuves incontestables.

Mais, tout ce qu'il avait fait jusque-là ne suffisant pas pour sauver tant de pauvres familles que la honte retenait dans leurs maisons, Camille s'adressa à toutes les personnes riches de la ville, en particulier aux administrateurs de l'hôpital et aux chefs des Confréries, pour les presser de venir au secours de tant d'infortunes, attendu que toutes les ressources étaient épuisées. Sa parole fut si efficace que, après avoir triomphé de nombreux obstacles, il retira cent écus de l'hôpital et autant des Confréries ; et comme la permission du grand vicaire de l'évêque de Chieti était indispensable pour distribuer cette aumône, Camille alla lui-même la demander et fut bientôt de retour. Il fit presque tout le trajet à pied, parce qu'on lui avait donné une monture rétive. Il arriva épuisé des fatigues de la marche, qui accrurent les douleurs de sa plaie, et lui occasionnèrent une fièvre aiguë qui faillit l'emporter. Le mal perdit peu à peu de sa violence : pressé par le désir ardent de secourir ces malheureux, il fit réunir les principales autorités de la ville, et, s'étant fait porter dans l'assemblée malgré sa fièvre, il leur parla avec tant d'onction et de force, qu'il obtint encore

deux cents écus pour la même destination. Quoique malade lui-même, il alla les distribuer en personne dans les maisons des veuves, des orphelins et des pauvres honteux. Il ne put continuer cette visite, car la fièvre le contraignit de garder le lit ; il choisit trois hommes d'une vertu assurée, auxquels il confia ce soin, et qui lui rendaient compte de la distribution. Il consacrait trois heures à cette audience afin de savoir comment les choses se passaient, et connaître en particulier les besoins de chacun, pour que la répartition se fît d'une manière équitable. C'est ainsi que le charitable serviteur de Dieu vint à bout de délivrer le peuple entier de la famine et de toutes les horreurs qui l'accompagnent.

CHAPITRE XX

Camille prédit sa mort prochaine. Lettre placée mystérieusement entre les mains de son neveu Alexandre.

Camille, entré en convalescence et délivré du dégoût continuel qui le tourmentait, ne resta pas oisif tout le temps qu'il passa à Bocchianico qu'il venait de sauver de la famine. Il prêchait souvent sur la place publique et dans les églises, exhortant ses concitoyens à fuir le péché, à pratiquer la vertu, et leur recommandant, comme un moyen puissant de gagner le ciel, de conserver la paix et de s'aimer. Il enseignait aux enfants et aux ignorants la doctrine chrétienne, et pour les en-

courager et les entraîner tous vers Dieu, il leur distribuait des objets de dévotion, tels que médailles, images et chapelets.

Avant de partir, il adressa au peuple une chaleureuse allocution dans l'église de Saint-Onufre, les exhorta à conserver la grâce, et finit par prédire sa mort prochaine. « O ma patrie, s'écria-t-il, souviens-toi de ce que je t'ai enseigné, car nous ne nous verrons plus. » En effet, il ne retourna jamais plus à Bocchianico. Sur le point de monter à cheval, il dit à Bernardin Urbanucci, son compatriote, tandis que la foule s'empressait de lui baiser les mains : « Maintenant, je vais à Rome, et tu ne me verras plus, car je mourrai dans cette ville sainte; souviens-toi de ce que je t'ai si souvent répété, songe à vivre chrétiennement et à être en grâce avec Dieu, autrement l'enfer sera ton partage. » Quelqu'un qui avait pour lui une vénération profonde lui ayant dit : « O mon Père, restez au milieu de nous; que vos cendres reposent ici. » « Oh ! pour cela non, répondit Camille, j'espère mourir à Rome, et laisser mes ossements dans cette ville bénie. »

Longtemps auparavant le vénérable serviteur de Dieu avait prédit d'une manière plus formelle qu'il mourrait à Rome, indiquant même le jour de sa mort. Paul Renda, Religieux profès de l'Institut, déposa avec serment qu'il avait entendu dire plusieurs fois à Camille, dans Gênes et à Rome, qu'il mourrait le jour de Saint Bonaventure, ce qu'il a affirmé dans diverses circonstances avant la mort du Saint.

Il partit de Bocchianico universellement regretté et pleuré de tous ceux qui l'avaient entendu dire qu'il ne les reverrait plus. Il retourna à cheval à Naples, où il s'arrêta quatre mois, et de là se rendit à Rome. Le lendemain de son arrivée, il sortit de la Maison, non pour aller se promener dans la campagne, mais pour aller travailler à la vigne du Seigneur; c'est ainsi qu'il appelait l'hôpital; et comme un Religieux lui disait : « Père, reposez-vous aujourd'hui et demain, et vous pourrez ensuite aller voir vos pauvres, puisque vos infirmités vous rendent si faible, si souffrant. — Là est mon délassement et mon repos, » répondit le Père Camille. Il partit, appuyé sur son bâton, s'arrêtant souvent à cause de sa grande faiblesse; et lui qui avait besoin de médecin, de consolation et de soins, il se mit à visiter lentement les malades, les salua, leur parla avec bonté, fit les lits de ceux qui étaient le plus souffrants, affirmant que l'hôpital était son lieu de prédilection, où il trouvait toujours l'occasion de faire le bien et d'acquérir beaucoup de mérite.

Il assista au cinquième Chapitre général tenu à Rome le 1er avril 1613, dans lequel fut élu Général le Père François-Antoine Niglio, Napolitain, alors Provincial de Rome ; et ce dernier ayant résolu de visiter les Établissements de l'Ordre, jugea nécessaire d'amener avec lui le Père Camille. Celui-ci, de son côté, désirait voir, avant de mourir, comme il disait, toutes les Maisons et les hôpitaux de la Lombardie. Il entreprit ce dernier voyage, commençant par visiter la *Santa Casa* de

Lorette, où il dit la messe, demandant, avec une grande effusion de cœur et des larmes abondantes, à la très sainte Vierge qu'elle daignât lui être propice et le protéger dans le dernier combat. Il passa ensuite par les Maisons de Bologne, de Ferrare, de Mantoue et de Milan, laissant partout de saints et admirables enseignements. Ses enfants étaient profondément affligés, quand ils lui entendaient dire avec amour que peut-être ils ne le reverraient plus en cette vie. Et la plupart, comme les anciens chrétiens d'Éphèse, qui embrassaient saint Paul et le suivaient jusqu'au navire, baisaient respectueusement les mains de Camille et l'accompagnaient en versant des larmes.

Il arriva à Gênes, ville qu'il aimait et estimait beaucoup à cause de la libéralité extraordinaire qu'avait montrée la noblesse envers l'Institut et les pauvres de l'hôpital; là, son mal empira beaucoup, et le réduisit à une faiblesse extrême. Il fut continuellement visité et comblé d'attentions par les principaux personnages de la République.

Tandis qu'il se trouvait à Gênes eut lieu un événement extraordinaire qui mérite d'être raconté. Il fut informé que son neveu, Alexandre de Lellis, donnait dans un travers d'esprit qui a coûté à plusieurs la vie et la fortune: c'était d'aller à la recherche des trésors. Il sut qu'il était sur le point de partir pour aller faire une rare découverte dans un lieu appelé Morrecino, où il avait appris qu'après quelques coups de pioche, il trouverait des vases remplis de monnaies d'or, precieuses par leur antiquite, et qu'il avait le malheur de

garder chez lui un Français, qui jouait le rôle de nécromant. Camille, affligé de la perte de son parent, lui écrivit une lettre sur une demi-feuille, pour l'exhorter à abandonner ce projet ridicule, lui prédisant que, s'il persévérait, il lui coûterait la vie. La lettre était ainsi conçue :

« MON CHER NEVEU EN JÉSUS-CHRIST,

Pax Christi.

« Notre Père Général m'a informé que vous prêtiez l'oreille au projet ridicule de trouver des trésors ; si vous n'y renoncez pas, il pourra devenir la cause de votre ruine, tant de celle de l'âme que de celle du corps et de la fortune ; c'est pourquoi je vous supplie de ne plus vous occuper de ces chimères, de penser plutôt à vivre en bon chrétien, dans la crainte de Dieu et l'observance des saints commandements du Seigneur. Vous serez heureux, si vous vivez en bon chrétien ; mais si vous faites le contraire, vous courrez évidemment le danger de tomber dans l'enfer. Ainsi, pensez à vous-même, et que Dieu vous tienne sous sa garde.

« Votre Oncle,

« CAMILLE DE LELLIS.

« Gênes, 5 juillet 1613. »

La lettre fut écrite le jour susdit. Alexandre se trouvait sur la place de Bocchianico, disposé à faire son voyage, après avoir fait une bonne provision de pioches, de pelles, de marteaux et d'autres instruments nécessaires; il était entouré de ses amis, la tête singulièrement préoccupée, lorsque cette lettre cachetée fut mystérieusement remise entre ses mains, sans que l'on sût, ni que l'on vît qui la lui avait donnée. Il demanda à ses compagnons, s'ils avaient vu quelqu'un s'approcher de lui; ils n'avaient vu personne, et ils ne surent point lui dire qui la lui avait apportée. Extrêmement surpris de l'événement, et reconnaissant que l'adresse et l'écriture de la lettre étaient de la propre main de son oncle Camille, il y vit un miracle évident, d'autant plus que la date de la lettre était du jour même, 5 juillet, et qu'il en fallait nécessairement plusieurs pour qu'elle arrivât de Gênes à Bocchianico, la distance entre ces deux villes étant de plus de deux cents lieues. Désillusionné par ce prodige, il congédia son gentilhomme français et ses autres compagnons, et renonça tout à fait à son projet chimérique. Il fit connaître à plusieurs personnes la cause de son désenchantement, et leur montra à l'instant la lettre qu'il leur lut, ne cessant de faire mille signes de croix, à cause d'un si grand miracle.

Après la mort d'Alexandre, cette lettre resta entre les mains de Félix Leporino de Villamagna, son beau-père, homme excellent, et c'est de lui que l'obtint le Père Sanzio Cicatelli, qui la présenta à l'occasion du procès qu'on fit à Rome pour la

canonisation de Camille. Le fait fut prouvé par un grand nombre de témoins, qui l'apprirent de la bouche d'Alexandre et lurent la lettre le même jour.

CHAPITRE XXI

Camille retourne à Rome. Sa dernière maladie.

Dès que l'on apprit à Gênes que la maladie de Camille était grave, on disait publiquement que, s'il mourait dans cette ville, la noblesse ne permettrait pas que son corps fût transporté ailleurs, à cause de la haute idée que l'on avait de sa vertu. Les membres de l'Ordre avaient d'autres vues : ils désiraient vivement le voir arriver à Rome, et adressaient au ciel de ferventes prières, afin que Dieu apportât quelque amélioration à son état, et qu'il pût retourner dans cette ville. Le vénérable Père était animé du même désir : il voulait laisser ses ossements dans la Ville éternelle, arrosée du sang de tant d'illustres martyrs. Quelques personnes de qualité le priant de rester à Gênes, il leur répondit : « Il faut que j'aille mourir à Rome, puisque telle est la volonté de Dieu. »

Sa santé s'étant améliorée, il résolut de partir. Comme il n'avait pas assez de forces pour entreprendre le voyage par terre, Carlo Doria, duc de Tursi, qui avait la plus grande estime pour notre Saint, fit apprêter et approvisionner avec le plus grand soin une de ses galères uniquement pour lui. Camille s'y embarqua et se dirigea vers Rome.

Le voyage fut si heureux, qu'en moins de trois jours, et sans naviguer la nuit, la galère arriva heureusement au port de Civita-Vecchia, ayant toujours le vent en poupe, et en moins de trois jours, elle retourna encore avec le même bonheur à Gênes, ce que remarquèrent avec étonnement plusieurs personnes, et en particulier le capitaine. Étant debarqué à Civita-Vecchia, il eut toutes les peines du monde à se rendre à cheval jusqu'à Santa Severa ; là, il fut placé dans une litière que lui envoyèrent ses Religieux, et il s'achemina vers Rome, où il arriva le 13 octobre 1613. En entrant dans la maison, sachant qu'il y devait finir ses jours, il dit plein de joie : « Voici le lieu de mon repos (1), je suis venu ici pour y laisser mes restes. » Tous les Religieux vinrent lui baiser la main ; et à peine le Père Jacques Manzino, Préfet de l'Établissement, fut-il arrivé pour le recevoir, que le Père Camille lui dit qu'il avait dans sa bourse quelque argent que des personnes pieuses lui avaient donné à Gênes pour son voyage ; que, ne pouvant le déposer parce qu'il était deux heures après minuit, il lui demandait la permission de pouvoir le garder jusqu'au matin, et qu'alors il le lui remettrait. » Ils furent tous très étonnés. Le Préfet accorda la permission, et notre Saint leur dit de n'en être point surpris, parce qu'il n'aurait pu dormir cette nuit s'il n'avait fait cet aveu.

Obligé de garder le lit, les médecins le visitèrent

(1) Hæc requies mea. *Psal.* CXXXI, 14.

et lui ordonnèrent, entre autres choses, de ne point réciter l'office pendant quinze jours, et de manger de la viande en tout temps. On ne saurait dire la peine que cet ordre lui causa. Les quinze jours n'étaient pas encore écoulés qu'il dit au Préfet de la Maison, auquel il se confessa tout le temps que dura sa maladie : « Quand le médecin viendra, demandez-lui si je suis assez malade pour ne pouvoir pas dire l'office divin ; prenez garde de ne rien ajouter de vous-même, quand il aura parlé ; et laissez-le ordonner ce qu'il voudra. » Et comme le Préfet lui disait qu'il ne fût pas en peine, que les quinze jours n'étaient pas écoulés : « Il est bon de s'assurer de toute manière, lui répondit-il, pour ne pas commettre d'erreur ; car qui sait si le médecin entendait que les quinze jours devaient commencer, quand il donna la permission ? » C'est pourquoi il se crut obligé de faire rigoureusement tout ce qu'il avait prescrit. Un vendredi, ayant à prendre un bouillon gras et tenant la tasse à la bouche, il la retira, en disant : « D'après quelle permission ? » Et l'infirmier lui ayant assuré qu'il l'avait, il fallut que plusieurs autres personnes lui dissent d'une manière positive que le médecin l'avait ordonné ainsi ; il prit alors le bouillon. C'est avec cette réserve qu'il ne mangea jamais de viande les jours prohibés, et qu'il ne cessa de réciter l'office qu'après une défense formelle du médecin et du Supérieur de la maison, pour ne pas troubler sa conscience par le moindre scrupule.

Comme, dans les commencements, il semblait que son état s'était un peu amélioré, il eut le désir

d'aller à Saint-Pierre visiter le tombeau des Apôtres. Dans cette visite, à peine fut-il arrivé au pont du château Saint-Ange, que, tirant les rideaux de la portière de la voiture, il regarda avec attendrissement son cher hôpital du Saint-Esprit, où il se fit conduire; et, mettant pied à terre, il visita tous les malades, comme l'ont affirmé deux Religieux qui le soutenaient. Ce fut un spectacle édifiant que de voir, dès son entrée à l'hôpital, presque tous les servants et les employés venir lui baiser les mains et lui témoigner leur vénération respectueuse, se disant les uns aux autres : « Maintenant il faut nous montrer plus vigilants, parce que le Père Camille est parmi nous ; » tant était profond le souvenir de son zèle ardent et de la charité admirable avec laquelle il veillait à ce que le service des pauvres se fît ponctuellement.

Il passa ensuite à Saint-Paul, où il recommanda avec une grande ferveur aux saints Apôtres sa personne et son Ordre tout entier. Quelques jours après, comme il lui semblait qu'il était mieux, il retourna à pied au même hôpital. Ce fut la dernière fois qu'il visita cet Établissement, où, après avoir fait quelques œuvres de charité, il paraissait ne pouvoir s'éloigner de ses pauvres, leur disant entre autres choses : « Dieu sait, mes chers enfants, le plaisir que j'aurais à rester avec vous, mais je ne puis être ici que de cœur. » Il prit ainsi congé des pauvres, et s'éloigna d'eux pour ne plus les jamais revoir.

En retournant à la Maison, il éprouva une si grande faiblesse, qu'il tomba presque en défail-

lance, et fut obligé d'entrer dans un magasin pour s'y reposer, en attendant qu'il pût être reconduit à l'Établissement. Tandis qu'il était au lit dans sa chambre, il apprit qu'il y avait quelques malades à l'infirmerie, et, ne pouvant résister au désir qu'il avait d'assister les personnes souffrantes, il se levait souvent, se revêtait de ses habits, et allait les exhorter à la patience, en leur disant : « Puisque je ne puis aller à l'hôpital, j'y suppléerai au moins en visitant ici mes Frères infirmes. » Certainement aucun d'eux n'était plus mal que lui, car deux Frères pouvaient à peine le faire tenir debout; mais les Supérieurs lui accordaient ces permissions, pour qu'il pût au moins satisfaire un peu l'ardeur dévorante qui consumait son âme.

On ne saurait dire combien il était triste quand il entendait la cloche donner le signal du départ pour l'hôpital : il portait saintement envie aux Pères et aux Frères qui s'y rendaient; il voulait savoir leurs noms, leur disant au retour : « Que vous êtes heureux, mes Pères, d'avoir été travailler à la vigne du Seigneur, en servant les pauvres! » Comme s'il ne les avait jamais servis lui-même! A cette époque il ordonna à son compagnon de ne céder la clef de la chambre de l'hôpital qu'après sa mort : « Je sais que je ne suis pas présent à l'hôpital de corps, mais j'y suis présent de cœur et d'esprit, et je tiens à en garder la clef comme un gage précieux. »

Se trouvant au lit, et voyant que le mal empirait, — c'était une fièvre lente, occasionnée par la plaie de sa jambe, — il dit en maintes occasions,

qu'il n'en échapperait pas. Il donnait pour raisons qu'il était vieux et chargé d'infirmités, que la matière qui sortait de sa plaie était très abondante, que Dieu seul pouvait faire un miracle, mais qu'il était assuré qu'il ne guérirait pas; paroles qui plongeaient les assistants dans l'affliction la plus profonde.

Le premier jour du mois de mai de l'an 1614, il fit appeler le matin le Préfet de la Maison, et lui demanda s'il avait fait prendre les saintes huiles nouvellement bénites; celui-ci répondit que non; Camille ajouta que la nuit précédente il y avait songé, et il donna sur-le-champ des ordres pour cela, « parce qu'elles seraient bientôt nécessaires, disait-il, pour le Frère Jean-Marie de Vérone et ensuite pour lui. » Le Préfet obéit à l'instant. Le Frère Jean mourut la nuit d'après. Ainsi le Père Camille ne cessait de s'occuper du salut de son âme, et de penser aux précautions à prendre en vue de sa mort prochaine.

Une réunion de médecins eut lieu en sa présence, au sujet de sa maladie, et après avoir tout entendu, il prédit sa mort, et leur adressa ces paroles : « Messieurs, j'ai employé beaucoup de remèdes tant à Naples qu'à Gênes, et ici à Rome, néanmoins, on ne voit aucune amélioration dans mon mal, d'où je conclus qu'il y a là quelque secret de Dieu. Et qui sait si le Seigneur ne veut pas me faire souffrir quelque chose pour sa gloire? »

On lui annonça, le jour suivant, que les médecins avaient déclaré que la maladie pouvait être

longue, mais qu'il n'en échapperait pas. Alors Camille, le visage plus joyeux qu'à l'ordinaire, entonna ce chant d'allégresse : « Je me suis réjoui en entendant ces paroles, nous irons dans la maison du Seigneur (1). » Ensuite le Supérieur étant entré pour lui rendre visite, et lui ayant demandé comment il se trouvait : « Bien, lui répondit-il, parce que j'ai reçu la bonne nouvelle, que je m'achemine vers le Paradis. » Il le dit avec un air de contentement, le visage calme et serein, ce qui prouvait bien qu'il avait la ferme espérance d'aller jouir de la félicité éternelle. Et il ajouta : « Pourquoi ne serais-je pas content, puisqu'il ne saurait y avoir pour moi de nouvelle plus agréable? Il faut payer une fois cette dette de la mort; quant à moi, je ne fais nul cas de la vie présente, pourvu que Dieu m'accorde une modeste place dans le Paradis. Je ne suis pas en peine pour l'Institut; car Dieu enverra et fera naître, en temps opportun, des hommes pour l'aider et le protéger; il y a six ans que j'ai cessé de m'en occuper, pour ne plus penser qu'à mon âme et à me préparer à la mort. »

N'ayant plus aucune espérance de recouvrer la santé, négligeant toutes les affaires, il ne pensait plus qu'à s'unir intimement à son Créateur. Tout le temps que dura sa maladie, on ne le vit jamais se relâcher en aucun point de l'observance de la règle, s'y conformant selon la mesure de ses forces; il se montrait très assidu à faire l'oraison mentale

(1) Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi in domum Domini ibimus. *Psal.* XXXI. 1.

du matin, augmentant ainsi le feu du saint amour qui consumait son cœur par la considération des vérités éternelles. Chaque soir il appelait des Pères, faisait lire les litanies des Saints ou de la Sainte Vierge en sa présence, et répondait lui-même. Il faisait aussi fidèlement l'examen de conscience. Comme sa chambre était au-dessus du réfectoire, il prêtait la plus grande attention, quand on faisait la lecture du repas, sortant la tête du lit et s'inclinant vers le sol, de sorte qu'il entendît quelquefois suffisamment pour comprendre ce qu'on lisait. Il disait souvent que cette heure était destinée plutôt à nourrir l'âme que le corps : il se recommandait aux prières de tous, afin que Notre-Seigneur lui fût propice dans ce moment suprême et terrible qui décide de notre éternité, donnant ainsi de nouvelles preuves de son humilité profonde.

Un Novice devant faire sa profession le 18 mai, le jour de la Pentecôte, Camille lui dit la veille : « Frère, en achevant de faire votre profession, et quand vous vous serez offert vous-même à Dieu, auquel vous serez lié par des vœux solennels, souvenez-vous de prier pour moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, rempli de mille défauts ; priez Notre-Seigneur qu'il me fasse la grâce de me sauver. »

Après avoir passé plusieurs semaines dans sa cellule, se levant chaque jour pour entendre la Messe, le vénérable Père éprouva un redoublement de fièvre, et la douleur du côté devint beaucoup plus vive. Il résolut de passer à l'infirmerie com-

mune, par humilité, et pour y entendre chaque jour la Messe. Il exécuta sa résolution le jour même de la fête de la Pentecôte.

Il était réduit à une si grande faiblesse, que, n'ayant que quinze pas à faire de sa chambre à l'infirmerie, il fut obligé de se reposer, quoiqu'il marchât appuyé sur les Frères qui le soutenaient, tellement courbé que le front touchait les genoux. Son confesseur lui dit ce jour-là : « Mon Père, ce matin en célébrant la sainte messe, j'ai demandé à Dieu, s'il le jugeait convenable, de vous accorder une plus longue vie. » Quant à lui, remuant la tête en signe d'improbation, et comme pour faire comprendre qu'il désirait quitter ce monde et s'unir à son bien-aimé pour toujours, il répondit : « Si Dieu veut que je vive pour sa gloire, que sa sainte volonté soit faite. Au reste, peu importe que l'homme vive plus ou moins, puisqu'il faut enfin mourir, et que la même crainte de la mort qu'il a maintenant, il l'aura toujours, l'homme qui meurt n'étant jamais sans crainte, à moins que Dieu ne lui révèle qu'il sera certainement sauvé. Il est vrai que l'on doit corriger et tempérer cette frayeur naturelle par la confiance dans la divine miséricorde, dans les mérites et le sang précieux de Jésus-Christ. »

Quand on sut à Rome que son mal s'aggravait, et qu'il était en danger, une foule de prélats, de religieux et de séculiers de tout rang, s'empressèrent de le visiter. On n'admettait que les personnes les plus pieuses, de peur que le trop grand nombre de visiteurs ne l'inquiétât et ne nuisît à

sa santé. Ceux qui jouissaient de cette faveur étaient extrêmement édifiés non seulement en l'entendant parler, mais en voyant un Fondateur d'Ordre, non pas dans une salle commode, mais dans la pauvre salle commune à tous les malades, dans un lit étroit, recouvert de quelques méchantes couvertures. Quand les visiteurs prenaient congé de lui, tous ordinairement se mettaient à genoux et demandaient sa bénédiction. Un vieillard de Florence, appelé Dominique, qui avait une grande vénération pour Camille, vint un jour lui rendre visite; et, comme ce dernier prenait alors certains remèdes, il ne lui fut pas possible de le voir. Il retourna le jour suivant, et on lui dit encore qu'il était dans un état de souffrance qui ne lui permettait pas de le recevoir, il se prit à pleurer amèrement, en disant : « Mes Pères, si vous ne me laissez pas voir le Père Camille, je ne m'éloignerai pas de la Maison; je mourrai ici avec lui; je ne veux pas le fatiguer, mais seulement le voir et recevoir sa bénédiction. » On crut devoir le contenter à cause des sentiments extraordinaires de respect et d'amour qu'il manifestait. On le vit, au sortir de l'infirmerie, exprimer par mille gestes sa joie et son bonheur; il disait comme le saint vieillard Siméon : « Maintenant je mourrai en paix, parce que j'ai vu mon bon Père Camille, et que j'ai reçu sa sainte bénédiction, plus précieuse à mes yeux que tous les trésors de la terre. » Ceux qui pouvaient se procurer des objets qui lui avaient appartenu s'estimaient heureux; beaucoup de personnes qui le vénéraient lui envoyaient des

serviettes, du linge propre, des oreillers et autres choses de service ; et quand il en avait fait usage, elles les reprenaient et les conservaient religieusement comme de précieuses reliques. On avait une si haute idée de sa sainteté, qu'une femme arriva au parloir avec son enfant dans les bras, et demanda qu'on la conduisît auprès du Père Camille, afin qu'il le bénît et le guérît d'une certaine maladie dont il se trouvait atteint. On ne fit pas droit à sa demande, à cause du grand déplaisir qu'aurait ressenti le vénérable Père, et parce que, en l'admettant, on aurait vu arriver auprès du saint vieillard une grande foule de tous les quartiers de la ville. Les séculiers n'étaient pas les seuls à rechercher avec un grand empressement ce qui avait été à l'usage de Camille; ses Religieux n'eurent pas plus tôt perdu l'espérance de le conserver, qu'ils commencèrent par s'emparer de tout ce qui lui avait appartenu. Ce pieux empressement fut porté si loin, que, à peine avait-il bu dans un verre, ou fait usage d'autre chose semblable, ils s'en emparaient à l'instant, et l'objet ne reparaissait plus. Ceci se passait sans que le saint homme en eût connaissance. Il s'en aperçut un jour qu'on avait échangé son rosaire ; un Père en avait acheté plusieurs semblables au sien, et quand Camille l'avait récité, il le prenait et lui en donnait un autre. Notre Saint s'en étant aperçu, défendit à l'infirmier de lui prendre son rosaire, qu'il plaçait sous son oreiller.

Il ne négligea rien de ce qui pouvait l'aider dans cette circonstance. Il fit demander des prières aux

Religieux de tous les couvents et monastères de Rome : tous promirent de prier pour lui, et il prenait un grand plaisir à entendre leurs réponses. Il écrivit non seulement des lettres à ses Religieux, mais encore à plusieurs personnes qui lui étaient dévouées, les suppliant de s'intéresser à lui auprès de Dieu, de faire célébrer des messes afin que Dieu lui accordât une heureuse mort, promettant de se montrer reconnaissant dans le ciel, si le Seigneur lui faisait miséricorde. Tous lui répondaient en lui adressant des paroles de consolation. Il écrivit en particulier à Naples à une grande servante de Dieu, Julie de Castelli, bienfaitrice de l'Ordre, qui avait pour lui la plus haute estime, et dont nous avons parlé dans le premier livre ; voici ce qu'elle lui répondit :

« Mon très honoré et très révérend père,

« J'ai appris par votre lettre, en date du 21 de ce mois, votre grave maladie; je vous laisse à penser, à vous qui savez combien je vous ai tendrement aimé en Jésus-Christ, combien cette nouvelle m'a profondément affligée. Que le Seigneur soit béni, lui qui a voulu, par ce coup si fatal, remplir d'amertume le peu de jours que j'ai encore à vivre ; mais ce qui me console, c'est la pensée de la récompense infinie que la divine Majesté accordera à vos immenses travaux. J'accepte l'offre que vous me faites d'être mon intercesseur auprès de Notre-Seigneur, et j'espère que, comme vous l'avez toujours été dans ce monde, vous le serez

encore avec plus d'ardeur dans le ciel. En attendant, je vous promets de faire tout ce que Votre Paternité me recommande, au sujet des messes. Je baise vos mains sacrées, et vous offre l'hommage de mon profond respect.

« De votre Révérendissime Paternité,

« La très dévouée servante,

« JULIE DE CASTELLI.

« Naples, 27 juin 1614. »

Ainsi le pauvre et humble Père Camille, ne croyant pas avoir assez de mérites de son propre fonds pour payer et satisfaire la justice divine, demandait à tous des prières et d'autres secours spirituels, afin de paraître avec plus de confiance, devant le tribunal du Souverain Juge, avec ces trésors étrangers !

CHAPITRE XXII

Lettres que le Père Camille écrivit à toutes les maisons de son Ordre dans cette dernière maladie.

Notre-Seigneur traita si favorablement le Père Camille et lui accorda une mort si douce, qu'il put largement accomplir tout ce que le devoir et la tendre amitié demandaient de lui. Il crut devoir prendre congé de ses enfants, répandus dans un si grand nombre de contrées de l'Italie, et en véritable Père il leur écrivit la lettre suivante, pleine de saints avis où se révèlent ses rares vertus, et qui fut comme son testament ; il leur dit :

« Au nom de la très sainte Trinité, de la glorieuse Vierge Marie et de toute la cour céleste, très révérends Pères et très chers Frères en Jésus-Christ. Je croirais manquer à mes obligations, avant de quitter cette vie, — car très probablement je passerai bientôt dans l'autre, me trouvant accablé de nombreuses infirmités, entièrement abandonné des médecins, — si je ne vous disais avec franchise et une grande simplicité ce que j'ai pensé et ce que je pense de notre Institut, afin que vous marchiez tous dans cette droiture et cette fidélité que Dieu demande de nous, et que vous ne laissiez pas enfoui le talent précieux que Notre-Seigneur a placé dans vos mains pour vous faire gagner des mérites et obtenir la vie éternelle. Or, on peut croire pieusement, et avancer presque avec certitude que la fondation de notre Ordre s'est faite miraculeusement pour la plus grande gloire de Dieu, le salut des âmes et le soulagement corporel de nos Frères; qu'il est nécessaire à la chrétienté, conforme en tout à l'Évangile et à la doctrine de Notre-Seigneur, qui, durant sa vie mortelle, nous a donné l'exemple de l'amour du prochain en guérissant toutes sortes d'infirmités. Chaque page de nos saints livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ne nous prêche-t-elle pas la charité? J'ai dit que l'existence de notre Ordre est, pour ainsi dire, un miracle évident, surtout si l'on considère que la Providence a bien voulu se servir d'un misérable pécheur tel que moi, ignorant et rempli de mille défauts et de mille fautes qui méritent l'enfer. Mais Dieu est le

maître, il fait ce qu'il lui plaît, et ce qu'il fait est infiniment bien ; et personne ne doit s'étonner qu'il se soit servi pour cette œuvre d'un tel instrument, puisque sa plus grande gloire, c'est de faire de rien des choses admirables (1). Et comme le démon n'a cessé, et ne cesse de faire tous ses efforts pour que cette plante, qui promet à l'Église tant de fruits heureux, soit détruite, anéantie, et qu'il est à craindre que, s'il ne le peut sous l'apparence du mal, il n'agisse sous l'apparence du bien, prenant tous les moyens possibles pour arriver à sa fin; et comme il pourrait en particulier se servir de nos propres règles, sous prétexte de les rendre plus parfaites, pour y porter atteinte et altérer notre saint Institut, prenez garde de vous rendre coupables de ce sacrilège qui provoquerait la colère du Très-Haut. Je vous exhorte donc tous, vous qui faites partie de l'Ordre et ceux qui en feront partie dans la suite, à ne pas dépasser les bornes de la sagesse (2), et à suivre avec une grande simplicité ce qui est établi dans nos Bulles données par le Saint-Siège, et à en être tous les très fidèles défenseurs : heureux celui qui le fera, malheureux celui qui ne le fera pas. Et quoique le vœu de pauvreté soit compris parmi les prescriptions de notre saint Institut, néanmoins je crois devoir dire et rappeler à tous, présents et à venir, s'ils désirent s'acquitter, comme il convient, du service des pauvres malades, tant dans les hôpitaux que dans les maisons particulières,

(1) Mirabilia. *Ps.* XCVII.
(2) Non plus sapere quam oportet sapere. *Rom.*, XII, 3.

où l'on doit toujours continuer à faire la recommandation de l'âme aux agonisants, qu'ils doivent, avec une scrupuleuse exactitude et un mâle courage, garder rigoureusement la pauvreté telle qu'elle est établie dans nos Bulles ; car notre Ordre se maintiendra d'autant plus que la pauvreté sera plus religieusement gardée. C'est pourquoi je vous engage tous à ne pas être infidèles à ce saint vœu. Ne vous laissez pas tromper par le démon, sous le spécieux prétexte que vous ne pouvez vivre avec les aumônes ordinaires; c'est là un piège évident pour ruiner notre œuvre. N'y a-t-il pas dans l'Église un grand nombre d'Ordres mendiants qui font profession d'une pauvreté plus stricte que la nôtre? Et cependant Notre-Seigneur pourvoit à tous leurs besoins. Qui pourrait douter qu'il ne pourvoie à ceux du nôtre, surtout parce que notre Ordre a principalement pour but le salut des âmes des mourants et le soulagement corporel du prochain, soit dans les hôpitaux, soit dans les maisons des particuliers, œuvre sublime et si agréable non seulement à Dieu, mais encore au prochain, lequel, tant qu'il aura, pour ainsi dire, un morceau de pain, le partagera avec nous. Ainsi nous ne devons pas craindre de manquer du nécessaire, puisque, grâce à Dieu, nous en aurons même au delà, si nous sommes fidèles à accomplir notre devoir.

Je veux aussi vous recommander l'union, la paix et la concorde entre les Pères et les Frères, puisque, pieusement parlant, ce n'est pas sans un dessein mystérieux que la divine Providence

a voulu que nous portassions tous le nom de Ministres des infirmes, tant les Pères que les Frères qui font également partie de l'Institut. Il convient de se conformer toujours à ce qui est établi dans la seconde Bulle, pour ce qui regarde les Pères qui sont prêtres, comme les simples Frères. Il ne faut pas s'étonner que d'autres Ordres ne nous imitent pas en cela, parce que l'Institut n'est pas commun comme le nôtre. Je recommande aussi à tous la vraie et parfaite observance des vœux ; et que personne n'ait la hardiesse, sous un prétexte quelconque, de priver les Frères des concessions qui leur ont été faites par le Saint-Siège. J'exhorte tous les membres présents et futurs de l'Ordre à marcher résolument dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, s'ils désirent assurer leur salut. Car notre Ordre est tel, qu'il demande des hommes parfaits pour faire la volonté de Dieu et pour arriver à une sainteté véritable ; et ces hommes ne feront pas seulement le bien pour eux-mêmes, ils édifieront encore la sainte Église et le monde entier, et leur bon exemple sera d'une grande efficacité pour le salut des âmes. Au contraire, ceux qui sont tièdes, peu mortifiés, sans énergie, seront des hommes qui causeront la ruine de l'Institut. Et si j'oublie dans cette lettre de faire mention de quelque chose qui puisse être utile au service de Dieu, je recommande au Très Haut d'inspirer à la sagesse de tous les Pères et Frères ce qui peut contribuer à sa plus grande gloire. Ensuite, pour ce qui concerne le bien de mon âme, je compte sur les saints

sacrifices et les prières de mes chers enfants; je sais que leur charité ne me fera pas défaut, qu'ils m'aideront non seulement par les suffrages ordinaires, comme il est prescrit par les Constitutions, à la mort de quelqu'un d'entre nous, mais j'espère qu'ils feront encore davantage pour moi qui en ai bien plus besoin que les autres. Je leur demande, pour l'amour de Dieu et de la bienheureuse Vierge Marie, de prier pour moi sans relâche, autant que possible, dès qu'ils apprendront que je serai mort. Je termine, en vous envoyant à tous, selon le pouvoir que m'a accordé Notre-Seigneur, et de sa part, mille bénédictions, non seulement aux membres présents de l'Institut, mais encore à ceux qui y travailleront pour la gloire de Dieu, jusqu'à la fin du monde. Mon désir et ma volonté, c'est que cette lettre se conserve, *ad perpetuam rei memoriam*, dans les archives de la Maison, et que l'on prenne garde qu'elle ne s'égare pas.

« De vos Révérences,

« Le serviteur en Jésus-Christ,

« CAMILLE DE LELLIS.

« Rome, 20 juin 1614. »

CHAPITRE XXIII

Camille reçoit dévotement le saint Viatique et l'Extrême-Onction.

Le Père Camille, voyant que son mal s'aggravait d'heure en heure, commença à faire les plus

vives instances pour qu'on lui administrât les derniers sacrements, le saint Viatique et l'Extrême-Onction, afin qu'aidé de ce puissant secours, il pût avec plus de confiance entrer dans l'éternité, et résister avec plus de courage aux assauts de l'ennemi commun. On fit part du désir de Camille au Cardinal-Protecteur Ginnasio, qui voulut, à cause de l'estime qu'il avait pour notre Saint, lui donner lui-même l'Extrême-Onction, et se rendit à la *Madeleine*, le 2 juillet 1614, jour de la fête de la Visitation de la sainte Vierge. La messe terminée, il se présenta avec la sainte Eucharistie devant Camille, qui après avoir dit trois fois *Domine non sum dignus,* ajouta, les larmes aux yeux : « Seigneur, je confesse que je n'ai jamais rien fait de bon, que je ne suis qu'un misérable pécheur; tout ce qui me reste, c'est l'espérance de votre divine miséricorde et la confiance dans votre Sang précieux. » Il reçut le pain des Anges avec une grande dévotion, demeura quelque temps en oraison en compagnie des Pères et des Frères, qui entouraient le lit, profondément affligés de voir leur Père chéri sur le point de les quitter pour toujours. Ensuite le cardinal le consola et l'encouragea par quelques paroles affectueuses et édifiantes.

Ordinairement il se confessait tous les matins. Il était arrivé à une si grande pureté de conscience que, par défaut de matière, le confesseur pouvait difficilement l'absoudre, si auparavant il ne lui faisait accuser quelque péché commis quand il était dans le monde ; c'est ce que ce dernier a affirmé

avec serment. L'humble et fervent serviteur de Dieu, plein de crainte pour son salut et se défiant de lui-même, plaçait toute son espérance dans les mérites de la Passion du Sauveur. Et pour manifester cette confiance, il ordonna à son confesseur de commander un tableau de la forme suivante. Il voulut que l'on y peignît Jésus-Christ mort sur la croix ; dans la partie supérieure, le Père éternel, et l'Esprit-Saint sous la figure d'une colombe, ayant à leurs côtés, un peu plus bas, deux Anges avec des calices d'or dans les mains, pleins du sang versé pour la rédemption du monde, et les offrant au Père éternel. Au-dessous des mains clouées du Sauveur devaient être représentés deux autres Anges, celui de la droite avec deux calices, dans l'un desquels il recevrait le sang du sacré côté, et dans l'autre, celui qui découlerait de la main droite. L'Ange, qui était vis-à-vis, devait remplir un autre calice du sang de la main gauche. Au pied de la croix serait la très sainte Vierge Marie, et de l'autre côté, le glorieux Archange saint Michel, le vigilant gardien des âmes qui sortent de cette vie ; la Vierge devait être représentée priant pour Camille. Tous les Anges offraient au Père Éternel et à l'Esprit-Saint les calices remplis du sang d'un mérite infini pour lui obtenir miséricorde. Il voulut que l'on inscrivît ces paroles aux pieds de la croix : « Épargnez votre serviteur, que vous avez racheté par votre précieux sang (1). » Il recommanda de peindre le sang d'un rouge pro-

(1) Parce famulo tuo, quem pretioso sanguine redemisti.

noncé, afin qu'il lui inspirât une plus ferme espérance de son salut.

Dans ces derniers jours, quoique extrêmement accablé par la maladie, il ne cessait jamais de réciter le saint office, et il ne s'en abstenait que lorsque les médecins l'en dispensaient d'une manière expresse, et le temps de la permission étant expiré, quoiqu'il lui restât à peine quelque souffle, il leur fit demander une nouvelle permission. Le Père préfet lui dit : « Vous êtes si mal qu'on parle de vous donner l'Extrême-Onction, et vous voulez qu'on demande permission ? » Camille répondit : « Serais-je à l'agonie, que je voudrais que l'on demandât dispense, pour que ma conscience fût tranquille ; » ce que l'on fit.

Il recevait presque tous les jours les visites de différentes personnes de tout rang et de toute qualité, en particulier celle du Père Ferdinand, Général des Carmes déchaussés, son ami intime, auquel le malade disait entre autres choses en se recommandant à lui : « Je vous en conjure, ne m'oubliez pas auprès de Dieu, et faites prier vos Pères pour moi, afin que le Seigneur me fasse miséricorde, et je vous demande cette grâce avec les plus vives instances, parce que j'ai été un grand pécheur, un joueur, un homme de mauvaise vie. » Il fut également assisté par les Pères Alagona et Nigrelli, de la Compagnie de Jésus, et plusieurs autres, et il leur demandait affectueusement des prières.

Dans ce temps-là, Gaspard Massimino, son compatriote, vint le voir. Camille lui ayant demandé

pourquoi il était venu à Rome, il répondit que c'était pour délivrer un de ses frères, qui avait été jeté en prison par le Vicaire de Chieti. Camille lui dit de retourner chez lui tranquille, qu'il trouverait son frère libre. Comme il avait encore quelque doute à ce sujet, notre Saint lui répéta quatre ou cinq fois qu'il pouvait s'en aller. Il crut à la parole du serviteur de Dieu, retourna, et apprit que le jour avant sa visite à Camille, on avait mis son frère en liberté.

Tout le temps libre que lui laissaient les remèdes et les visites, il l'employait à entendre des prières et des lectures spirituelles, qu'il faisait faire à son infirmier. Il aimait beaucoup le *Traité de l'autre vie* de Lucas Pinelli, et les *Commentaires du Symbole des Apôtres*, du cardinal Bellarmin.

Le dimanche suivant, 6 juillet, pour satisfaire sa dévotion, il communia, étant à jeun, comme il l'était quand il reçut le saint Viatique, quoiqu'il fût tourmenté par une soif brûlante. Il ne voulut jamais se rafraîchir la bouche, de peur d'avaler quelque goutte d'eau, mesure de précaution qu'il avait prise toute sa vie, avant de célébrer la sainte messe ou de communier.

Comme il voyait que ses forces l'abandonnaient, il demanda l'Extrême-Onction. Ce fut le Père Général François-Antoine Niglio qui lui administra ce sacrement, le 11 du même mois, après avoir dit la messe, à laquelle il lui donna la communion. Dans la confession qui fut pour lui la dernière, il fut favorisé par Notre-Seigneur d'une douleur si vive de ses péchés que, chaque fois qu'il s'accu-

sait, il se frappait si rudement la poitrine, que le confesseur se vit obligé de lui retenir le bras, par compassion pour lui.

Quand il fut oint de l'huile sainte, il récita d'une voix ferme le *Confiteor*, répondit toujours aux versets et aux oraisons. Et lorsqu'il eut reçu ce sacrement, il éprouva une consolation si grande, qu'il s'écria : « Gloire à Dieu! gloire à Dieu ! » comme quelqu'un qui, tout imprégné du parfum de la grâce, se dispose à prendre part au bonheur du ciel.

Ensuite il fit asseoir autour de son lit tous les Pères et les Frères, et, ayant demandé au Père Géneral la permission de parler, il leur adressa quelques paroles affectueuses. Il les exhorta tous à l'observance des Constitutions, en particulier à une ardente charité pour les malades, à l'union entre eux, à la pureté du cœur et du corps, à la pauvreté, à l'obéissance et à l'humilité. Il les conjura de ne pas perdre courage à cause des tempêtes et des persécutions que l'esprit du mal avait suscitées contre l'Institut, parce que tous les commencements étaient difficiles, et que le démon nourrissait une grande haine contre l'Ordre qui, comme il l'espérait, devait croître et se répandre dans le monde, recevoir dans son sein des hommes très distingués par leurs vertus et leurs connaissances, et rendre encore plus de services à l'Église après sa mort qu'il n'en avait rendus auparavant. Il les engagea tous à persévérer avec constance dans leur vocation, à travailler courageusement à la vigne du Seigneur, sans se laisser attrister

par sa mort, car si Dieu daignait le placer au nombre des élus, il pourrait être pour eux d'un plus grand secours dans le Paradis que sur cette terre, où l'on ne rencontre que misère et péché. Enfin, répandant des larmes abondantes et levant les yeux au ciel, il dit : « Mes Pères et mes Frères, je demande à Dieu miséricorde, je demande pardon au Père Général, qui est ici présent, et à vous tous, du mauvais exemple que je vous ai donné par le passé, vous assurant que c'était plutôt l'effet de mon ignorance que de ma mauvaise volonté. Autant que Dieu me l'accorde, et comme votre Père, au nom de la très sainte Trinité et de la bienheureuse Vierge, je vous donne à tous présents et absents, et à ceux qui viendront après nous, mille bénédictions. » A ces dernières paroles, ils tombèrent tous à genoux, éclatant en sanglots, et le cœur brisé par la douleur la plus profonde. Aussitôt le Père Général et les autres Pères et Frères s'approchèrent pour lui demander pardon, et prendre congé de lui, lui baisant les mains qu'ils arrosaient de leurs larmes. Et le vénérable Père, comme le patriarche Jacob, embrassant amoureusement ses fils, leur donnait à tous ses dernières bénédictions. Le voyant très fatigué, ils l'engagèrent à prendre un peu de repos, il leur répondit, entre autres choses, qu'il ne pouvait être fatigué quand il s'agissait de servir ses Pères et ses Frères.

Dans ce temps-là, quelques personnes de distinction étant venues pour le visiter et lui faire leurs compliments de condoléance, comme il ne

put les admettre, ainsi qu'il le désirait, à cause de sa grande faiblesse, il dit : « Je vous en supplie, faites agréer mes excuses à ces messieurs ; j'ai reçu aujourd'hui l'Extrême-Onction, et je veux rentrer un peu en moi-même? » Le Père Marcel Manzio lui dit : « Père, ces messieurs viennent pour satisfaire aux besoins de leurs âmes ; daignez les admettre, car ils s'en iront très affligés, s'ils n'ont pas la consolation de vous voir. » Camille répondit : « Que veulent-ils voir? un corps à moitié corrompu, étendu dans un lit comme un cadavre; si c'est là ce qu'ils désirent, qu'ils aillent dans les hôpitaux, qu'ils y fassent des œuvres de charité, qu'ils consolent les malades, et qu'ils ne cherchent pas à parler au plus grand pécheur de la terre. Au reste, Père Marcel, on ne meurt qu'une fois, et je dois m'efforcer de bien mourir ; c'est ce que j'espère de faire avec l'aide de mon Seigneur et de mon Dieu. »

CHAPITRE XXIV

Camille, après avoir reçu la bénédiction du Souverain Pontife, s'endort heureusement dans le Seigneur.

Après avoir reçu les derniers sacrements, le vénérable Père demanda avec instance qu'on envoyât supplier le Souverain Pontife, Paul V, de lui donner sa sainte bénédiction et lui accorder l'indulgence plénière. Antoine-Lucas Eustachi, camérier et secrétaire de Sa Sainteté, qui avait

une haute estime et une grande affection pour Camille, se chargea de la demande. Ayant obtenu cette grâce, le prélat vint lui-même lui en faire part le jour même où le serviteur de Dieu avait reçu l'Extrême-Onction. Camille lui répondit qu'il ne pouvait recevoir une faveur plus signalée et une plus grande grâce en cette vie, remerciant la Providence de lui avoir accordé de mourir à Rome, pour être consolé par un si grand bien et enrichi par un trésor si précieux. Et il ajoutait : « Que Notre-Seigneur accorde de longues années à Sa Sainteté, et qu'il la conserve de plus en plus dans sa grâce. » Il remercia également le camérier de la grande faveur qu'il lui avait obtenue.

Le samedi suivant, qui fut le 12 juillet, il fut visité par un grand nombre de Religieux, en particulier par le Père Augustin Carraccioli et le Père François Zazzera, de la Congrégation de l'Oratoire, et le Frère Santi, Gardien des Capucins. Camille parla avec ce dernier, d'une manière sublime, de l'amour de Dieu, et lui dit entre autres choses qu'il était surpris que la créature n'aimât pas son Créateur, puisque les êtres même dépourvus de raison aiment leurs bienfaiteurs. Quand le Père Zazzera prit congé de lui, il lui dit : « Quand vous entrerez dans le Paradis, saluez en particulier notre cher Père, le bienheureux Philippe, qui, je l'espère, viendra au-devant de vous pour vous recevoir, parce que vous avez été son fils spirituel en cette vie. » Le Père Carraccioli, après s'être placé près de lui et lui avoir demandé avec instance, à genoux, sa bénédiction, lui dit affectueusement en le quittant,

que, s'il le pouvait, il serait nuit et jour auprès de lui, pour le servir et jouir de sa sainte conversation. Il serait trop long de raconter en détail ce qu'il fit et dit dans ces derniers jours. Mais ce qui paraissait étonnant, c'est que, quoique réduit à une si grande faiblesse et se trouvant si amaigri et si exténué, il conservât encore la langue libre.

Plusieurs fois ceux qui l'assistaient l'entendaient s'entretenir amoureusement avec Dieu ; il disait : « Que ne vous dois-je pas, ô mon Dieu? que d'actions de grâces j'ai à vous rendre ! » D'autres fois, les bras en croix, les yeux fixés au ciel : « Je vous remercie, disait-il, Seigneur, mon Dieu ! Je vous remercie. Je ne suis qu'un vil ver de terre, un misérable pécheur, indigne du moindre bien. Oh ! que vous êtes miséricordieux, Seigneur ! J'espère me sauver uniquement par un effet de votre miséricorde, qui se plaît à retirer du fond de leurs misères les plus grands pécheurs. » D'autres fois, attribuant tout à la bonté libérale de Notre-Seigneur, il disait : « Seigneur, tout ce que j'ai été, ce que je suis, ce que je serai, provient de votre grâce. » Quand il se rappelait sa jeunesse, il s'humiliait à ce souvenir, et s'écriait en pleurant et en poussant des sanglots : « Seigneur, je me repens ; oui, j'ai un grand regret de vous avoir offensé ; je ne voudrais pas m'être comporté de la sorte ; qui me donnera un torrent de larmes pour déplorer mes égarements et mes folies? Mais j'espère en vous, Seigneur, qui êtes ma force, mon refuge et mon soutien. »

On lui apporta le tableau qu'il avait commandé. Il l'examina et s'aperçut que le peintre l'avait représenté à genoux entre la croix et la sainte Vierge, attendant que quelque goutte de sang tombât sur lui; la Mère de Dieu étendait la main vers lui, et de sa bouche semblaient sortir ces paroles : « Épargnez votre serviteur, que vous avez racheté par votre précieux sang (1)! » Il dit : « Seigneur, vous savez que ce n'est pas moi qui l'ai ordonné ainsi; mais puisque vous avez voulu que l'on m'ait placé sous vos pieds et sous la protection de votre sainte Mère, que ce soit pour moi un nouveau motif d'espérer que vous me ferez grâce, et qu'il tombera sur moi quelque goutte de votre sang qui purifiera mon âme. » Se tournant ensuite vers Marie, il lui dit : « O très sainte Mère, source de miséricorde, obtenez-moi de votre divin Fils la grâce de souffrir avec une entière conformité à sa volonté toutes mes douleurs et les angoisses de la mort, et si cela ne suffit pas pour me laver de mes souillures, qu'il m'en envoie encore davantage. »

Qu'on ne soit point surpris qu'un homme aussi saint que le Père Camille ait pris tant de précautions pour son dernier combat avec la mort, qu'il s'y soit préparé par le repentir de ses fautes, dont le souvenir réveillait en lui tant de craintes. N'avons-nous pas vu le grand Docteur, saint Augustin, cet homme d'une conscience si délicate, faire graver, dans sa dernière maladie, sur les

(1) Parce famulo tuo, quem pretioso sanguine redemisti.

murs de sa chambre en gros caractères les psaumes de la pénitence, qu'il lisait souvent avec des sentiments d'une tendre piété et en versant des larmes ?

Il fit placer le tableau dans un endroit où il pût aisément le voir, et il méditait continuellement sur le mystère qu'il représentait. Il ordonna à l'infirmier, qu'au moment de sa mort il avertît le Père qui l'aidait à bien mourir, de lui rappeler sans cesse d'espérer fermement d'être sauvé par les mérites et le sang de Jésus-Christ, et de continuer à lui parler de ce sang précieux et salutaire pendant son agonie, et même encore un demi-quart d'heure après sa mort.

Tout, même ce qui est ordinairement agréable à la nature, était pour lui insipide et lui inspirait comme une sorte d'horreur ; il souffrait beaucoup en particulier, quand il lui fallait prendre quelque aliment pour se sustenter ; c'étaient de simples boissons. Depuis trente mois il éprouvait ce dégoût général ou défaut d'appétit ; et ce n'était que pour obéir au médecin et à ceux qui l'assistaient, qu'il ne refusait rien de tout ce qu'on lui présentait, en se faisant une grande violence, se ressouvenant du fiel et du vinaigre qu'on donna à son Sauveur, lui offrant ses souffrances en expiation de ses fautes. Et voulant recommander à ses enfants tous les moyens propres à nous exciter à la vertu et à la piété, principalement au moment de la mort, où les objets qui frappent nos regards se fixent mieux dans la mémoire, il tenait attachées à ses bras diverses médailles bénites, et il les

baisait très souvent pour gagner l'indulgence plénière accordée à l'article de la mort.

Le même jour, 12 juillet, il reçut le soir la visite de Don François de Castro, ambassadeur à Rome de Philippe III, roi d'Espagne, personnage illustre, qui releva la gloire de son blason par l'éclat de ses vertus, et foulant aux pieds le faste et l'orgueil du monde revêtit l'habit de moine de saint Benoît et termina sa vie exemplaire dans un cloître. Ce prince recommanda avec une tendre affection aux prières du saint sa personne, ses enfants et son épouse. Il fit ensuite retirer les assistants, et s'entretint un moment en secret avec Camille; on croit qu'il le supplia de s'intéresser auprès de Dieu en faveur de la famille royale et des affaires d'Espagne.

Les visites de ce jour terminées, un Père de l'Ordre lui dit : « Hier vous n'avez pas voulu de visites, et aujourd'hui Dieu vous en a envoyé en si grand nombre, qu'elles ont suppléé à la pénurie de celles d'hier. » Camille répondit : « Ce sont des Religieux qui sont venus me voir, et Dieu les a envoyés pour me secourir et m'aider de leurs prières ; » et après avoir dit quelques autres paroles, il ajouta, se plaignant de l'idée avantageuse qu'on avait de lui : « Je n'y comprends rien, tous viennent se recommander à mes faibles prières, comme si j'étais quelque chose ; ils ne savent pas que je suis un vil pécheur et un Religieux indigne. » Et comme ce Père lui disait : « Au moins Dieu aura égard à votre foi, » il répondit : « Dieu veuille qu'ils ne soient pas trompés dans leur attente! »

Le dimanche, 13 juillet, dès le matin, en présence d'un grand nombre de Pères et de Frères, il se fit lire la profession de foi que l'on propose aux mourants. Il protesta de vive voix avec une grande piété, qu'il désirait vivre et mourir véritable et fidèle catholique, et qu'il croyait fermement tout ce que croit notre sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine. Il exhorta tous ses Religieux à garder cette croyance, et en particulier à se montrer soumis aux Pontifes romains. Il voulut avoir toujours avec lui l'écrit qui contenait cette protestation, ordonna qu'on le lui attachât autour du cou, quand il serait mort, qu'on l'enterrât avec lui, comme confirmation de sa dernière volonté; il baisa dévotement le crucifix. Ses ordres furent ponctuellement exécutés.

Sur le soir, le cardinal Ginnasio envoya son neveu François Ginnasio et son secrétaire Emilio Sperelli, afin de s'informer en son nom de son état; Camille lui répondit : « Monseigneur le cardinal me fait trop d'honneur; je ne veux pas dire que je me montrerai reconnaissant envers lui sur la terre, puisque ma vie va bientôt s'éteindre; mais si Dieu me fait la grâce de jouir de sa présence dans le ciel, je me souviendrai de prier pour Son Éminence. »

Quand les visites eurent cessé, il fit avec une grande ferveur des actes d'union avec Dieu. Il voulut qu'on lui apportât son tableau, qu'il ne perdait jamais de vue; il baisa chacune des images, et, fixant les yeux sur elles, il leur adressa des paroles douces et affectueuses, et commençant par

Jésus-Christ crucifié, il lui dit : « O mon Sauveur ô vous qui êtes si miséricordieux, je vous recommande cette âme que vous avez rachetée, en répandant, jusqu'à la dernière goutte, le sang qui coulait dans vos veines. Faites, par un effet de votre bonté infinie, que cette âme qui sortit de votre sein par la création, retourne à vous purifiée par votre douloureuse Passion et votre mort cruelle sur la croix ; comme les éléments retournent à leur centre, qu'ainsi je retourne à vous, ô mon Dieu ! Lavez, je vous en conjure, avec une goutte de ce sang divin, toutes mes souillures. C'est auprès de vous que j'accours, auprès de vous, dont le propre est d'être miséricordieux et de pardonner. Si vous me rejetez, où irai-je ? Il faudra, ne le permettez pas, Seigneur, que je tombe dans l'abîme éternel. C'est pourquoi, ô Seigneur plein de clémence, pardonnez à votre serviteur que vous avez racheté par votre précieux sang ; c'est en vous, Seigneur, que j'ai fixé l'ancre de mon espérance ! » Et se tournant vers la sainte Vierge, il lui dit : « O bienheureuse Mère de Dieu, par vos gémissements, par vos larmes et la constance que vous avez montrée au pied de la croix, obtenez-moi, ô ma Reine, de gémir sur mes péchés et de supporter avec courage toutes mes douleurs ; obtenez-moi de votre divin Fils le pardon de mes iniquités. » Se tournant vers le Père éternel, il lui dit : « Père éternel, voici votre saint Fils, je vous supplie, Seigneur, par son précieux sang de me pardonner, et de sauver cette âme pécheresse. » Après, il baisa les saintes images, commençant par le crucifix.

La même nuit, il dit à un des Pères qui le veillait : « Je ne sais si jusqu'à présent on a pensé aux choses nécessaires pour mon enterrement. » Le Père répondit qu'on en avait parlé. Camille ajouta : « Prenez garde, il n'y a plus que demain ; » et il en fut ainsi. Pourquoi tant de préoccupations au sujet de sa sépulture ? Il est permis de croire qu'il devait craindre qu'on ne rendît quelque honneur à ses restes ; c'est pourquoi il désira que tout fût réglé d'avance, afin qu'il fût enterré promptement et sans pompe ; tant était grande son humilité, son mépris de lui-même !

Le lendemain, 14 juillet, fut le dernier jour de sa vie, jour de bonheur pour lui, de tristesse pour ses enfants, et d'allégresse pour les anges. Il fut visité de nouveau par le cardinal Protecteur Ginnasio en personne. Camille reçut de sa visite une grande consolation ; il lui recommanda son Ordre, et le cardinal lui promit de le protéger, tant qu'il vivrait. Entendant ensuite sonner l'horloge, il demanda quelle heure il était ; on lui dit qu'il était huit heures. Il ajouta : « Comment, déjà si tard ! et on ne parle pas de dire la messe ! c'est la dernière que je dois entendre. » On célébra alors le saint sacrifice sur l'autel de l'infirmerie, comme on faisait tous les matins. Pendant la récitation du *Credo*, il baissait la tête, à chaque article ; surtout à ces mots : *Et homo factus est*, il fit une inclination de tête très profonde. Il fit la même chose depuis ces paroles : *Passus sub Pontio Pilato*, jusqu'à *Et inde venturus est*, méditant sur la Passion de Jésus-Christ. Quand le prêtre fut arrivé

au premier *Memento*, étant plus que jamais saisi de crainte sur son salut, il dit d'une voix forte : « Mes Pères et mes Frères, priez, priez pour moi le Seigneur de me faire miséricorde, car voici bientôt le moment où je vais paraître devant le tribunal redoutable de Dieu, et entendre prononcer ma sentence. » A l'élévation de l'hostie, élevant la voix autant qu'il pouvait, et se frappant fortememt la poitrine, il dit, les yeux baignés de larmes : « Seigneur, ayez pitié de moi, je vous en conjure par le sang précieux que vous avez répandu sur la croix. » La messe terminée, il pria son directeur de ne pas s'éloigner un instant de son lit, afin que s'il se rappelait quelque faute, il pût s'en confesser, et qu'il nourrît son âme de pieux entretiens ; tant était grand cet amour qui le faisait soupirer après Dieu !

Il passa le reste du jour à entendre parler sur des matières de spiritualité et à méditer sur les vérités éternelles. Il suppliait tous ceux qui venaient le voir de prier Dieu pour lui ; il adressa en particulier cette demande au pieux François Botelli, qui lui était attaché par les liens d'une étroite amitié. Quand celui-ci s'approcha pour lui baiser la main, Camille lui dit : « Priez pour moi ce soir. » Le médecin de la maison, Thomas Condopoli, entra pour le visiter, et lui demanda comment il se trouvait : « Très bien, lui dit-il, car le Seigneur ne tardera pas de m'appeler. » Et le docteur Ambroise Galliano, qui avait pour le serviteur de Dieu une grande vénération, étant entré dans la chambre, Camille, en l'apercevant, lui dit : « Monsieur Gal-

liano, un autre Médecin immortel m'attend. »

Un Père vint dans l'infirmerie et vit le serviteur de Dieu qui, sans parler, tenait les yeux fixés sur le tableau de la Passion, et semblait s'entretenir intérieurement et d'une manière affectueuse avec Jésus-Christ, et s'étant aperçu qu'on le voyait, il interrompit ses communications intimes avec son bien-aimé, et son visage redevint calme et serein.

Quand on sonna l'*Angelus*, à midi, il salua la très sainte Vierge en récitant la prière ordinaire, quoique sa langue fût tellement desséchée qu'elle pouvait à peine se mouvoir. Une autre fois, entendant sonner l'horloge, il demanda quelle heure il était, et comme on lui répondit que c'était trois heures du soir, il dit : « Que ce jour est long ! » attendant avec impatience la nuit où son âme devait se dépouiller de son enveloppe terrestre, et aller se reposer dans le ciel avec Jésus-Christ. Il ordonna que plusieurs prêtres l'assistassent, réunis autour de son lit, récitant les psaumes et faisant d'autres prières pour lui. Il répondit aux litanies et aux autres prières de la recommandation de l'âme qui lui était faite par son confesseur. Celui-ci aspergeait le lit d'eau bénite, et Camille, n'ayant senti aucune goutte sur son visage, lui dit : « Encore, encore de l'eau bénite ! » Et le Père, lui faisant le signe de la croix sur le front, lui jeta de l'eau bénite avec l'aspersoir. Le malade fut satisfait, et lui dit : « Maintenant, c'est bien. »

C'était un spectacle digne d'admiration de voir combien il se montrait attentif à tout ce qu'on fai-

sait pour le bien de son âme, et avec quelle ardeur il baisait les médailles bénites attachées à ses mains, et le côté sacré du Sauveur mort, sur lequel il fondait l'espérance de son salut. Son cœur était embrasé des feux de l'amour divin, et il était intimement uni à Dieu : néanmoins il se plaignit une fois d'être froid et sans ferveur. C'était par un sentiment d'humilité, et à cause de l'ardent désir par lequel il était emporté vers le souverain Bien, ne formant plus qu'un vœu, celui d'être délivré de la prison de son corps et d'être réuni à Jésus-Christ; ainsi, il se croyait dans la tiédeur, parce que ce sentiment affectueux n'était pas porté au plus haut degré. Il conserva jusqu'à la fin si bien sa parfaite connaissance, comme il l'avait toujours demandé à Dieu, que le soir, quand on sonna l'*Angelus*, il prononça très distinctement la prière accoutumée.

La bonté de la divine Providence pour Camille se manifesta avec évidence dans sa mort, qui fut accompagnée de circonstances si heureuses, qu'elles ne permettent pas de douter de son salut. Sa longue maladie, dont il connut le danger dès le commencement, l'usage de ses facultés intellectuelles qu'il a conservé jusqu'au dernier soupir, la dévotion et la piété qu'il a toujours montrées, les sacrements reçus en temps opportun et avec les plus rares dispositions, le saint emploi du temps au milieu des plus cruelles souffrances, tout concourut à rendre sa mort précieuse devant le Seigneur. Une semblable mort devait être réservée à celui qui déploya un si grand zèle pour assister

tant d'agonisants, leur adoucir le passage terrible du temps à l'éternité, et fonda l'Institut qui aide à bien mourir.

L'heure si longtemps désirée pour Camille approchait, où, comme le serviteur vigilant et fidèle, sa lampe à la main, il allait sortir pour recevoir l'époux qui devait l'introduire dans la salle du festin nuptial, plein de joie d'avoir souffert le froid rigoureux de la nuit et les ardeurs brûlantes du jour pour travailler à la vigne du Seigneur. Il était une heure et quart de la nuit, quand, l'infirmier interrompant ses entretiens avec Dieu, la sainte Vierge et les Anges, pour lui demander s'il voulait prendre quelque chose, Camille lui répondit : « Frère, ce n'est pas le moment de penser au corps, mais à l'âme, attendez un quart d'heure. » Dans cet intervalle, ce grand serviteur de Dieu devait prendre possession du royaume de vie. Le terme approchait où l'âme devait briser les liens terrestres, et malgré sa faiblesse extrême, il prononçait de temps en temps les noms sacrés de Jésus et de Marie. Le Préfet de la Maison lisait la recommandation de l'âme. Le Père Marcel Manzio, consulteur, lui adressait des paroles de dévotion; le Père Cosme Lenzi, de l'autre côté, le crucifix à la main, le faisait ressouvenir du sang du Rédempteur du monde et de sa valeur infinie, comme il l'avait ordonné. Le quart d'heure s'étant ainsi écoulé, notre saint, les yeux fixés sur le crucifix, donnait des signes d'une grande joie, les mains étendues et les bras en croix, ayant toujours à la bouche et dans le cœur les saints noms de Jésus

et de Marie, bénissant l'auguste Trinité, invoquant l'Archange saint Michel. Quand on récita ces paroles : *Que Jésus-Christ se montre à vous avec un visage doux et serein* (1), le visage calme et riant, sans faire le moindre mouvement, et sans la moindre altération dans ses traits, il leva les yeux au ciel, et alla se reposer dans le séjour du bonheur, rendant à son Créateur cette âme fortunée qui avait été créée pour sa plus grande gloire. Son visage conserva la même sérénité, et il paraissait plutôt endormi que mort. En lui se vérifièrent ces paroles du prophète : « Après avoir accordé le repos à ses élus, le Seigneur les met en possession de son héritage (2). »

Prends ton essor, âme bienheureuse, sur les ailes rapides de ton ardente charité; va te placer au milieu des Séraphins dont le chœur habite cette sphère brûlante du feu sacré du pur amour qui t'embrasait. Ne crains pas, tu trouveras auprès de Dieu miséricorde, parce que tu as été miséricordieux envers tous... Devant toi s'ouvriront les portes éternelles, toujours ouvertes aux Pères des pauvres. Homme vraiment héroïque, modèle parfait de l'abnégation et du dévouement, objet de prédilection de la miséricorde divine, il prouva par sa vie et son exemple, que le véritable amour n'est pas dans la langue et les paroles, mais dans l'action. Il aima Dieu de tout son cœur, de toute

(1) Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat. *Rit. Rom.*

(2) Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini. (*Psal.* CXXVI,2.)

son âme, de tout son esprit, et le prochain comme lui-même. Serviteur fidèle, il n'enfouit pas le talent qui lui était confié, mais le fit fructifier au centuple. Il fonda un Ordre qui procure le salut de l'âme et du corps. Reçois, Ange terrestre, ce faible hommage d'amour et d'estime de la part de celui qui voudrait faire connaître tes vertus à l'univers entier. Ton front brille de l'auréole des Saints. Le vieillard du Vatican a parlé : on grave ton image sur l'airain et le bronze, l'encens fume sur les autels érigés en ton honneur : digne récompense de ton dévouement héroïque!

Le vénérable Camille mourut le 14 juillet de l'an 1614, un lundi, à une heure et demie de la nuit c'est-à-dire vers dix heures du soir, le jour de la fête de saint Bonaventure, à l'âge de soixante-cinq ans, un mois et vingt jours, quarante ans après sa conversion, vingt-huit après que Sixte V eut approuvé la Congrégation, et vingt-trois après l'érection de celle-ci en Ordre religieux par le Pape Grégoire XIV.

CHAPITRE XXV

Le corps du serviteur de Dieu est visité par une foule nombreuse : lieux où il fut déposé.

Le saint et vénérable Camille ayant échangé cette vie de souffrances contre une vie meilleure, ses enfants orphelins étaient plongés dans la douleur la plus profonde, qui se manifestait par des

torrents de larmes. Leur bon Père étant mort, pour eux venait de s'éteindre la lumière qui les éclairait, pour eux disparaissait le guide qui les dirigeait dans leur marche, et pour l'Ordre tombait son plus ferme et plus solide appui. La plupart disaient : « Le père des pauvres est mort ; oh ! qu'ils vont le regretter ! quelle perte ! » Le Père Dominique, Carme déchaussé, dit à cette occasion à un Religieux : « Il est mort un grand athlète du Christ, et nous pouvons lui appliquer ces paroles de saint Paul : « Dieu le fit un digne ministre du nouveau Testament (1). » Plusieurs autres Religieux et autres personnes graves disaient, en consolant les Pères, qu'ils ne savaient s'ils devaient s'attrister ou se réjouir de la mort de leur bon Père, parce que, s'ils l'avaient perdu sur la terre, ils avaient obtenu un défenseur de plus dans le ciel ; et tous les hommes de bien faisaient les plus grands éloges du serviteur de Dieu.

On revêtit le vénérable corps de Camille des ornements sacerdotaux ; son visage conserva tant de beauté et de douceur, qu'il semblait sourire sans rien perdre de sa gravité. Le matin, six prêtres s'empressèrent de le porter à l'église, où l'on chanta l'office des morts et dit les messes, conformément aux prescriptions de l'Ordre. Les chants de ses enfants étaient entrecoupés de sanglots, et des larmes coulaient des yeux de ceux qui célébraient les saints mystères.

Quand, le matin, le bruit de sa mort fut répandu

(1) Idoneum fecit Dominus ministrum Novi Testamenti. *II. Cor.*, III, 7-8.

dans Rome, une foule nombreuse de gens de tout rang, de tout âge, de tout sexe, accoururent pour le voir et le vénérer; la stupeur fut générale. On disait communément : « Allons voir le Saint; allons voir le Bienheureux. » Tous s'efforçaient, avec un grand sentiment de tendresse, de lui baiser les mains, les pieds, le visage, de leur faire toucher des rosaires, des bouquets et des fleurs; ceux qui ne pouvaient se procurer cette faveur tiraient les bagues de leurs doigts et les plaçaient aux siens. Quelques prêtres disaient en lui baisant les mains : « O mains bénites, consacrées par la charité! » Les aveugles qui demandaient l'aumône à la porte de l'église, encouragés par la dévotion du peuple, ajoutèrent aussitôt à leurs prières des paroles à la louange du serviteur de Dieu, l'appelant Bienheureux et exaltant surtout son grand amour pour les pauvres. Les Pères avaient placé sur le corps vénéré quelques bouquets de myrthe et d'autres fleurs odoriférantes, usage pieux établi à Rome; on les enlevait avec tant d'empressement qu'on fut obligé, pour les remplacer, d'en porter d'autres en quantité considérable, ce qui empêcha de quelque manière les habits d'être mis en pièces par la dévotion des fidèles. Il y en eut cependant d'assez hardis pour couper quelques mèches de ses cheveux, qu'ils emportèrent comme de précieuses reliques.

Un grand nombre de personnes de la première noblesse ne pouvaient se séparer de ce corps vénérable. Il semblait que des rayons de sainteté jaillissaient de son auguste visage et inspiraient la dévotion à tous ceux qui le regardaient. Un gen-

tilhomme espagnol dit qu'il n'était point dans l'erreur en le tenant pour Saint, parce que, lui ayant touché les mains, il les trouva souples et flexibles, comme celles d'un autre Saint qui mourut en Espagne, quand il se trouvait dans ce royaume.

Les Pères ne s'étaient pas attendus à une si grande affluence; on avait déjà brisé tous les balustres de l'église et les pieds du brancard; pour éviter à l'avenir tout désordre, ils jugèrent convenable de soustraire le corps aux regards du peuple et de le transporter ailleurs. Au déclin du jour, quand on fut informé de cette résolution, on se précipita en tumulte pour le voir, et les Pères se virent obligés de requérir un bon nombre d'officiers de police pour arrêter la foule toujours croissante. On enferma le corps dans la sacristie.

Les Pères crurent qu'il était prudent, pour prévenir tout accident fâcheux, que le corps du Saint fût inhumé cette nuit même. On le plaça provisoirement dans un cercueil de bois de cyprès, en attendant qu'on en fît d'autres. Dès le point du jour, le concours de la foule recommença ; mais comme on ne trouvait point le trésor désiré, chacun retournait chez soi triste et abattu. C'est ainsi qu'on arrêta le tumulte occasionné par cette affluence extraordinaire.

Le troisième jour, on exhuma le saint corps, afin de le placer d'une manière plus décente. La duchesse Sforza et d'autres dames de qualité désirèrent le voir. Il fut trouvé dans le même état qu'auparavant, ayant conservé ses articulations flexibles, et obéissant au mouvement qu'on lui

imprimait, comme s'il eût été vivant. L'ulcère de la jambe, nettoyé avant que Camille expirât, fut trouvé alors, comme toujours, rouge, rempli de creux et de grosses tumeurs. Dès qu'il fut mort, la jambe s'allongea et s'ajusta, comme si elle n'avait jamais eu de plaie, n'en conservant que la cicatrice.

Pour témoigner la vénération qu'ils devaient au corps de leur Fondateur et de leur Père, déposé dans un cercueil de cyprès, comme nous avons dit, ses Religieux placèrent le cadavre béni dans un autre cercueil de plomb; tous les deux furent enfermés dans un autre de châtaignier ; et ils l'ensevelirent dans leur église de la Madeleine, près du maître autel, du côté de l'évangile.

Les Pères, par humilité, et pour ne pas provoquer de la part du peuple des démonstrations prématurées, n'inscrivirent point d'épitaphe sur sa tombe, se contentant de graver une croix sur les briques qui la recouvraient. Mais Dieu, toujours fidèle, a écrit de sa main puissante et d'une manière impérissable le véritable panégyrique de son serviteur, en honorant sa mémoire par les nombreux prodiges qui manifestent la sainteté de sa vie, le mérite de ses œuvres, et en accordant des grâces innombrables à ceux qui accourent pour visiter ses restes mortels et implorer son intercession. C'est ce qu'atteste le grand nombre d'*ex-voto* qui furent offerts, à peine quinze jours après sa mort, comme témoignage de la dévotion pour Camille et par reconnaissance pour les grâces déjà reçues. Le premier fut une jambe d'argent : et il semble que Dieu voulut commencer à hono-

rer par là son serviteur, à cause de la patience invincible qu'il avait montrée en souffrant pendant tant d'années la douleur occasionnée par l'ulcère qu'il avait à la jambe.

CHAPITRE XXVI

De quelques apparitions du serviteur de Dieu après son heureuse mort.

La nuit même de sa mort, Camille apparut plein de gloire à un homme qui menait à Rome une vie pénitente. Il lui dit de se confesser d'un certain péché, dont il ne se faisait aucun scrupule. Celui-ci, étonné de le voir sous une forme si éblouissante, lui dit : « Comment êtes-vous dans cette chambre? » Camille lui répondit : « Maintenant je suis mort, et je vais en paradis. » Sortant de son lit, il alla à l'église de la Madeleine, et trouva qu'à la même heure Camille avait rendu le dernier soupir; et, regardant cette apparition comme vraie, il se confessa de ce péché et en fit pénitence.

Le Père Louis Franco, Napolitain, Religieux de l'Ordre, faisait route vers Messine sur une des galères de Naples, la nuit de la mort de Camille, quand une bourrasque se leva sur la mer. Le Père avait passé tout le jour, souffrant de l'estomac et le corps brisé de fatigue; à l'entrée de la nuit il alla se reposer. A peine fut-il endormi, qu'il crut voir le père Camille, qui lui dit, le visage joyeux, et souriant : « Père Louis, bon courage! » Il lui

sembla qu'il lui fît le signe de la croix sur le front : il se leva tout épouvanté. A peine une demi-heure s'était écoulée qu'on sonna la cloche de la galère : il demanda ce que signifiait ce signal, on lui dit que c'était pour annoncer qu'il était deux heures du matin. Il arrive à Messine, et parle du songe qu'il avait eu. Peu après arrivèrent des lettres de Rome avec la nouvelle du décès de Camille; après avoir examiné toutes les circonstances, il reconnut que l'heure du songe avait été celle de la mort du vénérable Père, et il rendit grâce à Dieu et à son serviteur, qui l'avait consolé même dans le sommeil.

Un des témoignages les plus frappants est celui d'une très sainte personne, appelée Sébastiana Spagnuoli, dame respectable qui vécut près de cent ans. Voici ce qu'elle a déposé avec serment dans le procès de la canonisation de notre saint Fondateur.

« Depuis la mort de Camille, j'ai entendu de mes propres oreilles, dans l'église de la Madeleine, où l'on conserve le dépôt de son corps, des voix très agréables, semblables à celles d'un chœur nombreux d'enfants, chantant des psaumes et des hymnes, tels que : *Cantate Domino canticum novum; laus ejus in ecclesia Sanctorum*, et *Te Deum laudamus*, et autres que l'on a coutume de chanter pour les fêtes des confesseurs. Je les ai entendues continuellement pendant seize jours : ces concerts harmonieux me procuraient un bonheur indicible.

« Outre cela, je me trouvais un jour dans la

même église de la Madeleine; j'attendais que la foule qui accourait auprès du tombeau du vénérable Serviteur se fût écoulée. M'étant approchée pour prier plus librement vers le tombeau, je me recueillis, et je vis sortir de la porte de l'église qui donne sur la galerie du couvent, plusieurs Religieux marchant deux à deux, comme en procession, et retournant dans la même église. La chose me parut étrange, car ces Pères n'assistent pas aux processions. Je me disais cela en moi-même, et j'attendais avec anxiété la fin. Après que dix-huit ou vingt de ces Pères eurent passé, j'en vis apparaître un, au milieu de deux autres qui portaient des flambeaux de cire allumés, et celui du milieu avait dans les mains comme une relique. Le Père Camille marchait le dernier, tout resplendissant de gloire, avec la croix et l'habit de l'Ordre parsemé d'étoiles éclatantes. Cette vision me causa beaucoup d'étonnement et une grande joie. Je compris que les étoiles qui ornaient le vêtement figuraient les âmes de ceux qui, par leurs travaux et leurs prières, avaient mérité de jouir de la félicité éternelle. »

Virginie Poggi, de Rome, était abandonnée des médecins, et réduite à toute extrémité; elle avait reçu l'extrême-onction, et on lui faisait la recommandation de l'âme. Dans cet état désespéré, animée d'une foi vive, elle se recommanda avec ferveur au Père Camille et implora son secours. Elle affirma qu'il lui apparut avec un visage resplendissant de lumière, entouré d'une foule d'enfants d'une beauté ravissante, et qu'il lui dit de ne

plus s'attrister, d'avoir confiance, parce qu'elle recouvrerait la santé. On peut regarder cette vision comme véritable, car le jour suivant, sans avoir recours aux remèdes des médecins, elle fut parfaitement rétablie, et publia hautement que Dieu l'avait guérie miraculeusement par l'intercession de son serviteur Camille.

A la même époque de la mort du saint Fondateur, où Rome entière s'entretenait de ses vertus sublimes, un respectable prêtre espagnol, appelé Jérome de Laço, vicaire de Saint-Nicolas *in Carcere*, était tourmenté par une fièvre tierce, suivie d'accidents très-graves qui duraient près de quatre heures. Un jour que l'accès commençait à le prendre, il était parfaitement éveillé, il se recommanda dévotement à Camille, en lui disant : « O bienheureux Père, s'il est certain que vous soyez dans le ciel, jouissant de la vue de Dieu, obtenez-moi du Seigneur la santé. » Ayant prononcé ces paroles avec foi et piété, il vit apparaître sous une forme visible un beau vieillard d'une haute stature, qui lui dit : « Je suis Camille, que demandes-tu ? » Mais le prêtre, voyant que le Père Camille était vêtu de blanc, tout éclatant de lumière, accompagné de quatre autres Religieux, vêtus aussi de blanc, mais d'une taille inférieure, lui dit : « Comment est-il possible que vous soyez le Père Camille, puisque les Pères de la Madeleine sont vêtus de noir, et que vous l'êtes de blanc? » Camille répondit : « Ne faites pas attention à cela : dites-moi ce que vous demandez. » Alors le prêtre lui dit : « Père, s'il est vrai que

vous soyez dans le ciel, comme Rome entière le croit, obtenez-moi la guérison de ma maladie, et je promets d'aller prier auprès de votre tombe, de dire une messe en votre honneur, et de vous offrir un *ex-voto* d'argent. » Le prêtre fut guéri, et l'accès de fièvre qui commençait cessa sur-le-champ. Le lendemain il alla dire une messe à l'église de la Madeleine, raconta aux Pères ce qui s'était passé, et offrit quelques jours après l'*ex-voto* promis.

Pendant le dernier mois de la vie de Camille, se trouvait à Rome un jeune gentilhomme, si enclin à certain péché que, dans l'espace de douze à quatorze ans, il n'avait passé aucun jour sans le commettre deux ou trois fois. Après avoir consulté plusieurs confesseurs et directeurs très habiles, on l'adressa enfin à Camille. Il pria avec instance le serviteur de Dieu de ne pas l'oublier dans ses prières; celui-ci promit de recommander son âme au Seigneur. La promesse et les prières de notre Saint furent si efficaces, qu'il ne retomba plus jamais dans ce péché et en fut entièrement délivré. Un mois après la mort de Camille, ce gentilhomme étant endormi, le serviteur de Dieu lui apparut, la figure rayonnante de joie; le jeune homme, en le voyant, le conjura de prier pour lui; Camille répondit : « Souviens-toi de fuir l'occasion du péché mortel, » paroles qu'il avait souvent à la bouche pendant sa vie. La vision disparut, et le gentilhomme changea entièrement; sa conduite devint de jour en jour plus édifiante. Il a écrit lui-même de sa propre main ce que nous racontons ici.

Dans le temps vivait à Milan un Religieux de l'Ordre de Saint-Camille, continuellement tourmenté par de mauvaises pensées ; et quoiqu'il fît tous ses efforts pour les chasser de son esprit, le démon ne cessait de l'attaquer par les tentations les plus violentes. Une nuit où il courut le plus grand danger et fut sur le point de succomber, il s'endormit. Pendant le sommeil, il se sentit saisir par une main qui lui tirait le bras droit; il se réveilla et s'assit sur le lit. Il fut tout à coup épouvanté en voyant que sa chambre était remplie d'une lumière éclatante, et en voyant lui apparaître saint Charles, vêtu en cardinal, et le Père Camille rayonnant de beauté, vêtu d'une aube resplendissante de blancheur, avec l'étole en croix ; ils portaient tous les deux une couronne très brillante, semblable à un globe de feu, celle de saint Charles paraissait plus lumineuse et plus enflammée. Alors le Religieux se tournant vers eux leur dit : « Saint Charles, priez pour moi, et vous, bienheureux Camille, comme je crois que vous êtes dans la gloire, priez aussi pour moi, afin que je sois un bon Religieux. » A l'instant la vision disparut, et il se trouva tout à coup délivré de la tentation du démon. Il remercia le Père Camille, qui l'avait réveillé et secouru, quand son âme courait un si grand danger.

Il y avait à Bologne un Religieux, dont la conduite n'était pas régulière. Il fréquentait les sacrements, quoiqu'il ne fût pas en grâce avec Dieu. Camille lui apparut une nuit, et lui adressa des reproches sur ce genre de vie si indigne de son

état; celui-ci effrayé se proposa de se confesser, dès que le jour paraîtrait, et de changer de vie. Au point du jour, il alla trouver son supérieur, tomba à ses pieds, et lui dit, en versant un torrent de larmes : « Voici devant vous un misérable pécheur, ayez pitié de sa pauvre âme. J'ai vécu jusqu'ici dans le désordre ; mais Dieu, qui veut me sauver, a permis que cette nuit le bienheureux Camille m'ait apparu pour me reprocher mes égarements. » Il se confessa, vivement impressionné par cette vision, et mena jusqu'à la mort une vie exemplaire.

CHAPITRE XXVII

Miracles obtenus de Dieu par les mérites de Camille durant sa vie.

Dieu, qui déclare qu'il glorifiera ceux qui cherchent à accroître sa gloire, remplit sa promesse à l'égard de son serviteur Camille, qui travailla tant et souffrit dans cette unique fin, car par son intercession de nombreux miracles furent opérés en faveur des malades qu'il visita, et qu'il arracha pour la plupart à la mort. Nous n'en mentionnerons ici que quelques-uns, réservant pour les chapitres suivants ceux qui n'ont eu lieu qu'après son décès, et nous ne parlerons que de ceux qui ont été juridiquement attestés dans le procès, soit par les personnes qui ont été l'objet de ses faveurs privilégiées, soit par d'autres témoins oculaires.

Au mois de mai 1589, Alexandre Gallo, novice

de l'Ordre, fut entièrement privé de l'usage de la parole par une fièvre maligne, qui l'avait réduit à un état tel, que les Pères se rendant à l'hôpital récitèrent en chemin le chapelet pour lui, s'attendant à le trouver mort à leur retour. Saint Camille entra dans l'infirmerie, et, ayant fait sortir les autres Religieux, il demanda au malade s'il voulait être guéri et rester dans la Congrégation. Sur la réponse affirmative qu'il fit par un signe de tête, le Saint plaça ses mains sur ses yeux se découvrit, regarda le ciel, pria pour lui, l'excitant à prendre courage, parce qu'il ne mourrait pas de cette maladie. Le lendemain, les médecins revinrent et le trouvèrent sans fièvre ; il était parfaitement rétabli. Cette guérison fut attestée dans le procès par Gallo lui-même.

En 1591, Onufre de Lellis, cousin du Saint, eut à Bocchianico une attaque d'apoplexie, qui le priva entièrement pendant trois ans de l'usage de ses membres, en sorte que son état parut désespéré. Le serviteur de Dieu, qui à cette époque résidait dans la maison du paralytique, priait souvent pour lui, et les domestiques déclarèrent qu'ils l'avaient vu dans son appartement qui était resplendissant de lumière. Un matin, il entra dans la chambre du malade et lui dit : « Pour cette fois Dieu vous a fait grâce, efforcez-vous de lui témoigner votre reconnaissance par une bonne conduite. » Dès ce moment, Onufre, dont la peau avait été noircie par la violence du mal, commença à éprouver du mieux, et dans un court espace de temps il recouvra une santé parfaite. Dans le même district, Do-

minique Rezzo, qui était à l'article de la mort, fut guéri par la visite et les prières de saint Camille, qui était venu recommander son âme à Dieu.

Françoise Torricella, du même endroit, fut aussi frappée d'apoplexie, et resta pendant six mois incapable de tout mouvement, en sorte que les personnes qui la soignaient ne pouvaient faire son lit qu'en la tournant enveloppée dans un drap. Saint Camille, étant venu la voir, lui dit de se lever, et comme elle lui répondit qu'elle ne pouvait se remuer, il lui donna la main, et elle put ainsi se redresser elle-même, à sa grande joie et à la surprise de tous les assistants; ses forces s'accrurent de jour en jour, au point qu'à la fin du mois elle se trouva parfaitement bien. La même Torricella fut tourmentée plus tard par une fièvre opiniâtre, qui résista un an entier à tous les remèdes, de telle sorte que les médecins qui la soignaient l'abandonnèrent, déclarant qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Notre Saint, apprenant cela, quoique l'on eût déjà acheté les cierges pour les funérailles, s'approcha de son lit, où il la trouva entièrement privée de l'usage des sens, de manière qu'elle ne répondait pas quand on l'appelait. Il commença néanmoins à prier, et un peu après il l'appela. Elle commença à se réveiller comme d'un profond sommeil, et demanda au Saint quelque chose pour la sustenter. Il lui donna un peu de bouillon, et lui dit de prendre un peu de repos. Quelques jours après elle fut entièrement rétablie.

En 1592, Paul Renda, Frère Profès à Rome, fut

affligé par une fièvre continue. Saint Camille alla le voir et lui ayant demandé comment il se trouvait, il lui répondit que la fièvre ne lui laissait pas un instant de repos. Alors Camille appuya ses mains sur sa tête, en lui disant d'avoir confiance, parce que Dieu ne l'avait pas appelé dans son Ordre pour un court espace de temps : il vécut encore trente ans.

En 1594, F. Mortola, de Naples, fut atteint d'une fièvre maligne, accompagnée d'érysipèle sur la face, et fut abandonné des médecins. Le serviteur de Dieu l'assistait, quand le malade, tournant vers lui ses yeux voilés de tristesse, lui dit que l'érysipèle s'étendait intérieurement dans la région du cœur, qu'il était sur le point d'atteindre. Camille le regarda, et dit simplement : « Ne craignez pas, ayez confiance dans le Seigneur, car vous ne mourrez pas de cette maladie. » Ces paroles et la foi de celui qui les prononçait inspirèrent du courage au malade, qui s'aperçut que l'érysipèle avait changé de direction. Quelques jours après il était hors de danger.

En 1596, Lucas Moneta, Novice dans une Maison de Naples, fut également affligé par un érysipèle dangereux, qui lui fit enfler tellement la tête et la gorge, qu'il ne pouvait avaler même quelques gouttes d'eau, sans risquer d'être suffoqué. Heureusement pour lui saint Camille arriva en ce moment de Rome, et avant toute autre chose il alla à l'infirmerie : il fut en effet surpris de l'enflure extraordinaire de la tête du Novice qui se mourait. Ce dernier se plaignit, en particulier, de la douleur

qu'il ressentait au côté gauche de son cou; le Saint, ému de compassion, toucha doucement la partie souffrante, et, faisant le signe de la croix sur lui, lui dit, avec un visage riant, de n'avoir aucune crainte, qu'il guérirait bientôt. La douleur cessa instantanément, quoique l'enflure n'eût pas entièrement disparu, et le soir même il pouvait prendre de la nourriture. Le docteur Jean-André Maluso le visita le lendemain matin, et, en lui voyant une seule joue enflée, il fut très étonné; mais, quand le malade lui apprit la visite de Camille : « Que Dieu vous pardonne ! dit-il, pourquoi ne lui avez-vous pas fait toucher l'autre côté, car maintenant vous seriez tout à fait guéri. » Trois jours après il était parfaitement bien. Jean-Baptiste Balsamo, de Naples, déclara qu'il était cruellement tourmenté par la goutte : la douleur cessait quand saint Camille faisait le signe de la croix sur lui. La même déclaration fut faite par F. Giomei, de la Communauté de Rome, et par une cousine de François Ugolino, qui souffrait d'un cancer si malin qu'il lui semblait qu'on lui rongeait les chairs; mais une visite de Camille et le signe de la croix qu'il fit sur la plaie suffirent pour calmer la douleur, comme si elle n'était pas malade.

En 1596, trois des plus habiles médecins de Rome, MM. Zecca, Barga et Vergato, désespéraient de conserver les jours d'un Novice de l'Institut, F. Antoine Balsamo; après diverses consultations et l'essai d'une foule de remèdes, ils déclarèrent que sa jeunesse seule pouvait le sauver. On en instruisit Camille, qui vint le visiter le même jour,

et l'encouragea en lui disant que, malgré les pronostics des docteurs, il n'était pas en danger. Voyant que sa tête était découverte, il lui demanda s'il n'avait pas de bonnet, et le malade ayant répondu qu'il l'avait perdu dans le lit, il le chercha soigneusement sans le trouver. Camille ordonna à l'infirmier de lui en procurer un autre; mais l'infirmier ne put trouver la clef de la garde-robe. Le serviteur de Dieu se rendit alors à la hâte dans sa propre chambre, prit son bonnet, le plaça sur la tête du Novice, et, ayant fait ensuite une courte prière et le signe de la croix sur son front, il s'en alla. A peine avait-il fait quelques pas hors de l'infirmerie que, au grand étonnement de ceux qui étaient présents, le malade eut un violent accès de fièvre, accompagné d'une transpiration si abondante, que deux matelas en furent mouillés. Chacun crut que la mort était imminente, et plusieurs personnes de la Maison se rassemblèrent autour du lit; elles remarquèrent que le patient grelottait de froid, et que son visage avait pris une teinte jaune et sinistre. Mais, après avoir passé deux heures dans ce paroxysme, il fut tout à fait bien, à la grande surprise des médecins, qui, le soir, à leur retour, ne trouvèrent aucun symptôme de fièvre ni d'aucune autre maladie. Le jeune homme déclara dans la suite que Camille n'avait pas plutôt mis le bonnet sur sa tête, qu'il avait éprouvé ce paroxysme, qui fut suivi de la santé.

En 1599, Dominique Romito, de Camerino, cocher au service du cardinal Saint-Georges, à Rome, fut si cruellement mordu au bras gauche près de

la main par un cheval, que l'os fut fracturé et les veines ouvertes, et qu'il resta presque sans vie, sa main pendant au bras, auquel elle était attachée seulement par les tendons. Il fut transporté dans un état d'insensibilité complète à l'hôpital du Saint-Esprit, et les chirurgiens décidèrent que sa vie ne pouvait être sauvée que par l'amputation de la main. Tandis qu'ils se disposaient à faire l'opération, saint Camille, ému de compassion pour ce malheureux, les pria d'ajourner un peu l'opération, disant qu'il espérait que le Seigneur le guérirait sans ce remède douloureux. Les médecins, qui le regardaient comme un Saint, acquiescèrent à sa demande. Camille tomba à genoux, se mit en prières près du lit, et, se relevant ensuite, il fit le signe de la croix sur le front du blessé et souffla dans ses oreilles. Aussitôt le mourant reprit ses sens. Après avoir mis en poudre quelques débris de terre cuite, le serviteur de Dieu adapta la main au bras, appliqua la poudre sur la fracture, et recommanda cet homme aux soins des servants. Les chirurgiens furent surpris en apprenant ce que Camille avait fait, et bien plus grande fut leur surprise quand ils virent, à son départ, que la main était aussi solidement jointe au bras que s'il n'y avait pas eu de fracture. Ils comprirent alors que le Saint avait fait usage de la poudre pour cacher le miracle. Quatre mois après la mort du vénérable Père, le même Dominique, entendant parler des miracles qui avaient été opérés sur son tombeau, vint de lui-même trouver les Religieux Ministres des infirmes; il

leur raconta sous la foi du serment ce fait, rendu authentique par un écrit signé par des témoins, indiquant la date, 16 novembre 1614, et il montrait à tout le monde le bras fracturé qui avait été si parfaitement guéri et où il ne restait pas la moindre trace de la cruelle morsure qui avait mis sa vie en danger.

En 1601, tandis que saint Camille était à Florence, on transporta à l'hôpital un officier atteint d'une esquinancie si violente, que son gosier était complètement fermé; il ne pouvait ni faire sa confession, ni recevoir la sainte Eucharistie, et on lui administra sans délai l'Extrême-Onction. Le Saint, en étant informé, gémit profondément; il craignit que ses Religieux n'eussent été négligents dans cette circonstance. Il se rendit à la hâte auprès du lit du mourant, et, priant le Père Testetta, qui faisait la recommandation de l'âme, de lui céder la place, il s'agenouilla, et tint ensuite ses mains posées sur la tête du malade l'espace d'un *Miserere*; après quoi il se retira. A peine était-il parti, que le moribond se réveilla comme d'un profond sommeil, quitta le lit et alla par l'hôpital, cherchant et appelant à haute voix le *Père long* qui l'avait guéri en plaçant les mains sur sa tête. Toutes les personnes de l'hôpital furent dans la stupeur à la vue de ce miracle évident. L'officier en faveur duquel il avait été opéré voulut aussi guérir son âme; il se confessa et communia avant de retourner à sa maison, où il fut reçu avec la joie qu'on peut aisément se figurer après un événement si merveilleux. Le lende-

main matin, saint Camille revint à l'hôpital, et à peine l'eut-on aperçu que chacune tournant les regards vers lui, disait : C'est lui qui l'a guéri! en sorte que l'humble serviteur de Dieu tout confus se retira à l'instant. Le bruit de ce miracle si surprenant se répandit dans la ville de Florence, et à peine quatre jours s'étaient écoulés que, tandis que notre Saint conversait avec les Pères Ilario et Giomei et leur donnait quelques avis, un homme appelé Antoine se prosterna devant lui, et, lui baisant les pieds, lui dit qu'il avait dépensé son patrimoine en remèdes, sans avoir pu être guéri par les médecins d'une fièvre quarte qui le tourmentait depuis plusieurs années; il le supplia de venir à son secours et de lui rendre la santé. L'humble Saint en fut très mortifié, et leva les yeux au ciel comme pour se plaindre de ce que ces deux Religieux avaient conseillé à ce pauvre homme de s'adresser à lui; se tournant ensuite vers le suppliant : « Dieu vous pardonne! dit-il, est-ce que je puis vous rendre la santé? vous vous méprenez. » Et il répéta plusieurs fois ces paroles. Mais le malade persista, et se recommanda à lui avec plus d'instance. Alors Camille, qui ne voulait pas le renvoyer sans le consoler, se tourna vers l'autel du très saint Sacrement, en disant : « Très-bien, mon frère; allez là, et récitez cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur des Cinq Plaies de Notre-Seigneur, car il peut et veut vous rendre la santé. » Le malade obéit promptement et fut promptement guéri, sans qu'il fût de nouveau tourmenté par la fièvre quarte.

Dans la même ville de Florence, un petit enfant, le fils de M. Nero del Nero, se mourait d'un abcès à la tête; il s'appelait Philippe, et était âgé de deux ans. Il avait déjà perdu l'usage de la parole, et ne connaissait plus, même quand sa propre mère l'appelait. La famille avait une grande vénération pour saint Camille, qui avait été parrain de l'enfant. On se hâta donc de le faire venir. Il se rendit sans délai, fit le signe de la croix sur sa tête, et dit aux parents profondément affligés : « Cet enfant ne mourra pas. » L'ayant appelé ensuite par son nom, l'enfant se réveilla aussitôt de sa léthargie, et répondit, à la grande satisfaction des personnes qui l'entouraient; l'abcès s'étant crevé, il fut parfaitement rétabli. Cet événement merveilleux fut raconté par la comtesse Pitigliano, sœur de M. del Nero.

Au mois de mai de l'an 1604, Marchisello Locatelli, Religieux profès de l'Institut, avait reçu l'Extrême-Onction, et se trouvait à l'agonie. Il était réduit à une telle extrémité, que déjà, selon l'usage, les coups redoublés de la cloche avaient averti les Religieux de prier pour lui. Néanmoins, saint Camille, qui l'assistait et le soutenait avec la main, déclara hardiment qu'il ne mourrait pas. Les médecins qui étaient présents le tournaient en ridicule, disant qu'il ne survivrait pas un quart d'heure; et quelques autres personnes disaient également à voix basse : « Cette fois Camille n'est pas bon prophète. » Mais les uns et les autres furent confondus, car le moribond recouvra la santé, et vécut encore plusieurs années.

L'année suivante, Joseph Russo, novice à Naples, avait reçu l'Extrême-Onction, et était dans un danger imminent de mort. Toutefois saint Camille ne pensa pas que son état fût tout à fait désespéré, et pria le médecin de prescrire quelque chose et de ne pas l'abandonner sitôt. Le médecin sourit, et répondit que prescrire des remèdes était chose inutile, qu'il n'avait que quelques heures à vivre. Notre Saint néanmoins ne se découragea pas si facilement, et il renouvela ses prières avec plus de persistance, au point que le médecin fâché commença à écrire, et prescrivit certaines pilules, murmurant, tandis qu'il écrivait : « Ces pilules ne feront que hâter sa dernière heure. » Camille resta toute la nuit dans la chambre du malade, lui administra ces pilules de ses propres mains, et recommanda le patient à Dieu. Au point du jour, le médecin retourna et demanda au portier à quelle heure le novice était mort. Le portier répondit que la fièvre avait cessé à minuit; mais le médecin ne pouvait croire ce qu'on lui disait : il courut à la chambre du malade, pour se satisfaire, et le trouvant réellement sans fièvre et parfaitement rétabli, il s'écria : « Ce ne peut être que l'œuvre du Père Camille ! »

En 1606, demeurait dans un couvent, à peu de distance de Savone, un Religieux, prêtre, appelé F. Aligrando, qui, étant allé le soir dans le jardin cueillir des plantes, s'était piqué à un doigt de la main gauche. Il ne fit pas d'abord trop d'attention à cette piqûre; mais la douleur et l'enflure augmentant, et n'ayant près de lui aucun médecin

pour le soigner, la blessure s'envenima. L'infortuné se fit transporter dans un hôpital de Gênes, avec l'intention de ne plus retourner à son monastère. Le mal fit des progrès si rapides, que l'amputation de la main fut jugée indispensable ; elle fut seulement ajournée jusqu'à ce qu'il eût repris un peu plus de forces, et que la mortification des chairs rendît l'opération moins douloureuse. Alors une fièvre maligne vint augmenter ses souffrances, et il fut réduit à une telle extrémité, que les médecins, regardant la guérison comme impossible, déclarèrent qu'il ne pourrait vivre que deux ou trois jours encore. Dans ce triste état le pauvre Religieux fit prier saint Camille de venir le voir. Le Saint arriva et conversa quelque temps avec lui, lui faisant promettre de changer de résolution et de retourner au couvent. Il fit ensuite le signe de la croix sur la main du blessé, et à son départ il l'assura qu'il avait prié pour lui. Le jour suivant M. Giovanni, habile chirurgien, délia la bande qui entourait la main, pour la panser ; à son grand étonnement, il trouva que la plaie était entièrement cicatrisée. Il demanda qui avait visité le malade, et on lui dit qu'il n'avait reçu d'autre visite que celle du Père Camille. « C'est assez, répliqua le chirurgien, il est guéri ; » et en effet, il quitta quelques jours après l'hôpital parfaitement rétabli, annonçant partout qu'il était redevable au Père Camille de la guérison de sa main et de la conservation de sa vie. Néanmoins il ne tint pas sa promesse, et, au lieu de retourner à son monastère, il prit du service comme aumônier

d'une galère de Carlo Doria, et passa avec les troupes en Piémont, pour voir les camps d'Espagne et de Savoie, qui étaient alors en guerre. Là, comme il était monté sur un bastion appartenant aux tranchées du camp espagnol, il fut atteint par un obus, qui mit son corps en lambeaux.

Tandis que Camille desservait l'hôpital *dell'-Annunziata* à Naples, on y amena un aveugle de naissance, appelé Jean-Jacques di Lauria de Celento, qui était consumé par une fièvre ardente. Un jour, en essayant de se lever, le pauvre homme tomba lourdement du lit, et commença à crier au secours. Le saint et un autre prêtre de l'Institut, l'ayant relevé, le placèrent dans son lit. Camille posa les mains sur sa tête, l'exhortant à la patience, et en se retirant, il lui dit : « Mon frère, ayez confiance dans le Seigneur. » A peine ces paroles furent-elles prononcées, que, ouvrant les yeux, il trouva qu'il y voyait parfaitement, et étant en même temps guéri de la fièvre, il cria avec force : « Miracle ! miracle ! » Grand fut l'étonnement des infirmiers, des malades et de tous ceux qui étaient présents, quand ils virent cet aveugle marcher sans guide et retourner à sa maison. Plus grande encore fut la surprise du docteur Conti et du portier de l'hôpital, qui pouvaient mieux apprécier cet événement prodigieux. Cependant le serviteur de Dieu défendit, en vertu de la sainte obéissance, au prêtre qui l'avait aidé à relever l'aveugle, et qui par conséquent avait été témoin oculaire de ce grand prodige, de le faire connaître, parce qu'il n'était point son œuvre,

mais celle de Dieu. Le prêtre garda le silence tant que vécut saint Camille; mais après sa mort, il fit une attestation juridique du fait, qui fut confirmé par le docteur, le portier et toutes les autres personnes en présence desquelles il s'était passé.

CHAPITRE XXVIII

Portrait du Père Camille; comment son corps fut trouvé sans corruption longtemps après sa mort.

Le Père Camille était d'une haute stature (1), qui ne présentait néanmoins rien de désagréable à la vue, parce que toutes les parties de son corps étaient bien proportionnées. Il avait la tête un peu élancée, les cheveux châtains, tirant sur le noir, et presque blancs dans sa vieillesse. Son front était large, son visage long et maigre, son teint pâle et un peu basané. Quoique sa figure parût rigide, elle respirait quelque chose de doux et de placide qui en tempérait la gravité. Quand il fut mort, il conserva toute sa beauté : la foule ne se lassait point de l'admirer et de le baiser, ce que faisaient ceux même qui éprouvent une sorte d'horreur pour les corps morts et ne peuvent se décider à les toucher. Ses yeux petits, presque noirs, avaient quelque chose de tendre qui exprimait la compassion, et lui captivait l'affection de tous ceux qui avaient des relations avec lui. Il avait

(1) Il avait huit palmes et demie, mesure d'Italie, c'est-à-dire près de six pieds.

les sourcils bien fournis, les oreilles de grandeur moyenne, le nez proportionné au visage, un peu aquilin, la bouche grande, les lèvres égales et minces, la barbe longue, dont les poils clairsemés étaient un peu plus blancs que ceux de la tête; le cou long, et les épaules larges ainsi que la poitrine. Comme son père, il avait aux genoux deux calus ou deux os très saillants.

Le maintien du corps, qui est ordinairement l'indice des affections de l'âme, annonçait chez lui une certaine gravité et une modestie admirable, soit dans sa démarche, soit dans ses discours : il n'avait rien d'insolite, ni de désagréable, et inspirait la dévotion à tous ceux qui le voyaient. Quelquefois il boitait un peu, traînant presque la jambe malade, mais c'était sans embarras, et même avec une certaine grâce.

Il fut toujours d'une complexion forte et robuste, excepté dans ses dernières années, où, épuisé de fatigues, il marchait un peu courbé et paraissait plus vieux qu'il n'était. Un grand serviteur de Dieu dit à cette occasion : « Il est vrai que Camille n'était âgé que de soixante-cinq ans, mais ses travaux lui en donnaient cent cinquante. »

Quand il fut dangereusement malade, craignant ce qui pouvait lui arriver, il défendit qu'on fît l'autopsie de son corps, et qu'on y touchât : il ne fut pas obéi sur ce point. Les Pères et les médecins voulurent savoir d'où provenait ce grand dégoût, qui mit fin à ses jours. On trouva une si grande quantité d'eau noirâtre dans la tête et près de l'estomac, qu'on en remplit deux petits vases;

on ne découvrit aucun autre vice dans l'organisme. Le cœur fut trouvé intact, d'un rouge éclatant, et si grand, que tous ceux qui le virent en furent étonnés. On l'envoya, comme une précieuse relique, à la Maison professe de Naples, la plus aimée de Camille après celle de Rome, qui était la première de toutes les Maisons de l'Ordre. Il y est renfermé dans une magnifique statue d'argent de la valeur de deux mille ducats. On en avait séparé une petite partie, qui fut envoyée à l'Établissement de Messine, où on la conserve encore avec un grand respect.

Les portraits du Père Camille, qui sont entre les mains de tout le monde, sont peints d'après un masque de plâtre, que fit faire, après sa mort, Jean-Baptiste Crescenzio, frère du cardinal de ce nom, tous les deux ses anciens fils spirituels et ses amis dévoués. Il existe encore de lui un portrait en profil, peint par Joseph-César d'Arpino, artiste du plus grand mérite. Quand on fit le moule de plâtre, le visage fut un peu altéré et brûlé, parce que l'huile, dont il fallut se servir pour l'opération, était bouillante. Et il semble que Camille voulut se venger de ses enfants, parce qu'ils lui avaient désobéi, car il leur avait recommandé de ne point toucher à son corps ni de l'ouvrir.

Les Pères érigèrent un oratoire dans l'appartement, c'est-à-dire l'infirmerie, où le Saint avait rendu le dernier soupir; ils l'ornèrent d'excellentes peintures à l'huile, dues au pinceau du Père François Meloni, Napolitain, prêtre Profès de l'Institut.

Dans la partie supérieure, en face de la porte,

on construisit un autel sur lequel se célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe. On y plaça le saint Crucifix qui parla au Père Camille, et le consola dans ses tribulations. On peignit à ses pieds le serviteur de Dieu à genoux, à droite l'Archange saint Michel, à gauche l'Ange Gardien. Le retable se termine en arc, occupant la muraille jusqu'à la voûte, qui s'étend tout le long de l'édifice. On y représenta au-dessus de l'autel le mystère ineffable de l'auguste Trinité, et la bienheureuse Vierge Marie offrant à son divin Fils le Père Camille et tous ses disciples. Le ciel est orné d'une multitude de chœurs d'Anges. Sur le reste de la voûte sont peints les Apôtres, les Vierges, les Confesseurs, disposés dans un ordre admirable, et d'une fort belle exécution. Au-dessus de la porte, dans l'intérieur, on voit les fondateurs d'Ordres.

Du côté de l'évangile, se trouve un fort beau tableau où l'on a peint le Père Camille sur son lit de mort, et le Cardinal Protecteur lui donnant en viatique le pain mystérieux des Anges. Du côté de l'épître est un autre tableau de même dimension, où est représenté Camille agonisant, et visité par Dom François de Castro, ambassadeur de Philippe III, roi d'Espagne. On visite et on vénère cette chapelle, parce que c'est le lieu où le Père des pauvres quitta cette vallée de larmes et d'exil, pour aller jouir des douceurs de la céleste patrie.

Onze ans après que ses restes furent confiés à la terre, en 1625, année sainte, sous le pontificat d'Urbain VII, où fut tenu à Rome le septième Chapitre général, où expira le temps du généralat de

Sanzio Cicatelli, premier biographe du Saint, et fut élu le Père Frediano Pieri, les Pères furent tous d'avis de visiter et de voir le corps de leur bien-aimé Fondateur. La nuit de l'Ascension, le 8 du mois de mai, on fit retirer le cercueil, et, quoiqu'il eût été si longtemps sous terre dans un endroit très humide, ce précieux dépôt fut trouvé sans corruption et sans lésion aucune, à l'exception du visage qui était noirci et brûlé pour la cause dont nous avons déjà parlé. Pour tout le reste, le corps était intact, sain et entier; les poils de la barbe, des sourcils, des paupières, et les cheveux étaient conservés, comme si on l'avait enterré le même jour. Les oreilles, le nez, les lèvres étaient sans raideur, comme tout le reste, les ongles blancs, les gencives rouges, les dents d'une grande blancheur, et la plaie de la jambe fort belle. Les bras obéissaient aux mouvements qu'on leur imprimait, comme s'il avait été vivant. L'aube, dont on l'avait revêtu, était en partie teinte d'un sang si vermeil, qu'il semblait avoir coulé depuis peu; les vêtements de l'intérieur étaient un peu détériorés. Le second jour les médecins firent au corps une large incision sous le sein gauche, il en sortit une matière liquide d'une odeur suave, en si grande abondance, qu'on put en imbiber plusieurs mouchoirs.

Quand le bruit de l'exhumation des restes mortels de saint Camille se répandit dans Rome, une foule innombrable de personnes de tout rang accoururent pour les voir et les vénérer; c'étaient non seulement des hommes du peuple, des dames nobles, des princesses, mais aussi des ambassa-

deurs, des prélats et des cardinaux de la sainte Église. Ce concours dura neuf jours. Ce fut surtout une consolation ineffable pour tous les Religieux de revoir leur Père bien-aimé, leur Maître et le Fondateur de leur Ordre. Ce ne fut pas seulement pour satisfaire la piété filiale des enfants de saint Camille et la dévotion des fidèles qu'eut lieu l'exhumation, on voulut aussi faire la reconnaissance légale du corps du Serviteur de Dieu, pour l'introduction de la cause de sa canonisation. Il fut ensuite replacé dans un tombeau de briques, orné de stuc et de sculptures, et à l'époque de sa béatification, il fut transporté dans la magnifique chapelle récemment construite en son honneur, où ses reliques sont encore conservées dans une urne de marbre précieux, renfermée dans une autre de métal doré avec des ornementations en argent. Les catholiques viennent en grand nombre vénérer le Saint, et des grâces continuelles sont obtenues de Dieu par son intercession. A cette occasion, on prit plusieurs reliques, qui sont présentement dispersées dans le monde entier, et entre autres, l'os de la jambe affligée pendant quarante-six ans par cette plaie dont nous avons si souvent parlé. Il est entièrement carié et perforé par les humeurs corrosives de la plaie, comme on peut le voir, car tous les ans pour la fête du Saint il est exposé sur le grand autel à la vénération des fidèles, et l'on est surpris que saint Camille ait pu supporter si longtemps les souffrances cruelles qu'elle a dû lui occasionner, et qu'il endura avec une patience si héroïque.

CHAPITRE XXIX

Grâces et guérisons miraculeuses obtenues de Dieu par l'intercession de saint Camille après son heureuse mort.

Dans la longue période de près de trois siècles qui s'est écoulée depuis l'heureuse mort du Saint, le Très Haut n'a cessé d'opérer des miracles en faveur de ceux qui, animés d'un esprit de foi, ont eu recours à son intercession, l'honorant par des prodiges si nombreux et tant de faveurs signalées qu'on pourrait en remplir plusieurs volumes (1). Nous ne cueillerons que quelques épis de cette abondante moisson, nous relaterons seulement les miracles les plus éclatants, confirmés par les procès apostoliques, les plus propres à donner une haute idée des mérites de saint Camille, et à inspirer aux fidèles un plus grand désir de lui adresser des hommages respectueux et à implorer son puissant secours.

Parmi les nombreux visiteurs qu'attira le bruit de la sainteté du serviteur de Dieu et des miracles qu'il opérait, se trouva une femme appelée Marguerite, de Bologne. Perçant la foule et se précipitant hardiment à travers la haie des soldats, elle s'approcha du cercueil dans lequel reposait le

(1) Les personnes qui désireraient en connaître un plus grand nombre peuvent consulter sa biographie par les Oratoriens de Londres, *The Life of S. Camillus of Lellis. London*, 1850.

corps béni. Elle y plaça avec une sainte ardeur son neveu âgé de cinq ans, appelé Giovannino, suppliant avec une foi très vive saint Camille de le délivrer d'une faiblesse générale qui affectait tout le corps, et en particulier le bras droit qu'il ne pouvait remuer. Sa prière fut exaucée. La contraction des nerfs du bras droit disparut, le corps reprit toutes ses forces, et cette femme emporta joyeusement l'enfant parfaitement rétabli. Une autre enfant du même âge, nommée Vittoria Torriani, avait également les mains et les pieds perclus. La mère, pleine de confiance, prit un chapelet appartenant au Saint, qui était mort depuis quelques jours. Elle l'appliqua sur les membres malades de l'enfant, en invoquant le Saint, et elle les vit aussitôt entièrement guéris.

Diambra Spina, âgée de quarante ans, était atteinte, d'après l'avis des médecins qui la soignaient depuis plusieurs mois, d'une hydropisie chronique. Tous les secours de l'art étaient vains, et cette pauvre femme, ne pouvant rester debout à cause de l'enflure extraordinaire de tout son corps, se voyait tristement reléguée dans son lit de douleurs. La maladie était déclarée incurable. Tandis qu'elle déplorait son sort malheureux, elle se rappela les merveilles que le Seigneur opérait par les mérites de saint Camille, décédé depuis peu. Dans l'espoir d'être soulagée, elle désira donc aller visiter son tombeau. Mais l'accomplissement de ses désirs était rendu presque impossible par son extrême faiblesse et la pesanteur énorme de son corps. Néanmoins, prenant courage, elle se

met en marche, et s'avance lentement, tantôt appuyée sur son mari, tantôt appuyée sur un bâton. Elle arrive, se prosterne jusqu'à terre, et les bras étendus, elle prie en répandant beaucoup de larmes, et implore la protection du Saint. En se relevant, elle trouva que sa prière avait été en partie exaucée, car l'enflure avait diminué, et elle était moins oppressée par le poids de son corps. Elle retourna chez elle avec moins de difficulté, et quand elle revint le lendemain pour renouveler ses prières sur le saint tombeau, le miracle fut entièrement accompli. Elle rejeta son bâton, n'eut plus besoin de soutien; l'enflure disparut, et ce fut pour toujours.

Joseph Smeraldi, petit garçon de quatre ans, ne pouvait pas articuler le moindre mot, de sorte qu'on supposait qu'il était muet; outre cela, il avait une organisation si défectueuse, que tous ses membres étaient affectés par une complication de maladie qui résistait à tous les remèdes. Il était horriblement contracté dans la partie inférieure du corps, sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie, ainsi qu'à une fièvre lente qui le consumait insensiblement, et enflammait le sang dans ses veines. Réduit à l'extrémité, on avait préparé son suaire. Sa mère désolée courut au tombeau du Saint, et après l'avoir fait toucher par l'enfant elle l'y déposa. L'enfant s'endormit aussitôt d'un sommeil paisible, et il avait à peine ouvert de nouveau les yeux qu'il put faire usage de ses membres et de sa langue; après quoi la fièvre cessa complètement ainsi que toute autre indisposition, et il re-

tourna à sa maison, parlant avec aisance et marchant d'un pas rapide. Il conserva toujours la santé qu'il avait obtenue d'une manière si miraculeuse.

Au mois de mars 1685, Dom Joseph Garaï, officier d'un régiment de cavalerie, appelé au service d'Espagne « Des Mignons, » se promenant à cheval dans un pré, non loin de Madrid, reçut un coup de pistolet chargé à balle dans la région du cœur. C'était un misérable, appelé Giovanni, qui par esprit de vengeance avait tiré sur lui. Dom Joseph ainsi frappé se crut mort; mais, n'éprouvant aucune douleur, il mit pied à terre pour examiner la blessure qu'il pensait avoir reçue, et qu'il s'imaginait devoir être large et profonde, d'après l'ouverture que les balles avaient faites à ses habits déchirés. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, à l'exception de ses vêtements, il n'avait nullement souffert, protégé par un morceau de la chemise de saint Camille, qu'il avait placée sur son cœur et qu'il portait sur lui dans une petite bourse cousue à cette partie de ses habits. Il fut confirmé dans son opinion quand il vit que, des deux balles, l'une était entière dans la même bourse, et l'autre entièrement aplatie entre la bourse et le vêtement. Effrayé à la vue du danger auquel il venait d'échapper, et plein de reconnaissance pour le protection de son bienfaiteur, il alla promptement avec deux témoins faire la déposition de ce miracle signalé devant l'autorité compétente.

Bernardin Pegorino souffrait d'une fièvre maligne qui, le quinzième jour, fut reconnue incurable par les médecins, lesquels déclarèrent qu'il

n'avait que peu de temps à vivre. Quelqu'un lui ayant suggéré de se recommander à saint Camille, il fit apporter le portrait du Saint et un peu de poussière de sa chambre (1). A peine ces objets furent-ils dans son appartement, que la fièvre le quitta : il put à l'instant descendre de son lit, et à la grande surprise de tous ceux qui étaient présents, il sortit de la maison et publia partout les louanges de son libérateur.

Anne-Lavinia Pieretti était affligée d'un érysipèle dangereux et d'un caractère très malin. Cette infirmité avait pris naissance dans la rotule, c'est-à-dire l'os rond placé à la partie antérieure de l'articulation du genou, et faisait tous les jours des progrès malgré les remèdes qu'on employait pour la combattre; elle avait engendré la gangrène, et formé autour de cet os plusieurs ouvertures larges et profondes. Des spasmes et une fièvre très ardente faisaient éprouver de cruelles souffrances à cette pauvre femme; les vomissements auxquels elle était sujette et la contraction des nerfs dans la jambe malade, pendant l'espace de huit ans, l'avaient réduite à un état tel que, soit par l'effet de la gravité du mal, ou de la violence des moyens employés pour obtenir sa guérison, ayant perdu tout espoir de recouvrer la santé, elle se disposait à mourir. Mais sa mère, entendant parler des prodiges éclatants opérés par les mérites de notre Saint, le choisit pour son

(1) On a obtenu et on continue à obtenir une quantité de grâces par le pieux usage de cette poussière bénie de la chambre de saint Camille.

intercesseur auprès de Dieu, afin d'obtenir sa guérison. Elle prit donc un peu de poussière des débris de la chambre qu'avait habitée Camille, la répandit sur un morceau de drap, en enveloppa le genou de sa fille malade, en invoquant son secours. Ce fut un spectacle merveilleux que de la voir aussitôt entièrement sans douleur et sans mal quitter son lit, et réjouir sa mère et sa famille désolées qui la regardaient déjà comme morte. La soirée se passa dans la joie, et le lendemain matin, le chirurgien trouva le genou en très bon état et parfaitement sain; une chair nouvelle remplissait les cavités formées par la gangrène.

Voici un autre exemple d'une tumeur maligne, accompagnée de souffrances non moins cruelles, et guérie par l'intercession du Saint. De cette même infirmité se trouvait atteint, également au genou, un prêtre d'Olivano, appelé Alexis Rocchis; et cette tumeur s'était tellement accrue, que le genou surpassait en grosseur la cuisse elle-même. Néanmoins les médecins réussirent avec leurs remèdes et les bains à le faire désenfler. Mais le genou n'étant plus recouvert que par la peau, et les tendons de cette partie du corps, où l'os de la cuisse se soude à l'os antérieur de la jambe, étant corrodés par l'âcreté des humeurs, il s'ensuivit la disjonction et la corruption de ces mêmes os. Il est impossible de raconter quelles furent les douleurs occasionnées à cet infortuné par une plaie semblable, dans quelles souffrances il passait les jours, et les nuits plus tristes encore, sans pouvoir goûter un instant les douceurs

du sommeil. Comme c'était un bon prêtre, qui savait combien est grande la puissance de Dieu, il lui offrit ses prières avec des sentiments de foi, afin que par l'entremise de saint Camille il daignât le délivrer d'une position aussi affreuse. Ayant donc placé sur la plaie un peu de cette poussière bénie, dont nous avons parlé, au même instant la douleur et la fièvre cessèrent, les nerfs se raffermirent, la plaie se cicatrisa, à sa grande surprise et à celle de tous les témoins du prodige. Il put marcher sans difficulté, comme s'il n'avait jamais été malade.

En 1738, se trouvait à Rome, dans une maison de Refuge, Maria Dominica, de Pistoie, dont le corps entier était couvert d'une gâle hideuse, à laquelle infirmité se joignaient une rupture d'artère dans la poitrine et un autre mal encore plus dégoûtant. Elle fut transportée dans l'hôpital de Saint-Jacques, vulgairement appelé des Incurables. Malgré tous les remèdes et les soins empressés des médecins les plus habiles, on ne put la guérir; et, même étant survenue une hydropisie, accompagnée d'une enflure générale, elle fut toute couverte de boutons purulents, et se trouvait extrêmement affaiblie, soit par la fièvre continuelle qui la consumait, soit par l'abondance de sang qu'elle rendait par les narines et par la bouche. Elle était réduite à toute extrémité, et l'on avait déjà placé aux pieds de son lit la petite table qu'on met, selon l'usage des hôpitaux, auprès des lits des mourants. Une personne de piété, ayant vu dans ce triste état la moribonde, la recommanda à notre

Saint, et lui fit prendre un peu de la poussière dont nous avons parlé; après un court espace de temps, la malade commença à être délivrée de l'oppression qui la suffoquait. Ensuite elle implora elle-même le secours du Saint avec cette confiance que devaient naturellement lui inspirer de si heureux commencements, et on lui appliqua sur la poitrine son image sacrée. Au même instant elle reprit ses forces perdues toute douleur et tout malaise ayant disparu, elle se sentit revenir à une santé parfaite, et le dimanche suivant, accompagnée par la vertueuse dame Éléonore de Boncompagni, princesse de Piombino, elle alla à l'église de la Madeleine pour remercier Dieu et son glorieux intercesseur d'un si grand bienfait. Le Saint devait lui obtenir de nouvelles grâces. Huit mois après, cette pauvre femme fut affligée d'une fièvre très ardente, suivie de douleurs intolérables, et tourmentée par un mal de cœur si violent, qu'elle ne pouvait s'empêcher de pousser les cris les plus lamentables; elle finit par se trouver dans un état si désespéré, qu'on ne s'attendait plus qu'à la disposer à la mort qui approchait. On appela pour remplir ce pieux ministère les Ministres des infirmes; le Père Camille de Romanis, Religieux d'une grande bonté, se rendit auprès de la malade, et la voyant si oppressée, qu'on pouvait raisonnablement croire qu'elle n'avait que quelques instants à vivre, il lui vint dans l'esprit d'avoir de nouveau recours à l'intercession du Saint qui avait donné des preuves si éclatantes de sa bienveillance pour elle;

ce qu'il fit. C'est pourquoi lui ayant donné à baiser l'image de saint Camille, et lui ayant placé un peu de la poussière miraculeuse dans la bouche, il la vit de ses propres yeux revenir à la vie, au point que, descendant de son lit, elle alla joyeusement au-devant du curé, qui arrivait dans l'intention de lui faire la recommandation de l'âme.

CHAPITRE XXX

Les quatre miracles approuvés pour la Béatification et la Canonisation de saint Camille.

Quoique les faveurs miraculeuses obtenues de Dieu par l'intercession de saint Camille, comme nous l'avons déjà vu, aient été fort nombreuses, et que la plupart d'entre elles aient été attestées par des procès juridiques, faits soit à Rome, soit ailleurs, par les Ordinaires de divers pays, de sorte qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute leur authenticité, néanmoins, pour se conformer aux décrets d'Urbain VIII et des Souverains Pontifes, ses Successeurs, neuf seulement furent soumises à l'examen rigoureux de la Congrégation des Rites, choisies parmi celles qui remplissaient parfaitement les conditions requises par ces mêmes décrets. Sur les neuf, deux obtinrent l'approbation solennelle du Souverain Pontife Benoit XIV, dans son décret du 13 novembre 1741. Le premier miracle fut opéré sur la personne de Catherine Maceroni, jeune fille âgée de onze ans. Il s'était formé dans l'une de ses narines un polype

charnu d'où s'écoulait avec abondance une humeur maligne, qui lui avait fait enfler démesurément le visage et l'avait totalement défigurée. La fièvre s'ensuivit, ensuite les spasmes, enfin la gangrène. Les chirurgiens employèrent tous les moyens de l'art pour combattre un mal si affreux; ils eurent recours à des remèdes violents, firent même usage du feu; mais, bien loin de voir leurs efforts couronnés de succès, la maladie ne fit qu'empirer davantage. La plaie causée par le feu devint un ulcère fétide, qui commença à jeter des matières purulentes et contagieuses qui, après avoir corrodé et carié l'os du nez, rendit tout traitement ultérieur impraticable à cause de leur écoulement extraordinaire. L'enfant était pensionnaire dans le monastère de Sainte-Catherine à Viterbe, et l'on fut contraint de la séparer du reste de ses compagnes, séparation qui ne fit qu'aggraver sa tristesse et son découragement. Heureusement pour elle, elle fut confiée aux soins d'une Religieuse qui avait une grande dévotion à saint Camille. Celle-ci l'exhorta à avoir confiance dans la puissante intercession du grand serviteur de Dieu, dont on proclamait tous les jours les récents et éclatants prodiges, et après avoir imploré son assistance avec Marguerite, elle appliqua deux fils de la chemise du Saint sur la partie gangrenée. A cet instant elle cessa d'éprouver la moindre douleur et s'endormit d'un sommeil paisible qui dura la nuit tout entière. A son réveil, le lendemain matin, il ne resta pas le moindre vestige de l'enflure, ni de l'excroissance des chairs, ni de la gangrène, et

les parties malades redevinrent comme elles étaient dans l'état de santé. Les médecins étant arrivés furent extraordinairement surpris de cette merveille, et donnèrent l'attestation authentique de ce miracle évident, qui fut dans la suite juridiquement confirmé par les Religieuses qui avaient vu la jeune fille, le jour précédent, dans la triste situation dont nous avons parlé. Ce miracle eut lieu à la fin de novembre de l'an 1728, et reçut le premier l'approbation pontificale.

Le second miracle approuvé pour la béatification de saint Camille arriva au mois de janvier 1728. Catherine Dondoli Ferrante, de Rome, était entrée dans le sixième mois de sa grossesse, quand elle fut subitement attaquée d'une fièvre maligne et d'une inflammation des plèvres et des poumons ; chacune de ces maladies pouvait facilement, comme le prouve l'expérience, occasionner la mort. Outre ces graves infirmités, dont la violence lui avait enlevé toute connaissance et l'avait rendue frénétique, elle avait un ulcère à la gorge, et se trouvait oppressée par l'abondance des humeurs d'un catharre très prononcé. Quatre médecins très habiles employèrent toutes les ressources de leur art pour la guérir ; mais l'etat de l'infortunée, vaincue par la violence du mal, empirait d'heure en heure, en sorte que, d'après l'avis des médecins, elle reçut les derniers sacrements, pour se disposer à la mort regardée comme inévitable. Le vicaire de la paroisse de Sainte-Marie *del Popolo*, qui lui faisait la recommandation de l'âme, fut pressé par une jeune personne

que la mort de cette malheureuse femme allait plonger dans l'affliction, de tenter sa guérison avec les reliques de quelque saint; suivant ce conseil comme un avis venu du ciel, et ayant sur lui une lettre qui contenait de la poussière bénie de saint Camille, il lui en fit prendre dans une cuillerée de bouillon. Au même instant la malade prit une vigueur nouvelle et extraordinaire, et, s'étant relevée elle-même, elle s'assit sur le lit. Ayant ensuite invoqué le nom de saint Camille, toutes les personnes présentes la virent descendre rapidement du lit, sans éprouver la moindre incommodité des maux qui la tourmentaient naguère, de manière que ce fut un spectacle aussi merveilleux que consolant de la voir vaquer librement aux occupations les plus pénibles de la maison. La vérité de ces deux miracles fut solennellement confirmée par le Saint-Siège apostolique, dans la cause de la béatification du Saint.

Les prodiges continuels qui s'opéraient tous les jours par l'intercession du Bienheureux, et les nombreuses instances que l'on faisait de tous côtés pour que l'on s'occupât de sa canonisation, portèrent le Souverain Pontife Benoît XIV à solliciter le décret de la reprise de cette même cause, et par conséquent le nouvel examen des deux miracles opérés après sa béatification. On en présenta un grand nombre, dont les deux suivants furent solennellement approuvés par le même Pontife, et par un décret émané le 1er mai 1746.

Il y avait dans le district de Caprarola une fille vertueuse, nommée Lucie-Thérèse Petti, qui, par

suite de la défectuosité des organes qui aident à la respiration, était, même dans le sein de sa mère, affectée de l'asthme. Elle respirait avec tant de difficulté, dans son enfance, qu'elle ne pouvait être allaitée qu'avec peine, et qu'elle était même obligée de s'arrêter de temps en temps quand elle prenait sa nourriture. La maladie s'accrut avec le temps, et dans des proportions plus alarmantes que semblait le comporter l'âge si tendre de l'enfant. Bossue, rachitique, affreusement contrefaite de sa personne, c'était un spectacle navrant que de la voir et de l'entendre, tellement elle éprouvait de la difficulté à respirer. Elle ne pouvait pas même rester couchée dans son lit. Quelquefois elle était si oppressée par cette douloureuse maladie, qu'elle se débattait par terre, entrant en convulsion, comme si elle eût été sur le point de rendre le dernier soupir. A cette infirmité se joignaient d'autres maladies non moins cruelles, telles que douleurs de côtés, inflammation des intestins, crachements de sang, de sorte que toutes ces souffrances multipliées l'avaient conduite aux portes du tombeau. Malgré tous les remèdes, son état ne faisait qu'empirer, et les médecins déclarèrent le mal incurable. Au mois de juin 1742, elle reçut la visite de Camille Baldini, qui peu auparavant, par l'intercession de notre Saint, avait obtenu la guérison d'une fistule invétérée à l'œil droit, dont son fils se trouvait affligé; celle-ci l'engagea à se recommander à saint Camille, l'assurant qu'il lui rendrait aussi la santé. Les paroles de son amie, et surtout l'exemple récent de la

guérison de son fils, firent impression sur l'esprit, de la malade; après avoir supplié avec ferveur le Saint de venir à son aide, elle prit un peu de la poussière miraculeuse et au même instant toutes les douleurs cessèrent. Encouragée par un commencement si heureux, elle appliqua son image sur la poitrine; après quoi s'étant mise tranquillement au lit, — ce qu'elle ne pouvait faire auparavant, — elle goûta les douceurs d'un sommeil paisible, et se réveilla tout autre que ce qu'elle était. Car non seulement la difficulté de respirer et l'oppression disparurent, mais tandis qu'elle était auparavant, comme nous l'avons dit, courbée et contrefaite, elle devint droite, ayant le corps dispos, apte à toutes les fatigues du ménage, de sorte qu'une guérison si complète, si instantanée, fut regardée par les témoins comme une faveur que Dieu lui accordait pour honorer et glorifier saint Camille, ce que déclarèrent les médecins dans leurs attestations juridiques.

La ville de Marino était destinée à être témoin du second prodige qui mérita d'être déclaré solennellement authentique, par un décret du Saint-Siège apostolique pour la canonisation de saint Camille. Ce fut la guérison soudaine de Marguerite Castelli, de la même ville. Même avant sa naissance son sang avait été tellement infecté, qu'à l'âge de deux mois, de petites pustules pleines de matières corrompues couvrirent son corps, et tous les secours de la médecine ne purent les faire disparaître. Après diverses consultations, des hommes compétents avouèrent que le mal était incurable, et sou-

tinrent que les remèdes, bien loin de la guérir, ne feraient qu'accroître les souffrances de la malade et hâter sa mort. La maladie, qui ne cessa de tourmenter la jeune fille jusqu'à l'âge de dix-huit ans, l'avait rendue si faible et si exténuée, que sa vue excitait la commisération. Alors l'âcreté des humeurs augmenta, et avec un degré de malignité tel, que son corps, de la tête aux pieds, n'était plus qu'une plaie hideuse, purulente, formant partout des croûtes et exhalant une odeur insupportable. Au mois de juillet 1743, se manifestèrent des symptômes d'une fièvre furieuse, qui indiquait l'inflammation et amena le délire; elle lui occasionna des souffrances si vives et contracta si violemment les nerfs, qu'elle ne pouvait se mouvoir et était obligée de garder le lit, ne prenant d'autre nourriture que celle qu'on plaçait dans sa bouche. Les médecins qui la visitèrent, quand elle était dans cet état déplorable, jugèrent après de longues observations que le mal avait atteint les parties vitales, et craignant que la mort ne fût imminente, ils recommandèrent qu'on lui administrât les derniers sacrements. Ils craignirent en même temps que la maladie fût contagieuse; ils défendirent donc aux personnes de la maison de toucher le corps de la patiente et cessèrent leurs visites. L'infortunée Marguerite ainsi abandonnée par les médecins, après avoir reçu les derniers secours de l'Église, approchait de sa fin, incapable de prendre de la nourriture, ayant complètement perdu la vue et l'ouïe, et presque la parole. Ses parents la regardaient comme

morte; ils voulurent lui procurer la consolation d'embrasser une dernière fois une sœur, nommée Catherine, résidant à Rome, et la firent retourner par mer à Marino, tandis qu'ils faisaient les préparatifs nécessaires pour les funérailles. Cette pensée de faire venir Catherine fut une véritable inspiration du ciel, car elle apporta avec elle une image de saint Camille, et encourageant toute sa famille, elle l'appliqua sur la poitrine de sa sœur mourante, l'exhortant à haute voix à avoir confiance dans ce grand serviteur de Dieu. Elle tomba ensuite à genoux, et récita avec sa mère un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria Patri* en son honneur. Au premier mot du *Gloria Patri*, Marguerite s'écria d'une voix sonore : « Je suis guérie; le Bienheureux Camille m'a obtenu cette faveur ! » Elle sortit aussitôt du lit, sans soutien, elle qui un instant auparavant avait réclamé l'aide de plusieurs personnes pour être tournée d'un autre côté. Ses joues se dépouillèrent des croûtes purulentes qui défiguraient son visage, et en moins de deux heures, sa chair devint souple, fraîche et naturelle. Les sanglots et les pleurs de ses proches furent remplacés par les cris de joie; la nouvelle se répandit promptement dans Marino et dans les pays d'alentour, et dans le procès juridique, outre le témoignage des médecins, fut entendu celui d'un grand nombre de personnes, même de prêtres, qui déposèrent avec serment qu'elles l'avaient vue dans l'état que nous avons décrit, et ensuite instantanément et parfaitement guérie.

Ces prodiges, et le désir universel, non seule-

ment des habitants de Rome, mais d'un grand nombre de prélats distingués et de princes illustres de l'Italie et d'autres royaumes, ainsi que les suppliques réitérées déjà adressées au Saint-Siège par les rois catholiques d'Espagne Philippe III et Philippe IV, plus récemment par Charles, roi des Deux-Siciles, et sa pieuse épouse, Marie-Amélie, déterminèrent le Souverain Pontife Benoît XIV à rendre un décret pour la canonisation de saint Camille avec une promptitude jusque-là sans exemple, car il ne s'était pas encore écoulé quatre ans depuis sa béatification. Ce décret fut promulgué le 17 août de l'an 1745, jour anniversaire de l'exaltation de cet immortel Pontife sur la chaire de Saint-Pierre. Enfin, l'année suivante, le jour de la fête, si chère aux Romains, de saint Pierre et de saint Paul, en 1746, fut proclamée avec une pompe extraordinaire la canonisation solennelle dans la basilique du Vatican, au milieu des applaudissements d'une foule innombrable de personnes accourues de tous les pays du monde catholique. Le même Souverain Pontife, conformément au rite prescrit pour cette cérémonie imposante, célébra la messe pontificale en l'honneur du nouveau Saint, de saint Fidèle de Sigmaringue, martyr, de saint Pierre de Regalato, de l'Ordre des Mineurs Observantins, de saint Joseph de Leonessa, Capucin, Confesseur, et de sainte Catherine de Ricci, Vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui furent tous canonisés le même jour que le glorieux Fondateur de l'Ordre des Clercs-Réguliers Ministres des infirmes, saint Camille de Lellis.

CHAPITRE XXXI

Combien le zèle des Ministres des Infirmes à secourir les mourants est agréable aux Anges et redoutable aux démons.

Dieu s'est plu à montrer par des faits extraordinaires combien l'œuvre de saint Camille et de ses disciples est salutaire aux âmes. Nous allons le prouver par les traits suivants qui montrent en même temps la protection des anges et la haine des démons pour ce saint ministère de l'assistance aux malades, surtout mourants. Un jour, saint Philippe de Neri se trouvait présent à la recommandation de l'âme faite par les Religieux de Camille au sieur Virgile Crescenzi, patricien romain et père du cardinal de ce nom. S'approchant de l'un des Ministres des Infirmes, le Père Claude Vincent : « O mon Père, lui dit-il, donnez-vous courageusement à ce devoir sacré de votre ministère près des moribonds. Pour votre consolation, je puis vous dire qu'en une autre circonstance, j'ai vu les anges du Seigneur mettre sur les lèvres de l'un des vôtres les paroles par lesquelles il exhortait un mourant durant son agonie. »

Ce témoignage d'un aussi grand saint est bien propre à mettre au cœur des pauvres mourants, assistés par les Ministres des Infirmes, les sentiments de la plus entière confiance. C'est une mission toute céleste que la leur ; c'est la mission

même des anges. Les faits que nous rapportons en sont la preuve.

Une pieuse personne, habitant la ville de Rome, avait souvent témoigné le désir d'être assisté à son lit de mort par les Religieux de saint Camille. Or il arriva qu'une maladie grave mit ses jours en danger. En toute hâte, elle fait mander un Père de la Madeleine ; mais il ne s'en trouvait plus à la Maison : tous avaient été envoyés près des malades ; il ne fut donc pas possible de satisfaire à la dernière volonté de la mourante. Dieu, cependant, connaissait son ardent désir et l'impossibilité où se trouvaient les Religieux de saint Camille de se rendre près d'elle. Il y suppléa. Deux Anges, revêtus de l'habit des Ministres des Infirmes et portant la croix rouge sur la poitrine, vinrent l'assister en personne pendant trois jours. Ils ne la quittèrent que lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, sous leur sainte protection. Il fut impossible de révoquer en doute l'authenticité de ce fait. Les serviteurs de la défunte avaient admiré le zèle de ceux qu'ils croyaient être les Pères de la Madeleine. Ne tarissant pas d'éloges sur leur dévouement, ils voulurent connaître leurs noms. Ils vinrent s'en informer près des Religieux Ministres des Infirmes ; mais ceux-ci furent unanimes à répondre qu'aucun d'eux n'avait visité la défunte durant sa maladie. Il resta donc acquis pour tous qu'en cette circonstance les Anges les avaient remplacés.

L'année 1596 fut, pour la ville de Rome, une époque de mortalité extraordinaire. Une nuit, un

jeune homme inconnu vient frapper à la porte du couvent de la Madeleine, et avec les plus vives instances demande que l'on envoie aussitôt deux Religieux assister un vieillard qui se mourait. Lui-même les conduit à la demeure du moribond ; mais quelle n'est pas leur surprise lorsque, arrivés à ce logis, le jeune homme leur indique la chambre de l'agonisant et disparaît subitement de leurs yeux. En présence d'un fait si merveilleux, ils ne doutèrent pas que ce ne fût un Ange qui les avait accompagnés. Leur certitude se confirma, quand, étant entrés dans la chambre du moribond, ils apprirent qu'on n'avait pas même songé à les faire chercher.

C'est ainsi qu'entre autres occasions, bien nombreuses, les Anges aidèrent les Ministres des Infirmes dans cette mission d'assistance des mourants qu'ils partagent avec eux. Mais, nous l'avons dit, autant est grande l'admiration des Esprits célestes pour le ministère des disciples de saint Camille, autant est profonde et implacable la haine des démons envers ces Religieux qui ne cessent de défendre les âmes des moribonds contre leurs attaques. Sous toutes les formes, Satan s'efforça de mettre des entraves au développement de cette œuvre qui ruine son action infernale. Citons d'abord quelques faits personnels à saint Camille.

Il y avait dans l'hôpital de Gênes une possédée que les démons torturaient horriblement. Saint Camille était de sa part l'objet de toutes les insultes. Par la bouche de l'infortunée, Satan le menaçait de sa fureur et l'accablait d'injures.

Scènes qui se renouvelaient chaque fois que notre Saint entrait à l'hôpital. Étant un jour parti de Gênes pour se rendre à Rome, il arriva qu'au bout de trois jours d'absence du Saint, la possédée fut prise d'un accès de rire si étrange que les infirmières s'en émurent. Ils vinrent avec un des Pères lui demander la cause de cette attitude inaccoutumée : « Je ris, leur répondit Satan, et je me réjouis de ce que votre Père, la Perche (c'est le nom qu'il lui donnait par moquerie, à cause de sa haute taille), vient de tomber dans un fossé où il a failli se briser le cou. Il y a échappé ; mais je m'en vengerai une autre fois. » En effet, peu de temps après, le Père Camille écrivait aux Religieux de Gênes que Dieu l'avait protégé lors d'une chute qui l'avait mis en danger de mort. On constata que l'accident était survenu au jour et au moment où l'énergumène avait manifesté sa joie.

Dans la ville de Milan on exorcisait un jeune homme de dix-huit ans. Le démon vomissait par sa bouche de grossières insultes contre le prêtre exorciste. Sur ces entrefaites, le possédé vint à s'entretenir avec un de nos Pères et le discours tomba sur saint Camille. A ce seul nom, Satan s'empare du malheureux jeune homme et le torture plus que jamais : ses cheveux se dressent, ses yeux lancent des flammes et avec des rugissements horribles : « Ne prononcez pas le nom de cet homme devant moi, s'écrie-t-il, je ne puis en entendre parler. » Après cet assaut terrible, on questionna le possédé sur ce qui venait d'avoir lieu : « Aussitôt, répondit-il, que j'eus entendu le

nom de Camille, je fus comme étouffé ; il me semblait que les démons m'arrachaient le cœur. » Cette réponse laissa les assistants dans la stupéfaction : jamais, en effet, le jeune homme n'avait vu le Père Camille, ni entendu parler de lui.

La mort du serviteur de Dieu ne diminua pas la rage de l'enfer. Un jour qu'on exorcisait une femme possédée, près du tombeau de notre Saint, celle-ci aperçut l'image de Camille : « C'est là, s'écria Satan qui l'obsédait, l'image de mon plus grand ennemi ; il occupe injustement le trône des Séraphins qui m'appartient à moi. » Jetant ensuite les yeux sur plusieurs Ministres des Infirmes présents, elle entra dans une fureur extraordinaire, leur commandant de se retirer aussitôt : « Notre occupation, ajouta le démon, est de tenter l'homme, et ces Religieux nous enlèvent par leurs exhortations et leurs prières ce que nous avons gagné. Que nous sommes donc malheureux d'avoir à combattre contre les Anges et ces hommes qui tiennent leur place. » C'est ainsi que le père du mensonge se vit contraint à sa plus grande honte de reconnaître la Toute-Puissance divine opérant par le ministère des disciples de Camille.

Ceux-ci, comme leur saint Fondateur, eurent à essuyer les assauts de l'ennemi de tout bien.

Une nuit, deux Religieux revenaient à la Madeleine après avoir assisté un pauvre mourant. Soudain un monstre hideux se dresse à leurs côtés. C'était Satan, qui, sous la forme d'un taureau gigantesque, essayait de les embarrasser dans ses cornes, Epouvantés, ils se jettent à terre en pous-

sant des cris d'alarme. Ils ne réussirent à échapper à leur terrible agresseur qu'en invoquant le très saint nom de Jésus. Leur terreur fut telle, qu'ils en tombèrent malades.

Dans une circonstance semblable, deux autres Religieux de Camille rentrant, après avoir accompli leur ministère, passaient à la même heure de nuit, près de la tour Sanguigna, lorsque l'un d'eux reçut un violent coup de pierre au côté. Il lui fut impossible de retrouver la pierre et de découvrir l'endroit d'où elle avait été lancée. Il vit en même temps un gros oiseau noir, de forme inconnue, qui volait en tournoyant au-dessus de la tête de son compagnon, terrifié à la vue de cette vilaine bête.

A leur retour du bourg Saint-Ange où ils avaient exercé leur sainte mission près des agonisants, deux autres Religieux passaient à une heure avancée de la nuit tout près du pont. Ils y entendirent une voix si étrange et si terrifiante à la fois, qu'ils en furent saisis d'horreur et laissèrent tomber de leurs mains la lanterne qui les éclairait.

C'est ainsi que l'Enfer s'efforçait, par tous moyens, de s'opposer à l'extension de l'œuvre sainte de Camille et de ses enfants.

Comme on l'a vu au sujet de notre Saint, ce fut surtout des possédés que les démons se servirent pour manifester leur rage. Citons encore deux faits survenus, l'un à Rome, l'autre à Bologne, dans les premiers jours de la fondation d'une Maison de l'Ordre en cette ville.

A Rome donc, se mourait à l'hôpital du Saint-

Esprit, un pauvre malheureux victime de l'être infernal qui le tourmentait cruellement. Interrogé par l'un des Religieux Ministres des Infirmes s'il s'était confessé, le démon répond par sa bouche que non et qu'il l'empêchera lui-même de se confesser, afin de le faire mourir impénitent et de l'entraîner dans l'enfer.

Indigné de cette réponse diabolique : « Esprit maudit! s'écrie le Religieux, j'ai confiance en Dieu; tu ne seras pas vainqueur ici; je vais à l'instant même appeler le confesseur. — N'y va pas, lui réplique l'esprit malin, car tu aurais à t'en repentir! » Nullement effrayé de cette menace, le Religieux court, sur-le-champ, appeler le confesseur; mais à peine a-t-il fait dix pas, qu'il se sent cruellement frappé aux jambes et tombe comme mort sur le pavé. Après être resté quelques instants dans cet état, il réussit, en invoquant le très saint nom de Jésus à se traîner jusqu'à la chambre du prêtre et le conduit près du possédé. Ce que celui-ci eut à souffrir de la part du démon est impossible à décrire. Le Religieux, de son côté, essuya toutes les railleries de Satan. « Assez, assez, lui criait-il, tu as engagé la lutte avec nous, nous l'avons engagée avec toi, c'est nous qui la gagnerons. » Mais vains et inutiles furent leurs efforts: le signe Rédempteur de la croix les mit en fuite et le mourant put se confesser dans le plus grand calme.

Lors de la fondation d'une maison de l'Ordre, dans la ville de Bologne, il se passa un fait analogue dont le récit terminera ce chapitre.

On exorcisait un possédé dans l'église cathédrale, lorsque deux des Religieux de Camille vinrent à y entrer. A peine le possédé les eut-il aperçus, qu'il s'écria avec tous les signes de la plus vive contrariété : « Quels sont ces Pères qui portent une croix rouge sur la poitrine? — Ce sont, lui répond l'exorciste, des Religieux d'un nouvel Ordre, récemment arrivés à Bologne et dont le but est d'assister les infirmes au moment de la mort. » Prenant alors le ton du mépris et de la dérision : « A quoi donc peuvent-ils servir, réplique-t-il? Que pourra jamais faire au monde ce nouvel Ordre? Après tout, celui qui est sur le point de mourir, se trouve nécessairement dans l'une de ces deux alternatives : ou bien il a mené une vie bonne et honnête, ou bien il a mal vécu; s'il s'est conduit en homme de bien, il n'a que faire de ces Religieux, car saint Augustin dit : *Non potest male mori, qui recte vixerit.* « Celui-là ne peut faire une fin malheureuse qui a bien vécu. » (Et il amène d'autres sentences des saints à l'appui de son raisonnement.) Si au contraire il a mal vécu et qu'il se trouve dans cet état au moment de la mort, ces Religieux lui sont encore tout à fait inutiles d'après ces paroles de l'Écriture : *Ubi te invenero, ibi te judicabo*, « Là où je trouverai le pécheur je le jugerai. » Et d'autres semblables, qu'il essaie de tourner à l'avantage de son argument. Finalement il conclut que l'Ordre des Ministres des Infirmes est absolument inutile au monde.

Pour combattre en face l'ennemi du genre hu-

main, l'exorciste lui répond aussi par les textes des Écritures et le réduit au silence par ces paroles du prophète Ézéchiel : *Impietas impii non nocebit ei in quacumque die conversus fuerit ab impietate sua* « l'impiété du pécheur ne lui nuira pas, quand il se convertira ; » et ces autres : *Nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus, revertimini et vivite,* — « je ne veux pas la mort du pécheur dit le Seigneur Dieu ; revenez à moi, dit-il, et vivez. » Il lui rappelle l'exemple du bon larron, revenant à Dieu et se convertissant à sa dernière heure et celui de beaucoup d'autres pécheurs qui obtinrent leur pardon et donnèrent au moment de la mort des signes de vraie pénitence, avant-coureurs de leur salut éternel.

A tout cela, le démon ne sut que répondre. Le possédé, poussant alors un profond soupir, chercha à se défaire des liens qui le retenaient attaché et se tordant en tous sens, il s'écria à haute voix : « Ah ! que cela est bien vrai ! que cela est bien vrai ! » ce qu'ayant dit il se tut, se renfermant dans un honteux silence.

C'est ainsi qu'une fois de plus, Satan dut s'avouer vaincu en rendant lui-même témoignage à la vérité, Dieu se plaisant à exalter son serviteur Camille et ses pieux disciples, imitateurs de ses vertus et fervents continuateurs de son œuvre de charité.

CHAPITRE XXXII

Particularités de l'Institut de Saint-Camille, ses progrès jusqu'à nos jours. Dévouement des Ministres des Infirmes pendant le choléra.

Saint Camille voulut que les Religieux de son Ordre portassent le nom de Ministres des Infirmes, et c'est sous cette dénomination qu'ils sont connus de nos jours. Il est vrai que, dans plusieurs villes d'Italie, le peuple a coutume de les appeler les Pères du *Bien mourir*, parce qu'on les voit nuit et jour assister les mourants, riches et pauvres, sans distinction aucune. En Espagne, on les appelle *Agonisants*. En France on les connaît sous le nom de Pères Camilliens. Ils portent l'habit clérical, comme tous les autres prêtres, et sur la poitrine une croix d'un rouge très foncé, du côté droit, tandis que les chevaliers des Ordres militaires la portent du côté gauche. Ils font les vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, comme les autres Religieux. En outre, afin de donner de plus grandes preuves de leur amour pour leurs frères, et travailler plus efficacement à leur salut, ils s'obligent par un autre vœu solennel à les assister continuellement pour le corps et pour l'âme, dans la santé, dans la maladie, au moment de la mort, et même en temps de peste, et c'est ce quatrième vœu qui distingue leur Ordre des autres. Dans les hôpitaux, ils rem-

placent les servants mercenaires, qui s'acquittent souvent très mal de leur emploi, et servent eux-mêmes les pauvres; et là où ils ne peuvent remplir ce ministère charitable, ils les visitent tous les jours, mettant en pratique ces paroles du Sauveur : « J'étais infirme et vous m'avez visité (1). »

Pour remplir ces fonctions avec plus de fruit et d'exactitude, les Religieux se distribuent entre eux les exercices, se partagent le temps et le travail; quand les uns finissent, les autres les remplacent, et, après s'être acquittés du ministère de Marthe, ils imitent la vie contemplative de Marie dans leurs églises et leurs Maisons. Ils procurent aux personnes en santé les secours spirituels qui contribuent au salut de leur âme; ils leur font des lectures de piété, leur apprennent à faire l'oraison mentale, les confessent, leur prêchent, leur administrent les sacrements, et accomplissent tous les actes de religion, comme les autres Ordres, qui font une profession spéciale d'assister le prochain.

Le Père Camille pensa avec juste raison que ses Religieux, en s'acquittant de ces fonctions diverses avec des personnes qui étaient en parfaite santé, se familiariseraient plus aisément avec elles, gagneraient leur estime et leur affection, et qu'au contraire, s'ils n'avaient des relations avec elles qu'au moment où la vie leur échappe, celles-ci les regarderaient comme de sinistres messagers de la mort, dont la vue seule leur inspirerait de l'effroi.

La règle impose aux Pères l'oraison quotidienne;

(1) *Matth.*, XXV, 36.

elle les oblige à avoir continuellement des livres de piété entre les mains, pour faire des progrès dans la vertu, et s'instruire de tout ce qui se rattache à leur ministère. En aidant à bien mourir, ils unissent la vie contemplative à la vie active; ils prient pour les mourants, leur font la recommandation de l'âme, leur adressent de pieuses exhortations, dont profitent les assistants; les humbles fonctions qu'ils remplissent dans les hôpitaux sont suivies de prières vocales et de divers excercices spirituels. Ils imitent Notre-Seigneur, qui passait la nuit en oraison, et guérissait le jour les maladies de l'âme et celles du corps. Ils nourrissent le corps de l'aliment physique qui lui est indispensable, et donnent à l'âme cet aliment céleste dont elle a besoin pour vivre de la vie de la grâce.

Ils ne peuvent recevoir aucun salaire, ou rémunération quelconque pour les soins donnés à ceux qui meurent dans les hôpitaux et au dehors; leur unique mobile est la charité, dont ils font profession. Et afin d'écarter tout soupçon à ce sujet, il est expressément défendu dans la Bulle de fondation qu'aucun des Pères engage qui que ce soit à faire un testament en faveur de l'Institut, et se trouve présent quand cet acte est dressé. Néanmoins, si quelqu'un veut spontanément laisser ou donner quelque chose à l'Ordre, on peut l'accepter, comme les autres aumônes, pour l'entretien des Religieux.

La Congrégation admet trois sortes de personnes : les Prêtres, les Frères et les Oblats. Les premiers sont occupés à administrer les sacrements dans les hôpitaux et dans les églises, et à assister

les mourants. Les seconds leur servent de compagnons et de coadjuteurs dans ce ministère, et sont en outre employés à des fonctions qui leur sont propres. Les derniers, exempts de toute obligation envers les malades, s'occupent seulement des services manuels de la Maison, pour laisser entièrement libres les Prêtres et les Frères, lesquels, après deux ans de noviciat, font la même profession des vœux; mais les Oblats servent Dieu volontairement sans aucun vœu.

Outre les quatre vœux solennels dont nous avons parlé, les Pères font quatre autres vœux simples. Le premier, de ne point changer, ni de consentir à ce que l'on change la manière de servir les malades, prescrite par les Bulles, à moins que ce soit pour la rendre plus parfaite. Le second, de ne point se charger de l'administration des biens et revenus des hôpitaux. Le troisième, de ne prétendre à aucune place ou dignité dans l'Institut ou au dehors, si on n'y est contraint par le Souverain Pontife sous peine de péché. Le quatrième, si quelque Religieux brigue les susdites dignités, d'en donner avis à la Consulte. Les Frères font les mêmes vœux simples, moins le troisième.

A cause des occupations continuelles et de l'assistance des malades la nuit et le jour, les Pères ne chantent pas l'office dans le chœur, ni ne vont aux processions, comme le font d'une manière très louable les autres Ordres. Les Prêtres et les autres Religieux engagés dans les ordres sacrés récitent leur office en particulier. Leurs Matines, c'est de veiller en tout temps au chevet des mo-

ribonds. Et afin que les Pères et les Frères de cette Congrégation se conservassent toujours dans la ferveur et l'amour de Dieu, le Père Camille ordonna dans les règles, entre autres choses, aux Prêtres de célébrer la sainte messe tous les jours, quand ils ne seraient point empêchés, aux Frères, de se confesser et de communier tous les dimanches et les fêtes de précepte, et de faire tous une heure d'oraison mentale, de réciter les Litanies, et de faire chaque jour l'examen de conscience. Quant aux abstinences et autres macérations de la chair, considérant les grandes fatigues auxquelles ils se livrent pour soigner les malades, et parce qu'ils se trouvent sans cesse au milieu des odeurs infectes et méphitiques, qui macèrent plus le corps que toute autre pénitence, il ne voulut pas y astreindre les membres de la Congrégation. Il ordonna seulement que, outre les jeûnes du Carême et des autres jours commandés par l'Église, tous les vendredis ils se privassent d'une partie du repas du soir et se donnassent la discipline en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, leur défendant de se permettre d'autres actes de pénitence sans une autorisation spéciale du Supérieur ou du Confesseur.

L'Institut est gouverné par un Préfet Général et quatre Consulteurs, ayant tous voix délibérative et prononçant en dernier ressort à la majorité des suffrages, lesquel, étant tous réunis, forment ce qu'on appelle la Consulte générale qui, en dehors du Chapitre, a une autorité suprême sur l'Ordre tout entier. C'est elle qui choisit les

Provinciaux, les Préfets, les Visiteurs et tous les autres dignitaires. Elle seule peut interpréter les Constitutions qui obligent tous les membres, résoudre les difficultés qu'elles pourraient faire naître, choisir ceux qui doivent être ordonnés Prêtres, recevoir les Novices, se charger des hôpitaux et en abandonner la direction, et, enfin, de cette Consulte procèdent et dépendent toute autorité et tout pouvoir dans l'Ordre.

Nous ferons observer qu'aucune Règle ou Constitution, excepté les quatre vœux solennels et les quatre vœux simples, n'oblige sous peine de péché mortel ou véniel, mais seulement d'encourir la punition temporelle imposée par les Règles ou les Supérieurs.

A l'époque de la mort de saint Camille, son Ordre avait tellement prospéré, qu'il était établi dans seize villes des plus célèbres d'Italie, savoir : Rome, Naples, Milan, Bologne, Messine, Palerme, Florence, Ferrare, Mantoue, Gènes, Viterbe, Bocchianico, Chieti, Borgo-Nuovo, Calatagirona, et Sessa, où il fut fondé la dernière année de sa vie (1).

Il était mort, y compris les Profès et les Novices, deux cent vingt Religieux victimes de l'obéissance et de leur dévouement au service des malades. Saint Camille perdit entre autre Bernardin Norcino, et les Pères François Profeta et Curzio Lodi, ses premiers compagnons, tous trois

(1) Depuis 1870 l'Ordre de Saint-Camille a des Maisons en France, en Hollande et en Belgique. Elles forment aujourd'hui la Province française de l'Ordre, dont la maison principale est celle de Lille.

sujets excellents, morts en odeur de sainteté.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les admirables effets que produisit cet esprit de charité héroïque de saint, Camille parmi ses enfants et ses disciples, et commençons à signaler à l'attention des lecteurs le Père François Pellicioni, tendrement aimé du Saint, qui, peu de jours avant sa mort, lui écrivit une lettre affectueuse dont nous extrayons les lignes suivantes : « Mon Père, si nous ne nous revoyons plus en ce monde, j'espère, par les mérites du sang à jamais béni de notre Sauveur, que nous nous reverrons en l'autre. En attendant, au nom de Notre-Seigneur, je vous envoie mille et mille bénédictions, et je vous recommande notre saint Institut; montrez pour lui le zèle qu'il mérite; en agissant ainsi vous serez heureux, vous et tous ceux qui agiront de même. » Cette lettre, écrite le 5 juillet 1614, contribua beaucoup à accroître dans le cœur de ce Père la charité admirable qu'il avait déployée envers les malades; de telle sorte que, en 1626, quand une terrible épidémie s'abattit sur les galères d'Espagne dans le port de Gênes, il demanda à être à la tête des Religieux qui devaient secourir ces infortunés marins. Il s'y rendit, et travailla avec tant d'ardeur, qu'il ne prit nul soin de sa propre vie; il se montrait nuit et jour le modèle de ses compagnons, exhortant les malades à la pénitence, et à regarder le fléau comme un moyen de salut, les préparant à la confession et à la réception des autres sacrements, qu'il leur administrait lui-même avec la plus grande piété,

Comme notre saint Fondateur, il ne négligeait pas pour cela leur corps : pour les uns il préparait les médecines, pour les autres du bouillon et d'autres aliments; il aidait les uns et les autres à se placer aussi commodément que pouvait leur permettre leur étroite cabine. Il finit par être atteint de l'épidémie; on le ramena à Gênes où il mourut dans l'octave de l'Assomption, à l'âge de quarante-six ans, et alla, comme nous devons le croire pieusement, recevoir la récompense d'une vie entièrement consacrée au salut des pauvres.

Le Père Blaise de Opertis, qui succéda à saint Camille quand ce dernier résigna la place de Général, quoique occupé du soin de l'Ordre tout entier, ne manqua jamais, aux heures fixées, d'assister les pauvres de l'hôpital de l'endroit où il se trouvait. Ses habits étaient toujours négligés et en mauvais état; le linge dont il usait était si rude et si grossier, qu'on aurait presque pu l'appeler un cilice. Il refusait de recevoir les habits plus fins que des dames riches et nobles lui offraient continuellement, se contentant de les prier de pourvoir la sacristie, l'autel, et les indigents qui en avaient le plus besoin. Son lit était dur et étroit, et il ne prenait jamais plus de trois heures de repos. Sa nourriture était habituellement quelques misérables restes laissés par les pauvres; et si on l'invitait à se nourrir de meilleurs aliments, il répondait qu'il n'était pas digne de ces tristes débris, qu'il regardait comme les restes du repas de notre Sauveur, dont il considérait l'image dans les pauvres. Il nettoyait et pansait

les plaies les plus dégoûtantes, et, quoiqu'il sentît ses forces décliner et ses infirmités s'accroître, il ne se relâchait en rien de ses travaux, tant qu'il pouvait se tenir debout. Il mourut le 17 juillet 1624, après avoir supporté avec une patience admirable les souffrances les plus cruelles, dans la soixante-quatrième année de son âge, parfaitement résigné, exhortant tous les assistants à aimer et à servir Dieu, et en embrassant amoureusement le crucifix.

Nous pourrions parler de plusieurs des compagnons du Saint, qui furent portés par son exemple et ses exhortations à exposer leurs vies au service des malades, tels que ces cinq Religieux, dont nous avons déjà fait mention, qui moururent à Nole de la peste en soignant les pestiférés, et de tant d'autres ouvriers infatigables qui partagèrent les travaux de saint Camille dans les hôpitaux et les lazarets de Nole, de Rome, de Gênes, de Milan, de Naples, et d'autres pays décimés par le fléau. Nous passerons outre, car on ne niera pas qu'à cette époque l'Ordre ne fût animé du véritable esprit de son Fondateur. Mais cet esprit s'est conservé jusqu'à nos jours, comme le prouve l'admirable conduite des hommes éminents sur lesquels nous donnons ici une courte notice.

Le Père Jean Coquerel, d'Artois, était très versé dans la connaissance de plusieurs langues. Il convertit un grand nombre d'hérétiques, particulièrement en Hollande. Il fut Provincial de l'Ordre à Mantoue, où il prédit au duc Vincenzo l'approche

de la peste et plusieurs autres choses; durant la contagion, il montra beaucoup de calme et d'intrépidité, et par son exemple et ses discours il animait les autres à servir les malades. Il tomba enfin malade lui-même, et mourut victime de son dévouement, en 1630. Sa vie sainte et austère méritait une fin aussi glorieuse. On raconte de lui, qu'il vécut dans les hôpitaux, qu'il se donnait la discipline avec des chaînes de fer, qu'il ne buvait que de l'eau et dormait sur la terre nue.

Le Père Hilaire Cales, de Lorraine, donna l'exemple héroïque d'une invincible patience au milieu des insultes et des outrages qu'il endura avec un visage serein et un imperturbable sang-froid. Il avait également le don de prophétie et de miracles; il mourut à Gênes, en 1636. Nous lisons de ce serviteur de Dieu, que la foule qui accourut pour le voir après sa mort était si grande, qu'on fut contraint de retarder son inhumation pendant neuf jours, et que le sixième jour son bras ayant été percé d'un coup de lancette, il en coula du sang très limpide. Plusieurs lambeaux de ses vêtements, et d'autres objets qui avaient été à son usage, furent conservés par le peuple comme des reliques.

Le Père Joseph Romaguerra soupirait ardemment après le martyre : il obtint enfin la permission d'aller aux Indes, où il espérait atteindre le but de ses vœux les plus chers. Mais Dieu disposa autrement de sa vie, et lui demanda un autre sacrifice à peu près semblable. Tandis qu'il assistait

un mourant à Madrid, il fut mortellement frappé par un assassin : il offrit sa vie à Dieu pour obtenir le pardon du meurtrier, et expira en paix en 1640.

Le Père Jean-Baptiste Novato, de Milan, fut célèbre par ses ouvrages sur la sainte Eucharistie et les gloires de la bienheureuse Vierge Marie. Après avoir supporté avec courage les souffrances très vives d'une longue et douloureuse maladie, il mourut en paix à Milan, en 1648.

Le Père Jean-Baptiste Contronibus, de Naples, fut si remarquable par la charité qu'il montra dans le soulagement des orphelins et des veuves, que le Pape Paul V le choisit pour son aumônier, et tous reconnaissaient en lui le père des pauvres. Il fut un des plus zélés défenseurs de l'Institut, et mourut à Rome, en 1651.

Le Père Michel Monserrat, d'Aragon, fut le premier à propager l'Ordre en Espagne, ce qu'il fit avec une ardeur tellement apostolique, que Philippe IV se sentit porté à fournir des sommes considérables et à accorder des privilèges pour de nouvelles fondations. Après l'établissement de plusieurs Maisons dans ce royaume, Dieu récompensa son zèle par la mort du juste. Il s'endormit dans le Seigneur à Madrid, en 1654.

Le Frère Pierre Suardi, de Bergamo, fut célèbre par sa piété angélique. Il reçut de Dieu le don des

miracles. Il mourut plein de ferveur à Naples, en 1656.

Le Père Benedetto Salgado de Montfort Delemos était un homme très profond, qui mérita par ses vastes connaissances le titre de « philosophe », quand il était professeur au collège d'Alcala. Il Il se dévoua avec une sublime constance au service des malades dans l'hôpital de Madrid, où il fut attaqué d'une fièvre contagieuse dont il mourut, à la fleur de l'âge, en 1670.

Le Père Sébastien Bianchi, de Garezzo, était un Religieux d'une vie très austère et d'une grande charité. Par son exemple et ses exhortations, il porta les princes et les grands d'Espagne à soigner les malades dans les hôpitaux, où il passa les jours et les nuits, et finit par sacrifier généreusement sa vie ; il mourut dans le collège de Madrid, en 1672.

Le Père André Sicli, de Palerme, était un ardent propagateur de l'Institut; sa charité le porta à voyager dans le Mexique, le Pérou, le Brésil, et dans presque toute l'Amérique, fondant des hôpitaux, assistant les malades, servant ceux qui étaient atteints de maladies contagieuses. Il avait une dévotion toute particulière pour la sainte Vierge, et en implorant son puissant secours il fit de nombreuses conversions, guérit des infirmes, délivra des possédés, et opéra plusieurs

autres miracles. Il mourut en Portugal, en 1694, et fut favorisé d'une vision de la très sainte Vierge, qui l'appela à l'éternel repos.

Le Père Nicolas DE MORTHIER, de Tournay, en Belgique, homme d'une immense érudition, fut célèbre par son habileté dans les langues grecque et hébraïque. Il publia plusieurs savants ouvrages, et édifia tous les Religieux par l'exemple des vertus les plus rares, ce qui lui valut la charge de Général de l'Ordre en 1699. Il gouverna plusieurs années en cette qualité, à la grande satisfaction de l'Institut, car il avait le talent si difficile d'allier la douceur à la sévérité, de concilier le zèle avec la pitié et la compassion. Il mourut de la mort des justes, dans la maison de la Madeleine, à Rome, en 1730.

Le Père Pantaleone DOLERA, de Gênes, publia de nouveau en italien, avec des additions, la *Vie de saint Camille,* qui avait été écrite par le Père Sanzio Cicatelli quelques années après la mort du Saint. Il fut un parfait imitateur des vertus du charitable Fondateur; il était si éloquent et si persuasif, quand il remplissait le ministère apostolique, qu'il convertissait un grand nombre de pécheurs; il leur inspirait des sentiments de pénitence autant par son exemple que par ses discours. Il fut élu Général en 1710, et trois ans après, sa grande humilité lui ayant fait résigner cette charge, il se retira à Turin, où il mourut d'une sainte mort, en 1737.

Et enfin, en en passant sous silence un grand nombre d'autres, le Père Martin d'ANDRÉ PÉREZ, de Castelmimbrez, en Castille, après avoir été professeur au collège d'Alcala et Supérieur de plusieurs Établissements en Espagne, alla propager l'Institut en Amérique, où ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Lima fut le théâtre de ses travaux et de sa vie exemplaire. Infatigable dans son zèle pour le salut des âmes, d'une humilité incomparable, très sévère pour lui-même, scrupuleux dans l'observance de ses vœux et de ses règles, très fervent dans la prière, il marcha sur les traces de saint Camille, dont il fit revivre les vertus. Il fut, en outre, favorisé du don de prophétie, de celui des guérisons, et d'autres grâces privilégiées. Il mourut à Lima, le 15 août 1770, dans la soixante-deuxième année de son âge (1).

Les vertus et les œuvres admirables de dévouement des disciples de saint Camille rendirent l'Ordre si vénérable que, même pendant la vie du Saint, plusieurs personnes des deux sexes prièrent, — ce qui arrive encore de nos jours, — les Ministres des Infirmes de bénir une petite croix de drap semblable à la leur, qu'elles portaient toujours sur la poitrine, comme un souvenir de la Passion du Sauveur. A Rome, quelques dames du premier rang, désirant également prendre part au bien que les Pères de l'Institut faisaient dans

1. Voir à la fin le tableau d'une quantité de Religieux morts victimes de leur charité pendant les trois premiers siècles depuis la fondation de l'Ordre.

les hôpitaux, obtinrent la permission de fonder à la Madeleine, en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge, une Congrégation de soixante-trois membres, en mémoire des soixante-trois années de la vie de la bienheureuse Vierge Marie, sous la direction d'un Religieux de l'Ordre. Elles s'employèrent à diverses œuvres de charité, se transportant souvent dans l'hôpital des Incurables pour assister les pauvres femmes malades, et leur rendant les services les plus humbles et les plus repoussants pour la nature, afin d'imiter le zèle de saint Camille, qui commença à jeter les fondements de la Congrégation dans ce même hôpital, Ces dames ne se bornèrent pas à des œuvres de commisération ; elles montrèrent le même zèle pour le salut des âmes et prirent tous les moyens pour gagner leur confiance. Elles les exhortaient à faire une bonne confession, leur enseignaient les vérités de la Religion, les excitaient à se corriger de leurs vices, à supporter la maladie avec patience, à accepter la mort avec résignation et à s'y préparer par les actes d'amour de Dieu et de sincère repentir.

Les dames nobles ne furent pas les seules à donner cet exemple édifiant; d'autres aussi, qui voulurent marcher sur les traces de saint Camille et de ses enfants, formèrent une association semblable, sous le patronage de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans une autre église, Sainte-Marie *in Trivio*, appelée des Crucifères. Celles-ci, sous la direction d'un Père de l'Institut, fréquentèrent également les hôpitaux, et pratiquèrent presque

les mêmes œuvres de piété et de charité envers les pauvres femmes malades.

Plusieurs autres Congrégations analogues, soit d'hommes, soit de femmes, se sont formées dans plusieurs villes où l'Ordre compte des Établissements; elles sont un témoignage toujours vivant de l'esprit qui, grâce à Dieu, n'a cessé de régner, et règne encore avec éclat dans l'Institut de saint Camille. Nous pouvons donc dire, en terminant, avec l'immortel Benoît XIV dans la Bulle de canonisation de saint Camille : « On est vraiment surpris, quand on considère le bien immense produit par cette école de charité parmi toutes les classes non seulement pour le corps, mais principalement pour l'âme; les hôpitaux considérablement améliorés, les travaux des servants mieux dirigés, les pasteurs des âmes partout assistés, leurs anxiétés et leurs soins allégés, de sorte que l'on ne doit pas être étonné que, dans un si court espace de temps, un si grand nombre de Maisons de cet Institut aient été fondées en Italie, en Sicile et dans les provinces les plus éloignées, même dans toute l'Europe, à la grande satisfaction des fidèles et avec le concours des Évêques. Dans tous ces Établissements, l'admirable esprit de charité que Camille répandit et propagea parmi ses enfants vit encore au grand avantage des peuples. »

Mais comme les soi-disant philosophes de ce siècle ont coutume de calomnier les Ordres religieux et de les dépeindre comme un ramassis d'hommes oisifs qui ne recherchent que leur bien-être, il semble que Dieu, dans le fléau qui, il y a

quelques années, a désolé l'Europe et particulièrement l'Italie, ait voulu ouvrir un vaste champ au dévouement héroïque de tous les Ordres, et en particulier aux enfants de saint Camille, afin qu'il fût attesté devant Dieu et devant les hommes qu'ils sont encore embrasés du feu de la charité, qu'ils sont toujours prêts à sacrifier leur vie pour le bien spirituel du prochain. C'est ainsi qu'ils ont prouvé, non par de vaines arguties, mais par des faits évidents et palpables, que l'esprit de saint Camille se conserve toujours plein de vigueur parmi ses disciples.

Nous ne parlerons pas des courageux efforts de l'Ordre pendant les ravages du choléra en Espagne et en Portugal, où, avant les dernières commotions politiques, il possédait de grands Établissements. Nous nous contenterons de donner un court aperçu de ce qui s'est passé en Italie. Commençons par la première période où l'épidémie se montra dans une des villes où les Pères avaient une Maison. En 1835, quand il commença à sévir avec fureur à Gênes, tous les membres de l'Institut, sans exception, se sentirent si pleins de ferveur et si animés de l'esprit de leur vocation, qu'ils se précipitèrent au fort du danger, s'enfermèrent dans les lazarets, visitèrent les particuliers dans leurs maisons, et cela avec une telle ardeur et une si sublime abnégation, qu'ils reçurent des nombreuses populations les marques les plus sincères de gratitude, et que le roi lui-même leur offrit de fortes sommes d'argent, qu'ils furent contraints de refuser pour se conformer à leurs

Constitutions. Ils se comportèrent de la même manière quand le fléau reparut, les deux années suivantes, se rappelant toujours leurs promesses et l'offrande héroïque qu'ils firent de leurs vies le jour de leur profession solennelle. La même chose arriva aussi dans d'autres villes du Piémont, comme Tortona, Casale, etc., ainsi qu'à Naples, Bénévent, Palerme, Trapani, Aci-Reale, Catane, etc., visitées par la fatale épidémie. Au premier cri d'alarme, ils ne balancèrent pas un seul instant à se montrer les dignes enfants du grand Apôtre de la charité, et à faire tout ce qui était en leur pouvoir pour soulager les malheureux, encourager les pusillanimes par leurs discours et leurs exemples, de telle sorte que les autorités, par reconnaissance pour les bienfaits reçus de la part des enfants de saint Camille, leur donnèrent des attestations publiques de leur entière satisfaction.

Nous n'avons pas besoin de relater ici ce qui a été fait à Rome, en 1837, par tous les Religieux, quoique vieux et infirmes, des trois Maisons de l'Ordre, et de dire comment cette ville, autrefois le théâtre de la charité admirable de leur Fondateur et le siège de la Maison-Mère, fournit encore d'illustres exemples de l'esprit qui anime le charitable Institut. Ce zèle a paru avec éclat dans les lazarets et dans les hôpitaux, dans les maisons particulières, comme aussi dans les secours diss tribués aux indigents et dans l'empressement dedisciples de saint Camille à offrir l'Agneau sans tache pour les infortunées victimes du choléra.

Toutes ces choses sont assez connues; d'ailleurs notre but n'est pas de faire le panégyrique de l'Ordre, mais de raconter les actions et les vertus de son Fondateur.

Nous protestons devant Dieu et devant les hommes que nous n'avons pas écrit cette Vie par vaine gloire, ou dans un but terrestre, mais seulement pour la gloire de Dieu, pour démontrer à ces hommes aveugles et impies qui s'efforcent d'avilir et d'opprimer les Ordres réguliers, que ces Ordres ont bien mérité de l'Église et de l'humanité, pour leur prouver que, dans tous en général, et en particulier parmi les enfants de saint Camille, s'est conservée pendant plus de trois cents ans cette première ferveur, cet esprit de sacrifice et d'abnégation de leurs premiers Pères.

Puisse le Seigneur bénir notre intention! Puisse l'exemple de saint Camille et de ses enfants porter un grand nombre d'âmes à les imiter, de sorte que, avec l'accroissement des enfants d'un tel Père, s'accroisse en même temps la charité envers nos frères affligés et nécessiteux, envers les malades, les pestiférés et les mourants; que tous les fidèles, dans leurs maladies et au moment de la mort, puissent participer aux secours spirituels que leur offre le saint Institut, l'unique but que se proposa le vénérable Père en fondant la Congrégation!

Daigne le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui enrichit saint Camille du don sublime de la plus héroïque charité pour l'assistance et le soulagement des âmes, au moment de leur

dernier combat, répandre en nous par ses mérites l'esprit de son saint amour, afin que, à l'heure de la mort, nous puissions vaincre l'ennemi commun, et obtenir enfin la couronne céleste. *Ejus meritis spiritum nobis suæ dilectionis infundat, ut in horâ exitûs nostri hostem vincere et ad cœlestem mereamur coronam pervenire.* — (*Ex Orat. in fest. S. Camilli.*)

NOMS DES RELIGIEUX DE L'ORDRE

DES CC. RR. MINISTRES DES INFIRMES

tombés victimes de leur dévouement au chevet des cholériques et des pestiférés.

Tableau dressé à l'occasion du IIIe centenaire de l'approbation de l'Ordre, le 18 mars 1886.

ANNÉE 1589

Moururent en servant les soldats de Pouzzoles atteints de la peste :

Le Fr. Séraphin de Galizano, *de Lucques.*
— Jean-Baptiste Butricone, *de Naples.*
— Ange..... *du Picenum.*

ANNÉE 1591

A Rome, dans l'Hôpital de Saint-Sixte :

Le P. Horace Tozio, *de Florence,* SUPÉRIEUR DE L'HÔPITAL.
— Benoît Micheli, *d'Apulie.*
Le Fr. Léonard Magnani, *de Ferrare.*
— Horace Zampilli, *de Naples.*
Le Nov. Horace..... *de l'Ombrie.*

A Rome, dans les Prisons de Tor di Nona :

Le Fr. Henri Barbarossa, *de Narbonne.*
— Jean Doni, *Romain.*

Le père Lenzi, l'un des chroniqueurs de l'Ordre, mentionne encore treize Religieux morts en cette même année à l'hôpital de la rue des Carrosses, mais dont les noms sont demeurés inconnus.

ANNÉE 1595

Sur les bords du Danube, en assistant les soldats qui assiégeaient Strigonie, succomba

Le Fr. Annibal Montagnoli, *de Padoue*, mort en odeur de sainteté.

ANNÉE 1600

Pendant la contagion de Nole :

Le P. Thomas Trona, *de Saluces.*
— Marc di Marco, *de Bologne.*
— César Vici, *de Fano.*
— Matthieu Laurini, *de Naples.*
— François Vitellini, *de Naples.*

ANNÉE 1601

Au Lazaret de Canisia :

Le P. Jean-Baptiste Picuro, *de Naples.*
— Jérôme Bevilacqua, *de Parme.*

ANNÉES 1624 ET 1625

Dans les Hôpitaux et les Maisons particulières de Palerme :

Le P. Jean-Baptiste Pasquale, *de Messine.*
— François Manini, *de Naples.*
— Jean-Baptiste Piscotti, *de Messine.*

Le P. Jacques Murtola, *de Naples.*
— Georges Rapp, *Allemand.*
Le Fr. Jean Landerchi, *de Messine.*
— Balthasar Fonseca, *de Barcelone.*
— Roch Zompi, *de Pescara.*
— François Marturano, *de Messine.*
— Jules Terzago, *de Milan.*

ANNÉE 1625

A l'hôpital maritime de Savone :
Le P. Pierre Pellicioni, *de Milan*, PROCUREUR GÉNÉRAL, MORT EN ODEUR DE SAINTETÉ.

ANNÉE 1630

Dans la ville et à l'hôpital de Milan :
Le P. Joseph Belcastro, *de Palerme*, PRÉFET DE LA MAISON DE MILAN.
— François d'Agostino, *de Naples.*
— Nicolas Lethier, *de Marseille.*
Le Fr. Joseph Franza, *de Milan.*
— Jacques Lavelli, *de Milan.*
— Olimpio Nofri, *de Siame.*
— Pierre Pelli, *de Milan.*
— Jean-Baptiste Bossone, *de Milan.*
— Pierre Aragni.
— Jean-Baptiste Biscione, *de Milan.*
— Henri Bibli, *de Milan.*
— Dominique Giordi, *de Plaisance.*
— Jean Peretti, *de Milan.*
— François Fumagalli, *de Milan.*
— Jacques Melati, *de Crémone.*
— Nicolas Serchier, *Français.*

Dans la ville d'Occimiano.

Le P. Jean Lavagna, *de Milan*, Préfet de la maison d'Occimiano.

Dans la Ville et à l'Hôpital de Mantoue :

Le P. Jean Coquerel, *de l'Artois*, Provincial de Bologne, mort en odeur de sainteté.
— François Amadio, *de Bologne*, Provincial de bologne, mort en odeur de sainteté.
— François Buccella, *de Naples.*
— Claude Perazini, *de Bologne.*
Le Fr. Jérôme Riva, *de Milan.*
— Pierre Brocchi, *de Mantoue.*
— Antoine Franchi, *de Lucques.*
— Charles Lambert, *Belge.*
— Lazare Zotti, *de Florence.*
— Charles Magno, *de Mantoue.*

Dans la Ville et à l'Hôpital de Borgo-Nuovo :

Le P. Jean-Baptiste Marapodi, *de Messine*, Préfet de la maison de messine, mort en odeur de sainteté.
— Antoine Lingua, *de Mondovi.*
Le Fr. Jean-Baptiste Brambilla, *de Borgo-Nuovo.*
— Alexandre Giari, *de Borgo-Nuovo.*

Dans la Ville et à l'Hôpital de Bologne :

Le P. Jean Palomba, *de Naples*, troisième Provincial de Bologne dans cette même année, et Inspecteur du Salut public.
— Luc Pinocchi, *de Lucques.*

Le P. Julien Guidetti, *Romain*.
Le Cl. Léonard Lunghignano, *de Milan*.
Le Fr. François Prandi, *de Bologne*, CONSULTEUR GÉNÉRAL ET INSPECTEUR DU SALUT PUBLIC.
— André del Vecchio, *de Bologne*.
— Luc Mariotti, *de Lucques*.

ANNÉES 1630-1631

Dans la Ville et l'Hôpital de Mondovi :

Le P. François Pizzorno, *Piémontais*. EX-CONSULTEUR GÉNÉRAL ET PROVINCIAL DE MILAN.
— Laurent Morelli, *de Leonessa*, PRÉFET DE LA MAISON DE MONDOVI.
— Emile Pizzorno, *Piémontais*.
Le Fr. Jacques Giudice, *de Lucques*.
— Jacques Burquindo, *Suisse*.

ANNÉE 1631

A Rome au Καθαρτήριον (1), *hors la Porte Flamine :*

Le P. Camille Vanni, *de Sienne*, SUPÉRIEUR DU Καθαρτήριον.
Le P. Jean Pasquale, *de Spolète*.
Le Cl. J.-B. Berri, *de Tortona*.
— François Vanni, *de Sienne*.
— Regulus Bertini, *de Lucques*.

1. On appelait ainsi le lieu où se faisait la désinfection des lettres, vêtements et autres objets provenant d'endroits frappés de la contagion. Cette charge était confiée aux Ministres des Infirmes non seulement à Rome, mais encore dans plusieurs autres villes d'Italie.

A Florence dans l'Hôpital et les Maisons particulières :

Le P. Donato Bisogni, *de Naples*, PRÉFET DE LA MAISON DE NOVICIAT.
Le Cl. Bernardin Lippi, *de Lucques.*
— Jean del Giudice, *de Lucques.*
Le Fr. Dominique Fumanti, *de Florence.*

A l'Hôpital de Lucques :

Le P. Dominique de Martini, *de Naples*, SUPÉRIEUR DE L'HÔPITAL.

ANNÉE 1644

A Sarragosse dans le Lazaret des armées de Sa Majesté Catholique :

Le P. Pierre Centurione, *de Gênes*, PRÉFET.
— Joseph Castagnola, *de Gênes.*
Le Fr. Nicolas Fantide, *Espagnol.*

ANNÉE 1656

Dans les Lazarets, Hôpitaux et Maisons privées de Naples :

Le P. Prosper Voltabio, *de Naples*, PROVINCIAL DE NAPLES.
— Louis Franco, *de Naples*, PROVINCIAL DE ROME.
— François Ricci, *de Naples*, SUPÉRIEUR DU LAZARET.
— Jean-Baptiste de Leonardis, *de Naples*, PRÉFET DE LA MAISON PROFESSE.

Le P. Jean-Baptiste Capaldo, *de Naples*, PRÉFET DE LA MAISON D'ÉTUDES.
— Jean Alberti, *de Gênes*, PRÉFET ET MAITRE DES NOVICES.
— Vincent Durante, *de Naples*, PRÉFET DE LA MAISON DE L'HÔPITAL DE L'ANNONCIADE.
— François Viola, *de Naples*, EX-PROVINCIAL.
— François Correnzio, *de Naples*, CURÉ BE SAINT-ANGE.
— Ange Pace, CURÉ DE SAINTE-MARIE DELLA SCALA.
— Ignace Candido, *de Naples*, CURÉ DE LA MÊME PAROISSE.
— Salvatore Masucci, *de Naples*.
— Jean Vivaldo, *de Naples*.
— François Melanconico, *de Naples*.
— Joseph Marotto, *de Pouzzoles*.
— Ange Giardina, *de Messine*.
— Fabio Rasparo, *de Naples*.
— Thomas Avitabile, *de Naples*.
— Jean-Baptiste Crescenzio, *de Naples*.
— François Sarro, *de Naples*.
— Didaco Basso, *de Naples*.
— Charles Mornillo, *de Naples*.
— Thomas Stellatello, *de Naples*.
— Camille Chimera, *de Naples*.
— Jean Trojano, *de Naples*.
— Joseph Cavalieri, *de Palerme*.
— Joseph di Leone, *de Naples*.
— Virgile Battimelli, *de Naples*.
— Ange Canale, *de Naples*.
— André Tramontana, *de Naples*.

Le Fr. François Marra, *de Naples.*
— Ascanio Valente, *d'Aquila.*
— Jacques Giudice, *de Naples.*
— Benoît Grillo, *de Suesse.*
— Charles Varnassi, *de Naples.*
— André Grimaldi, *de Naples.*
L'Obl. Aniello Sorgente, *de Naples.*
— Ange Orecchia, *de Naples.*
— Dominique Palomba, *de Naples.*
— Charles Goffredo, *de Naples.*
— Dominique Pizza, *de Naples.*
— Joseph Palomba, *de Naples.*

En outre, le P. Dominique Regi, chroniqueur de l'Ordre, en mentionne encore cinquante-quatre dont les noms sont demeurés inconnus, n'ayant pu être conservés à cause du petit nombre de survivants que laissa cette triste calamité.

Dans la Ville de Gaëte ;

Le P. Joseph Cataneo, *de Milan.*

A l'Hôpital de Viterbe :

Le P. Jean Montelatici, *de Florence.*
— Joseph Cameli, *Romain.*

Dans les Hôpitaux et les Maisons privées de Rome :

Le P. Marc-Antoine Albiti, *de Gaëte*, Préfet Général.
Le P. Barthélemy Cenni, *Romain*, Vice-Préfet de la maison de Sainte-Marie-Madeleine.
— Ascanio Coccozello, *de Bénévent.*

Le Cl. Dominique Balante, *de Bologne.*
Le Fr. Guido Anzalone, *de Naples.*
— François Covatti, *de Sienne.*
— Fabrizio Saracco, *de Terni.*
— Juvénal Alberti, *de Narni.*
— Dominique Pernetti, *Lorrain.*
L'Obl. Vincent Bonifazi, *de Gaëte.*

Dans la Ville de Chieti :

Le P. Jean Surriani, *de Naples.*
L'Obl. Ascenzio Lupo, *de Naples.*

ANNÉES 1656-1657

Dans la Ville et à l'Hôpital de Gênes :

Le P. Salvatore Gazzale, *de Gênes*, PROVINCIAL DE MILAN.
— Bernard Roncone, *de Gênes*, PRÉFET DE LA MAISON PROFESSE.
— Richard Rognoni, *de Milan*, PRÉFET DE LA MAISON DE MONDOVI.
— Jean-Baptiste Cafferata, *de Gênes*, DOYEN DE L'ORDRE.
— Alexandre Stazio, *de Mondovi*, SUPÉRIEUR DE L'HÔPITAL.
— Jean-Baptiste Barbagli, *de Gênes.*
— Hyacinthe Barbagli, *de Gênes.*
— Pellegrino de Nobili, *de Lucques.*
— Jacques Melzio, *Suisse.*
— Roland Rolandi, *de Pavie.*
— Jean-Baptiste Costa, *de Gênes.*
— Jean-Baptiste Richelini, *Piémontais.*

Le Fr. Jacques Jacopetti, *du Picenum*, CONSULTEUR GÉNÉRAL, MORT EN ODEUR DE SAINTETÉ.
— François Cantone, *de Milan*, SOUS-MAITRE DES NOVICES.
— Jean-Baptiste Spontone, *de Gênes*.
— Jacques Picaluga, *de Gênes*.
— Antoine Viale, *de Gênes*.
— Charles Franco, *de Naples*.
— Auguste Bigonso, *de Naples*.
— Jean-Baptiste Isola, *de Gênes*.
— Barthélemy Bortieri, *de Gênes*.
— Jacques Burrone, *de Gênes*.
— Jean-Baptiste Carli, *de Lucques*.
— Jacques Parisis, *Belge*.
Le Nov. Jean Giustiniani, *de Gênes*.
— Marc della Torre, *de Gênes*.
— Jean Ricci, *de Gênes*.
— Jean-Baptiste Figino, *de Milan*.
— Joseph Bolliat, *de Grenoble*.
— Pierre Francillione, *de Milan*.
— Jean-Baptiste Persaro, *de Turin*.
— Jean-Baptiste Spontone, *de Gênes*.
— Jean-Baptiste Vezzoli, *de Milan*.
— Jean Rivoletti, *de Turin*.
L'Obl. Jean Bregonzio.
— Barthélemy de Massa.
— Jacques Oneto.

ANNÉE 1657

A l'Hôpital de Bocchianico :

Le Fr. Jean del Buono, *de Naples*.

ANNÉE 1670

A l'Hôpital de Madrid :

Le P. Benoît Salgado, *de Montfort-Delemos*, LECTEUR EN PHILOSOPHIE.

ANNÉE 1672

Au Lazaret d'Albenga :

Le P. Antoine Sterlinch, *Belge.*
Le Fr. Barthélémy Tassara, *de Gênes.*

Dans la Ville de Madrid :

Le P. Sébastien Bianchi, *de Garezio*, MORT EN ODEUR DE SAINTETÉ.

ANNÉE 1677

A Murcia en Espagne :

Le P. Joseph Gonzalez, *Espagnol.*

ANNÉE 1714

Au Καθαρτήριον *de Rome, hors de la Porte-Flamine :*

Le P. Antoine de Marchis, *Romain*, EX-SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, SUPÉRIEUR DU Καθαρτήριον.

ANNÉE 1732

Au Καθαρτήριον *de Rome :*

Le P. Marcel Lazzarini, *Romain*, PROVINCIAL DE ROME, COMMISSAIRE APOSTOLIQUE DU SALUT PUBLIC, ET PRÉFET GÉNÉRAL DE TOUS LES Καθαρτήρια DE ROME.

ANNÉE 1743

Dans la Ville et à l'Hôpital de Messine :

Le P. Dominique Melissali, *de Messine,* CONSULTEUR ET VISITEUR GÉNÉRAL.
— François Arena, *de Messine*, PROVINCIAL.
— Joseph Guerrera, *de Messine*, PRÉFET DE LA MAISON DE MESSINE.
— Joseph Léonori, *Romain.*
— Jean Marini, *de Milan.*
— Vincent Antonelli, *de Messine.*
— Georges de Benedictis, *de Malte.*
— Cosme Pellegrini, *de Messine.*
— André Trevisani, *de Messine*, SOUS-DIACRE.
Le Fr. Matthieu Gualtieri.
— Laurent di Gregorio.
Le Nov. Michel Spadaro, *de Messine.*
— Mariano Risitano, *de Messine.*
— Licterio Muni, *de Messine.*
— Jean Rizzo, *de Messine.*
— Joseph Reale, *Sicilien,*
— Pierre de Archos, *de Malte.*
— Jean Morana, *de Trapani.*
— François Catanese, *Sicilien.*

ANNÉE 1837

Dans la Ville de Catane ;

Le P. Emmanuel Zappalà, *de Catane*, PRÉFET DE LA MAISON DE CATANE.
— Paul Cicala, *de Messine*, PRÉFET DE LA MAISON DE MESSINE.

Le P. Joseph Zappalà, *de Catane.*
— Michel Muzzo, *de Palerme.*

Dans la Ville de Palerme :

Le P. Jean Locicero, *de Palerme.*

Dans la Ville d'Aci-Reale :

Le P. André Diana, *d'Aci-Reale.*
— Maximilien Adragna, *de Trapani.*

ANNÉE 1854

Dans la Ville de Naples :

Le P. Pascal Gesualdo, *de Nole*, PROVINCIAL DE NAPLES.
— Gaétan Basso, *de Naples.*
— Dominique Albino, *de Naples.*
Le Fr. Raphaël Baliziani, *de Naples.*
— Jean d'Andrea, *de Naples.*

Dans la Ville de Messine ;

Le P. Paul Sant'Angelo, *de Messine.*
— Philippe Siracusano, *de Messine.*
— Joseph Zappalà, *de Catane.*

ANNÉE 1855

A l'Hôpital de Vérone

Le Fr. Joseph Rossini, *de Vérone.*

FIN

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND

FIN DE LA TABLE.

ANGERS, IMPRIMERIE ET STÉRÉOTYPIE DE A. BURDIN ET C[ie].

